

**Université Sidi Mohamed Ben Abdellah
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïs-Fès**

**Centre d'Etudes Doctorales « Langues, Patrimoine et Aménagement du
Territoire »**

Formation doctorale : « Langues, Littératures et Communication »

**Laboratoire de recherches « Langue, Littérature, Imaginaire et
Esthétique »**

Thèse pour l'obtention de doctorat es Lettres

**L'écriture de Michel Houellebecq : une
réponse esthétique à la crise de la
modernité**

Présentée par :

Omar BENJELLOUN

Sous la direction de :

M. le Professeur Abdelghani EL HIMANI

Année universitaire : 2020-2021

**L'écriture de Michel
Houellebecq : une
réponse esthétique à la
crise de la modernité**

Dédicace

Je dédie cette thèse à :

Mes parents qui m'ont obstinément poussé à donner le meilleur de moi-même. Vous avez toujours cru en mes capacités et mes performances et c'était ma motivation.

Ma très chère femme sans qui je ne serais jamais parvenu à élaborer ce travail ni à achever cette thèse. Tu as été cette lueur qui éclairait ma voie quand les instants deviennent sombres et les perspectives bouchées.

Mes enfants et frères, mes collègues et amis, enfin, à tous ceux qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de ce travail et l'organisation de cette soutenance.

Remerciements

Parce qu'elles m'ont permis de profiter de leur lumière resplendissante, parce qu'elles ont guidé mes pas trébuchants dans ce monde, parce qu'elles m'ont entouré de leur concours, de leur amour et de leur affection, certaines personnes exigent, pour être conforme au principe de la redevabilité, d'être mentionnées et remerciées car leur legs, leur amitié et leur soutien, ont produit, au même titre que ma pensée, ces réflexions ici contenues.

Merci

Au professeur Abdelghani EL HIMANI, mon directeur de thèse, auprès de qui, j'ai pu apprendre, quelques fois, dans d'improbables circonstances, qu'il est possible, même brillant et compétent, d'avoir grande modestie. Grand merci cher professeur, votre humilité est à l'image de votre érudition et de la qualité de votre encadrement. Ce n'est pas uniquement le savoir et la connaissance que vous m'avez enseignés, c'est la vie que vous m'avez apprise. Si défaillances et imperfections il y a, elles sont du fait de mes faiblesses et de mes insuffisances. Car vous, vous avez tout parfaitement fait.

A Feu Monsieur Redouane ACHARFI, un humaniste qui a su forger des Hommes. Vous n'êtes pas mort, cher professeur, car votre discours sage, votre conduite altruiste, votre savoir encyclopédique et vos connaissances universelles, vivent en nous. Que votre âme repose en paix.

A Monsieur Abdelmounïm EL AZZOUZI pour son intégrité et son entièreseté. Vous faites partie de ces rares rencontres qu'on a la chance d'avoir dans une vie. Vous avez pu cultiver en nous, outre une émulation bénéfique et avantageuse, une surévaluation de soi et de ses aptitudes, la modestie, la tolérance, l'altruisme et la patience.

A Monsieur Hassane CHAFIK dont l'amitié inébranlable, l'ouverture critique et les pensées philosophiques ont largement consolidé mon équilibre existentiel. Vous avez eu le don de recadrer les vérités auxquelles je tenais fermement, d'illuminer les pensées qui me paraissaient floues et ambiguës et de m'apprendre à analyser, commenter, critiquer, remettre en question et surtout à lire. Je vous suis amplement reconnaissant.

A Monsieur Mohamed SEMLALI pour l'empreinte scripturale qu'il a laissée en moi. Chaque fois qu'on dira de moi que je suis méthodique, rigoureux et studieux, c'est, en fait, de vous qu'on parlera. Je retiens, toutes ces années durant, y compris celles que nous avons passées ensemble à l'ENS de Meknès, une seule chose : votre énorme passion pour le travail et votre aversion pour la paresse. Merci pour cette énergie qui transpire dans chacune de vos initiatives.

A tous les enseignants de notre laboratoire qui ont permis à toute une génération de jeunes chercheurs de s'affirmer au niveau intellectuel, académique et professionnel.

Introduction



Le siècle des Lumières a vu s'amorcer toute une pléthore de critiques touchant à la fois les fondements profonds de la légitimité du pouvoir politique et les bases du dogmatisme religieux. S'il est vrai que Descartes et les philosophes du XVII^e siècle avaient déjà balisé le terrain en prêchant l'universalité de la « lumière naturelle » et la possibilité, pour l'ensemble des humains, de participer au progrès scientifique : « Le bon sens, affirme Descartes dans la première page de son *Discours de la Méthode*, est la chose du monde la mieux partagée »¹, il n'en demeure pas moins que l'idéal des Lumières se base essentiellement sur les espoirs fondés sur la raison et son pouvoir incontournable à transformer positivement la vie de l'homme. Les philosophes de cette époque se sont donc insurgés contre l'ignorance, l'obscurantisme, la persécution, les préjugés et toute condition maintenant les humains sous le joug de la servitude et de la soumission. Ils ont misé, dans une telle perspective, sur les vertus de la science et son pouvoir infaillible à éclairer les humains en dissipant les préjugés pour leur ouvrir la voie de l'émancipation et de la liberté.

Une telle lutte contre l'ignorance est, bon gré mal gré, inextricablement liée à des visées politiques. Condorcet, en l'occurrence, considère que l'oppression dépend intrinsèquement de l'ignorance. Dit autrement, le pouvoir en place refuse aux hommes le droit d'accès à la connaissance pour mieux les contrôler. Une fois ses facultés rationnelles déclenchées, son esprit illuminé, ses connaissances élargies, son autonomie acquise et les ténèbres de l'ignorance dissipées, l'avantage qui en découlera sera à la fois scientifique, politique et éthique. Car des cruautés perpétrées et des souffrances infligées par le dogmatisme et l'abus du pouvoir sur le savoir, les grandes figures des Lumières stipulent que le progrès scientifique, le développement technique et

¹ Descartes, René, *Discours de la Méthode*, Paris, Classiques Hachette, 1637, p. 12.

l'essor culturel et démographique engendreraient fondamentalement la perfectibilité sociale et morale de l'humanité. C'est dans ce sens que Voltaire, à titre d'exemple, affirme que le développement scientifique représente la voie même du Salut de l'humanité. Dans le même ordre d'idées, Condorcet postule que le monde doit « favoriser la découverte des vérités spéculatives comme l'unique moyen de porter successivement l'espèce humaine aux divers degrés de perfection, et, par conséquent, de bonheur, où la nature lui permet d'aspirer. »²

Faut-il, fidèle à cet idéal des Lumières, à ce rêve prométhéen d'un bonheur accessible *hic et nunc* via ce Saint Graal scientifique et rationnel, réaffirmer que le progrès, tous azimuts, préserverait l'homme de la barbarie, de la souffrance et du malheur ? Faut-il, *a contrario*, prenant en considération l'avènement d'une nouvelle ère moderne, où d'autres formes d'injustice voient le jour, où d'autres moyens d'asservissement s'érigent, où de nouvelles stratégies de persécution remontent en surface, que l'époque technoscientifique semble, non seulement tolérer, mais également favoriser, remettre en question, et de façon radicale, l'aveuglante clarté de la pensée des Lumières liée au paradigme stipulant que le progrès et la modernité conditionnent l'accès au bonheur ?

Evidemment, une lecture réfléchie de Rousseau, notamment de son *Discours sur les sciences et les arts*, semble apporter une réponse. Selon l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*, le progrès tant proclamé par les Lumières serait incontestablement vecteur de corruption morale et de floraison de passions tristes.

Si la naissance de la modernité en Occident est située au XVI^e siècle à travers notamment le développement du protestantisme, l'avènement du capitalisme, la poussée de la technoscience et l'idéologie du progrès qui atteint

² Condorcet, *Mémoire sur L'instruction publique*, Paris, 1883, p. 165.

son apothéose avec les Lumières, il serait très difficile de passer sous silence la crise qui, à supposer qu'elle ne la définisse pas, l'affecte sur tous les plans. Car, en fait, qu'ont répondu les sociétés modernes au rêve séculaire d'un monde pacifié par le renouvellement perpétuel, l'explosion de la science, le progrès de la culture et de l'éducation et par le développement des institutions juridico-politiques ? Quelle a été véritablement la réponse du XXe et du XXIe siècles à cet idéal humaniste d'une rationalité mise à l'exigence de l'homme, sinon une faillite, une dégringolade, au niveau éthique ouvrant les portes d'une nouvelle modernité ?

Certainement, la véhémence du pessimisme et de l'amertume des philosophes et spécialistes, anciens ou actuels, est justifiée par le prétendu optimisme relatif à la rupture que génère la modernité. De quelle rupture est-il question ? Eventuellement, celle de ne plus voir dans le passé une source des origines réconfortante et consolatrice, une référence dictant les lois morales et les principes éthiques, mais une époque caduque, bridant les facultés et les espoirs humains. Cette rupture touche également le futur représenté comme flou et incertain, pour s'intéresser au présent comme lieu du bonheur et de la fin des maux. Comment alors définir cette seconde révolution moderne sinon comme cette attitude de méfiance et d'appréhension vis-à-vis du progrès de la technologie et de la science susceptible de favoriser le perfectionnement social et moral de l'humanité.

Michel Houellebecq semble, à ce stade, apporter quelques réponses en représentant, dans ses fictions, ses essais et sa poésie, les failles et les dysfonctionnements d'un tel idéal rationaliste. Appartenant à une génération désenchantée, évoluant dans une époque de la glaciation, témoin oculaire des changements radicaux qui frappent de plein fouet le monde occidental, étant lui-même enfant abandonné par sa mère, privé d'amour, dépouillé de liens, enclin à l'isolement, rangé par la honte et la frustration, l'auteur se charge, dans ses écrits, de refléter la société, de dévoiler la réalité, de dire la vérité et

de rendre compte du monde. A l'instar de Baudelaire qui brosse dans ses œuvres des « tableaux parisiens », de Balzac ou Zola qui analysent des types humains, de Flaubert qui persifle les vices sociaux, Houellebecq, lui, se positionne en peintre habile et talentueux de générations aliénées, dépressives et post-moralistes. Profondément marquée par l'interprétation de la modernité, l'œuvre houellebecquienne place les jalons de ce qui est censé s'installer en Occident comme le paradigme individualiste. L'auteur explore, avec un détail inouï, les différentes facettes de l'homme moderne : l'invasion inédite de la mode, la dégringolade de l'éthique, la nouvelle économie du sexe, l'explosion du luxe et du simulacre, les mutations métaphysiques, le libéralisme morbide, le capitalisme persécutant, le narcissisme mortifère et la faiblesse et les failles de la société de consommation.

Muni d'un arsenal philosophique, sociologique, psychologique et religieux fort puissant, grand lecteur de Lipovetsky, de Bauman, de Spengler, de Schopenhauer, de Baudrillard, de Nietzsche, de Comte, de Foucault, fascinés par les écrivains dystopiques tels que Huxley ou Orwell, Houellebecq cristallise dans ses fictions une lecture plus complexe et moins équivoque de la modernité.

L'autonomie, la raison et le progrès, sont-ils parvenus à créer l'individu heureux, évoluant dans une société soudée où règnent une morale collective, les valeurs de l'altruisme, de la solidarité et de l'amour ? L'univers idyllique et harmonieux prévu par la philosophie rationaliste est-il parvenu à s'installer en Occident et répandre son rayonnement sur l'humanité ? Houellebecq semble répondre par la négative.

Comment s'opère cette digression tellement imprévisible d'un idéal profondément humaniste, celui proclamé par les Lumières, à une réalité vraiment décevante des temps modernes où les êtres, pour qui étaient destinées de telles promesses de bonheur, à qui fut forgé un projet d'une telle envergure, sombrent dans une solitude moribonde et flottent dans un univers

aussi implacable qu'inhumain ? Telle est la question à laquelle semble répondre l'univers fictif de l'auteur français.

Plus libre, plus autonome certes, l'individu moderne est aussi plus fragile, plus angoissé que jamais, au fur et à mesure que les exigences et les promesses qui le définissent se font de plus en plus nombreuses. La liberté, le confort, la qualité et l'espérance de vie, loin de lui procurer la paix intérieure, la stabilité psychique, le bonheur, semblent accentuer davantage ses inquiétudes, ses angoisses et le tragique de son existence. Ils en rendent au contraire le scandale plus terrifiant.

Impliquant une profonde étude sociologique, un effort historique colossal, un sérieux travail de documentation et une perception critique du réel, l'univers houellebecquien explorerait surtout la piste de la décadence ou de la déchéance humaine.

Si, chez les Anciens, l'Histoire étant appréhendée de façon cyclique, le pire était ontologiquement inéluctable car inscrit dans la roue de la fortune, si, chez les chrétiens, la Chute originelle et le Jugement dernier constituaient une projection illuminant le présent transitoire et éphémère, chez les sociétés contemporaines, la modernité a marqué une sorte de scission avec le passé, considéré comme assujettissant et caduc, avec le futur pris pour incertain et ambigu, pour se focaliser sur l'instant comme lieu du bonheur immédiat et comme fin des souffrances.

Toutes les analyses du monde moderne sont unanimement axées sur la même critique : l'autonomie promise par les Lumières débouche sur une aliénation globale du monde humain broyé sous le poids écrasant de deux phénomènes érigés par la modernité, en l'occurrence la technique et le libéralisme marchand. Loin de concrétiser les idéaux – ce serait le sujet analysé dans notre première partie – des philosophes des Lumières, loin de cautionner un travail de libération véritable et authentique, la modernité aurait

donné naissance à une entreprise d'asservissement réel, bureaucratique et disciplinaire, s'exerçant aussi bien sur les corps que sur les esprits.

Ainsi Houellebecq semble-t-il laminer cette vague du libéralisme pris, sous sa plume, pour une liberté en déshérence, un prétexte pour les opportunistes et les cupides, le revers caché de la débauche et de la perversité, le synonyme de l'érotisme et de la sexualité, l'emblème de l'égoïsme et de l'individualité, le précurseur de la désagrégation des relations et de l'effritement de la filiation.

L'extension du principe de la mode à l'ensemble du corps social donne lieu à la logique de séduction, du renouvellement perpétuel de la différenciation marginale. L'âge devient celui de la mode achevée qui asservit la société à trois composantes essentielles (éphémère, séduction et différenciation marginale). La normativité n'est plus imposée par la discipline, mais par le choix et le spectaculaire. Dès lors, la sphère de l'autonomie subjective se voit élargir, les différences individuelles et sociales s'approfondissent, les principes régulateurs se minent de leur transcendance et l'unité et l'harmonie des modes de vie et des opinions se dissolvent.

En procurant aux individus une liberté absolue, en les extirpant à leur passé et à leurs traditions, en leur permettant une autonomisation qui les poussent à suivre, non pas une voie préétablie par les grandes structures du sens, mais celle tracée par la mode, le séduisant et le jouissif, le système moderne produit des êtres esseulés, psychiquement insatisfaits, physiquement menacés, socialement compétitifs, professionnellement et sexuellement rivaux.

La société moderne se présente alors sous la forme du paradoxe. Deux logiques antipodales cohabitent inextricablement en elle : l'une favorise l'autonomie, l'autre accroît la dépendance.

En effet, la désagrégation des structures de normalisation produit des phénomènes radicalement opposés tels que le contrôle excessif de soi et

l'aboulie individuelle, le surinvestissement prométhéen et le désinvestissement pathologique. Les contrôles sociaux, religieux et éthiques, une fois déstructurés, bannis, les êtres contemporains, en contexte post-disciplinaire, se surprennent de se trouver devant une large palette de choix, celle de s'assumer ou non, de s'autocontrôler ou de lâcher prise. L'exemple de l'alimentation est, à cet égard, plus que démonstratif : avec l'obsolescence des obligations sociales, plus particulièrement celles religieuses (jeûne, ascèse, carême), remontent en surface des comportements responsables certes, mais frisant le pathologique (surveillance du poids, régimes, sport, informations sur les produits alimentaires, documentation sur la santé...) qui avoisinent des attitudes drastiquement irresponsables (boulimie, déstructuration des rythmes alimentaires, surpoids...). Bref, la société du régime est aussi celle de l'obésité. En fait, tous les autres domaines regroupent des contradictions similaires. Toute faveur d'autonomie est parallèlement accompagnée d'une nouvelle dépendance.

La libération des mœurs est cette goûté qui vient déborder le verre pour apporter le coup fatal à la structure familiale et relationnelle. Mai soixante-huit – c'est au moins ce que semblent défendre les écrits de Houellebecq – rend les rapports entre les êtres plus compliqués, moins soudés, moins solidaires que par le passé quand la norme traditionnelle imposait à chacun sa place dans l'ordre social.

Le monde moderne représente ce moment historique précis où tous les obstacles institutionnels qui bloquaient le processus d'émancipation individuelle s'amenuisent et disparaissent pour donner lieu à la manifestation de désirs singuliers, de l'accomplissement personnel et de l'estime de soi. Les grandes structures socialisantes perdent de leur autorité, les grandes idéologies deviennent surannées et incompatibles, les projets historiques ne mobilisent plus, le champ social n'est plus que le prolongement de la sphère privée. *L'ère du vide* s'installe. A partir de la seconde moitié du XX^e siècle, la

consommation de masse et les valeurs qu'elle a véhiculées (culture hédoniste, culte du corps...), l'augmentation de la production industrielle (taylorisation) et la diffusion fluide et rapide des produits grâce notamment au progrès fulminant des transports et au foisonnement des procédés marchands qui caractérisent le capitalisme moderne (Marketing, marques, publicité, grandes surfaces, modes de paiement flexibles...), donnent naissance à une société de plus en plus tournée vers le présent et les nouveautés qu'il apporte, de plus en plus gagnée par la logique de la séduction et de la compétition, tournant ainsi le dos à tout ce qui est éthique, transcendantal, politique ou social.

Cette *fleur du mal* produit les deux phénomènes les plus dévastateurs et les plus nocifs du monde actuel : l'individualisme et le narcissisme qui se manifestent essentiellement par l'exaltation abusive du moi et par l'indifférence envers les autres. *Extension du domaine de la lutte* – titre du premier roman en date de Michel Houellebecq – se veut dans ce sens une allégorie en la matière : élargissement à toutes les couches sociales du goût du nouveau, de la promotion du futile, du frivole et du supplémentaire, du culte de l'épanouissement personnel et du bien-être, de l'idéologie hédoniste. Il s'agit en somme du passage de la compétition du domaine économique à tous les autres domaines.

Narcisse³ devient dès lors la figure emblématique de l'homme moderne : individu cool, flexible, jouisseur et libertaire à la fois, plus informé, certes, mais plus déstructuré, plus adulte et moins stable, plus ouvert mais plus dépendant, plus émancipé et plus fragile, plus critique et plus superficiel, plus sceptique et moins profond. Ce portrait funeste correspond-il aux personnages de Michel Houellebecq ? Une analyse méticuleuse des comportements et des

³ Nous renvoyons sur ce point aux excellents travaux du philosophe et essayiste français Gilles Lipovetsky : *L'ère du vide*, *L'empire de l'éphémère*, *Le bonheur paradoxal*, *Les temps hypermodernes*, *Le crépuscule du devoir*, *L'esthétisation du monde* pour ne citer que ceux-là.

psychologies des protagonistes dans les deux premières parties de ce travail permettrait de vérifier une telle hypothèse.

L'atmosphère sociale et le rapport avec le présent deviennent problématiques. La désagrégation des traditions n'est plus source d'émancipation, mais origine de crispation. La peur domine face à un avenir flou, une logique de la mondialisation se développe à l'insu des individus, la compétition libérale devient intestinale voire meurtrière, le développement terrifiant des moyens de l'information rend toute vérité inaccessible, le capitalisme participe à la précarisation de l'emploi, à la réification du corps, à la glaciation des rapports. La crainte s'impose à la jouissance et l'angoisse à la libération : « L'obsession de soi aujourd'hui se manifeste moins dans la fièvre de la jouissance que dans la peur de la maladie et de l'âge, dans la médicalisation de la vie. Narcisse est moins amoureux de lui-même que terrorisé par la vie quotidienne, son corps et un environnement social lui apparaissant comme agressifs. »⁴

Flottant, déraciné, sans appartenance, l'individu (Narcisse) est effrayé par tout ; à l'échelle internationale, le terrorisme et ses cruautés, le néolibéralisme et ses retombées sur l'économie et l'emploi, à l'échelle nationale, la pollution, la violence dans les banlieues, les crédits, à l'échelle individuelle, la maladie, la vieillesse et la mort. Aucun discours théorique ne parvient à le rassurer, aucune conviction eschatologique ne produit de l'effet sur lui. Car les systèmes de représentations sont devenus consommables et interchangeables, leur impact sur les cœurs blessés et les âmes froides s'évapore.

Le principe du self-service, la quête incessante du plaisir et des émotions, le calcul utilitariste, la facticité et la vulnérabilité des liens, l'expulsion de la spiritualité, le dépérissement de la morale,

⁴ Lipovetsky, Gilles, *Narcisse au piège de la postmodernité ? Métamorphose de la culture libérale, Ethique, médias, entreprise*, Montréal, Liber, 2002, p. 25.

l'affranchissement des attaches, la contamination de l'amour par la loi du marché, autant de facteurs qui relèvent d'une véritable crise et inscrivent le monde d'aujourd'hui dans le contexte post-disciplinaire ou post-moraliste.

Au vu de ces constatations, Houellebecq prendrait en charge, dans ses récits, la description de cette crise qui envahit le monde moderne abritant des êtres pusillanimes, souffreteux, terrifiés et terrifiants. Vivant *hic* et *nunc*, les créatures de l'auteur français éprouvent, du début jusqu'à la fin de leur existence, les affres du supplice, s'exposent continuellement à des perturbations physiques (nausées) ou psychologiques (angoisses, violences, folie, dépression). L'absence de contact, d'amour, de maternité, d'amitié, de lien, tâche de les enliser dans le marécage de la peur, de la solitude et du suicide.

Dans un passé non lointain, celui notamment du XIX^e siècle, l'Eglise prenait en charge l'éducation des citoyens. Les prêtres, trop rigoureux, s'occupaient des enseignements jusqu'en 1905. Des textes tels que *Madame Bovary* et *Les fleurs du Mal* ont traduit leurs auteurs en justice car considérés non conformes à la morale publique ou portant atteinte aux bonnes mœurs. La morale religieuse, le respect de l'éthique et le code d'honneur constituaient une main de fer bridant les pulsions libidinales et les dérives sexuelles. Une telle époque devient caduque, désuète et définitivement révolue.

L'ordre culturel sur l'épaule duquel reposait la responsabilité de valorisation des rapports sentimentaux et émotionnels, sociaux et fraternels, filiaux et éternels, se voit destitué. Les atrocités et la brutalité des deux guerres mondiales poussent les citoyens des sociétés occidentales à chercher refuge dans une vie paisible, plus libre et plus émancipée. C'est, selon les philosophes du siècle, une nouvelle modernité qui voit le jour et qui semble répandre son *soleil noir* sur les nations, les pays et les générations, surtout avec le *succès* tonitruant de la révolution de mai soixante-huit.

Une véritable crise sociale s'installe accouchant d'une société essentiellement basée sur de nouvelles lois ayant fait *tabula rasa* sur tous les préceptes et toutes les valeurs traditionnelles, sociales, culturelles, religieuses et affectives. Le maître-mot d'un tel mouvement historique n'est autre que la liberté. Fondamentalement individualiste, profondément égoïste, extrêmement opportuniste, ce mouvement prêche la valeur éminente de l'individu et impose, par voie de conséquence, l'extension et le respect de ses libertés et de ses droits. A l'instar des idéologies révolutionnaires du XIX^e siècle, cet événement libertaire prétend être en quête d'un système social où l'épanouissement optimal de chacun serait la condition du libre progrès de tous. Or, cet individualisme soixante-huitard – comme nous allons l'analyser durant toute cette étude – se démarque radicalement de l'individualisme contemporain dans sa relation au social, au transcendantal, au collectif, au public, à l'Histoire et à soi-même. Il repose essentiellement sur un optimisme historique fondamental, en l'occurrence celui des Lumières, dont l'idéal majeur est de fonder une bonne société, juste et équitable, soudée et responsable, sur les vestiges du vieux monde dans l'espoir d'améliorer le mode de vie et permettre à l'individu de vivre plus confortablement, plus dignement et surtout plus librement. Cette entreprise semblait non seulement possible et accessible, mais aussi et surtout facile à réaliser. Néanmoins, très vite en fait et de façon prévisible, cet individualisme positif, collectif et prometteur s'est emparé de la sphère privée et l'individu devient sa propre fin en soi. Le caractère utopique et messianique du mouvement historique a progressivement dévié vers une désertion sociale, un désinvestissement politique et une glaciation sentimentale et affective. Tout ce qui a été considéré comme puni, déviant, blessant pour la morale, touchant à la bienséance, enfreignant les codes éthiques, transgressant les valeurs traditionnelles, violant les lois religieuses dans la société du Second Empire devient d'ores et déjà non seulement normal et acceptable, mais un droit

recommandé et défendu. Que s'est-il passé durant ces années ? Comment les choses ont-elles connu ce tournant tragique ? Pourquoi la société a-t-elle évolué ainsi ? Quels rapports se tissent entre la crise morale et le changement social ? Michel Houellebecq apporte des réponses, quelques biaisées qu'elles soient, à ces questions en peuplant ses œuvres de descriptions minutieuses, de scènes scabreuses, de personnages endeuillés et de situations crues et graveleuses.

Les concepts d'autonomie et de liberté sont sujet à caution voire problématiques chez l'auteur français. Trop de liberté aurait, selon la perception de Houellebecq, conduit à la consommation excessive et à la satisfaction des désirs immédiats à travers des biens éphémères et particulièrement démodables. Un tel mode aurait obligé les individus à miser sur les sentiments, si sacrés qu'ils soient : l'indépendance, le consumérisme, l'individualisme et l'indifférence à tel point de dépersonnaliser les rapports, de les consommer ou les déresponsabiliser. « Houellebecq, souligne Bruno Viard, se livre à un parallèle vraiment original entre le libéralisme économique et le libéralisme sexuel : dans les deux cas, la loi de l'offre et de la demande produit les mêmes effets, c'est-à-dire la paupérisation des perdants, le clivage de la société en winners et losers. »⁵

La liberté sexuelle serait une liberté en déviance qui dévitalise les êtres et les propulse dans une ère post-sentimentale et post-moraliste. Les principes de la modernité post-révolutionnaire s'avèrent une immense entreprise de déconstruction, tant sur le plan sociologique que sur le plan psychologique, relationnel et affectif. La torpeur et l'impassibilité, la froideur et l'immobilité, la dépression et la morosité semblent être les traits caractéristiques inhérents au *Narcisse* contemporain. L'apaisement et la quiétude, le soulagement et la béatitude, se rattachent désormais à l'éloignement et à la solitude. « Lois de

⁵ Viard, Bruno, *Houellebecq au laser. La faute à mai 68*, Nice, Les éditions Ovadia, 2008, p. 33.

la concurrence interindividuelle, note Lipovetsky, des libres inclinations et aversions des individus qui créent d'inévitables perdants. C'est ce qu'il y a de juste dans l'idée d'*Extension du domaine de la lutte*. »⁶

Les personnages houellebecquiens incarneraient cette boursoufflure de l'homme moderne – hypothèse que nous confirmerons au fil de cette étude – entièrement conscient de la déconstruction de sa vie, du tragique de sa condition, de l'inutilité de son action et de la légèreté de son existence. Il est conscient de la volatilité et de la destruction auxquelles tout est voué : les idées et les idéologies, les corps et les psychologies, les pensées et les aspirations, les amours et les passions, les liens et les relations... L'épuisement et l'absence de sens hantent obsessionnellement les êtres qui remettent en cause toute la civilisation occidentale.

L'hégémonie du capitalisme complote avec les promesses de l'individualisme et la déviance du libéralisme pour donner naissance à un être en désespoir, à une société en crise et à un Occident en phase de déclin.

Pour Houellebecq, tout comme pour un grand nombre de philosophes du siècle : « le réel changement que la fin des années soixante a réalisé au sein de la société, était plutôt une montée ou une intensification de l'individualisme. »⁷

Incapable de se supporter lui-même, l'homme moderne ne peut plus éprouver de sentiments pour l'Autre. La teneur et la nécessité de l'amour ne représentent plus rien pour lui. Ce sentiment, si sacré et si noble qu'il soit, disparaît peu à peu de la mémoire et de la vie des individus contemporains. La famille, cette dernière cellule ayant, pour longtemps, réussi à résister à ce processus de désentimentalisation, a implosé pour céder place à un monde réifié et flegmatique.

⁶ Lipovetsky, Gilles, *Le bonheur paradoxal*, Folio Essais, Gallimard, 2006, p. 344.

⁷ Hillen, Sabine, *Ecart de la modernité, le roman français de Sartre à Houellebecq*, Numéro 290, Caen, Lettres modernes Minard, 2007, p.120.

Exempte de transmission, de fertilité et de reproduction, la sexualité se réduit à une satisfaction immédiate du plaisir, à une rencontre glaciale des corps, à un acte terne sans don ni abandon. Cette déshumanisation prend la forme d'une animalité, d'une réification et d'une marchandise.

Comment Michel Houellebecq portraiture-t-il l'homme moderne dans ses œuvres ? Ce serait surtout un être avili, tombé du piédestal sacré, rendu à sa plus basse condition, rabaissé à son côté sombre et abject, guidé uniquement par ses pulsions et ses désirs les plus rudimentaires.

Le désir et l'obsession du désir condamnent la société à la stérilité, à la sécheresse et à l'aridité. La pédophilie et l'inceste y sont subrepticement admis, les règles morales et sociales y sont ouvertement anéanties, les institutions et les guides y sont intentionnellement atrophiés.

Une telle tragédie qui règne dans le monde moderne n'est en fin de compte qu'une maigre « compensation et dissimulation de la détresse réelle quotidienne. »⁸ Elle mine, petit à petit, les principaux fondements de la civilisation occidentale dite moderne et émancipée.

Tout le travail de Houellebecq consiste à ré-instiller le réel, à reproduire cette crise dans la littérature dans le but de prévenir l'humanité contre une apocalypse certaine.

Au sein de ce monde nauséabond, de cet univers lugubre, en voie d'extinction, existe-t-il une échappatoire, une issue salutaire, un remède thérapeutique ? Bulletin circonstancié de la déchéance de la société, produits, par-delà la bataille de la dépression, d'existences blessées, martyrisées, les fictions de Houellebecq, outre le ton crépusculaire qui les caractérise, proposent autre chose, de nature différente : l'esthétique et ses vertus thérapeutiques.

⁸ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 225.

Dans quelle mesure alors l'écriture de Michel Houellebecq, loin de dresser un simple constat, une interprétation superficielle, une perception naïve du monde occidental moderne, loin de se contenter de décrire objectivement le désespoir, de relater la déchéance, répond-elle au désenchantement, à la crise déchirante, à la laideur humaine, par une forme esthétique ? En d'autres termes, comment, pour contrecarrer la vague de médiocrité, l'engloutissement des valeurs universelles, l'invasion de la souffrance et de l'angoisse, l'auteur propose-t-il quelque chose qui, relevant d'une forme de beauté, de noble et de sublime, a vocation à offrir une consolation, un réconfort, une quiétude, si précaires et si fragiles qu'ils soient ? Comment Houellebecq passe-t-il, au fil de ses œuvres, d'un romancier exposant le réel tragique, mettant à nu la société fatidique, à un artiste et un poète chantant la beauté et l'harmonie ?

Une réflexion sur cette crise de la modernité qui touche largement le monde occidental doit initialement scruter les multiples facettes qu'elle revêt au niveau politique, idéologique, professionnel et religieux, avant de démontrer ses effets chaotiques sur les relations avec la société, avec l'Autre et avec soi-même. Une dernière station se chargera d'analyser le côté esthétique et sa fonction consolatrice, le rôle de la littérature et sa dimension quiétiste.

Première partie :

**La vision du monde de Michel
Houellebecq : la représentation d'une
modernité en crise**

L'écriture de Michel Houellebecq se veut le miroir reflétant la crise existentielle déchirant l'individu occidental, baigné dans un progrès technologique dévastateur. Cette crise se définit essentiellement par une impression poignante de flottement, d'incertitude et de légèreté largement accompagnée de la conscience avilissante d'une défaillance. La séparation semble le mode privilégié et infranchissable de l'expérience humaine. L'existence est marquée par la limite, la mort, l'isolement, la difficulté voire l'impasse du sens. De l'absurde camusien à l'innommable beckettien, en passant par la nausée sartrienne, le XX^e siècle aura connu des formes extraordinaires de cet essai de représenter la crise, de décrire le malaise et d'écrire la séparation. L'auteur de *La carte et le territoire* s'inscrit dans cette lignée. Ainsi, l'essor technologique de ces deux derniers siècles et les grandes mutations philosophiques, économiques, sociales, culturelles ou politiques ont incontestablement permis d'améliorer les conditions de vie de l'être humain sur une bonne partie de la planète. En effet, l'individu vit désormais plus longtemps et en meilleure santé. Les machines l'ont libéré des tâches quotidiennes les plus encombrantes. L'être humain est, dès lors, libre en principe de choisir son métier, d'élire son conjoint, d'opter pour telle religion ou pour l'absence de religion. La démocratie et les droits de l'homme, quoique fragiles, se propagent un peu partout.

Pourtant, le monde va mal. Il s'apparente à un corps malade, exténué par un nombre important de symptômes qui témoignent de graves déséquilibres et dysfonctionnements. Vers la fin du siècle précédent, le monde occidental bascule inexorablement dans une destinée chaotique, voire

tragique. Il assiste impuissant à l'effritement de ce que Jean François Lyotard appelle, dans son célèbre essai *La condition postmoderne, rapport sur le savoir*, publié en 1979, la fin des grands métarécits.

L'Occident constate, non sans mélancolie, l'autodissolution des idéaux du modernisme, l'obsolescence des solidarités historiques (société/famille/religion/patrie) et, par voie de conséquence, l'échec irrécusable de l'idéologie rationaliste dont le fondement s'est avéré une volonté subreptice d'asservissement. La lame de fond des principaux vecteurs de la modernité, en l'occurrence l'individuation, la raison critique et la globalisation s'accélèrent de manière exponentielle avec l'invention de nouveaux outils technologiques à l'instar des nouveaux moyens de communication. Le globe est devenu un petit village interconnecté où un nombre incalculable d'informations se répand instantanément. L'avènement du « sujet autonome » a conduit à celui des droits de l'homme et de la démocratie ne cessant de se mondialiser. La raison critique a ouvert la voie aux révolutions scientifiques et technologiques modernes qui s'étendent interminablement sur l'ensemble de la planète, bien que leurs avantages ne touchent qu'une partie privilégiée. Le capitalisme exerce aujourd'hui son joug tyrannique sur l'homme, l'encourageant à vivre dans le mirage technologique tout en faisant de lui un objet interchangeable.

Assujetti par un système hégémonique qui refuse catégoriquement l'indiscipline et toute forme de dissidence, qui ne tolère aucune rébellion, l'homme contemporain se voit contraint de se recroqueviller dans un cocon narcissique pathologique, de mener une vie centrée sur soi, privée de tout rapport amical, affectif ou social. Molécule atomisée, particule élémentaire, selon le titre éponyme d'un roman de Houellebecq, perdu dans un système social persécutant, l'expulsant du réel, le fixant au centre d'un univers de simulacre et de facticité, muni d'un arsenal technologique maximisé, dépouillé de toute structure sociale ou religieuse, l'individu devient fragilisé,

seul et terrorisé. Voici comment l'essayiste français Gilles Lipovetsky, auquel nous ferons largement appel dans notre démonstration, représente cette déconnexion du social dans son ouvrage célèbre *L'ère du vide* :

« Toutes les institutions, toutes les grandes valeurs et finalités ayant organisé les époques antérieures se trouvent peu à peu vidées de leur substance. Qu'est-ce sinon une désertion de masse transformant le corps social en corps exsangue, en organisme désaffecté. »⁹

Le désenchantement est remarquablement généralisé, le pessimisme est paroxystique, la dépression est, sans conteste, la maladie du siècle, le stress est inévitable, le suicide atteint des taux fulminants et la mort est rendue quasiment enviable. L'Occident arrive, selon un nombre important de philosophes et de sociologues, Oswald Spengler entre autres, à une phase de déclin. La compétition touche tous les domaines, allant de l'économique au social pour atteindre le sexuel. Le consumérisme atteint son apothéose avec une course effrénée derrière les produits et les marques. Dans le monde du travail, l'individu est mécaniquement réduit à des tâches parcellaires et décevantes sans véritable rapport avec sa formation et ses passions. Voyant ses aptitudes réduites, broyé par un système qui exige une docilité complète à ses lois et à ses principes, une malléabilité continue et une compétitivité acharnée, l'homme contemporain se voit, bon gré mal gré, incarcéré dans ce cercle que Lipovetsky appelle *personnalisation*.

Pour camoufler ses objectifs impérieux et édulcorer ses visées obscènes, ce système vulgarise à grande échelle une communication feinte et mensongère accentuant davantage la solitude, l'exclusion et le désinvestissement. Les liens affectifs s'effacent et les repères moraux s'évaporent. Les prises de risques, si elles ne sont pas techniques ou économiques, s'amenuisent. La pudeur et la sobriété ne sont plus la résultante de l'éducation, mais plutôt l'apanage de l'indifférence et de l'équanimité. Le

⁹ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris : Gallimard, 1983. P.40.

corps, réifié, consommé et consumé, obéit à la loi capitaliste de l'offre et de la demande. La mort ne terrifie plus, loin s'en faut, elle devient salutaire et salvatrice. La vie privée est sacralisée, elle est au-dessus de tout :

« ... Les grandes questions philosophiques, économiques, politiques ou militaires soulèvent à peu près la même curiosité désinvolte que n'importe quel fait divers, toutes les "hauteurs" s'effondrent peu à peu. Seule la sphère privée semble victorieuse de ce raz de marée apathique ; veiller sur sa santé, préserver sa situation matérielle, se débarrasser de ses complexes, attendre les vacances : vivre sans idéal, sans but transcendant est devenu possible. »¹⁰

Michel Houellebecq dénonce acrimonieusement, dans ses écrits, l'impact calamiteux de la modernité sur les rapports tous azimuts. Les idéaux de ladite modernité, tels qu'ils ont été dictés par les philosophes des Lumières, ont été, selon l'auteur français, largement trahis. La lumière de la raison qui était censée repousser l'ignorance et l'obscurantisme a ouvert la voie à un désir insatiable de puissance et d'asservissement. La liberté de conscience et la connaissance scientifique qui promettaient l'avènement d'un monde juste, équitable et émancipé au sein duquel l'individu serait réconcilié avec lui-même en tant qu'être universel, ont accouché d'un individualisme morbide. Le système politique et économique, supposé être au service de l'homme, verse dans un capitalisme avilissant faisant de la productivité et de la rentabilité une religion et crée, par conséquent, une société obnubilée par le chiffre, la marque et le prix. L'humain s'y trouve inopinément banni. En battant en brèche les idéologies compensatrices, le capitalisme étend son empire pour soumettre tout à ses lois. Il donne ainsi naissance à un monde sans utopie, sans idéal, dépouillé de ses symboles et abandonné par ses mythes.

C'est cette représentation de la crise de la modernité et de la primauté méphitique de l'économique sur les relations humaines qui sera l'objet de

¹⁰ *Ibid.*, p.57.

notre analyse dans cette première partie. Ainsi, cette crise apparaît essentiellement dans les œuvres de l'auteur, sous différentes facettes : sujet mélancolique et dépressif, corps chosifié, rapports interpersonnels et professionnels infantilisés, identités standardisées et monde uniformisé.

Chapitre I :

**Portraits des personnages
houellebecquiens : représentants
dépressifs et mélancoliques du « Mal
de siècle »**

« Le mélancolique voit surgir sans cesse
le perdu dans l'introuvable. »
Pascal Quignard

Le sociologue français Alain Ehrenberg associe intimement la dépression à ce qu'il nomme « *l'individualité contemporaine* » qui mène inéluctablement vers cette *maladie de la responsabilité* dans laquelle domine le sentiment de l'insuffisance qui marque indéniablement la vie des personnages de Michel Houellebecq. Voici une citation tirée de son ouvrage *La fatigue d'être soi : dépression et société* qui semble *sine qua non* à cet égard :

« Nous avons affaire aux transformations de références politiques et des modes d'action publique qui se cherchent dans le contexte de l'individualisme de masse... La modernité démocratique, c'est sa grandeur, a progressivement fait de nous des hommes sans guide, nous a à peu près placés dans la situation d'avoir à juger par nous-mêmes, à construire nos propres repères. Nous sommes devenus de purs individus, au sens où aucune loi morale ni aucune tradition ne nous indiquent du dehors qui nous devons être et comment nous devons nous conduire. De ce point de vue, le partage permissif qui normait l'individualité jusqu'aux années 1950-1960 a perdu de son efficacité... Ce partage entre le permis et le défendu décline au profit d'un déchirement entre le possible et l'impossible... La dépression est la pathologie d'une société où la norme n'est plus fondée sur la culpabilité et la discipline mais sur la responsabilité et l'initiative. Hier, les règles sociales commandaient des conformismes de pensée, voire des automatismes de conduite ; aujourd'hui, elles exigent de l'initiative et des aptitudes mentales. L'individu est confronté à une pathologie de l'insuffisance : le déprimé est un homme en panne. Le succès de la dépression repose sur le déclin de la référence... La dépression menace un individu apparemment émancipé des interdits. Elle est familière de l'homme sans guide, fatigué de devenir seulement lui-même et tenté de se soutenir jusqu'à la compulsion par des produits

et des comportements. La dépression et l'addiction dessinent alors l'envers de l'individu de la fin du XXe siècle. »¹¹

Les propos éclaircissent de façon on ne peut plus évidente l'origine de la situation dépressive des protagonistes de Michel Houellebecq, à savoir le sentiment d'insuffisance et la perte de référence. Néanmoins, il paraît que l'auteur semble confronter ses personnages à une donnée plus importante d'un point de vue littéraire et clinique notamment le basculement dans la mélancolie. Celle-ci se veut, selon le psychanalyste français Jacques Lacan, une atteinte violente au sentiment de la vie associée à la perte d'un objet originel auquel, à l'antipode du deuil, ne se trouve reliée aucune représentation. Identifié à un *reste*, à un *rebut* ou, pour tout dire, à un *rien*, le sujet mélancolique ressent, durant son vécu, une souffrance délocalisée, la douleur d'une perte insituable, bref, un sentiment asphyxiant d'indignité. Il est question d'une clinique du manque ou plutôt de la destruction de l'identité.

« L'histoire singulière du sujet mélancolique, en la figure d'un regard maternel indifférent, répète en quelque sorte la catastrophe originelle à laquelle le sujet semble fixé, autrement dit, rejoue la situation d'abandon originelle qui fait du sujet un « reste », sinon un déchet. Et le « je ne suis rien » du discours mélancolique, concerne alors autant l'être du sujet que l'être de l'objet à la seule trace duquel le sujet mélancolique a pu s'identifier. »¹²

Ce traumatisme inextinguible, cette frustration mortifère conduiront le sujet mélancolique vers les affres excessives du « tout ou rien » qui devient généralement un mode de vie régissant non seulement les rapports avec Autrui, mais aussi et surtout ses rapports à soi. Il se métamorphose dès lors en un acteur indigne, un spectateur étranger, ou plutôt, un observateur arraché du réel. Le monde constitue pour lui une menace. La vie ne l'intéresse plus. Il prend conscience, à ses dépens, de l'impossibilité de fusionner avec un Autre vrai et mythique, dédié à soi à l'instar des personnages romanesques de

¹¹ Ehrenberg, Alain, *La fatigue d'être soi : dépression et société*, Odile Jacob, 1998. PP. 9-10-11-13-14-19-21

¹² Lambotte, Marie-Claude, *La mélancolie – Etudes cliniques*, Economica-Anthropos, 2007. P. 142.

Houellebecq pour qui la femme et l'amour sont inaccessibles. Lucide concernant la dégringolade incontournable vers laquelle il s'achemine, le sujet mélancolique tient d'ores et déjà un discours purement formel, philosophique, moral, esthétique, qui semble généralement négatif voire nihiliste : « De toute façon, rien n'a d'importance, il n'y a pas de sens ; je suis comme cela depuis toujours, né sous une mauvaise étoile ; c'est le destin et vous n'y pouvez rien... »¹³. Rangé « *dans le domaine des accusations* », selon l'expression de Lacan, gagné par le sentiment de la catastrophe qui semble avoir définitivement pris le pas sur celui de la vie, le mélancolique voit sa solitude s'accroître et le fossé entre lui et le monde s'approfondir. Ressemblant à un enfant abandonné, tourmenté par cette blessure béante, se plaignant incessamment de la marginalisation, de la destruction ou encore de la trahison – pensons aux personnages de Bruno et du narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* que nous analyserons dans ce chapitre – le sujet tente sempiternellement de se préserver de l'Autre, d'éviter tout contact social, amical ou affectif et de s'oublier dans une jouissance consumptive. Son retrait témoigne de ses angoisses ataviques de toute éventuelle collision avec ce réel de l'Autre, ses objets, ses mots et ses demandes.

Un autre élément non moins important mérite d'être relevé ; il s'agit en l'occurrence, pour les sujets mélancoliques, de la perte de toute faculté de remémoration ou de reconstruction de leur histoire ou de leur fantasme. Les personnages de Houellebecq n'ont pas d'histoires, et même si certains en ont, ils l'abandonnent, l'ignorent consciencieusement. Mis à part leurs rêves, ou plutôt leurs cauchemars, ils sont privés de fantasmes, de représentations ou de modèles leur assurant une protection contre le monde. Ce peu d'historicité est souvent lié à cette béance interne, à ce traumatisme refoulé face aux premiers contacts avec l'objet : l'absence de la mère, de son amour et de son affection,

¹³ *Ibid.*, p.9.

l'inexistence du père, sa démission, sa disparition, son alliage avec le désir de la mère, sa forclusion éventuelle. Le sujet mélancolique semble, en fin de compte, *en vacances*. Il s'abstient de vivre, de nouer des rapports, de se lancer dans des expériences d'amour et de s'aventurer dans son travail. Il quitte la scène du monde, se cloître dans son isolement, abandonne toute sorte d'activité et fuit tout contact avec l'altérité. Séparé du monde et, avant tout, de lui-même, à l'instar des personnages houellebecquiens, il traverse la vie et les êtres dans une sorte d'indifférence sans y laisser de trace, ressentant une souffrance intérieure taciturne issue du retrait libidinal progressif.

Dans quelle mesure alors mélancolie et dépression sont-elles des réactions face à un monde désenchanté qui accentue la solitude et l'exclusion des individus ?

1- Solitude et désinvestissement

Le penchant à la solitude est l'un des symptômes ordinaires de la mélancolie. L'homme qui éprouve ce sentiment de mélancolie, fuit la clarté du jour et l'aspect du monde.
Johan George Zimmermann.

Ecrivain du « Malaise dans la civilisation », Michel Houellebecq brosse, dans ses œuvres, un tableau lénifiant de ce *Mal du siècle* dépressif ou mélancolique au sens large, de cette *ère du vide* dénoncée par Lipovetsky menant tragiquement vers un individualisme forcené et un narcissisme mortifère. Les personnages mis en exergue souffrent d'une solitude poignante. Célibataires endurcis – du moins ils le sont au début et à la fin de l'histoire – sans amitié ou même une relation particulière, ils sont dénués de toute structure familiale en mesure de les soutenir, de les inscrire dans une histoire ou de leur permettre de ressentir un quelconque sentiment d'appartenance. Bien que des issues soient présentées comme possibles – le cas de Michel de

Plateforme et de Bruno des *Particules élémentaires* – elles ne seront, par ailleurs, que de courte durée, et le retour à la solitude n’en sera que plus afflictif et plus déchirant mais surtout irrémédiable. Ni beaux, ni jeunes, ni courageux, ni très originaux, dotés d’une intelligence moyenne, ils se définissent par une seule et même qualité : leur isolement. N’étant pas toujours un choix délibéré, cette réclusion correspond à une sorte d’indifférence totale vis-à-vis des autres et, par conséquent, de leur travail, de leur entourage, de toute passion, ou encore de toute idéologie. Pire encore, ce détachement s’étend largement pour toucher leur propre vie. Conscients de leur incapacité de nouer des rapports, conscients également qu’il leur manque la force de combat nécessaire pour maîtriser « les passages éprouvants des relations langues », ¹⁴ les héros choisissent le désinvestissement et la mélancolie comme moyens pour se retirer d’un monde où ils n’ont pas leur place et qui ne les reconnaît pas.

Analysons le cas de l’informaticien d’*Extension du domaine de la lutte*. Le narrateur-héros révèle, dès les premières pages, un dégoût affiché, mêlé d’un détachement ostensible. Il est figé dans une passivité pathologique, ressentant une lassitude, un froid inexplicable et une force paralysante l’empêchant d’agir et de réagir. L’incipit du roman décrit la nausée provoquée par les scènes observées lors d’une soirée chez des collègues. Aucune trace de lien, aucune chaleur humaine, la fracture est immédiate, sans appel. Vomir à la fois le monde et sur le monde qui l’entoure trahit symboliquement le rejet viscéral d’une société factice, froide et implacable. Divorcé, vivant seul depuis deux ans, sans relation intime, sans présence familiale ou amicale, le narrateur passe ses week-ends seul : « Généralement, le week-end, je ne vois personne. Je reste chez moi, je fais un peu de rangement ; je déprime gentiment » ¹⁵. Force est de remarquer le rythme saccadé (petites phrases

¹⁴ Sloterdijk, Peter, *Essai d’intoxication volontaire*, Hachette Littérature, 2001, p. 16

¹⁵ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 31.

marquées par des virgules), les expressions imprécises et vagues (généralement/un peu/gentiment), sans connecteurs, qui révèlent hautement une certaine torpeur accentuée par une fatigue interne. L'oxymore « *je déprime gentiment* » dépouille le propos de toute tonalité tragique. Néanmoins, plus la journée avance, plus la sensation devient douloureuse : « Plus tard dans la soirée, ma solitude devint douloureusement tangible »¹⁶. Ainsi, l'indifférence, trait caractéristique latent du personnage houellebecquien, apparaît également dans la distance émotive avec laquelle il décrit sa situation : « Déambulant entre ces Marcel, je fus progressivement envahi par une certaine lassitude à l'égard des voitures et des choses de ce monde »¹⁷. Soulignons la généralité des expressions choisies « *une certaine lassitude* », « *les choses de ce monde* » qui traduit manifestement l'instabilité psychologique du personnage exprimant son impassibilité vis-à-vis de tout. A l'égard de son travail, le narrateur exprime, le plus souvent, le même détachement indifférent et mou. Aucune ambition ne l'anime, aucune envie ne l'active, aucune motivation ne le stimule, loin s'en faut, ce sont le vide et la distance qui déterminent ses rapports. Le contact avec les clients est, soit neutre, soit fade et désagréable. Quant à ses rapports avec ses collègues, ils n'existent tout simplement pas. Il observe avec un regard chirurgical, acrimonieux et ironique l'insignifiance de leur vie. Le retrait est en somme global et terrifiant :

« J'ai si peu vécu que j'ai tendance à croire que je ne vais pas mourir ; il paraît invraisemblable qu'une vie humaine se réduise à si peu de choses. Une vie peut fort bien être à la fois vide et brève. Les journées s'écoulent pauvrement, sans laisser de trace ni de souvenir ; et puis, d'un seul coup, elles s'arrêtent.

Parfois aussi, j'ai l'impression que je parviendrais à m'installer durablement dans une vie absente. Que l'ennui, relativement indolore, me permettrait de continuer à accomplir les gestes usuels de la vie. Nouvelle erreur. L'ennui prolongé n'est pas une position

¹⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷ *Ibid.*, p. 8.

tenable : il se transforme tôt ou tard en perceptions nettement plus douloureuses, d'une douleur positive ; c'est exactement ce qui est en train de m'arriver. »¹⁸

Frappante est cette conscience traumatisante de la vanité, de la vacuité et de l'inanité de la vie. Frappante l'est encore plus cette abstention à en chercher les causes et à en déterminer l'origine. Le vide *existe* et c'est tout. Le narrateur se rend compte du néant qu'il porte sur ses épaules. Privé de la chaleur d'un être cher, de la boussole d'une référence, il renonce à tout être comme à tout avoir, à tout bien et à tout pouvoir et se trouve, par conséquent, basculé dans cette « perception nettement plus douloureuse » qui n'est autre que la dépression. Houellebecq rejoint, sur ce point, Sigmund Freud puisqu'il représente des personnages envahis progressivement et intensément par une « dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi »¹⁹. De ce fait, contrairement au deuil dans lequel le sujet regrette la perte d'un objet cher ou d'une personne aimée, les propos mettent en valeur une perte interne avec les bouleversements narcissiques qui en découlent, l'autodépréciation, l'abandon à l'acédie et le renoncement à la vie. L'existence factice et ennuyeuse n'est plus cet espace de liberté, mais plutôt le lieu d'une déception absurde sans cesse renouvelée. « On se souvient de sa propre vie, écrit quelque part Schopenhauer, un peu plus que d'un roman qu'on aurait lu par le passé »²⁰. Ce vide existentiel, appuyé par une solitude désespérante, fait basculer le protagoniste d'un état d'ennui à un autre beaucoup plus malencontreux, celui de la dépression voire de la mélancolie. D'où la citation de Schopenhauer pour qui la vie est une oscillation permanente entre souffrance et ennui, lequel ne représente somme toute que la cessation de la souffrance.

¹⁸ *Ibid.*, p. 48-49.

¹⁹ Freud, Sigmund, *Deuil et mélancolie, Métapsychologie*, Gallimard, Paris, 1968, p. 146.

²⁰ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 189.

Ainsi, pour tous les personnages de Michel Houellebecq, le sentiment de marginalisation est irréductible. Ils ont le sentiment de déambuler dans un monde qui ne les reconnaît pas et où ils n'ont pas de place. Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* traverse à cinq heures du matin les rues désertes d'une zone pavillonnaire de la Roche-sur-Yon. Sa présence inexplicable à cet endroit, pendant une heure si matinale, symbolise sa non-présence au monde : « Quelques habitants étaient déjà levés...Ils me regardaient passer de leurs garages. Ils avaient l'air de se demander ce que je faisais là. S'ils m'avaient questionné, j'aurais été bien en peine de leur répondre. En effet, rien ne justifiait ma présence ici. Pas plus ici qu'ailleurs, à vrai dire. »²¹

Les figures houellebecquiennes sont en porte-à-faux par rapport au monde où elles évoluent. Leurs déplacements ininterrompus, leur manque de stabilité et leurs pérégrinations permanentes trahissent manifestement leurs tentatives avortées de trouver un espace de quiétude et de sérénité. Avec cette impression d'être un intrus indésirable, un poids encombrant pour la société, le narrateur ne trouve même pas le pouvoir d'accéder à la mort. Celle-ci, avec le suicide, sa forme la plus aboutie, devient inabordable : « seul le suicide miroite au-dessus, inaccessible »²², ou encore dans *Plateforme* : « L'absence d'envie de vivre, hélas, ne suffit pas pour mourir »²³. Pour des êtres indécis, vulnérables, flasques et veules, le suicide est un acte radical, engagé et définitif. Incapable d'agir, mais incapable également de persuader l'autre d'agir (le cas de Tisserand en témoigne), le héros « frappe plutôt par son flegme et son détachement, par son côté gentiment ahuri que par son côté vindicatif »²⁴. Le rejet du monde, expression qu'il convient d'entendre comme refus émanant des personnages que comme exclusion prononcée par la

²¹ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 97.

²² *Ibid.*, p. 131.

²³ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 359.

²⁴ Noguez, Dominique, *Houellebecq, En fait*, p.32.

société, s'accompagne du sentiment d'une identité floue et flottante : « Je n'aime pas ce monde, décidément, je ne l'aime pas. La société dans laquelle je vis me dégoûte ; la publicité m'écoeure ; l'informatique me fait vomir »²⁵. D'un point de vue grammatical, le narrateur est en position d'objet du verbe. Agent passif, pour qui le monde semble « très haut »²⁶, il adopte alors une position de résignation et de distance. Le spleen baudelairien apparaît manifestement là-dessus.²⁷

Renvoyant incontestablement à la mélancolie, au « *dépeuplement* »²⁸, selon l'expression de Starobinski, la solitude est ce pays étranger d'où viennent les personnages houellebecquiens. « Le rapport à soi a supplanté le rapport à l'autre »²⁹. En plus de la sensation du vide et de la passivité, la « *figure de l'Ennui* »³⁰ baudelairienne submerge le narrateur : « La lenteur et la pesanteur font partie des attributs les plus constants du personnage mélancolique »³¹. Dans ce sens, le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*, comme d'ailleurs tous les protagonistes de Michel Houellebecq, est le type même du sujet mélancolique dans la mesure où il affiche ouvertement une désocialisation et un écart par rapport au monde. Solitaire, en retrait, abstrait autant que possible de la sphère amicale, familiale ou même professionnelle, il se caractérise par une sorte de misanthropie qui va jusqu'à l'érémisme. Dénuée de beauté, de volupté et de noblesse, cette mélancolie est prosaïque, crasse et souillée parce que contenue dans les supermarchés, les boîtes de sardine *Saupiquet* et les sachets de *Mousseline*.

²⁵ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 82-83.

²⁶ *Ibid.*, p. 135.

²⁷ Le renvoi à Baudelaire trouve sa justification puisque Houellebecq lui-même exprime son admiration pour ce poète : « Pour moi, Baudelaire reste le plus grand des poètes, et donc le plus grand des écrivains » (Savigneau, Jozyane, entretien avec Michel Houellebecq : « Tout ce que la science permet sera réalisé », *Le temps*, p.11-12.)

²⁸ Starobinski, Jean, *La mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire*, p. 38.

²⁹ *Ibid.*, p. 34.

³⁰ *Ibid.*, p. 15.

³¹ *Ibid.*, p. 19.

Le cas de Michel de *Plateforme* se distingue légèrement de son homologue d'*Extension du domaine de la lutte* dans ce sens où la solitude – qui est aussi au début et à la fin – se trouve momentanément interrompue grâce à la fusion amoureuse entre le narrateur et Valérie. Après la mort de cette dernière dans un attentat-suicide, la solitude est davantage ressentie et péniblement vécue. A l'antipode de l'informaticien, Michel considère son isolement sous un mode plus doux, moins violent et moins tragique : « Je ne suis pas marié. J'en ai eu l'occasion, plusieurs fois ; mais chaque fois j'ai décliné. Pourtant, j'aime bien les femmes. C'est un peu un regret, dans ma vie, le célibat. C'est surtout gênant pour les vacances. Les gens se méfient des hommes seuls en vacances, à partir d'un certain âge »³². Les propos marquent clairement que la solitude du narrateur n'est pas un état imposé par la société, mais plutôt un choix presque involontaire (refus/regret). Complètement absent de sa propre vie, Michel y évolue presque machinalement, sans vision pour l'avenir, sans objectifs tracés et sans destination précise. L'auteur, dans cette diégèse, met en évidence la difficulté voire l'incapacité du narrateur à nouer une quelconque relation sociale. Ainsi, pendant sa première rencontre avec Valérie lors d'un voyage organisé à Bangkok, il est gauche, embarrassé et maladroit : « C'était bien, cet après-midi...dis-je finalement avec désespoir. Je m'étais trop éloigné des gens, j'avais vécu trop seul, je ne savais plus comment m'y prendre »³³. Une telle balourdise n'est pas la résultante d'une timidité excessive, loin s'en faut, elle est clairement expliquée par l'absence totale du contact avec l'Autre. Elle symbolise également une désertion relationnelle et la perte de toute aptitude sociale. Il existe des similitudes très apparentes entre le détachement et le désinvestissement de Michel et celui du narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* sans néanmoins les crises nauséabondes de ce dernier. Le refus du monde, la critique du simulacre, la

³² Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 11-12.

³³ *Ibid.*, p.51.

dénonciation de la réification préoccupent certes le héros, mais ils restent du côté du commentaire et de la parole sans jamais apparaître dans les réactions. En Thaïlande, Michel se met intérieurement en colère contre la niaiserie d'une participante d'un groupe de touristes dont il fait partie : « Elle m'énervait tellement... elle faisait sa chochette... Je me retins une fois de plus de lui foutre mon poing dans la gueule »³⁴. Hormis le sexe et l'amour, Michel affiche, sans le moindre complexe, une désaffection et une insensibilité surprenantes devant toute autre chose. Son travail de comptable dans le ministère de la culture n'anime en lui aucun investissement, quoiqu'il ne lui inspire pas le même dégoût que chez le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*. Pourtant, le détachement est affreux. Voici une citation déterminante sur ce point :

« C'est avec facilité qu'on renonce à la vie, qu'on met soi-même sa vie de côté. Au moment où la soirée s'organisait, où tous les taxis arrivaient à l'hôtel, où tout le monde commençait à s'agiter dans le couloir, je ne ressentais rien d'autre qu'un soulagement triste. »³⁵

Touchant est le contraste entre le mouvement, l'agitation et l'énergie du monde et la stagnation du narrateur marquée par ce « *soulagement* » de l'absence de contact réel avec la collectivité.

Dans le même ordre d'idées, le bref moment de bonheur amoureux entre Valérie et Michel paraît peu ou prou surprenant via la capacité de don, de partage et de dévouement dont fait preuve le narrateur. La gaucherie et la timidité exprimées au début de leur rencontre renvoient sans ambages le lecteur aux troubles romantiques. Relevons, à titre d'exemple, ces quelques phrases : « cette fille me déstabilisait complètement »³⁶. Ou « à ce moment (pendant qu'ils sont seuls à discuter), j'aurais pu et j'aurais dû la prendre dans mes bras, caresser ses seins, embrasser ses lèvres, stupidement, je

³⁴ *Ibid.*, P. 55.

³⁵ *Ibid.*, p. 106.

³⁶ *Ibid.*, p. 100.

m'abstins »³⁷. Ou encore, « c'est alors que je pris conscience (après leur première nuit ensemble) que nous allions probablement être heureux. C'était trop imprévu, cette joie, j'avais envie de pleurer »³⁸. Cette isotopie de la douceur et de la joie s'oppose fermement à l'aridité affective du début du roman. Cet amour va le pousser jusqu'à apprendre des cours de cuisine pour bien servir sa maîtresse : « Je n'aurais jamais pensé que je trouverais, un jour dans ma vie, du plaisir à faire la cuisine. L'amour sanctifie »³⁹.

Du coup, cet accès à la tendresse, au sacrifice et au sentimentalisme, frappe aussi bien le lecteur que le narrateur lui-même (je n'aurais jamais pensé). Créant une sensation d'appartenance, donnant un sens à l'existence, fortifiant l'immunité et la confiance, l'amour atténue – comme il est suggéré dans les propos – la haine contre le monde, attendrit les êtres et encourage la rencontre. Michel paraît désormais moins véhément, moins rancunier, plus doux et plus disposé (l'amour sanctifie). Par son rôle palliatif, l'amour supplée au flegme et à la stérilité de l'univers et se dresse contre la sècheresse des rapports. Or, dans les récits de Michel Houellebecq, cette issue est sinon inaccessible, au moins de très courte durée. L'échec est inévitable et le ratage est paramétré. La perte de la bien-aimée fait ainsi de l'amour la source la plus terrible de la souffrance et constitue, par là-même, l'une des plus belles mais aussi des plus monstrueuses illusions humaines.

Les protagonistes des *Particules élémentaires* entretiennent, quant à eux, des rapports particuliers avec le monde. Michel, un chercheur scientifique, est présenté par l'auteur comme un individu en détachement complet par rapport aux choses humaines en général. Ce décentrement va, contrairement aux autres personnages, jusqu'à toucher sa propre personne. Tout sentiment humain, amour, amitié, fraternité, tendresse, joie entre autres, lui est étranger. Son aspect physique donne déjà l'impression d'être face à une

³⁷ *Ibid.*, P. 133.

³⁸ *Ibid.*, p. 150.

³⁹ *Ibid.*, p. 190.

créature étrange. Son visage « ressemblait au commentaire d'un autre monde »⁴⁰. Il mène « une existence purement intellectuelle »⁴¹ et connaît mal « les sentiments qui constituent la vie des hommes »⁴². L'humain, loin d'être, pour lui, une source de contact, de communication ou d'échange, est réduit à un pur objet d'étude, un laboratoire scientifique et un champ d'expérimentation. Il en découvre la faille et invente le remède permettant de la dépasser. Persuadé que le monde des hommes est « décevant, plein d'angoisse et d'amertume »⁴³, il ne fait – contrairement aux autres héros – aucune tentative de fusion. La séparation est radicale et le détachement est irrémédiable :

« D'autres connaîtront le bonheur, ou le désespoir ; rien de tout cela ne pourrait exactement le concerner ni l'atteindre... Il se sentait séparé du monde par quelques centimètres du vide, formant autour de lui comme une carapace ou une armure. »⁴⁴

Bruno, quant à lui, enseignant des lettres, conçoit sa vie à travers deux éléments fondamentaux : les femmes et le sexe. Sa personne est dotée d'un surinvestissement libidinal, d'un excès voire d'un abus au niveau sexuel : « jusqu'au dernier instant, il serait en quête d'un ultime moment de jouissance, d'une petite gâterie supplémentaire »⁴⁵. Exception faite de cette obsession, le monde en général le désintéresse et le dégoûte. Être dérégulé, disjoncté, frustré et trompé dans ses espérances, Bruno se sent inutile, indésirable et exclu : « Je ne sers à rien... Totalemment dépendant de la société qui m'entoure, je lui suis pour ma part à peu près inutile »⁴⁶. Ses passions farouches consistent à fantasmer sur les jeunes filles ou à se connecter sur le Minitel rose.

⁴⁰ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 67.

⁴¹ *Ibid.*, p. 119.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, p. 66.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 86.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 201-202.

Ces deux demi-frères pourraient bien constituer alors chacun une moitié du héros d'*Extension du domaine de la lutte*. Michel incarnerait le versant du désinvestissement et Bruno celui du pathos. Il s'agit d'une complémentarité symbolique : si Michel est *hors du monde*, Bruno, lui, représente la décadence de son époque. Voici une citation intéressante sur ce point :

« Les hommes de sa génération passèrent en outre leur vie dans la solitude et l'amertume. Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu ; dans leurs rapports mutuels, ses contemporains faisaient le plus souvent preuve d'indifférence voire de cruauté. »⁴⁷

D'où la réciprocité bénéfique des deux frères : Bruno représente la misère humaine qui constitue, par la même occasion, un terrain vaste et fertile pour le théoricien qui va en agencer le dépassement :

« Tout se passe comme si les expériences vécues et racontées par Bruno alimentaient la maturation intellectuelle de Michel, qui y réfléchit en termes scientifiques et propose la fin de la reproduction sexuée comme solution aux problèmes affectifs et existentiels sur lesquels achoppe son frère... Les faits d'expérience et la théorie se complètent pour travailler à ce qui est peut-être la véritable ambition du roman : la transformation de l'homme. »⁴⁸

En définitive, la solitude conditionne la nouveauté du regard tout en introduisant une distance critique avec le monde. Célibataires la majeure partie du temps, abandonnés par leur parents, pensionnaires anxigènes, enfants uniques, orphelins de mère, délaissés de leurs pères, les personnages houellebecquiens réalisent à peu près tous les avatars de la solitude. S'il y a des notions dont l'auteur écarte ses personnages, ce sont bien celles de la fraternité, de la solidarité et de l'amitié. Un tel écart garantit au personnage un statut dans le monde proche de celui de l'éternel touriste : un visiteur certes introverti, plutôt las, mais en position d'observateur curieux.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 3.

⁴⁸ Dahan-Gaida, Laurence, « *La fin de l'histoire naturelle : les Particules élémentaires de Michel Houellebecq* ». *Tangence, Histoires naturelles, revue de la collection « Erudit »*, No 73, automne 2003, p. 99.

2- Observateurs séparés du monde, des autres et d'eux-mêmes

J'observe d'abord que les gens se déplacent généralement par bandes...
J'observe ensuite que tous ces gens semblent satisfaits d'eux-mêmes et de l'univers...
J'observe enfin que je me sens différent d'eux.
Michel Houellebecq.

A l'instar de Montesquieu, Houellebecq choisit de décrire, de montrer et de critiquer à travers le regard naïf de ses personnages considérés comme visiteurs qui voudraient, tel Jed Martin de *La carte et le territoire*, rendre compte du monde. Ainsi, fondant toute l'écriture, la solitude du personnage permet le décentrement et le recul. De même que Rica et Usbek, personnages des *Lettres persanes*, n'appartiennent pas à la société française et donnent à Montesquieu l'occasion de livrer une image neuve qui pourra dessiller les yeux des lecteurs, les protagonistes de Houellebecq affichent ostensiblement une extranéité conditionnant une représentation sans fards du monde contemporain. Les sentiments de solitude et d'étrangeté au monde sont les conditions *sine qua non* permettant au récit de proposer un regard neuf et une vision ingénue. Voici ce qu'avance Starobinski à propos des *Lettres persanes* : « Une réflexion devient possible, dans laquelle notre civilisation se voit de loin, comme si elle était brusquement devenue étrangère à elle-même »⁴⁹. Dans cette perspective, le narrateur de *Plateforme* voit le monde non pas depuis le groupe, mais plutôt à partir une marge solitaire et adéquate pour l'observation.

⁴⁹ Starobinski, Jean, *Montesquieu par lui-même*, éditions du Seuil, p. 62-63.

« Je pris soudain conscience avec gêne que je considérais la société où je vivais à peu près comme un milieu naturel – disons une savane, ou une jungle – aux lois duquel j’aurais dû m’adapter. L’idée que j’étais solidaire de ce milieu ne m’avait jamais effleuré ; c’était comme une atrophie chez moi, une absence. »⁵⁰

Du coup, les personnages houellebecquiens se prennent pour des *sauvages* à l’abri de l’empreinte imprimée par la société et des règles conventionnelles du groupe. Ils se définissent donc en tant que personnages modernes, jetés dans le monde des supermarchés, des casinos, des clubs échangistes et des entreprises. Ils observent, non sans intérêt, mais sans pour autant se sentir partie prenante.

Analysons le cas du narrateur d’*Extension du domaine de la lutte*. L’auteur utilise une stratégie narrative particulière qui met en valeur la position d’observateur. A la fois autodiégétique (personnage principal de son histoire) et extradiégétique, l’informaticien est présenté comme une instance énonciatrice se maintenant à distance de ce qui l’entoure et se situant ainsi dans la zone du commentaire. Un tel procédé lui permet non seulement d’observer la société au sein de laquelle il évolue, mais également de s’observer lui-même. Une telle disposition creuse davantage l’écart qui le sépare avec le monde. Noguez parle d’un « sentiment d’étrangeté à l’égard des autres et de lui-même »⁵¹. Le renvoi à *L’étranger* de Camus est justifié puisque le narrateur, lui aussi, est en déconnexion totale avec l’extériorité mais aussi et surtout avec lui-même. Observateur, le narrateur l’est par exclusion. Détaché du monde, il y dresse un bilan objectif sans véritable implication personnelle. Cela apparaît dès les premières pages du roman :

« On était une bonne trentaine, rien que des cadres moyens âgés de vingt-cinq à quarante-cinq ans. A un moment donné il y a une connasse qui a commencé à se déshabiller. Elle a ôté son T-shirt, puis son soutien-gorge, puis sa jupe, tout ça en faisant des mines incroyables. Elle a encore tournoyé en petite culotte pendant quelques secondes, puis elle a commencé à se resaper, ne voyant

⁵⁰ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 339.

⁵¹ Noguez, Dominique, *op. cit.*, p. 32.

plus quoi faire d'autre. D'ailleurs, c'est une fille qui ne couche avec personne. Ce qui souligne l'absurdité de son comportement. Après mon quatrième verre de vodka, j'ai commencé à me sentir mal, et j'ai dû aller m'étendre sur un tas de coussins derrière le canapé. »⁵²

Les propos du narrateur possèdent une dimension purement et uniquement testimoniale. Le regard du narrateur est celui d'un spectateur débranché, extérieur à la scène. Aucun contact, aucun échange, aucune identification au groupe n'apparaît derrière cette description. C'est une soirée absurde, marquée par un seul événement apparemment hors contexte : un strip-tease pathétique puisqu'il ne suscite aucune admiration ni même la moindre intention. Surprenante est cette absence injustifiée de l'avis personnel du narrateur et de son appréciation subjective. La citation ne contient ni verbe modalisateur, ni adjectifs laudatifs ou péjoratifs, encore moins une marque évaluative de la part de l'informaticien. L'ivresse accentue de plus en plus sa distance par rapport à la réalité, son dégoût sera passif, limité à la constatation et aux vomissements.

Le monde présenté dans l'œuvre est un théâtre absurde dans lequel le narrateur est empêché d'agir. C'est une série de scènes où des acteurs interagissent froidement. Le narrateur le considère avec une ironie foudroyante et un humour généralement brutal. Exubérantes sont les expressions qui renvoient à cette théâtralisation des faits dans le sens d'objectivation et de jeux de rôle. Prenons, à titre d'exemple, la présentation du bureau du narrateur qui donne l'impression au lecteur d'être face à une véritable scène : « Vers onze heures, un nouveau personnage fait irruption dans le bureau. Il s'appelle Patrick Leroy »⁵³. Ou encore le jour où il apprend sa nomination de formateur en Tandem, il parle directement d'un « jeu de rôle »⁵⁴. Ce sont généralement de simples observations insensées, ne menant

⁵² Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 5.

⁵³ *Ibid.*, p. 28.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 53.

à aucune réflexion ou conclusion bénéfique, il finit « par se lasser de cette observation sans issue »⁵⁵.

L'inadaptation sociale au même titre que la misanthropie prennent une valeur comique chez le personnage puisqu'elles font de lui une sorte d'explorateur du quotidien. Les actions les plus banales de la vie se trouvent ainsi teintées d'une forme d'incongruité savoureuse. Un travail, une famille, un voyage, un camping, une réunion, autant d'observations ayant l'air de terminer par la même constatation comico-dépressive : « Heureusement, j'étais trop loin pour être sérieusement menacé »⁵⁶. Tel un persan, le protagoniste houellebecquien semble un étranger, extérieur à la société où il vit et cette position lui permet d'être un observateur périphérique doté d'un pouvoir précieux : la « distance critique »⁵⁷. Quoique cette *distance* cristallise *de facto* une profonde solitude et, à ce titre, propulse les héros dans la douleur, elle garantit toutefois la lucidité et donc l'accès à la vérité. Deux notions qui se trouvent intimement liées chez notre auteur : « A mesure que vous approchez de la vérité, votre solitude augmente »⁵⁸. Du coup, l'extranéité se trouve étroitement associée aux sentiments de l'angoisse et de la douleur. Elle est également liée à plusieurs traits récurrents chez les personnages de Houellebecq : l'incapacité de jouer le rôle social attendu, l'imperméabilité aux clichés, et, de façon symbolique, l'impossibilité de toute conversation⁵⁹.

Les observations de Michel de *Plateforme* sont certes moins radicales, mais plus frontales et plus cyniques. Les commentaires sont acerbes, vexants

⁵⁵ *Ibid.*, p. 70.

⁵⁶ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 223.

⁵⁷ « Ce n'est pourtant pas que je me sente supérieur, je vous en prie surtout, ne croyez pas ça. C'est plutôt comme une sorte de décalage, l'impression persistante de jouer un rôle. Singier un comportement humain peut rendre, dans la vie quotidienne, de signalés services. C'est seulement dans mes livres, la seule chose qui m'importe en vérité, que je tiens à conserver par rapport à l'humanité une certaine *distance* critique », Houellebecq, Michel, *Ennemis publics*, J'ai lu, 2011, p.175-176.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 27.

⁵⁹ Sur ce point, le cas de Jed Martin est emblématique. Ne lisant aucun journal, en déphasage radical avec le monde quoique son métier d'artiste plasticien travaillant sur des éléments visuels comme les photos l'oblige à établir des contacts, peu apte à formuler des phrases, à tenir des discours, il n'est « *jamais meilleur que dans le silence* ». Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 50.

et rudes. Son voyage organisé en Thaïlande est une occasion pour lui, non pas d'établir des contacts, ni de découvrir une autre culture ou une autre civilisation, – comme on va le voir dans un chapitre ultérieur – encore moins de détendre son esprit et son corps par l'exploration de nouveaux endroits, mais surtout de dresser des réflexions d'ordre théologique sur le groupe. Voici ce qu'il constate dès son arrivée au pays asiatique : « Dans les premières heures de la vie d'un groupe, on n'observe en général qu'une sociabilité phatique, caractérisée par quelques phrases passe-partout et par un engagement émotionnel restreint »⁶⁰. C'est la remarque éthologique qui émanerait d'ailleurs d'un scientifique soucieux d'analyser le comportement d'animaux mis sous examen. Quant à la position lui servant à avoir un regard surplombant, le narrateur s'en intéresse comme d'un rôle à jouer : « Dès cet après-midi, je devrais entamer un positionnement »⁶¹. Pendant leur première excursion, Michel observe attentivement les touristes, leurs comportements, leurs tenues vestimentaires, leurs allures, leurs manières de parler, ce qui lui permet de dresser des hypothèses concernant leurs rangs sociaux, leurs professions et leurs relations. C'est le spectateur d'un jeu de rôle présenté devant lui.

Or, une question intéressante mérite d'être posée : puisque le narrateur n'est pas du tout un homme sociable, puisqu'il affirme lui-même être peu enclin aux contacts humains, pourquoi alors choisit-il un voyage organisé où les notions de groupe, de contact et de solidarité sont dominantes ? Justement car ce type de voyage touristique, sous forme de circuit organisé, constitue une sorte de couverture contre le monde extérieur.

⁶⁰ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 43.

⁶¹ *Ibid.*, p. 45.

« Comme tous les habitants d'Europe occidentale, je souhaite voyager. Enfin il y a les difficultés, la barrière de la langue, la mauvaise organisation des transports en commun, les risques de vol et d'arnaque : pour dire les choses crûment, ce que je souhaite au fond, c'est pratiquer le tourisme. »⁶²

Cette position de Michel coïncide malheureusement avec un phénomène social de masse qui a fait irruption au début du XXI^e siècle : le tourisme *personnalisé*, adapté aux désirs et aux passions de chaque individu. Dans ce sens, le tourisme qui, dans une époque non lointaine, constituait, par excellence, un phénomène social, une puissance relationnelle et communicationnelle et une source d'ouverture sur l'altérité, accentue d'ores et déjà le processus d'isolement et de singularisation. Il devient, dès lors, pour Michel, et pour le touriste en général, un moyen lui permettant d'observer le monde sans en faire véritablement partie, sans y être immergé. Ce dernier, se trouve par conséquent, préservé dans son confort, rangé par son isolement, séparé des endroits visités par les clichés des guides et les écrans des organisations touristiques. Pire encore, ces guides, si factices qu'ils soient, sont un véritable abri contre l'extériorité ; une fois jetés, Michel seul, se sent dénudé, vulnérable et épouvanté : « ... j'allais devoir affronter la fin du circuit sans le moindre texte imprimé pour faire écran. Je jetai un regard autour de moi, les battements de mon cœur s'étaient accélérés, le monde extérieur m'apparaissait d'un seul coup beaucoup plus proche »⁶³. Anxiogène, menaçant, le monde semble dangereux pour le narrateur qui décline toute relation concrète avec lui.

S'il est vrai que cette situation d'observation isole davantage les personnages et les maintient dans une position dépressive pathologique, s'il est vrai également qu'elle leur permet un détachement radical du monde extérieur, il n'en demeure pas moins qu'elle fait d'eux des commentateurs habiles et des théoriciens expérimentés. Preuve en est les fictions animalières

⁶² *Ibid.*, p. 34.

⁶³ *Ibid.*, p.109.

rédigées par le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*. Celui-ci y analyse des phénomènes sociaux, philosophiques, politiques ou économiques avec un style scientifique spécialisé et une objectivité surprenante : « Considérons en premier lieu la vache bretonne... »⁶⁴, « Exemple numéro 1. Considérons un groupe de jeunes gens qui sont ensemble le temps d'une soirée, ou bien de vacances en Bulgarie... Répétons maintenant l'expérience en annulant l'environnement social précité... »⁶⁵. Un tel procédé attribue au raisonnement la dimension d'une vérité générale puisque le commentateur n'hésite jamais à citer les spécialistes notoires du domaine. Cette correspondance entre l'univers humain et animalier, spécialité houellebecquienne, est une occasion, pour le héros, de voire le monde à distance, avec un œil critique et un humour pour le moins sarcastique.

A ceci s'ajoute un penchant à l'auto-observation, à l'auto-analyse et à l'auto-appréciation qui sont parmi les composantes intrinsèques de la mélancolie. Celle-ci, impliquant une démarche autoréflexive, recourt, sinon toujours au moins souvent, à l'ironie en tant que dérision de soi. Starobinski parle d'un « *dédoublement* »⁶⁶ où l'ironie considérée comme « *réflexion de la réflexion* »⁶⁷, élargit considérablement l'écart entre une partie de soi-même prise pour victime et l'autre pour bourreau. Ce qui apparaît explicitement à la fin du roman : « Et j'examine et j'ironise »⁶⁸. En sus, cette observation de soi-même comme un autre, avec la distance et l'étrangeté qui la marquent, est un symbole révélateur de l'inadhérence et de l'inadaptation qui s'emparent du sujet. Dit autrement, l'individu mélancolique s'examine comme arraché de lui-même, divisé en parties disparates, incapable de se saisir en entités harmonieuses et homogènes. Bref, c'est d'une séparation de sa propre personne qu'il est question pour le sujet, une absence complète d'union

⁶⁴ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 9

⁶⁵ *Ibid.*, p. 87.

⁶⁶ Starobinski, Jean, *op. cit.*, p. 34.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 31.

⁶⁸ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 154.

intérieure, un manque viscéral de concorde et une sorte d'insaisissabilité névralgique.

La fin des romans radicalise ainsi physiquement, psychiquement et socialement cet état de la mélancolie. Tous les excipits débouchent irrévocablement sur une séparation définitive entre les héros et le monde, sur une plongée irrémédiable dans un état dépressif aigu et, par voie de conséquence, sur un divorce *in extenso* d'avec soi-même d'abord, et d'avec l'univers.

Dans ce sens, le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* sombre, après le décès de son collègue Tisserand, dans un état de désinvestissement radical, voire de folie. Il est sujet à une série de bouleversements intenses : « Je ne peux rien faire car toutes les tentatives me paraissent ratées d'avance... Vers minuit, je ressens une bifurcation sourde ; quelque chose de douloureux et d'interne se produit. Je n'y comprends plus rien... Mon état s'approche de l'hébétude »⁶⁹ ; son psychiatre constate qu'il est question d'un « ralentissement idéatoire »⁷⁰. Lequel *ralentissement* renvoie significativement à une lassitude de vivre, à un renoncement à l'action, à une perte de la vitalité, à un abandon de l'envie, à une pulvérisation du plaisir et à une attente de la mort, tous des symptômes de la mélancolie. Le héros accepte docilement d'être interné dans un asile psychiatrique. Cet internement sonne comme un ban volontaire et décisif du réel, un décrochage catégorique de la société et un durcissement rude de la solitude. Il en ressort certes quelques mois après, mais plus désespéré et plus désolé. Devant sa psychologue, il se rend compte de son incapacité de parler de sa personne, de dévoiler ses angoisses et de décrire ses maux : « Je devais au contraire m'impliquer, essayer de me recentrer sur moi-même. Mais j'en ai un peu assez de moi-même »⁷¹. En tant que sujet vide ou vidé, déboussolé, flasque et transparent,

⁶⁹ *Ibid.*, p. 131.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 134.

⁷¹ *Ibid.*, p. 145.

il ne voit pas ce qu'il y a à chercher en lui-même, mais aussi et surtout, il ne croit plus à une fusion harmonieuse avec le monde. C'est la conséquence affreuse de l'individualisme – duquel nous parlerons dans notre deuxième partie – qui a asséné le coup de grâce à toute forme d'humanisme et à tout sentiment de fraternité et de solidarité. Le sujet, gagné par une vague nausée triste, un moi errant et insaisissable, une intériorité trouble et désertée sans référence et sans repère, se trouve égaré et las, mais clairvoyant et lucide :

« D'emblée, je l' [son directeur] informe que je suis en dépression ; il accuse le coup, puis se reprend. Ensuite l'entretien ronronne agréablement pendant une demi-heure, mais je sais que dorénavant s'est élevé entre nous comme un mur invisible. Il ne me considérera plus jamais en égal, ni comme un successeur possible ; à ses yeux, je n'existe même plus vraiment ; je suis déchu. »⁷²

Les propos marquent assez clairement la déchéance de l'informaticien qui réalise la chute retentissante dans un gouffre profond d'où il serait maintenant incapable de sortir. Toutefois, le lecteur est frappé par la lucidité du narrateur concernant son état (je sais), et sa résignation devant la crise. Ce *mur invisible* trahit l'étendu de sa déception et l'impossibilité de vivre dans un tel monde, de se réconcilier avec l'Autre et de se sentir en sécurité : « L'impression de séparation est totale, je suis désormais prisonnier en moi-même. Elle n'aura pas lieu, la fusion sublime. »⁷³

Pour Michel de *Plateforme*, la mort de Valérie a brisé le bonheur doux vécu durant quelques mois. Cet incident a stimulé une douleur longtemps refoulée, oubliée pour une courte période et remontée en surface. Le héros réagit par un décrochement total par rapport à la réalité : « Pour ma part, je me sentais surtout extrêmement las »⁷⁴. Son psychiatre résume sa situation en parlant d'une « réactivité amoindrie »⁷⁵ et le narrateur de confirmer : « Je ne souffrais pas, mais je me sentais, effectivement amoindri ; je me sentais

⁷² *Ibid.*, p. 135.

⁷³ *Ibid.*, p. 156.

⁷⁴ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 347.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 352.

amoindri au-delà du possible »⁷⁶. Que lui reste-t-il ? Sinon une tentative de s'oublier, de se détacher des sensations tous azimuts, de se séparer une fois pour toute du réel décevant et implacable : « Ma vie était une forme vide et il est préférable qu'elle le reste »⁷⁷. Cette citation renvoie de façon on ne peut plus remarquable au titre du roman. La vie du narrateur, marquée par le vide, le non-sens et l'ennui, n'est qu'une série d'expériences plates, une succession d'échecs incontournables, et, par conséquent, un fardeau dont il convient de se débarrasser.

En définitive, la solitude, l'observation et l'exclusion analysées précédemment sont les symptômes de l'état de dépression et de mélancolie des personnages. Elles apparaissent comme une mise à l'écart du monde mais aussi et surtout comme une critique à son égard. L'apathie, l'indifférence, l'éloignement, le désengagement objectal, la révolte vaine, la déréliction radicale sont autant de symboles d'une individualité en crise, d'une personnalité traumatisée et d'un moi en panne. Cet état mélancolique mis en exergue dans les romans apparaît ostensiblement dans la poésie houellebecquienne, représentante d'un monde désacralisé et désenchanté.

3- La poésie de Michel Houellebecq : l'incarnation du désenchantement du monde

On n'est jamais assez serein
Pour supporter les jours d'automne
Dieu que la vie est monotone
Que les horizons sont lointains.
Michel Houellebecq

Si, dans les romans de Houellebecq, la solitude et le désinvestissement attisent chez les personnages une sensation du vide les menant irrévocablement vers la dépression, si la séparation avec le monde, avec

⁷⁶ *Ibid.*, p. 353.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 367.

l'Autre et avec soi-même apparaît comme le symptôme d'une certaine mélancolie conduisant les héros – comme nous l'avons démontré – à une forme de décentrement voire de folie, la poésie, elle, fait de la souffrance, de l'angoisse, de la peur et du désespoir la litanie mélancolique du poète. Inscrite par un grand nombre de critiques et par Houellebecq lui-même dans la lignée baudelairienne, cette poésie représente la crise et le désenchantement. Cette expression renvoie, selon plusieurs philosophes et sociologues, Marcel Gauchet et Max Weber entre autres, à la fin du mystère dans le monde contemporain. Le charme de ce dernier est brisé dès que la science s'est chargée de tout expliquer, de tout explorer et de rendre l'univers transparent :

« L'intellectualisation et la rationalisation croissante ne signifient donc nullement une connaissance croissante des conditions dans lesquelles nous vivons. Elles signifient que nous savons ou que nous croyons qu'à chaque instant nous pourrions, pourvu seulement que nous le voulions, nous prouver qu'il n'existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie ; bref, que nous pouvons maîtriser toute chose par la raison. Mais cela revient à désenchanter le monde. Il ne s'agit plus pour nous, comme pour le sauvage qui croit à l'existence de ces puissances, de faire appel à des moyens magiques en vue de maîtriser les esprits ou de les implorer, mais de recourir à la technique et à la prévision. »⁷⁸

Deux éléments primordiaux se déduisent du propos : d'abord, le recul des croyances religieuses ou magiques en tant que facteurs déterminants de l'interprétation des phénomènes menant ensuite à une perte voire une extinction du sens. Le progrès scientifique ou la rationalisation, en atrophiant le rêve, l'imagination, en rapetissant le recours au fantastique et au surnaturel, en invalidant l'emprise religieuse et la foi en un Dieu tout-puissant et unique, a créé chez l'individu une certaine angoisse existentielle tout en le condamnant à vivre dans le vide et dans la souffrance. C'est cette souffrance instigatrice de la mélancolie qui constitue l'ossature de la poésie de

⁷⁸ Weber, Max, *Le Savant et le politique*, Paris, Plon, 1990, p. 70.

Houellebecq. Qualifiée de « *Bonheur malheureux*⁷⁹ » par le poète français Bonnefoy, la mélancolie embrasse à peu près tous les poèmes de Michel Houellebecq. Comme nous l'avons expliqué, le sujet mélancolique, hanté par la peur, est exposé à la misanthropie, à l'exténuation et aux bouleversements émotifs. Enclin au silence, à la solitude, il est répugnant par son corps squelettique et son teint vampirique. Maladie de la psyché, la mélancolie désigne « toutes les formes de maladie de l'âme (nos névroses), avec leur cortège de souffrances morales et de troubles physiologiques »⁸⁰. Elle se manifeste « par une extinction du goût pour la vie, du désir et de la parole, par l'arrêt de toute activité et par l'attrait irrésistible du suicide »⁸¹. Comment alors ne pas inscrire les poèmes houellebecquiens dans la lignée de la poésie mélancolique ?

L'auteur de *Rester vivant* est convaincu que la poésie moderne, représentante de la souffrance, de la douleur et de la crise n'est pas, et ne peut avoir la vocation de bâtir une maison de bonheur : « Cette poésie n'est pas gaie et ne peut l'être »⁸². Du coup, si la mélancolie est un état consubstantiellement attaché à la condition humaine, comment alors apparaît-elle dans la poésie de Michel Houellebecq ? Quelles en sont les spécificités et quels en sont les contextes qui l'ont vu naître ?

Taxer Michel Houellebecq d'écrivain dépressif et sa poésie de mélancolique n'est pas du tout étonnant car, de ses romans et de ses poèmes se dégagent, d'après l'avis unanime des spécialistes, sociologues et critiques, une sensation de dégoût et de désespoir. Voici ce qu'il affirme lui-même à propos de ses œuvres :

⁷⁹ Bonnefoy, Yves, Préface à *Mélancolie. Génie et folie en Occident*, Paris : Gallimard, p. 326.

⁸⁰ Fumaroli, Marc, *La diplomatie de l'esprit*, Paris : Hermann, 1998, p. 406.

⁸¹ Voir « Un entretien avec Julia Kristeva. Les abîmes de l'âme, propos recueillis par Dominique-Antoine Grisoni ». *Le Magazine littéraire*, numéro 8, octobre-novembre 2005, p. 24.

⁸² Houellebecq, Michel, *Rester vivant*, p. 54.

« Mes livres contiennent un message déprimant sur l'époque... Quand ça va mal, les gens acceptent du déprimant, mais quand ça va encore plus mal, ils exigent de bons sentiments (des fins heureuses, du rêve). Quand la France était en expansion économique, à l'époque des Trente Glorieuses, on consommait du Beckett sans problème. Il y a une limite à ce qu'un pays, à un moment donné, peut supporter de ses écrivains, parce que ce sont toujours eux, évidemment, qui vont le plus loin dans l'analyse du malaise »⁸³.

D'après les propos de l'auteur, la littérature doit être à l'image de son époque, répondre aux attentes des individus, mettre le doigt sur la plaie, démasquer, révéler, éclairer et confronter aux questions les plus embarrassantes et les plus ambitieuses du temps. Puisque, dans le monde contemporain, règnent le Mal, la monstruosité, la souffrance, la douleur, la maladie, le malaise, l'injustice, le vice et la mort, la littérature ne peut et ne doit qu'en être le miroir. La poésie houellebecquienne, à l'instar de sa devancière baudelairienne, incarne cet état calamiteux et chaotique d'un monde désenchanté. Quels sont les signes de la mélancolie manifestés dans la poésie de Houellebecq ?

Il s'agit incontestablement de la persistance de l'instabilité et du règne de la tristesse. En effet, la souffrance accompagnée d'une sensation d'abattement sont les deux éléments fondamentaux qui traversent l'ensemble des poèmes de Michel Houellebecq. Le sujet est exposé à une angoisse permanente. Tout lui est étranger, méconnaissable et dénué de sens. L'autoconservation – cette indifférence marquante chez les personnages romanesques – n'apporte que douleur et souffrance. Face à la mort de Dieu, l'existence a perdu son sens, son charme et sa substance :

« La présence subtile, interstitielle de Dieu/A disparu/ Nous flottons maintenant dans un espace désert/ Et nos corps sont mis à nu »⁸⁴.

⁸³ Houellebecq, Michel, *Art presse*, numéro 351, décembre 2008.

⁸⁴ Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 196.

Le poète mélancolique se décrit dès lors comme un être de souffrance, dans la mesure où il considère son existence comme une charge paralysante rendant son corps douloureux et son âme hébétée. Le froid et la solitude le glacent, le désespoir et l'insomnie l'affaiblissent, la nuit et l'ennui le tracassent et la tristesse l'avachit et l'agace :

« C'est fini, je préfère le soir/ je sens chaque matin monter la lassitude/ j'entre dans la région des grandes solitudes/ je ne désire plus qu'une paix sans victoire.

Vivre sans point d'appui entouré par le vide/ la nuit descend sur moi comme une couverture/...

Le long fil se déroule et se tisse/ inéluctablement. Cris, pleurs, et plaintes/ Refusant de dormir, je sens la vie qui glisse/ comme un grand bateau tranquille et hors d'atteinte. »⁸⁵

Toutes les expressions de la mélancolie se trouvent contenues dans ces vers : *lassitude/ solitude/ oubli/ cris/ soir/ noir...* L'emploi du chiasme *soir/sans victoire* et *solitude/lassitude* adjoint à la présence de l'adverbe « *inéluctablement* » ainsi que l'énumération relative au deuil « *cris/pleurs/plaintes* » trahissent l'impossibilité d'une quelconque échappatoire heureuse et l'inexorabilité de la finitude humaine. Le désespoir est total et la crise définitive. Incarcéré dans sa peau, coincé dans son corps, le sujet mélancolique se trouve enfermé, sans horizons et sans issue : « Emprisonnement ou claustration : c'est le sort que toute une tradition astrologique réservait au mélancolique, à celui dont la naissance a été marquée par l'influx de Saturne »⁸⁶. Ainsi, le poète mélancolique, conscient de sa finitude, lucide quant à son achèvement et à sa décrépitude, peint incessamment le dépérissement de son corps et le pourrissement de ses organes. Noyé dans les affres de l'angoisse, il est tarauté par l'insomnie, effet néfaste et incontournable de la mélancolie. Voici comment Freud analyse

⁸⁵ *Ibid.*, 174-175.

⁸⁶ Starobinski, Jean, « L'Encre de la mélancolie » in *Génie et folie en Occident*, op. cit., p. 27.

cette composante : « L'insomnie de la mélancolie doit témoigner de l'inflexibilité de cet état, de l'impossibilité d'accomplir le retrait général des investissements que le sommeil réclame »⁸⁷. C'est ainsi que la nuit, sombre, glaciale et triste, apparaît comme moment par excellence du poète houellebecquien qui fait du cadre nocturne un moment idéal de l'expression de la mélancolie. Tel un bourreau, la nuit, torturante, l'étreint et le consume, l'affaiblit et l'abime, le déchire et le ruine pour le jeter dans un précipice sombre et abyssal :

« La nuit tombe sur moi comme un arrêt de mort⁸⁸/ La nuit grimpe sur moi comme une bête impure⁸⁹/ La nuit descend sur moi comme une couverture⁹⁰/ La nuit semble si longue pour mon cerveau malade⁹¹/ Les nuits passent sur moi comme un grand laminoir⁹² ».

Ennemi impitoyable, la nuit apporte avec elle la tristesse et la peur, l'écoeurement et la froideur, l'angoisse et la douleur. Les vers qui la décrivent font écho à celui de Baudelaire dans *Les fleurs du Mal* : « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle »⁹³. Un seul et unique remède permet au poète mélancolique d'échapper au supplice nocturne ; ce sont les tranquillisants narcotiques et les antidépresseurs hypnotiques qualifiés de *paradis artificiels* : « La soirée se prolonge et crève/ je vais reprendre mon Mogadon/ pour aller au pays des rêves/ la nuit je quitte ma prison »⁹⁴. Une vie pareille, monotone et ennuyeuse, vide et fastidieuse, abominable et monstrueuse, pousse le poète à ressentir cette lassitude de vivre inhérente à la mélancolie que Freud qualifie de « plaie ouverte »⁹⁵ minant le Moi de l'intérieur, asséchant sa substance jusqu'à l'appauvrissement total. Du coup, le poète mélancolique ressent un

⁸⁷ Freud, Sigmund, *Deuil et mélancolie*, op. cit., p. 64.

⁸⁸ Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 37.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 153.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 174.

⁹¹ *Ibid.*, p. 176.

⁹² *Ibid.*, p. 261.

⁹³ Baudelaire, Charles, « Spleen LXXXVIII » in *Les Fleurs du Mal*, Paris, 1869. P. 124.

⁹⁴ Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 63.

⁹⁵ Freud, Sigmund, *Deuil et Mélancolie*, op. cit., p. 34.

dégoût, non seulement pour le monde, pour l'Autre mais aussi pour lui-même, exécrant ce corps sensible à la souffrance :

« Je n'ai plus le courage de me voir dans la glace/ Parfois je ris un peu, je me fais des grimaces/ Ça ne dure pas longtemps. Mes sourcils me dégoûtent/ j'en arrache une partie ; cela forme des croûtes »⁹⁶.

Violenter son corps (j'en arrache une partie) apparaît comme un acte de folie traduisant la haine que le sujet porte pour lui-même. Dans ce sens, exposé aux différents symptômes saturniens, le poète houellebecquien s'inscrit parfaitement dans la tradition mélancolique. Vécue non comme une maladie subie, mais comme une manière d'être au monde, une réponse à un manque, une résultante de la crise existentielle, cette mélancolie, à l'instar de sa devancière baudelairienne, est représentative du désenchantement de la société.

Peter Sloterdijk associe la mélancolie du XX^e siècle à ce qu'il appelle « la conscience malheureuse modernisée »⁹⁷ renvoyant au malaise d'une civilisation lucide ayant perdu son innocence et sombré dans un pessimisme blasé après les événements tragiques de l'Histoire. La civilisation occidentale vit désormais dans une crise d'où ressort une profonde désillusion, un scepticisme ostensible et une attitude de repli : « Tout ce qui est positif sera, à partir de là, un quand même miné par un désespoir latent »⁹⁸. L'occidental, incrédule et soupçonneux, perd toute foi en un avenir radieux et attend nonchalamment que la vie suive son cours. Désinvesti, indifférent, pour lui tout devient équivalent d'où cette juxtaposition d'éléments hétérogènes et incompatibles dans la poésie de Houellebecq :

⁹⁶ Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 178.

⁹⁷ Sloterdijk, Peter, *Critique de la raison cynique*, traduit de l'allemand par Hans Hildenbrand, Paris, 1987. P. 28.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 35.

« Comme un week-end en autobus/ Comme un cancer à l'utérus/ La succession des événements/ Obéit toujours à un plan. »⁹⁹ ou encore « Romantisme de télévision/ Sexe charité et vie sociale/ Effet du réel intégral/ Et triomphe de la confusion »¹⁰⁰. Le “et” n’est plus alors un élément d’addition juxtaposant des concepts homogènes, mais, dans la société de « *confusion* », il a tendance à devenir « *égal* ». Le monde désacralisé et désenchanté a donné naissance à un individu volatile et vulnérable qui ne peut plus aspirer au bonheur et à la quiétude : « De toute façon, le bonheur n’est pas pour vous ; cela est décidé, et depuis fort longtemps »¹⁰¹. C’est, en définitive, la vie même, plus que la peur de la mort, qui attise la souffrance et l’intensifie : « C’est simplement la présence de la vie qui pèse sur moi/ qui rend les soirées pratiquement impossibles »¹⁰².

Vu la dépoétisation du monde actuel, la poésie de Houellebecq ne propose pas seulement la mélancolie d’un poète désappointé, elle élargit sa dimension pour être l’incarnation de la dépression de l’homme contemporain. Voici comment le poète mélancolique prédit le fiasco auquel est conduite l’humanité : « Un devenir douteux battait dans nos poitrines/ Comme une annonce/ La civilisation n’est plus qu’une ruine/ Cela nous le savions »¹⁰³. Les vers représentent clairement cette fausse conscience éclairée du poète annonçant de façon prémonitoire (cela nous le savions) le déclin de la civilisation. Sa poésie fait entendre la voix répétitive et monotone du désenchantement. La platitude et la médiocrité de la vie se répercutent sur le style qui, à l’image du monde, devient simpliste et provocateur :

« Avant, mais bien avant, il y a eu des êtres
Qui se mettaient en rond pour échapper aux loups
Et sentir leur chaleur ; ils devaient disparaître

⁹⁹ Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 68.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 97.

¹⁰¹ Houellebecq, Michel, *Rester vivant, op. cit.*, p. 18.

¹⁰² Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 72.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 236.

Ils ressemblaient à nous.
Nous sommes réunis, nos derniers mots s'éteignent
La mer a disparu
Une dernière fois quelques amants s'étreignent
Le paysage est nu
Au-dessus de nos corps glissent des ondes hertziennes
Elles font le tour du monde
Nos cœurs sont presque froids, il faut que la mort vienne
La mort douce et profonde
Bientôt les êtres humains s'enfuiront hors du monde. »¹⁰⁴

Le poème possède une valeur capitale dans ce sens qu'il met en lumière le rapport antipodal entre la vie d'autrefois (avant) marquée par la solidarité, la fraternité, l'union et l'altruisme et celle d'aujourd'hui (nous sommes) où règnent la nudité, le froid et la solitude. Le loup, par son caractère sauvage et dévorateur, par sa cruauté et sa férocité, symbolise le monde implacable et dangereux contrecarré et déjoué par l'attachement et la concorde des hommes. L'opposition (s'étreignent/s'éteignent) (disparu/nu) trahit évidemment le changement du monde, la disparition de ces espèces solidaires, le retrait de l'amour mais aussi de la parole et de la communication, l'effacement des valeurs positives symbolisées par la mer (le don, l'abnégation, la générosité...), la déchéance de l'amitié et le rétrécissement des relations. Aux corps agités dans une mobilisation infinie et frénétique correspondent des cœurs épuisés, vides et froids. Que reste-t-il dans une telle vie insignifiante et désengagée ? La mort. Attendue, mais aussi désirée (il faut qu'elle vienne), la mort se présente comme salutaire et libératrice d'un monde individualiste et persécutant. Tel Michel, Bruno, Jed, le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* et Michel de *Plateforme*, le poète, las de cette survie, aspire à la fixité et à l'immobilité. Sa conscience, submergée par l'existence, exprime sa volonté de se détourner du monde humain pour s'immiscer dans celui de l'inanité. Dès lors, le "je", marque énonciative de la présence, de la sensation et de l'expression cède la place au "on" dépersonnalisé, inauthentique et

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 92.

généralisant. Le “on“, dirait Sloterdijk, « est là comme une sculpture moderne non figurative »¹⁰⁵ qui a pour but de libérer le poète de sa subjectivité : « On se meut vaguement, comme un animalcule/ On est presque plus rien, et pourtant qu’est-ce qu’on souffre !/ On transporte avec soi une espèce de gouffre/ portatif et mesquin vaguement ridicule »¹⁰⁶. Manifeste est cette double utilisation de l’adverbe *vaguement* qui renvoie sans ambages à l’imprécision, à la confusion et à l’errance. La voix poétique évoque une conscience flottante qui traverse l’espace et le temps sans en faire partie et sans y laisser de trace. C’est une présence humaine qui constate sans intervenir même pas sur son propre destin. Le poète mélancolique est continuellement secoué par une tension affreuse entre le dedans et le dehors, le désir et la peur, la possibilité et l’indifférence.

En somme, la mélancolie du poète houellebecquien permet de dévoiler l’absurdité de l’existence, le désenchantement du monde, la platitude et l’insignifiance de la vie, la généralisation de l’ennui, l’instabilité et la précarité de l’individu ainsi que l’effondrement psychologique. En révélant sa mélancolie, le poète enfonce les portes du réel et celles du monde comme il va, c’est-à-dire mal, celles du malaise vital et des versants dépressifs.

Pourquoi cette vision pessimiste apparaît-elle clairement dans l’œuvre de Michel Houellebecq ? Pourquoi cette mélancolie consumante et ce basculement dans la solitude, l’indifférence et l’inertie ? Qu’est-ce qui a provoqué ce monde dépoétisé, froid et vide ? Nombreux sont les philosophes, les sociologues et les psychologues qui voient dans la modernité l’origine de tout le mal qui touche l’univers. Houellebecq a tenu chronique d’un monde en mutation, glissant entre deux époques, propulsé, via la science et le progrès, dans une déshumanisation progressive mais incontournable. Le projet scientifique, tout en privant l’homme du sens, tout en banalisant l’existence,

¹⁰⁵ Sloterdijk, Peter, *Critique de la raison cynique*, op. cit., p.257.

¹⁰⁶ Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 148.

va, selon la vision du monde de Houellebecq, conduire l'humanité déboussolée ou se cherchant d'un meilleur virtuellement espéré et donc déçu vers un pire certain.

Chapitre II :

**Regard sur la modernité : De l'éclosion
de la science à l'effritement du sens**

Nous sommes embarqués dans un procès interminable de désacralisation et de désubstantialisation qui définit le règne de la mode achevée. Ainsi meurent les dieux : non dans la démoralisation nihiliste de l'Occident et l'angoisse du vide, mais dans les saccades du sens.

Gilles Lipovetsky

Omniprésente dans la vision du monde de Michel Houellebecq, constituant la base même de sa réflexion et la cible de sa critique, la science occupe une place primordiale dans ses œuvres, toutes catégories confondues. Elle est présentée comme la source première de la dégénérescence du monde, de la putréfaction des rapports, de la dévitalisation de l'énergie, de l'avilissement des valeurs, de l'asservissement de l'homme et de l'éclipse du sens. Ainsi, l'intrigue d'*Extension du domaine de la lutte* est axée sur deux informaticiens marginalisés et cyniques. *Les particules élémentaires*, dont le titre est plus que révélateur, met en exergue un physicien biomoléculaire, souffrant d'une carence affective, déçu du monde, exclu de la société, ayant fait une découverte révolutionnaire permettant de mettre fin à la reproduction sexuée et de remplacer la race humaine. *La possibilité d'une île*, est une œuvre qui explore la voie du clonage comme remède aux souffrances humaines. *La carte et le territoire* est un roman qui dresse un tableau lugubre concernant l'impact calamiteux de l'industrie et du commerce sur les rapports interpersonnels et la production artistique. Quant à *Soumission*, c'est une œuvre qui cristallise le rôle de la science dans la vie humaine et sa participation immédiate à la perte du sens. Il s'agit schématiquement d'une dénonciation acerbe et ostensible de la raison éclairante et émancipatrice. Les protagonistes houellebecquiens ne cessent de révéler l'échec de la science et de du progrès à créer un monde paisible et harmonieux. Le XXe et le XXIe siècles sont une époque qui a connu un développement scientifique inouï, un

progrès technologique sans précédent, une révolution industrielle phénoménale, une croissance démographique hallucinante et une poussée économique gigantesque. Bref, c'est une période certes marquée par une activité interminable, une vitesse incontrôlable et une ébullition dans tous les domaines, mais elle est également le théâtre des guerres les plus meurtrières de l'Histoire, des régimes les plus autoritaires et les plus répressifs, de la généralisation de la terreur, de l'instrumentalisation de l'homme et de la domination de la nature. Les idéaux humanistes et universalistes se trouvent remplacés par la productivité, la rentabilité et la quantification donnant naissance à un processus d'urbanisation, de massification et de bureaucratisation. Voici comment le sociologue polonais Zygmunt Bauman voit la société actuelle :

« La société qui rentre dans le vingt-et-unième siècle n'est pas moins « moderne » que celle qui entra dans le vingtième siècle ; tout au plus pouvons-nous dire qu'elle est moderne d'une autre façon. Ce qui confère à la société contemporaine la même modernité que celle d'il y a environ un siècle est ce qui distingue la modernité des autres formes horizontales de cohabitation humaine : une modernisation à tout va, obsessionnelle, compulsive, toujours incomplète..., ainsi qu'un appétit tenace et dévorant de destruction créatrice. »¹⁰⁷

Une telle modernité dite fluide, par opposition à la modernité solide, se caractérise, d'après la citation, par deux éléments fondamentaux : d'abord la perte des illusions et le constat d'un étiolement, d'une déliquescence des contenus culturels de la modernité. L'individu, quoique libre, émancipé, autonome, affranchi de toute forme de transcendance, maître de son destin, baigné dans un confort somptueux, ressent un manque indéfinissable, une insatisfaction morbide et le dépérissement du sens dans sa vie. Ensuite, l'émergence des apparences, de la mode, de tout ce qui est esthétique ayant pris le dessus sur l'éthique. La modernité actuelle est, selon l'anthropologue

¹⁰⁷ Bauman, Zygmunt, *La modernité liquide*, Cambridge, Polity Press, 2000. P. 28.

Danielle Desmarais, celle « qui glorifie le présent, l'intensité, le performatif, sans le poids du passé ni l'exigence du futur »¹⁰⁸. C'est une modernité qui a ébranlé les grandes institutions et a dévoilé « les limites et les échecs de la science, de la morale, de l'Etat, des grandes utopies politiques devant la complexité des problèmes sociaux et a fait appel aux seuls choix et responsabilités individuels, aux individus sujets et créateurs de leur mode de vie, dans le présent »¹⁰⁹. Dans ce sens, si la révolution industrielle a permis à l'homme d'exploiter les ressources et de dominer la nature, de quantifier l'espace et de maîtriser le temps, elle a également favorisé une sorte de flexibilité au niveau des rapports, encouragé la fluidité des informations et privilégié la délocalisation de la production. Le pouvoir politique, quant à lui, fait de la science et de la technologie des moyens efficaces lui assurant la stabilité et la pérennité : « Désormais hors d'atteinte, il [le pouvoir] investit l'extraterritorialité des réseaux électroniques »¹¹⁰. Le monde connaît la prééminence de l'électronique dans les relations humaines et les supports culturels ayant un impact direct sur la dévalorisation de l'espace. L'accès à une information de plus en plus diversifiée et des points de vue différents sont à portée de mains, la disponibilité des produits variés et à n'importe quel lieu devient possible. Cette domination technicienne de l'espace-temps décline les forces intérieures de l'individu. L'absence ou l'exclusion volontaire des normes collectives qui commandent, dans le détail, la société, donne naissance à un individu désencadré, faible et déstabilisé. La mobilité sociale infinie crée chez l'individu des manifestations d'épuisement et des pannes subjectives. La volonté de vivre librement, intensément et confortablement accroît les expressions de la peine de vivre voire du désir de la mort :

¹⁰⁸ Desmarais, Danielle, *Transformations de la modernité et pratiques (auto) biographiques*, vol. 1, Montréal, Québecq, 2010, p. 6.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 5-6.

¹¹⁰ Bauman, Zygmunt, *La modernité liquide*, *op. cit.*, p. 39.

« La mobilité, la « transparence », la disponibilité permanente sont érigées en idéal. La supériorité des « flux sur les codes » avait déjà été annoncée par Gilles Deleuze et Michel Foucault. Toutes les nouvelles technologies se ramènent à des transitions de flux. Passage de la logique tellurique à la logique maritime, qui ne connaît pas de frontières, mais seulement des vagues et des flux. Logique du commerce et de l'échange, qui va de pair avec le déracinement. *L'Homo numericus*, nouveau nomade, est à la fois de partout et de nulle part.¹¹¹ »

Comment apparaît alors la science dans les œuvres de Michel Houellebecq ? Quelle place l'auteur lui attribue-t-il ? Quel impact a-t-elle sur le social, le professionnel et l'individuel ? Dans quelle mesure le projet de la science et de la technique qui visait la liberté et le confort de l'homme, a été détourné de sa finalité pour l'asservir et le persécuter encore plus ? Autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre dans ce chapitre.

1- La science : une mutation métaphysique visant la déstructuration de la culture occidentale et l'asservissement de l'homme

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.
François Rabelais

L'œuvre de Michel Houellebecq est considérée, dans sa globalité, par de nombreux critiques et sociologues, comme un réquisitoire contre la modernité et le progrès scientifique. L'auteur stipule – à travers des éléments épars que nous tenterons de rassembler – que la science et ses inventions, le progrès et ses créations, la technologie et sa révolution, sont l'origine de toutes les catastrophes qui se sont abattues sur le monde occidental. Celui-ci, en faisant une foi inébranlable en la science, en sacralisant la voie de la modernité, en amenuisant le poids de la tradition, en appelant à l'oubli du

¹¹¹ De Benoist, Alain, *Homo numericus*, 2010. P. 5-6.

passé, en détruisant les mythes et les références, a complètement désorienté l'individu, appauvri l'éthique et désenchanté la vie. Les trames houellebecquiennes traitent le discours scientifique avec un scepticisme apparent et un mépris affiché.

Les particules élémentaires est un roman qui représente la science comme une nouvelle mutation métaphysique qui, au lieu de libérer l'être humain de ses angoisses existentielles en lui permettant de vivre dans le confort et le bien-être, a, au contraire, accentué son asservissement et sa marginalisation le transformant ainsi en une sorte de maillon très faible dans la chaîne de la mondialisation et de l'uniformisation. L'individu, via ses propres avancées scientifiques, devient un atome ridiculisé et une monade parcellisée. L'incipit s'ouvre sur la présentation d'une culture nouvelle et de toute une humanité récemment inventée dont la particularité est l'absence définitive de la reproduction sexuée. Les individus posthumains, génétiquement différents de leurs prédécesseurs, évoluent dans une ère où règne la technique qui a éradiqué tout type de sentiment, tout attachement humain et tout désir sexuel. Cette œuvre renvoie incontestablement à la vision spenglerienne du déclin de l'Occident. En effet, la poussée paroxystique du progrès scientifique, la montée en puissance du développement technique ont conduit l'homme à vouloir décimer la race humaine. Son désir dévastateur ne s'est pas arrêté à l'appropriation de la nature, à la conquête de l'espace et à la surexploitation de l'univers mais il est allé bien loin dans son avidité en remplaçant l'espèce humaine par un nouvel ordre. Tout l'enjeu du roman et de la vision de Houellebecq est focalisé sur ce point : l'Occident accède à une fin de cycle et passe ainsi d'une culture à une civilisation c'est-à-dire en phase de déclin. Le pressentiment d'une catastrophe éminente est irrévocable, la chute est infaillible et l'effondrement est certain. Houellebecq impute cette dégringolade immanquable à l'exclusion du christianisme – duquel nous

parlerons dans le chapitre 5 – par la science et ses découvertes révolutionnaires :

« Les mutations métaphysiques – c’est-à-dire les transformations radicales et globales de la vision du monde adoptée par le plus grand nombre – sont rares dans l’histoire de l’humanité. Dès lors qu’une mutation métaphysique s’est produite, elle se développe sans rencontrer de résistance jusqu’à ses conséquences ultimes. Elle balaie sans même y prêter attention les systèmes économiques et politiques, les jugements esthétiques, les hiérarchies sociales. Aucune force humaine ne peut interrompre son cours – aucune autre force que l’apparition d’une nouvelle mutation métaphysique.

On ne peut spécialement dire que les mutations métaphysiques s’attaquent aux sociétés affaiblies, déjà dans le déclin. Lorsque le christianisme apparut, l’Empire romain était au faîte de sa puissance ; suprêmement organisé, il dominait l’univers connu ; sa supériorité technique et militaire était sans analogue ; cela dit, il n’avait aucune chance. Lorsque la science moderne apparut, le christianisme médiéval constituait un système complet de compréhension de l’homme et de l’univers ; il servait de base au gouvernement des peuples, produisait des connaissances et des œuvres, décidait de la paix comme de la guerre, organisait la production et la répartition des richesses ; rien de tout cela ne l’empêchait de s’effondrer »¹¹².

Les propos dévoilent le côté diabolique de la science qui, en battant en brèche le christianisme, source de paix, d’amour, de fraternité, d’égalité et d’union, a donné naissance à un monde de désordre et d’anarchie, d’égoïsme et d’individualisme, d’avidité et de cupidité, de mélancolie et de dépression, de simulacre et de mensonge, un monde somme toute du Mal. La place n’est plus à la foi, à l’âme et l’intériorité mais plutôt à l’argent, au corps et à l’extériorité. Spengler partageait ce point de vue de Houellebecq dans son célèbre essai *Le déclin de l’Occident* :

« Les mondes scientifiques sont superficiels, des mondes pratiques, sans âme, purement extensifs. Ils sont à la base du bouddhisme, du stoïcisme et du socialisme également. Ne plus vivre la vie avec une évidence spontanée, à peine consciente, ne plus l’admettre comme un destin voulu par Dieu, mais la considérer comme un

¹¹² Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 7-8.

problème...Tel est l'arrière-plan dans les trois cas. Le cerveau règne parce que l'âme a démissionné »¹¹³

Une série d'opposition traverse l'ensemble de la réflexion de Spengler : Dieu/science cerveau/âme règne/démission destin/problème
spontanéité/conscience soulignant ainsi la métamorphose qu'a connue le monde après l'invasion de la science et l'appauvrissement voire la disparition de la religion. Quand les bases spirituelles se trouvent secouées par le progrès, les fondements mystiques compromis par la science, le monde perd une grande partie de son mystère et de ses valeurs. La démesure scientifique de l'homme, sa course frénétique derrière le progrès, son désir insatiable de découvertes et d'exploration des domaines les plus tabous et les plus inédits le mèneront, selon les dires de Houellebecq dans son essai *Rester vivant*, à son propre anéantissement :

« L'Occident est une entité qui disparaît, mais sa disparition est plutôt une bonne chose. Son rôle historique est fini. Cela ne veut pas dire que je sache ce qui va en résulter. Je décris une phase de déclin, mais sans percevoir ce déclin comme tragique. C'est juste tragique pour les individus, pas pour l'histoire de l'humanité. Parallèlement à ce déclin, l'influence technique reste vive, car la science est une chose puissante et intelligente, et intéressante en soi. A mon avis, l'Occident ne produit plus rien d'intéressant que sa science depuis longtemps »¹¹⁴.

A une productivité massive fait écho une désertion au niveau éthique. La disparition de l'Occident, d'après les propos précités, n'est pas seulement un événement proche et avéré mais aussi et surtout souhaité et salvateur. Le déclin de l'Occident sera bénéfique pour l'humanité qui se délivrerait définitivement de tout le mal qu'il lui a infligé. L'excipit des *Particules élémentaires* s'achève sur cette réflexion :

¹¹³ Spengler, Oswald, *Le déclin de l'Occident*, op. cit., p. 336.

¹¹⁴ Houellebecq, Michel, *Rester vivant*, p. 11-12.

« On peut dire que l'Occident s'est intéressé au-delà de toute mesure à la philosophie... On peut dire aussi que l'Occident a passionnément aimé la littérature et les arts ; mais rien en réalité n'aura eu autant de poids sur son Histoire que le besoin de certitude rationnelle. A ce besoin de certitude rationnelle, l'Occident aura finalement tout sacrifié : sa religion, son bonheur, ses espoirs et en définitive sa vie. C'est une chose dont il faudra se souvenir, lorsqu'on voudra porter un jugement d'ensemble sur la civilisation occidentale »¹¹⁵.

La science, considérée comme une nouvelle religion, le crédo des occidentaux, a fait table rase de tout : le passé, la tradition, la foi, les croyances, etc. La maîtrise de l'espace, l'installation massive des zones industrielles, la réorganisation du territoire dans une perspective de standardisation, la mise en place d'une architecture uniforme a enlevé aux villes tout leur charme et toute leur beauté : « Nous travaillons dans un quartier complètement dévasté, évoquant vaguement la surface lunaire... Quand on arrive au bus, on se croirait vraiment au sortir d'une troisième guerre mondiale. Pas du tout, c'est juste un plan d'urbanisme »¹¹⁶. L'aspect structural et architectural de la France, via la dévastation urbaine, le recul affreux des espaces ruraux, la décimation de la paysannerie par la montée en puissance du progrès scientifique, connaît une dégradation foudroyante.

Dans *La carte et le territoire*, la scène du crime du personnage Michel Houellebecq, affreusement assassiné par Petisseaud, un chirurgien esthétique psychopathe, méticuleusement découpé au laser et soigneusement emballé, trahit à quel point la science, livrée entre les mains de personnes avides et impitoyables – nous pensons aux grands potentats de l'Histoire – révèle sa face sombre et sinistre. La chirurgie esthétique – comme d'ailleurs tous les domaines scientifiques déployés dans des fins criminelles et abjectes – se montre démolisseuse et exterminatrice. Jasselin, l'inspecteur chargé d'enquêter sur le meurtre de l'écrivain, contemple non sans dégoût et

¹¹⁵ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 334-335.

¹¹⁶ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 18.

amertume la désubstantialisation et la déshumanisation que la technique a instaurées dans le monde :

« Il était douloureusement conscient que l'enquête était loin de progresser. Les conclusions de l'identité judiciaire venaient de leur parvenir : l'homme comme le chien avaient été tués à l'aide d'un Sigsaue M-45, dans les deux cas une seule balle tirée à la hauteur du cœur, à bout touchant ; l'arme était équipée d'un silencieux. Ils avaient été assommés au préalable, à l'aide d'un objet contondant et allongé – qui pouvait être une batte de base-ball. Un crime précis, accompli sans violence inutile. Le découpage et la laceration de leur corps n'avaient eu lieu qu'ensuite. Ils avaient duré un peu plus de sept heures. »¹¹⁷

La science a équipé l'homme de moyens efficaces non pour aider, soutenir ou soulager son frère, mais plutôt pour faciliter son extermination. L'animal lui-même n'a pas échappé à cette sauvagerie et subit, lui aussi, cette folie scientifique consistant non seulement à l'assommer mais également à le découper dans un paroxysme de bestialité et d'inhumanité.

Les représentations artistiques de Jed, ses photographies par milliers et surtout ses premiers tableaux, sont intégralement dénués d'êtres humains. Ses productions picturales, censées commémorer les différents métiers de l'homme contemporain, penchent plutôt vers une incrimination farouche des dommages énormes causés par la spécialisation professionnelle, la dénaturation de la culture, l'avilissement de la tradition et l'immoralité largement propagée par la numérisation du monde :

« Le regard que Jed Martin porte sur la société de son temps, souligne Houellebecq, est celui d'un ethnologue bien plus que d'un commentateur politique. Martin, insiste-t-il, n'a rien d'un artiste engagé, et même si « l'introduction en Bourse de l'action Beate Uhse », une de ses rares scènes de foule, peut évoquer la période expressionniste, nous sommes très loin du traitement grinçant, caustique d'un George Grosz ou d'un Otto Dix... Dans ses titres comme dans sa peinture elle-même, Martin est toujours simple et direct : il décrit le monde, ne s'autorisant que rarement une notation poétique, un sous-titre servant de commentaire »¹¹⁸.

¹¹⁷ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 305-306.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 183-184.

C'est en vain que les dernières représentations de Jed Martin tentent d'évoquer ou d'incarner le réel morcelé, segmenté et factice largement teinté d'une technologie sinon morbide au moins fastidieuse. Dès lors, la science apparaît, sous la plume de l'auteur français, comme la principale source du malaise profond enserrant l'âme occidentale. Selon Bellanger Aurélien, Houellebecq, en représentant les sciences comme une sorte de catalogue de la souffrance, s'érige en : « un encyclopédiste... La pyramide des sciences s'enfonce résolument dans les cercles de l'Enfer. La sociologie, la psychologie, la biologie et la physique expriment, chacune à leur échelle, le désarroi universel »¹¹⁹.

S'il est vrai que Bruno, dans *Les particules élémentaires*, avoue ostensiblement la suprématie évidente des métiers scientifiques sur tous les autres puisqu'ils permettent d'abord de concevoir le monde et ensuite d'agir sur lui, s'il est vrai aussi qu'il admet son incapacité, en tant que littéraire, d'apporter une quelconque utilité à l'univers ou à être au service de l'humanité, il n'en demeure pas moins que le message délivré sur la science reste fondamentalement défaitiste :

« Si l'industrie devait s'arrêter, – avance Bruno frustré – si les ingénieurs et les techniciens spécialisés venaient à disparaître, je serais incapable d'assurer le moindre redémarrage. Placé en dehors du complexe économique-industriel, je ne serais même pas en mesure d'assurer ma propre survie...Totalemment dépendant de la société qui m'entoure, je lui suis pour ma part à peu près inutile ; tout ce que je sais faire, c'est produire des commentaires douteux sur des objets culturels désuets...Les travaux [de Michel] ont permis la naissance de vaches génétiquement modifiées, avec une production de lait améliorée, des qualités nutritionnelles supérieures. Il a changé le monde. Moi, je n'ai rien fait, rien créé ; je n'ai absolument rien apporté au monde. »¹²⁰

La science, selon les propos de Bruno, exerce non seulement une fascination extraordinaire sur l'homme contemporain, mais, pire encore, elle

¹¹⁹ Bellanger, Aurélien, *Houellebecq : Ecrivain romantique*, Paris, Léo Scheer, 2010, p. 27.

¹²⁰ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 201-202.

pousse toute personne n'ayant pas emprunté sa voie à se sentir inférieure, à sous-estimer ses capacités et à mépriser son potentiel. Dit autrement, la reconnaissance de la société dépend intrinsèquement de la position que l'individu entretient avec la science. Celle-là se charge de marginaliser tous les autres métiers non investis dans ses domaines. Voici ce que Michel de *Plateforme* pense à ce propos :

« Pendant ce temps, des gens travaillaient, produisaient des denrées utiles. Ils produisaient. Qu'avais-je produit moi-même pendant mes quarante années d'existence ? A vrai dire, pas grand-chose. J'avais organisé des informations, facilité leur consultation et leur transport ; parfois j'avais procédé à des transports d'argent. En un mot, j'avais travaillé dans le tertiaire. Des gens comme moi, on aurait pu s'en passer »¹²¹.

Pourquoi alors un tel engouement pour la science et les métiers scientifiques ? Houellebecq stipule que cet attachement obsessionnel puise son origine d'une peur atavique à l'égard de la nature. Dans ce sens, si l'homme s'est engagé dans la voie scientifique, s'il déploie des efforts colossaux dans la recherche rationaliste et technique, c'est surtout en vue de maîtriser les éléments de la nature et ne plus être à son entière merci. Ainsi, Michel, dans *Les particules élémentaires*, s'inspire de cette vision tragique de la nature, considérée comme une « répugnante saloperie », pour entrevoir sa vocation scientifique :

« Il suivait cependant, le cœur serré, la diffusion hebdomadaire de *La vie des animaux*. Les gazelles et daims, mammifères graciles, passaient leurs journées dans la terreur. Les lions et les panthères vivaient dans un abrutissement apathique traversé de brèves explosions de cruauté. Ils tuaient, déchiquetaient, dévoraient les animaux les plus faibles, vieilliss ou malades ; puis ils replongeaient dans un sommeil stupide, uniquement animés par les attaques des parasites qui les dévoraient de l'intérieur. Les reptiles glissaient entre les arbres, frappant oiseaux et mammifères de leurs crochets venimeux... Michel frémissait d'indignation, et là aussi sentait se former en lui une conviction inébranlable : prise dans son ensemble, la nature sauvage n'était rien d'autre qu'une répugnante saloperie. Prise dans ensemble, la nature sauvage justifiait une

¹²¹ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 93.

destruction totale, un holocauste universel – et la mission de l’homme sur terre est d’accomplir cet holocauste »¹²².

La science permet alors à l’homme de neutraliser sa peur de la nature tout en dominant ses éléments. Elle lui permet également de se tenir précautionneusement à l’abri des prédateurs, des catastrophes, des épidémies et des désastres de la vie. Toutefois, Houellebecq semble nuancer cette dimension protectrice de la science contre les avatars de la vie en lui imputant la responsabilité de la séparation, du vice et du Mal qui règnent dans l’univers. Les inventions techniques et les découvertes scientifiques n’ont servi qu’à désunir les êtres humains dans un moment où elles étaient censées les rassembler harmonieusement autour d’un Dieu fédérateur ou d’une figure charismatique. La science devient incontestablement la religion du matérialisme donnant à l’homme l’occasion de devenir ses propres fins et aboutissements, d’échapper aux sanctions et aux châtements, de s’ériger en responsable et juge de ses propres actes. Elle le prive, par conséquent, du Salut et de la rédemption.

2- Perte de la nature organique : déshumanisation et réification

La science éveille l’esprit. L’inscience réveille le mépris. Et le peuple paye le prix.
Nabil Alami

Les pratiques technologiques et les inventions techniques donnent à l’homme l’impression de devenir le maître de lui-même, d’agir sur le monde et sur la nature comme bon lui semble, de se sentir supérieur par rapport à toutes les autres créatures et, par conséquent, d’avoir leur sort entre ses mains. Se faire autre que lui-même, changer d’apparence et de style, se recréer différent, plus solide, plus résistant, plus performant, plus beau et, pour tout

¹²² Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 36.

dire, plus parfait devient, grâce à la science et à son rejeton la technologie, possible. L'homme contemporain parvient désormais à dépasser les souffrances de la naissance, de la maladie, de la tristesse, de la peur, de l'échec voire de la mort mais à une seule et unique condition : se débarrasser définitivement de tout ce qui est instinctif et naturel en lui. Grâce à une technique extrêmement pertinente et efficace, les désirs tous azimuts de l'homme sont exaucés et les espérances, si lointaines qu'elles soient, sont atteintes. Le monde d'aujourd'hui a connu l'émergence d'un individu entièrement débarrassé des frontières, capable d'aller au-delà de son corps, de son existence et de sa mort. Or, cela nécessite une perte de la solidarité organique caractérisant les liens sociaux entre individus. Selon Emile Durkheim, une solidarité organique est ce « devoir de chercher à devenir un être achevé et complet, un tout qui se suffit à soi-même, ou bien, au contraire, de n'être que la partie d'un tout, l'organe d'un organisme »¹²³. Dit autrement, les individus, à l'instar des organes d'un corps humain, occupant des fonctions sociales complémentaires, devraient entretenir des rapports de cohésion étroite. Toutefois, l'explosion de la technique, la déflagration de la machine ont entraîné une sorte de segmentation de la société qui a donné naissance à des groupes sociaux manifestement séparés.

Dans *Extension du domaine de la lutte*, le premier roman de Houellebecq, le narrateur et son collègue de travail Tisserand, deux informaticiens compétents qui jouissent d'un statut professionnel et social supérieur à la moyenne et bénéficient d'un revenu financier confortable, mènent une vie personnelle pitoyable. Le fait qu'ils manient efficacement les machines leur procure certes une supériorité manifeste sur leurs coéquipiers, mais ne les empêchent pas de sombrer dans une vie affective abominable. Ils

¹²³ Durkheim, Emile, *De la division du travail social*, Presses électroniques de France, 1893. P. 66.

se trouvent dans l'incapacité d'obtenir les services passionnels ou sexuels d'une femme ni d'entretenir un rapport amical avec les hommes :

« Tisserand me présente comme un ingénieur système...l'après-midi sera consacré à des travaux pratiques sur l'ordinateur. C'est là que j'interviens : pendant que Tisserand continue ses explications, je passe entre les groupes pour vérifier que tout le monde arrive à suivre, à effectuer les exercices proposés...Tisserand intervient, sans hésiter à interrompre son explication. C'est surtout l'une [secrétaire] des deux qui l'attire...ravissante, pulpeuse, très sexy...Hélas, chaque fois qu'il s'approche de la pauvre petite secrétaire, le visage de celle-ci se crispe dans une expression de répulsion involontaire, on pourrait presque dire de dégoût. »¹²⁴

Comment expliquer cette opposition flagrante entre l'aptitude à manipuler la machine et l'incapacité à établir un contact ? C'est que la machine a écarté l'humain, isolé l'individu, pétrifié le cœur et fortifié les obstacles. En enseignant le fonctionnement de la machine à l'homme, en lui apprenant à se conformer à ses ordres et à ses lois, les deux informaticiens procèdent en fait à une sorte de réification de l'humain, à une soumission de l'organique à l'inerte. Le temps qu'ils ont passé devant la machine pour l'apprivoiser a glacé leur capacité relationnelle avec les humains.

La carte et le territoire oppose dialectiquement art et science tout en mettant en relief la corruption de l'artistique par le technique. Jed, le personnage central, met en parallèle l'histoire de l'humanité avec la découverte des métaux :

« En somme, concluait Jed...l'histoire de l'humanité pouvait en grande partie se confondre avec l'histoire de la maîtrise des métaux – l'âge des polymères et des plastiques, encore récent, n'ayant pas eu le temps selon lui de produire de réelle transformation mentale. Des historiens d'art, plus versés dans le maniement du langage, notèrent que cette première vraie réalisation de Jed se présentait déjà, de même en un sens que toutes ses réalisations ultérieures, et ce malgré la variété de leurs supports, comme un hommage au travail humain. »¹²⁵

¹²⁴ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p.59.

¹²⁵ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 43.

Selon l'auteur français, l'homme doit absolument s'affranchir de ce tout-scientifique, de cette rationalité désenchanteresse et de cette technicité morbide sacralisés depuis le XIXe siècle afin d'accéder à l'épanouissement et à la liberté. La solidarité organique se veut le seul moyen permettant de contrecarrer la puissance dévastatrice de la science et de l'économie. Ce duo aliénant et mortifère a transformé l'espace mondial en un territoire indifférencié, en une sorte de cartographie froide où productivité et rentabilité possèdent le maître-mot et où l'humain se définit exclusivement en tant que consommateur. Divisant au lieu d'unir, affaiblissant au lieu de soutenir et détruisant au lieu de construire, la science a créé des écarts énormes entre les classes et a généré de véritables hostilités jetant les hommes les uns contre les autres. Du coup, elle a provoqué les catastrophes les plus sanguinaires dans l'Histoire de l'humanité et occasionné les ravages les plus pernicioseux donnant à des despotes implacables l'occasion de siéger dans des pouvoirs répressifs et dictatoriaux. Selon l'auteur de *La possibilité d'une île*, le progrès scientifique a failli à son rôle noble tel qu'il a été conçu par les Lumières, celui de sauver l'humanité de l'ignorance, de l'obscurantisme et de l'esclavage. L'espoir prométhéen de la vie paisible et harmonieuse n'a pu s'accomplir. L'homme est submergé par cette tentation hallucinée et exorbitante d'un abandon définitif de sa propre humanité :

« L'histoire existe ; elle s'impose, elle domine, son empire est inéluctable. Mais au-delà du strict historique, l'ambition ultime de cet ouvrage est de saluer cette espèce infortunée et courageuse qui nous a créés. Cette espèce douloureuse et vile, à peine différente du singe, qui portait cependant en elle tant d'aspirations nobles. Cette espèce torturée, contradictoire, individualiste et querelleuse, d'un égoïsme illimité, parfois capable d'explosions de violence inouïe, mais qui ne cesse jamais de croire à la bonté et à l'amour. Cette espèce aussi qui, pour la première fois de l'histoire du monde, sut envisager la possibilité de son propre dépassement ; et qui, quelques années plus tard, sut mettre ce dépassement en pratique...Ce livre est dédié à l'homme. »¹²⁶

¹²⁶ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 316.

Ces dernières phrases du roman possèdent une tinte pessimiste. L'égoïsme et le narcissisme poussent l'homme à prévoir son propre dépassement qui ne pourrait s'accomplir qu'à travers la suppression radicale de l'humanité. Or, ce dépassement sera aussi décevant que son existence. S'érigeant en son propre dieu-créditeur, ayant su mettre à profit sa raison et ses connaissances, ayant supplanté toute religion possible, l'homme valorise la révolution technologique aux dépens de celle ontologique. En d'autres termes, la science est désormais au-dessus de tout, unique garante de la vérité, seule solution face aux angoisses existentielles. La vie humaine n'est plus envisagée à travers une ontologie spirituelle, ni au-delà de la mort qui serait le produit d'une croyance. Cet au-delà ne peut être désormais que technique, matériel et concret.

L'invasion du numérique et du digital influence négativement sur les échanges verbaux et affectifs qui, sinon disparaissent, au moins se réduisent à des clichés insignifiants et vides. Les individus deviennent des automates las et machinaux. Ployée sous le poids de la machine, recroquevillée derrière ses écrans, l'humanité chavire vers une sorte de virtualité, d'artificialité et de mensonge. Dans un monde déserté de l'amour, de l'affection, du contact, de l'amitié, de la solidarité et de l'entente, la vie perd tout son sens. Privés de tels sentiments et de telles valeurs, les personnages houellebecquiens mènent une existence vide et se vouent un mépris viscéral. Chez Michel des *Particules élémentaires*, la technologie envahit sa vie sexuelle :

« A titre personnel, il se masturbait peu ; les fantasmes qui avaient pu, jeune chercheur, l'assaillir au travers de connexions Minitel, voire d'authentiques jeunes femmes (fréquemment des commerciales de grands laboratoires pharmaceutiques) s'étaient progressivement éteints. Il gérait maintenant paisiblement le déclin de sa virilité au travers d'anodines branlettes, pour lesquelles son catalogue 3 Suisses, occasionnellement complété par un CD-ROM de charme à 79 francs, s'avérait un support plus que suffisant. »¹²⁷

¹²⁷ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 122.

Suppléer à l'amour revient systématiquement à anéantir la sexualité comme mode de reproduction chez la race humaine. La sexualité qui constituait depuis l'aube des temps un sujet tabou chez l'espèce humaine a largement été manipulé par la science qui a procédé soit à l'exacerber soit à le supprimer intégralement. Voici les propos de Dahan-Gaida sur ce point :

« A travers la sexualité comme modalité de reproduction, c'est la nature qui est visée. L'évolution naturelle, qui repose sur les lois de la séduction et de la compétition, favorise en effet « un système de hiérarchie » qui entraîne l'élimination des plus faibles. Bruno en fait l'expérience douloureuse au lycée de Meaux où la société des élèves est décrite sur le modèle des sociétés animales...C'est encore la nature qui est visée à travers la réduction de l'amour à la sexualité et à la biologisation de cette dernière : l'amour n'a pas pour finalité la reproduction, mais l'extension illimité du désir. »¹²⁸

En s'investissant outrageusement dans le domaine sexuel, la science a avachi l'amour, attribut irréductible de l'espèce humaine, quantifié les rapports physiques et accéléré le processus de la disparition. Après Spengler dans *le Déclin de l'Occident*, Baudrillard dans *Les stratégies fatales* et Bauman dans *L'amour liquide*, Michel Houellebecq, dans ses trois romans *Les particules élémentaires*, *La possibilité d'une île* et *La carte et le territoire* sonne le glas d'une perte inéluctable et tragique à cause justement de la démesure scientifique de l'homme. Dans ce sens l'euthanasie, cette commercialisation de la mort, est une marque paroxystique confirmant les prévisions de l'auteur concernant le crépuscule de l'Occident. En effet, à l'antipode du clonage, vanté dans *La possibilité d'une île* comme moyen promettant une issue, quelque fantasmagorique qu'elle soit, pour le désespoir humain, l'euthanasie, elle, trahit indiscutablement l'ampleur de la dévitalisation et l'effacement de la pitié. Jed dans *La carte et le territoire* y réfléchit en ces termes :

¹²⁸ Dahan-Gaida, Laurence, « La fin de l'Histoire (naturelle) : *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq », dans Tangence, numéro 73, 2003, p.93-94-114.

« Détruire en sa propre personne le sujet de la moralité, c'est chasser du monde, autant qu'il dépend de soi, la moralité se répétait-il [Jed] machinalement sans comprendre la phrase : la régression de civilisation que représentait le recours généralisé à l'euthanasie, l'hypocrisie et le caractère au fond nettement mauvais de ses partisans les plus illustres, la supériorité morale des soins palliatifs. »¹²⁹

Dans un monde où le pécuniaire prévaut considérablement sur les valeurs morales, la complicité entre le biologique et le financier pourrait conduire à des euthanasies gratuites par simple plaisir d'infliger la mort : « L'association Dignitas [établissement voué à l'euthanasie] se targuait, en période de pointe, de satisfaire à la demande de cent clients par jour »¹³⁰.

La science s'est avérée donc déshumanisante, dépersonnalisante et réificatrice. Elle va jusqu'à corrompre la spiritualité et la vertu. L'exemple de la femme euthanasiée dans *Extension du domaine de la lutte* faute de présence de lit à l'hôpital est plus que révélateur :

« Elle [la vieille Bretonne] souhaitait se confesser, mais elle ne savait pas comment faire. Patricia était infirmière dans le service où l'on avait transporté la vieille ; elle avait entendu les médecins parler entre eux. Ils n'avaient pas voulu la laisser occuper un lit pendant les mois nécessaires à son rétablissement ; ils disaient que c'était une charge inutile. Alors ils ont décidé de lui adresser un cocktail lytique ; c'est un mélange de tranquillisants fortement dosés qui procure une mort rapide et douce... C'est la première fois qu'elle [Patricia] pratiquait une euthanasie ; mais cela arrive fréquemment à ses collègues. Elle est morte très vite, dans son sommeil. »¹³¹

La science donne alors à l'homme le pouvoir de décider du sort des individus, d'intervenir dans la vie et la mort des personnes et de se positionner en tant que Dieu tout-puissant et implacable. Elle a non seulement humilié la vie humaine, mais aussi et surtout discrédité les valeurs, disqualifié l'homme qui perd ses repères et s'engage dans une voie destructrice.

¹²⁹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 333.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 359.

¹³¹ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 139.

La chimère du consumérisme et du carriérisme conduisent l'individu contemporain à se démettre de sa sociabilité et de son humanité pour se mettre au diapason du monde capitaliste marqué par la vitesse vertigineuse et la mobilisation infinie. Une remarque focale mérite d'être soulevée là-dessus : le monde contemporain a poussé l'individu à la recherche ininterrompue d'un moi valable et perfectionné. L'impératif de la sagesse « *Connais-toi toi-même* » a fléchi devant la devise existentielle « *Sois toi-même* » ou « *Fais-toi toi-même* » ou encore « *Invente-toi* »¹³². La science a modifié les paramètres et renversé les convictions dans la mesure où elle a fait de l'attractivité érotique et du pouvoir économique des critères numériques fondamentaux permettant aux êtres humains occidentaux de se définir. L'autodétermination devient un devoir qui implique un passage impératif à l'action. Dans *Approches du désarroi* Houellebecq rappelle le logo du capitalisme actuel : « Tu dois désirer. Tu dois être désirable. Tu dois participer à la compétition, à la lutte, à la vie du monde. Si tu t'arrêtes, tu n'existes plus. Si tu restes en arrière, tu es mort »¹³³.

Loin de se décomposer en faits, le monde est, par contre, divisé en actions. La science et la technique prennent comme norme et mesure l'accélération du mouvement qui apparaît sur tous les niveaux : l'accélération de l'information, des transports, de l'économie, de la démographie, de la croissance agricole, animale et humaine grâce aux organismes génétiquement modifiés. Néanmoins, une telle vitesse requiert une solidité physiologique et psychologique dont l'occidental est foncièrement privé. Le regard intense que l'individu moderne porte sur lui-même, la prise de conscience de son individualité le conduisent d'une part vers une fragmentation intérieure et d'autre part vers une séparation d'avec le monde. Impitoyablement sacrifié à une activité perpétuelle, l'individu moderne ne peut aspirer à la paix et à la

¹³² Sloterdijk, Peter, *La mobilisation infinie*, Christiane Bourgois Editeur, 2000, p. 265-266.

¹³³ Houellebecq, Michel, *Interventions 2*, p. 42.

quiétude. Dans sa théorie de la mobilisation infinie, Sloterdijk stipule que la science et le progrès, dans un contexte moderne, ne se contentent pas simplement d'appeler à un avancement par rapport à une position précédente mais exigent au même titre l'augmentation et l'amélioration de la performance. L'enjeu de la modernité peut être réduit à la notion suivante : le mouvement et l'activité de l'homme, seules conditions lui permettant de s'affirmer, devraient le pousser à surmonter tous les obstacles qui l'obligent de s'arrêter, de perdre sa liberté et de freiner son émancipation. D'où cette obsession de l'action et ce culte du mouvement. L'écrivain, dans son essai sur Lovecraft, décrit le monde moderne comme : « un flux incessant qui étourdit l'humanité, éprise des soubresauts cadavériques de sa propre activité »¹³⁴. Dans un univers en agitation, l'absence de mouvement est une damnation. Quel effet cette vitesse frénétique a-t-elle eu sur l'individu ?

Confronté à la nécessité d'agir à tout prix en se basant essentiellement sur ses propres ressources internes, l'individu moderne cède à la fatigue et à l'épuisement considérés comme des réactions ou des états symptomatiques dans l'œuvre de Michel Houellebecq. Conséquence ou symptôme du manque d'initiative ou de la volonté de puissance, la fatigue s'exprime le plus souvent comme un ralentissement psychomoteur qui ne fait que creuser l'écart avec le monde externe et son temps trop rapide. Dans *La carte et le territoire*, la production artistique de Jed, sa créativité picturale qui lui a valu une notoriété exceptionnelle sont en totale contradiction avec sa lassitude ressentie du début jusqu'à la fin de sa vie. L'énergie, l'activité et l'enthousiasme apparaissent uniquement dans son univers professionnel mu par la volonté de rendre compte du monde sans pouvoir ni vouloir y adhérer. Tout autre engagement lui est complètement étranger. Lorsqu'Olga, l'amour de sa vie, avec qui il entretient des rapports fusionnels, lui annonce son intention de partir en Russie

¹³⁴ Houellebecq, Michel, *Lovecraft*, 2000, p. 31.

afin de parachever son parcours professionnel et promouvoir sa situation matérielle, Jed, frappé d'aphasie, reste figé, incapable de la retenir, ce qui est interprété par Olga comme une abstention. La machine a dépouillé l'homme de tout pouvoir de réaction, de toute capacité de décision et de toute aptitude de résolution. L'inertie de Jed est involontaire, sa paralysie est presque mécanique parce que due à un manque chronique de l'énergie vitale nécessaire pour se mettre en phase avec une autre vie. L'artiste semble simplement subir son identité et son existence en acceptant qu'à la fin il « ne demeurerait qu'un regret, qu'une lassitude »¹³⁵. D'où la mélancolie et la dépression, la solitude et le désinvestissement, l'indifférence et la séparation étudiés dans le premier chapitre.

Dans le même ordre d'idées, le bien-être et le confort promis par la technologie et la science ont certes bel et bien eu lieu, mais leur coût paraît faramineux puisqu'ils ont mené l'homme à l'isolement et à l'abrutissement. Ainsi, la dernière liberté de Jed Martin consiste à faire des tours avec sa grosse berline qui l'arrache, ne serait-ce que momentanément, au monde extérieur et l'extrait occasionnellement de ses angoisses existentielles. Le succès professionnel, la célébrité, la fortune, les biens sont en total contraste avec sa solitude létale. Son Audi A6 All road, douillettement équipée d'appareillages sophistiqués, assurant un confort inédit, est considérée comme une carapace isolante et protectrice. Elle le préserve du froid glacial du dehors renvoyant sans ambages au flegme et à l'impassibilité des rapports humains et le sépare par la même occasion de l'extérieur menaçant :

« Il [Jed] prit la direction de l'autoroute A10. La température extérieure était de -3 C° mais la climatisation fonctionnait parfaitement, une tiédeur uniforme emplissait l'habitacle. Les Audi se caractérisent par un niveau de finition particulièrement élevé, avec lequel ne peuvent selon l'Auto-journal, rivaliser que certaines Lexus, cette voiture était son premier achat depuis qu'il avait accédé à un nouveau statut de fortune, dès sa première visite chez

¹³⁵ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 347.

le concessionnaire, il avait été séduit par la rigueur et la précision, des assemblages métalliques, le claquement doux des portières au moment où il les refermait, tout cela était usiné comme un coffre-fort. Tournant la molette du régulateur de vitesse, il opta pour une allure de croisière de 105 km/heure. Des carnages légers, répartis tous les 5 km/heure, facilitaient la manipulation du dispositif ; cette voiture était vraiment parfaite. »¹³⁶

Manifeste est cette antinomie entre les équipements ultramodernes ornant la voiture et garantissant un confort inouï et l'aridité sentimentale du personnage. La science et la technique cantonnent l'individu dans une sorte de coquille soigneusement fermée et l'empêchent d'établir des contacts avec l'extériorité d'où l'utilisation plus que révélatrice de l'expression *coffre-fort*. Parfaire l'objet revient systématiquement à détruire l'humain. Ce que l'humanité a perdu en beauté et en bonté, la voiture l'a gagné en féminité. Séduisante, confortable et protectrice, la voiture offre à l'homme ce qu'il attendait de la vie. Ce n'est pas par hasard que Jed opte préférentiellement pour l'autoroute au lieu de la route nationale. Cette voie lui permet d'éviter tout contact avec l'Autre et de se préserver dans son isolement. La science, en réifiant l'individu, l'a enveloppé d'un sentiment sempiternel d'indignité, d'une conscience malheureuse de pertes indéniables : capacité d'aimer, aptitudes interactives, estime de soi, sens du devoir, stabilité mentale, solidarité organique et somme toute le goût pour la vie.

En définitive, la science occupe une place primordiale dans l'œuvre de Michel Houellebecq qui en délivre une image extrêmement négative. En se consacrant corps et âme à la science, en sublimant ses exploits, en idéalisant ses mérites, en sacralisant sa voie, l'homme occidental lui a, en fait, permis de l'asservir et de le déshumaniser. Dans la vision du monde houellebecquienne, la science a poussé l'individu occidental à abandonner ses anciennes prérogatives et passions, son passé et ses traditions, ses valeurs et ses convictions, sa foi et sa religion, ses sacrifices et ses dévotions. Il succombe

¹³⁶ *Ibid.*, p. 243-244.

sous le poids de ce qu'il a construit avec ses propres mains. En hissant l'aventure scientifique au rang de destin voire de divinité, l'homme ploie paradoxalement sous le poids de la solitude et, par conséquent, du non-sens. La science est, pour l'auteur, un écran servant à déguiser l'assèchement culturel et humanitaire de l'Occident. Entraînée dans le courant commercial et économique, écartée de sa mission première consistant à améliorer les conditions de vie du citoyen, envisagée comme l'unique source du bien-être, le seul mode d'organisation des existences humaines, la science a eu des conséquences on ne peut plus néfastes à tous les niveaux : affaiblissement des cultures, démolition des écosystèmes, dégradation de la vie humaine, obsolescence de la foi, détérioration des rapports, vulgarisation de la mort et exacerbation du suicide. En portant gravement atteinte aux références, aux récits métaphysiques, aux mythes, aux dogmes et aux transcendances, la science a infailliblement déçu l'espoir en un avenir meilleur.

Qu'a-t-elle proposé en contrepartie ? La jouissance au lieu du plaisir, le sexe au lieu de l'amour, la joie factice et éphémère au lieu du bonheur simple et réconfortant, les remords au lieu du repentir, bref, la forme au lieu du fond et le corps au lieu de l'âme. Dans un monde qui éradique l'amour et l'intimité, qui célèbre les apparences et la facticité, qui valorise le commerce et la rentabilité, le matérialisme et la sexualité, le corps devient une composante-clé, un simple objet interchangeable, consommé et consumé.

Chapitre III :

Le corps dans l'ère moderne : fétichisme de la marchandise

L'amour reste un village enchanté d'où sont exclus les vieux, les moches, les difformes, les désargentés. La tyrannie des apparences et de la jeunesse persiste plus que jamais.
Pascal Bruckner

Au moment où Michel Houellebecq interpelle les délaissés du « plaisir ordinaire », « ceux qui n'ont jamais aimé, qui n'ont jamais su plaire, les absents du sexe libéré »¹³⁷, il procède, au-delà d'une dénonciation du sort implacable qui s'abat sur les individus privés de la volupté des corps, au développement d'une réflexion autour de la séduction et de l'échec, d'une nouvelle théorie de l'échange dans les sociétés modernes essentiellement basée sur des axiomes capitalistes. Les mythes, notamment l'amour, se dissolvent dans cette nouvelle économie enfermée au cœur d'un matérialisme perfide. Désormais, c'est l'attraction pour les corps qui détermine cette doctrine, l'attraction pour les chairs et pour l'esthétique : « Nous sommes des corps, affirme Daniel 1 dans *La possibilité d'une île*, nous sommes avant tout, principalement et presque uniquement des corps, et l'état de nos corps constitue la seule véritable explication de la plupart de nos conceptions intellectuelles et morales »¹³⁸. Ainsi, dans une société connaissant une nouvelle mutation métaphysique fondée sur la concurrence et la rivalité, le corps, à l'instar d'une marchandise, obéit à la devise de l'offre et de la demande. Alors, pourquoi fétichisme de la marchandise ? L'expression apparaît sous la plume de Karl Marx dans son célèbre essai *Le Capital*. Elle renvoie à la théorie selon laquelle toute marchandise, en exerçant un pouvoir extraordinaire de fascination sur le consommateur, néglige le temps, la valeur et l'effort fournis pour sa construction. Le concept de fétichisme trouve sa

¹³⁷ Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 158.

¹³⁸ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 217-218.

justification puisqu'il stigmatise cette mystification des rapports de production capitaliste : la valeur d'échange d'une marchandise, loin d'apparaître pour ce qu'elle est, c'est-à-dire comme produit du travail social, effort personnel du producteur, mais plutôt pour ce qu'elle semble être, à savoir une qualité propre au produit lui-même. Dans ce sens, le monde marchand a transposé les mécanismes d'échange entre objet et marchandise dans les rapports humains. Quoi qu'elles soient des notions abstraites, le travail, les aptitudes professionnelles, l'action physique, se trouvent, dans la société capitaliste, représentés en tant que véritables objets :

« Les rapports des producteurs, dans lesquels s'affirment les caractères sociaux de leurs travaux, acquièrent la forme d'un rapport social des produits du travail. Voilà pourquoi ces produits se convertissent en marchandises, c'est-à-dire en choses qui tombent et ne tombent pas sous les sens, ou choses sociales »¹³⁹.

Concevoir les relations sociales comme des objets concrets et des biens utilitaires renvoie indubitablement à la notion d'*aliénation* dont le principe est la séparation entre le résultat du travail humain, en l'occurrence le produit ou la marchandise, et ses producteurs (ouvriers/employés/artisans...). En d'autres termes, en dépit des efforts manuels ou intellectuels déployés dans le processus de fabrication d'une marchandise, les producteurs se trouvent dans l'incapacité de reconnaître le résultat de leur propre travail. La production, une fois prête à être commercialisée, leur paraît étrangère. Le philosophe marxiste d'origine hongroise, Georg Lukacs, regroupe ses deux notions de fétichisme de la marchandise et d'aliénation dans l'expression *réification* d'où le titre de son célèbre essai *La réification et la conscience du prolétariat*. L'essayiste y stipule une extension incontrôlable de la loi du marché aux rapports humains qui subissent un changement de taille en passant de l'affectif au matériel :

¹³⁹ Marx, Karl, *Le Capital. Critique de l'économie politique*, Paris, Folio, 1882, p. 154.

« L'essence de la structure marchande a déjà été souvent soulignée ; elle repose sur le fait qu'un rapport, une relation entre personnes prend le caractère d'une chose, et, de cette façon, d'une « objectivité illusoire » qui, par son système de lois propre, rigoureux, entièrement clos et rationnel en apparence, dissimule toute trace de son essence fondamentale : la relation entre les hommes. »¹⁴⁰

La libération des mœurs, plus particulièrement la libération de la femme en mai 68, constitue, dans la vision du monde de Houellebecq, le noyau de la dégradation du couple et de la dislocation de la famille, dernière structure solide protégeant les individus contre les lois du marché. Dès lors, le libéralisme, jusque-là réservé à l'économie, s'étend pour devenir une composante capitale dans les relations humaines. La *réification* renvoie alors à ce phénomène complexe : tandis que la compétition était réduite aux seuls domaines du travail et de l'argent, aujourd'hui, elle élargit son emprise pour intégrer non seulement les femmes sous son égide, mais également pour toucher le domaine de la sexualité. Qui plus est, cette déshumanisation des relations interpersonnelles concerne à présent tous les âges et toutes les catégories générant des frustrations profondes : le dégoût devant le corps vieillissant, difforme ou moins séduisant, la jalousie face à la jeunesse et à la virilité, la fascination face à la beauté, la répugnance devant la laideur, bref, la suprématie de l'esthétique.

Quelle représentation du corps livre l'auteur dans son œuvre ?

¹⁴⁰Lukacs, George, *Histoire et conscience de classe*, éditions de minuit, 1970, p. 110.

1- La corporalité : une partie indispensable dans l'idéologie capitaliste

Notre corps n'est pas une marchandise produite en masse, fabriquée en usine sur un modèle unique.

Haruki Murakami

Les personnages houellebecquiens sont le plus souvent soumis à une sorte de jugement esthétique. La thèse de l'auteur consiste à montrer comment le physique, suite à l'extension du marché de séduction, a pris de l'ampleur au sein des sociétés occidentales. Ainsi, les protagonistes ont tendance à considérer leur corps comme une entité séparée du reste de leur personne. Largement influencé par la machine économique qui en fait une marchandise, le corps est représenté comme un objet détaché de l'ensemble de son propriétaire. Erich Fromm parle d'un « individu aliéné [qui] contemple le monde et se contemple lui-même passivement comme le sujet séparé de l'objet »¹⁴¹. Dans ce sens, toutes les autres composantes de l'être humain, sa personnalité, son statut social ou professionnel, son niveau intellectuel, son intelligence, ses passions entre autres se trouvent marginalisées au cas où l'aspect physique serait imparfait. Dans les textes houellebecquiens, les observations sur le paraître des personnages sont légion, abstraction faite de leur âge, de leur sexe ou de leur statut.

Ainsi, les narrateurs ne se contentent pas seulement de dresser le portrait des personnages, mais y adjoignent le plus souvent des considérations d'ordre normatif. Ils jugent les individus en fonction de leur beauté ou de leur laideur, ils les évaluent sous l'angle des normes esthétiques contemporaines. Ce type d'appréciation, laudatif soit-il ou dépréciatif, détermine à la fois la valeur de l'individu et sa place dans la société :

¹⁴¹ Fromm, Erich, *La conception de l'homme chez Marx*, Payot et Rivages, 1977. P. 58.

« Pour maintenir la valeur génétique de l'espèce, l'humanité devrait alors tenir compte des critères de santé, de force, de jeunesse, de vigueur physique – dont la beauté n'était qu'une synthèse pratique. Aujourd'hui la donne avait changé : la beauté gardait toute sa valeur, mais il s'agissait d'une valeur monnayable, narcissique. »¹⁴²

Les propos soulignent clairement l'importance que le monde actuel accorde à la beauté, à la perfection corporelle et à l'apparence physique considérées comme des facteurs déterminants pour le succès ou l'échec de l'individu au sein de la société. En effet, *Extension du domaine de la lutte* expose le portrait de Raphaël Tisserand qui incarne parfaitement la victime inconsolable, ployée sous la voracité et l'implacabilité du système économique ayant transposé ses lois et ses dogmes au niveau relationnel. Sa description physique, mêlant à la fois le comique et le pathétique, trahit la quête douloureuse, vouée d'avance à l'échec, d'un jeune âgé de vingt-huit ans, rebutant par son physique exécration, cherchant désespérément à connaître sinon l'amour d'une femme, au moins un quelconque rapport sexuel satisfaisant. Dès la présentation du personnage, le narrateur insiste sur son handicap :

« Le problème de Raphaël Tisserand – le fondement de sa personnalité, en fait – c'est qu'il est très laid. Tellement laid que son aspect rebute les femmes, et qu'il ne réussit pas à coucher avec elles. Il essaie pourtant, il essaie de toutes ses forces, mais ça ne marche pas. Simplement, elles ne veulent pas de lui.

Son corps est pourtant proche de la normale : de type vaguement méditerranéen, il est certes un peu gras ; « courtaud », comme on dit ; en outre sa calvitie semble en évolution rapide. Bon tout cela pourrait encore s'arranger ; mais, ce qui ne va pas du tout, c'est son visage. Il a exactement le faciès d'un crapaud-buffle – des traits épais, grossiers, larges, déformés, le contraire exact de la beauté. Sa peau luisante, acnéique, semble constamment exsuder une humeur grasse. Il porte des lunettes à double foyer, car en plus, il est très myope... Qui plus est, sa conversation manque de finesse,

¹⁴² Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 306.

de fantaisie, d'humour ; il n'a absolument aucun charme... Dans ces conditions, il est bien sûr terriblement frustré. »¹⁴³

Le lecteur semble être devant un tableau de la laideur où sont rassemblés tous les éléments écœurants et répugnants (traits épais/ grossiers/ larges/ déformés/ peau acnéique/ myopie... Tel un Quasimodo hugolien, Tisserand, via sa difformité et sa laideur, sa physionomie horrifiante et nauséabonde, suscite en même temps pitié et répulsion. Le renvoi au terme *faciès* au lieu de *visage* accentue le caractère inesthétique de son apparence et met l'accent sur sa bestialité. Le crapaud dont la peau humide, parsemée de pustules est écœurant. L'une de ses particularités consiste à gonfler sa gorge et émettre des sons afin d'attirer les femelles. Or, la laideur de Tisserand est fondamentale et irréversible.

Le narrateur ne manquera pas de montrer chacune de ses tentatives de séduction avortées : dans le train pour Rouen, dans les différents restaurants, boîtes de nuit ou bars ou au cours de ses déplacements ordinaires. Dans le marché corporel qui règlemente les rapports interpersonnels et détermine la valeur des êtres, Tisserand est exclu. Son sentiment face à de telles situations est la frustration, l'imperméabilité voire l'invisibilité : « J'ai l'impression, dit-il, d'être une cuisse de poulet sous cellophane dans un rayon de supermarché »¹⁴⁴. La mention du supermarché, lieu par excellence de consommation, est ostensiblement symbolique. L'être humain est désormais choisi à la manière d'un produit bien exposé dans une grande surface, c'est-à-dire selon son apparence. Plus le produit est séduisant, attrayant et esthétiquement présentable, plus il est désiré et vendu. Tel un objet avarié ou jugé inattrayant, Tisserand est considéré comme une marchandise de très mauvaise qualité, non commercialisée et donc non vendue, ce qui se répercute

¹⁴³ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 54.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 99.

indéniablement sur ses chances de rencontre qui se voient réduites ou impossibles. Toute la thèse du roman est contenue dans ce point :

« Dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent... Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. Certains font l'amour avec des dizaines de femmes ; d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle « la loi du marché »... En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude. Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. »¹⁴⁵

Le parallélisme textuel des deux domaines, sexuel et monétaire, suggère leur équivalence parfaite. Toute assertion concernant le sexe trouve son écho dans celle de l'argent. Du coup, Raphaël Tisserand illustre manifestement cette complémentarité et cette complicité entre l'économique et le sexuel. L'attractivité physique et esthétique constitue désormais le moteur d'une société capitaliste favorisant la concurrence et la rivalité¹⁴⁶. Ce qui renvoie aux analyses de la théorie marxiste concernant les deux concepts de l'*aliénation* et du *fétichisme* de la marchandise. Ainsi, les personnages houellebecquiens prennent conscience, à leurs dépens, que leur corps, réifié, devient un objet d'échange et obéit à la loi de l'offre et de la demande. Voici ce que souligne Axel Honneth, un sociologue allemand, sur ce point :

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 100.

¹⁴⁶ Dans son essai intitulé *H.P. Lovecraft. Contre le monde contre la vie*, Houellebecq affirme : « *Le capitalisme libéral a étendu son emprise sur les consciences ; marchant de pair avec lui, sont advenus le mercantilisme, la publicité, le culte absurde et ricanant de l'efficacité économique, l'appétit exclusif et immodéré pour les richesses matérielles. Pire encore, le libéralisme s'est étendu du domaine économique au domaine sexuel. Toutes les fictions sentimentales ont volé en éclats. La pureté, la chasteté, la fidélité, la décence sont devenues des stigmates ridicules. La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique : soit, très exactement les deux choses que Lovecraft détestait le plus fort.* » Paris, j'ai lu, 2010, p. 125.

« Nombre de récits cherchent depuis peu à doter d'une espèce d'aura esthétique la pénétration des valeurs économiques dans notre vie quotidienne. En utilisant certains procédés stylistiques ou certains champs lexicaux choisis, ces œuvres littéraires suggèrent qu'on doit voir le monde social comme si ceux qui y vivent se traitent eux-mêmes et traitent les autres comme des objets morts, dénués de tout sentiment et ne manifestent aucune volonté de se mettre à la place d'autrui... Cela va de... l'actuel "*enfant terrible*" de la littérature française, Michel Houellebecq. »¹⁴⁷

L'auteur présente le plaisir sexuel entre individus non pas comme une fusion ou une complémentarité mais simplement et uniquement comme un service échangeable et monnayé. Identifié à toute autre marchandise, semblable à tout objet commercial, assimilé à des articles monnayables, le plaisir charnel perd ainsi sa substance et devient quantifié. Cette transformation isole et fragilise davantage les personnages mal préparés à de tels défis. Le succès professionnel – nous l'avons vu dans le chapitre précédent – la situation sociale supérieure n'empêchent pas les personnages, physiquement inférieurs, de mener une vie sentimentale moins éclatante. La marginalisation sexuelle est interprétée en termes économiques. Deux critères de classification sociale remontent en surface dans cette ère nouvelle notamment l'argent et le sexe. Autrement dit, les attributs corporels et financiers d'un individu déterminent sa place dans la société. Deux catégories s'opposent dans ce monde capitaliste impitoyable : les êtres humains sensibles, faibles et répugnants et les séducteurs patentés. Aux premiers sont promises la solitude, la frustration, la souffrance et la masturbation et aux seconds la séduction, le plaisir et la jouissance. Les vaincus de ce scénario manichéen vont jusqu'à recourir à la violence, à la cruauté et au meurtre. Pourquoi le meurtre ? Parce que dans un système à la fois libéral et individualiste, qui met l'individu au cœur de tous les investissements d'une part et le soumet aux implacables lois du marché de l'autre, le choix de la

¹⁴⁷ Honneth, Axel, *La Réification, petit traité de théorie critique*, trad. S. Haber, Paris, Gallimard, 2007, p. 15.

violence avec sa forme paroxystique, le meurtre, semble l'une des ultimes possibilités de posséder. D'où l'accord conclu entre le narrateur et Tisserand de tuer un jeune couple : «...Tu peux, dès à présent, posséder leur vie. Lance-toi dès ce soir dans la carrière du meurtre. Crois-moi mon ami, c'est la seule chance qu'il te reste »¹⁴⁸.

Le personnage de Tisserand trouve son pendant féminin en la personne de Brigitte Bardot, une adolescente obèse et vraiment « immonde »¹⁴⁹. Son nom est le résultat d'une malheureuse coïncidence. Renvoyée à son physique déplaisant, elle ne pouvait se valoriser autrement. Sa laideur la met dans un état d'isolement complet. Aucune personne ne lui adresse la parole, aucune personne ne s'attarde à la voir ni même à se moquer d'elle comme le souligne le narrateur : « Sur la planète de Mars, elle n'aurait pas été plus tranquille »¹⁵⁰. A l'instar de Tisserand, elle est transparente, invisible, inexistante pour le monde, car elle est privée des atouts susceptibles de la maintenir dans un système libéral et économique qui règlemente les rapports humains. Dans cette époque de simulacre et de facticité, l'image constitue la carte d'accès au monde. Ce qui suscite chez elle une frustration inapaisable :

« Car non seulement elle était laide mais elle était nettement méchante. Touchée de plein fouet par la libération sexuelle, elle ne pouvait évidemment se prévaloir d'une quelconque éthique de la virginité...Toute échappatoire lui était interdite. Elle ne pouvait qu'assister, avec une haine silencieuse, à la libération des autres ; voir les garçons se presser, comme des crabes, autour des corps des autres, sentir les relations qui se nouent, les expériences qui se décident, les orgasmes qui se déploient ; vivre en tous points une autodestruction silencieuse auprès du plaisir affiché des autres. Ainsi devait se dérouler son adolescence, ainsi elle se déroula : la jalousie et la frustration fermentèrent lentement, se transformant en une boursoufflure de haine paroxystique. »¹⁵¹

¹⁴⁸ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 118.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 88.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 88.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 90-91.

En levant haut le voile esthétique, en sacralisant la beauté, en livrant sans fard la laideur, en sublimant la perfection corporelle, la société capitaliste a créé des êtres envahis par la jalousie, gagnés par la frustration et rangés de l'intérieur par la haine. Le lecteur, en lisant le passage, a l'impression d'assister à un discours scientifique et à un raisonnement logique. L'enchaînement des arguments, accentué par des adverbes « évidemment », « donc » des restrictions « ne pouvait qu'assister » et surtout l'anaphore rhétorique « ainsi devait se dérouler son adolescence, ainsi elle se déroula », marque ostensiblement le sort réservé à tout individu non conforme aux lois du marché. L'aspect tragique de la vie de Brigitte tout comme celle de Tisserand confère au passage une dimension comique voire grotesque. Cette boursouffure renvoie sans ambages au portrait physique de la jeune : « elle était très grosse, un boudin et même un surboudin, avec divers bourrelets disgracieusement disposés aux intersections de son corps obèse »¹⁵². Elle est donc enflée de graisse et de haine.

Le monde marchand étale ainsi son emprise sur toute la société et fait du corps, de l'amour et des relations sexuelles des éléments fondés sur le principe de l'échange des biens.

Bruno, dans *Les particules élémentaires*, en dresse le constat. Sa première déception en matière de séduction influence négativement son psychisme et détermine sa propre valeur pendant son âge adulte. Adolescent, non initié aux lois capitalistes et libérales, ignorant dans le domaine de la compétition, Bruno se trouve dans l'incapacité de déchiffrer les signes de cette nouvelle économie des plaisirs considérée comme l'origine de ses échecs à venir. La genèse de ce malentendu oppose le jeune adolescent à la « petite Arménienne au doux regard d'agnelle »¹⁵³, Caroline Yessayan. Le narrateur donne à la scène une dimension biblique. Caroline est l'agnelle et Bruno, par

¹⁵² *Ibid.*, p. 91.

¹⁵³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 53.

son ingénuité, est l'homme d'avant la chute : « Il y avait chez ce petit garçon quelque chose de très pur et de très doux, d'antérieur à toute sexualité, à toute consommation érotique, il y avait eu un désir simple de toucher un corps aimant, de se serrer entre des bras aimants. La tendresse est antérieure à la séduction »¹⁵⁴. Assis à côté d'elle au ciné-club, Bruno pose la main sur la cuisse de la jeune fille comme Julien Sorel avait pris la main de madame de Rênal. Il ressent quelques moments d'extase. Malheureusement pour eux, les deux adolescents vivent une époque de transition où le mariage d'amour, cédant la place au mariage d'intérêt, commence à être concurrencé par le libéralisme sexuel. C'est sous l'influence de cette nouvelle tendance que Caroline a innocemment revêtu une mini-jupe. La main de Bruno, plutôt que de la prendre par l'épaule, a été attirée par la cuisse dénudée de la jeune fille. Cette tentation confond complètement le geste de consommateur avec le désir – désintéressé et donc implicitement pur – ressenti pour la jeune fille. Entièrement berné par l'objet de consommation de masse, en l'occurrence la mini-jupe, le jeune Bruno considère la jambe nue de sa camarade comme une invite manifeste à sa caresse naïve. Son geste est l'expression d'une intuition qui considère que la cuisse nue est porteuse d'avance et qu'il doit nécessairement y répondre :

« Pourquoi Bruno ce soir-là avait touché la cuisse de Caroline Yessayan, plutôt que son bras ? Probablement parce que [s]a cuisse était dénudée, et qu'il n'imaginait pas, dans la simplicité de son âme, qu'elle ait pu l'être en vain... En posant la main sur la cuisse de Caroline Yessayan, Bruno la demandait en fait pratiquement en mariage. Il vivait le début de son adolescence dans une période de transition... la génération précédente avait établi un lien d'une force exceptionnelle entre mariage, sexualité et amour. L'extension progressive du salariat, le développement économique rapide des années cinquante devait en effet conduire au déclin du mariage de raison. »¹⁵⁵

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 52.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 52-53.

Bruno fait ainsi l'expérience d'une frustration qui est le noyau même du nouveau système libéral. Lorsque Caroline, dépassée par un tel acte, lui retire sa main, elle le prive du don qui lui était destiné et le condamne par la même occasion à la masturbation et au manque qui conditionneront ses relations futures. Comme tous les vaincus des romans de Houellebecq, Bruno est privé du pouvoir thaumaturge de l'amour et du mystère du geste désintéressé. Par ailleurs, tous les malheurs et toutes les déceptions de Bruno puisent leurs origines de la valeur faible de son corps qui le disqualifie devant la beauté des femmes réservées uniquement aux hommes viriles et physiquement puissants. Remarquablement inférieur par rapport à ses congénères, Bruno – comme d'ailleurs tous les personnages houellebecquiens – tente sempiternellement de satisfaire sa libido avec des partenaires jugées trop faibles sur le point esthétique et érotique. Dans ce sens, si « Partrick Castelli, un jeune de son groupe, parvint à sauter trente-sept nanas en l'espace de trois semaines »¹⁵⁶, Bruno, lui, pendant cette même période, « affichait un degré de zéro »¹⁵⁷. Les chiffres (37/3/0) mêlent incontestablement le domaine sexuel avec le domaine économique qui octroie une importance sacrée aux statistiques. Qui plus est, accepter un rapport sexuel avec une femme unanimement reconnue comme inférieure, consentir à vendre son corps au rabais ou aux enchères pourraient renvoyer à un échec purement et simplement économique.

Le marché corporel, tout comme le marché économique, est implacable, intransigeant et hégémonique. La beauté, la perfection physique et la puissance érotique constituent ses seules règles et valeurs. Répondre à ses attributs, se conformer à ses canons, se plier à ses lois offrent à l'individu une position confortable tout en lui permettant de vivre la jouissance et la joie. En être privé, c'est réserver, en contrepartie, une place avec les démunis, les

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 64.

¹⁵⁷ *Ibid.*

frustrés, les complexés et les exclus. C'est pour cette raison que la chirurgie esthétique a largement envahi les sociétés occidentales et atteint son apothéose en fonctionnant comme une réponse à l'extension progressive du marché de la séduction. Ladite chirurgie esthétique possède une dimension salvatrice puisqu'elle offre aux personnes mal dotées par la nature une seconde chance.

Ainsi, Bruno, dont le père est un chirurgien plastique, constate non sans amertume à quel point les Occidentaux sont prêts à payer des sommes pharamineuses afin de s'occuper de la beauté de leur corps et promouvoir leur aspect physique. Si la petite taille de son sexe ne lui avait jamais posé un problème avant que l'idéal pornographique n'ait érigé cette norme, elle devient désormais un véritable complexe pour lui. Il en est de même pour sa femme dont la taille et la beauté ne sont pas à la hauteur des médiateurs pornographiques : « Il aurait fallu une liposuction, des injections de silicone, tout un chantier »¹⁵⁸. Du coup, le corps devient un véritable *chantier* – le terme renvoie au domaine économique – où des travaux sont à entreprendre et la chirurgie esthétique répond parfaitement à cette forme d'aliénation corporelle. Cette fétichisation de l'apparence, du formel, de l'esthétique, devient un domaine extrêmement rentable et surprend même les pronostics du père de Bruno : « Il avait complètement raté le marché émergent des seins siliconés. Pour lui, c'était une mode passagère qui ne dépasserait pas le marché américain. C'était évidemment idiot »¹⁵⁹. En expressions économiques, sur le marché corporel, l'offre n'est pas à la hauteur de la demande du perfectionnement du paraître. De surplus, à travers les modifications esthétiques, sous l'effet de la mode ou d'interventions chirurgicales, à travers cette quête personnelle de la réalisation de soi, les individus se mettent, paradoxalement, à se ressembler de plus en plus. Tocqueville affirme là-dessus qu'« à mesure que les conditions deviennent plus égales, chaque

¹⁵⁸ *Ibid.* p. 181.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 93.

homme en particulier devient plus semblable à tous les autres »¹⁶⁰. Cette uniformisation conduit par conséquent à l'extension de la concurrence et à la perte de l'originalité.

En définitive, le corps réifié, instrumentalisé et commercialisé devient dès lors la cible de l'économie marchande lui permettant de faire prospérer ses bénéfices, de fructifier son rendement et d'augmenter son profit. En quantifiant les rapports physiques, l'esprit capitaliste échafaude principalement le don de soi et la capacité de s'abandonner. D'où le recours au sexe tarifié en tant que remède de remplacement, en tant que voie de décharge d'un besoin irrépressible d'abolir le supplice de la séparation avec le monde extérieur.

2- L'instrumentalisation du corps : le sexe professionnel comme palliatif à l'impossibilité du don et de l'abandon

Il est impossible de faire l'amour sans un certain abandon, sans l'acceptation au moins temporaire d'un certain état de dépendance et de faiblesse... nous sommes devenus froids, rationnels, extrêmement conscients de notre existence individuelle et de nos droits ; nous souhaitons avant tout éviter l'aliénation et la dépendance.

Michel Houellebecq

L'écriture de Michel Houellebecq se veut une clinique de la souffrance ordinaire. Son espace littéraire est tantôt la représentation d'un monde mondialisé, agressif et inhumain, tantôt l'analyse psychologique et profonde des êtres desséchés qui le peuplent sans véritablement l'habiter. La société contemporaine, nous l'avons déjà souligné, est régie par deux paramètres rendant les individus avachis, seuls et fragilisés, les âmes ternes, grises et volatilisées. Il s'agit en l'occurrence de l'argent et du sexe, de la lutte

¹⁶⁰ Tocqueville, Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Gallimard, 1986, coll. Folio.

économique et de la lutte sexuelle, de la quête de la fortune et de la recherche de la jouissance. Le corps jeune, viril, souple et pleinement érotique est convoité, désiré voire concurrencé, l'autre vieux, non conforme aux canons esthétiques, aux standards pornographiques et aux performances artificielles surnage quelques moments pour s'engouffrer carrément après. Le sexe, dans la vision du monde houellebecquienne, n'est pas une récompense, il est, par contre, foncièrement humain, un pouvoir agissant, latent et manifeste qu'il convient d'institutionnaliser et de canaliser. La pornographie et le sexe prothétique deviennent un objet d'échange commercial entre individus, une dernière issue pour pallier l'absence de contact, cette union fusionnelle des corps génératrice de sanctification¹⁶¹.

L'économie libérale des plaisirs octroie à l'orgasme une importance particulière en faisant de lui le but ultime à atteindre d'où la nécessité d'un corps parfait susceptible de l'exalter, de l'aviver et de le croître. Par ce fait, Bruno, dans *Les particules élémentaires* pense que :

« La société érotique-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la compétition continue, il faut que le désir croisse, s'étende et dévore la vie des hommes. »¹⁶²

Dans ce monde capitaliste, le désir devrait être, comme le montre l'énumération avec effet de crescendo, stimulé, étendu, dévorant, mais jamais satisfait. Dit autrement, ce n'est pas le résultat qui est important mais plutôt la quête qui laisse les individus sur leur faim, inassouvis dans une recherche persistante et donc dans un état de consommation immodérée. Cette quête n'est que la résultante d'un phénomène de masse qui a connu une expansion foisonnante avec le libéralisme des mœurs : la perte du sens du don de soi et

¹⁶¹ L'expression est utilisée par Michel de Plateforme à propos de l'amour. P. 252.

¹⁶² Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 161.

l'incapacité de s'abandonner. C'est d'ailleurs ce que reproche Daniell à sa compagne dans *La possibilité d'une île* :

« ... Jamais elle n'avait compris l'admiration que je vouais au Gréco, jamais elle n'avait apprécié l'extase, et j'ai beaucoup pleuré parce que cette part animal, cet abandon sans limite à la jouissance et à l'extase était ce que je préférais en moi-même, alors que je n'avais que mépris pour mon intelligence, ma sagacité, mon humour. »¹⁶³

Une idée importante se dégage à travers la citation ; l'abandon, l'enthousiasme, la réciprocité, lorsqu'ils existent dans les rapports sexuels génèrent une forme d'extase, un bien-être inouï, une quiétude intérieure, paradoxalement, lorsque ces conditions font défaut, le sexe devient mécanique, machinal et animal, sans spontanéité, ni abandon. Il est alors fédérateur de souffrance et de frustration d'où l'emploi de l'expression « *j'ai beaucoup pleuré* ». En fait, cette tristesse de Daniel est celle de tous les occidentaux ayant donné libre cours à leur pulsion libidinale, ayant instrumentalisé leur corporalité et chiffré leurs rapports. L'absence de lien, de contact et de don – trois composantes étrangères au libéralisme sexuel – rend le rapport sexuel froid et foncièrement apathique. Pourquoi alors ? Tout simplement parce que le don et l'abandon sont des valeurs relatives au sacrifice et à l'abnégation, libérés de la notion de prix qui préside selon le héros de *La carte et le territoire* « au mystère capitaliste par excellence »¹⁶⁴. L'absence de prix tend à affaïsser le marché dont l'objectif est d' « augmenter les désirs jusqu'à l'insoutenable »¹⁶⁵. C'est dans cette perspective que l'économie capitaliste prend ses valeurs du don et du dévouement pour des ennemis implacables contre lesquels elle lutte farouchement. L'auteur met à nu les mécanismes de dépossession qui commandent la consommation dans le monde moderne. Selon le sociologue Zygmunt Bauman :

¹⁶³ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 73.

¹⁶⁴ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 93.

¹⁶⁵ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 85.

« C'est la non-satisfaction des désirs, ainsi qu'une croyance ferme et perpétuelle selon laquelle chaque acte destiné à les satisfaire laisse beaucoup à désirer et peut être amélioré, qui sont les volants de l'économie ayant pour cible le consommateur. »¹⁶⁶

Non conforme à ce principe, le don s'oppose à cette logique consummatrice, aliénante, impulsive voire-même brutale du désir puisqu'il engage les deux personnes en contact dans un commerce d'harmonie et de réciprocité. Dans son célèbre *Essai sur le don*, l'anthropologue français Marcel Mauss vante les différentes qualités de cette valeur :

« C'est en opposant la raison et le sentiment, c'est en posant la volonté de paix contre les brusques folies de ce genre que les peuples réussissent à substituer l'alliance, le don et le commerce à la guerre, à l'isolement et à la stagnation. »¹⁶⁷

Les occidentaux se trouvent alors dépossédés du don comme invitation à l'échange et à la mutualité et c'est pour cette raison que Michel de *Plateforme* opte préférentiellement pour le choix du tourisme afin d'échapper à la prison matérialiste de l'Occident.

Le narrateur présente la Thaïlande comme une destination idéale dans la mesure où elle regroupe en elle deux composantes capitales : c'est un pays qui propose des services sexuels de qualité tout en gardant une part naturelle, exotique et mythique. Les occidentaux parviennent à trouver dans ce lieu ce dont ils sont privés chez eux : l'orgasme partagé, le contact fusionnel, l'abandon jouissif, le plaisir réciproque et l'harmonie sexuelle. Le don des orientales les valorise pendant que l'égoïsme des occidentales les rabaisse. L'expérience sexuelle en Orient requiert chez le protagoniste une dimension métaphysique pour ne pas dire chamanique, car elle lui offre l'occasion d'accéder à une forme de félicité : « Je me sentais comme un Dieu

¹⁶⁶ Bauman, Zigmunt, *La vie liquide*. Le Rouergue/Chambon, 2006, p. 105.

¹⁶⁷ Mauss, Marcel, *Essai sur le don*, PUF, coll. « Quadrige Grands textes », 2007, p. 97.

dont dépendait la sérénité et les orages. Ce fut la première joie indiscutable parfaite »¹⁶⁸.

Ce sentiment démiurgique d'omnipotence, ce pouvoir grandiose et libérateur est vécu avec Valérie, sa maîtresse française, qui possède la qualité d'abnégation absente chez les occidentales : « C'est justement ce qui est étonnant avec toi. Tu aimes faire plaisir. Voilà ce que les occidentaux ne savent plus faire. Ils ont complètement perdu le sens du don. Ils ont beau s'acharner, ils ne parviennent plus à sentir le sexe comme naturel »¹⁶⁹. Au moment où les conditions de l'abandon mutuel s'estompent, toute possibilité de transcendance s'effrite. Que reste-t-il ? Sinon une danse mécanique des corps, un frottement machinal des organes sans sensation, ni plaisir. Cette lacération humaine, cette dévoration cruelle, cette blessure béante représentées dans l'absence de contact, dans le défaut de chaleur humaine, dans le rejet de l'altérité poussent les individus à chercher refuge dans le sexe tarifié, à la recherche d'un plaisir profond, réciproque et affectif.

Dans une économie capitaliste qui étend son emprise sur les rapports charnels, le sexe se monnaie, se vend et s'achète suivant les lois d'un marché libre, à la fois surexposé et souterrain, huilé et grinçant mais satisfaisant, un sexe sans amour, sans présence et sans transcendance mais « quand même un contact humain »¹⁷⁰. Tantôt dévoué et salvateur, tantôt dégoûtant et agressif, ce type de sexe se présente comme une solution palliative, ce qui est affirmé par Michel dans *Plateforme* :

« Sin me tenait par la main. Elle allait, pendant une ou deux heures, essayer de me rendre heureux. Il est évidemment très rare, dans un salon de massage, de tomber sur une fille qui a envie de faire l'amour...Elle commença à bouger le bassin par petits coups, sa jouissance montait, j'écartai les cuisses pour la pénétrer plus à

¹⁶⁸ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 169.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 254.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 347.

fond. Le plaisir était intense, presque enivrant, je respirais lentement pour me retenir, je me sentais réconcilié. »¹⁷¹

Des sensations d'apaisement, d'invulnérabilité se dégagent des propos de Michel. La succession d'adjectifs étonne, en tenant compte du désinvestissement habituel et du sentiment permanent de solitude du héros. Le plaisir se présente comme une occasion d'une paix intérieure. C'est ce que pousse Michel à proposer un marché sexuel entre l'Occident et l'Orient. Les premiers, vivant une sorte de réification des corps, une paupérisation des rapports physiques, sont prêts à payer pour avoir du plaisir. Les seconds, n'ayant que leurs corps à offrir pour survivre, proposent des services sexuels en échange : « Ce ne sont plus les biens matériels et le travail qui sont traités comme des marchandises, mais aussi le sexe des pauvres »¹⁷². Et c'est dans ce sens que Michel a l'idée d'une institutionnalisation planétaire de la prostitution intégrée dans le secteur du tourisme :

« [Je] propose un club où les gens puissent baiser. C'est ça, avant tout, ce qui leur manque...D'un côté, tu as plusieurs dizaines de millions d'occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver la satisfaction sexuelle : ils cherchent, ils cherchent sans arrêt, mais ils ne trouvent rien, et ils ont sont malheureux jusqu'à l'os. De l'autre côté tu as plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui vivent dans des conditions insalubres, et qui n'ont plus rien à vendre que leur corps, et une sexualité intacte. C'est simple, vraiment simple à comprendre : c'est une situation d'échange idéale. Le fric qu'on peut ramasser là-dedans est presque inimaginable. »¹⁷³

La conquête des pays pauvres, l'épuisement de leurs ressources, l'assujettissement de leurs peuples, le pillage de leurs biens s'étend désormais pour englober les corps des femmes. Murielle Lucie Clément affirme là-dessus :

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 116-117.

¹⁷² Viard, Bruno, *Houellebecq au laser : la faute à mai 68*, Nice, Ovidia, 2008, p. 40.

¹⁷³ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 232-234.

« En lisant *Plateforme*, j'ai nettement l'impression que les zoos humains du début du XXe siècle, ont été reconvertis en grandes réserves naturelles. Les indigènes ne sont plus des sauvages, ce sont des êtres à "la sexualité intacte" qui offrent la possibilité pour l'occidental de "ramasser du fric" »¹⁷⁴

Deux éléments apparents se dégagent du propos et montrent cette concupiscence européenne : les occidentaux se déplacent en Orient pour assouvir leurs pulsions charnelles, pour décharger leurs complexes libidinaux, pour pallier leurs frustrations sexuelles d'un côté, et pour prospérer leur situation matérielle de l'autre. Les corps sans qualité, les égos décolorés, les chairs répudiées et les âmes froides et grises, ternes et désavantagées, sans contact ni chaleur humaine, trouvent refuge dans le sexe tarifé pour prouver à eux-mêmes leur existence et leur supériorité. Il s'agit d'un produit pornographique comme pis-aller certes, mais accessible. Se sentant chosifiés, esseulés, dépersonnalisés et inférieurs pendant une bonne partie de leur vie, les personnages houellebecquiens acceptent bon gré mal gré de payer pour être enfin touchés. La sexualité professionnelle fonctionne comme faute de mieux. L'existence des prostituées thaïlandaises se limite, dans le regard du personnage et dans celui des occidentaux en général, à leur corporéité, à leur physique et à leur extérieur. Visiblement, l'auteur dresse ici un bilan négatif des absurdités qui empestent terriblement la décrépitude de la société contemporaine. Car, cette société en crise ignore ou fait semblant d'ignorer des valeurs d'intégrité morale en raison d'un matérialisme à outrance qui y règne. De là, on comprend alors l'insurrection de l'auteur contre des pratiques obscènes et avilissantes favorisées par l'essor des opérations de l'offre et de la demande entre les partenaires et qui réduisent le corps humain à l'état d'objet exploitable et marchandable. C'est en tout cas cette image qui ressort en substance des propos de Michel qui, se rendant dans un club de prostitution, examine longtemps "l'offre" des filles et « commence à avoir envie de la

¹⁷⁴ Clément, Murielle Lucie, *Houellebecq, sperme et sang, op. cit., p. 167.*

47 »¹⁷⁵. Le chiffre, composante *sine qua non* du domaine économique, atrophie le rôle de la femme pour la métamorphoser en un simple objet sexuel. Ainsi, pour les occidentaux qui ne se désirent plus entre eux et ne parviennent plus à s'abandonner au milieu d'un marché planétaire de libres consommateurs avertis, Michel propose « des produits du porno, avec des professionnelles, et si on veut du sexe réel dans les pays du tiers monde »¹⁷⁶. Cette solution permet, selon le narrateur de *Plateforme*, à l'individu occidental de s'extraire définitivement de cette nécessité de donner du plaisir à l'Autre et de rester dans les standards des corps performants et des pratiques sexuelles spécialisées. La rémunération dans le domaine sexuel, comme d'ailleurs dans presque tous les domaines, hisse les exclus et les marginaux au rang de dominateurs invétérés et leur permet par conséquent de se munir contre toute implication affective. Toutefois, toujours selon Michel, le réseau pornographique en Occident, trop porté par le gain et le profit, est taxé de froideur et de médiocrité. Dès lors, le tourisme sexuel dans les pays pauvres se présente comme une occasion exceptionnelle pour redécouvrir le sexe réel car les femmes, selon les propos de Murielle Lucie Clément « s'adonnent à la prostitution par plaisir, avec sensualité. Des femmes supérieures aux prostituées occidentales avides de gain financier »¹⁷⁷. Or, cette thèse contient ses propres limites, et ce pour trois raisons : d'abord, Michel se plaint du flegme et de l'aridité des femmes occidentales alors que lui-même vit une expérience sentimentale et sexuelle trop réussie. Ensuite, cette sexualité naturelle "intacte" dont il parle concernant les prostituées thaïlandaises montre sa fragilité. Voici ce que la critique littéraire française Nelly Kapriélian annonce à ce propos : « Comment une gamine de dix-sept ans forcée à se prostituer depuis l'âge de dix ans avec des beaufs occidentaux peut

¹⁷⁵ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 252.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 255.

¹⁷⁷ Clément, Lucie Murielle, *Michel Houellebecq revisité. L'écriture houellebecquienne*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 27.

avoir une “sexualité intacte“ ? »¹⁷⁸. La théorie est plus que sceptique. Enfin, l’attentat terroriste final qui provoque la mort de Valérie se présente comme la résultante de cette transaction sexuelle entre Orient et Occident.

Dans ce sens, ces théories d’échange visent, dans la vision du monde de Michel Houellebecq, non pas une légitimation du tourisme sexuel selon toute apparence textuelle, mais plutôt à pointer du doigt l’impasse où se trouvent les sociétés contemporaines qui ont trop misé sur l’économique tout en minant de l’intérieur tout type de relation. Dans le même ordre d’idées, la plus vieille profession du monde permet à l’auteur de *Plateforme* de dénoncer acrimonieusement l’instrumentalisation du corps, la quantification du sexe, la prééminence du pécuniaire et l’opportunisme des capitalistes. L’homme, dans les conditions du libéralisme sexuel est complètement désorienté, son corps est, telle un article de commerce, industrialisé et ses rapports automatisés puis paralysés. Dans son texte *Approches du désarroi*, Houellebecq décrit cette paralysie comme conséquence de la logique du supermarché :

« La logique du supermarché induit nécessairement un éparpillement du désir ; l’homme du supermarché ne peut organiquement être d’une seule volonté, d’un seul désir. D’où une certaine dépression chez l’homme contemporain : non que les individus désirent moins, ils désirent au contraire de plus en plus ; mais leurs désirs ont acquis quelque chose d’un peu criard et piaillant...Rien entre eux n’évoque cette force organique et totale, tournée avec obstination vers son accomplissement, que suggère le mot « volonté ». D’où un certain manque de personnalité, perceptible chez chacun. »¹⁷⁹

Dans son livre *L’Amour liquide : de la fragilité des liens entre les hommes*, Zygmunt Bauman met en exergue les mêmes soucis que ceux de Houellebecq. Il démontre que le recours de l’homme contemporain aux liaisons faciles, aux services sexuels monnayés, loin de remplir son vide intérieur, de pallier ses angoisses existentielles, de satisfaire sa libido et de le

¹⁷⁸ Kaprièlian, Nelly, texte original paru dans *Les Inrockuptibles*, août 2001, cité dans *Les Inrockuptibles hors série* « Michel Houellebecq », juin 2005, p. 79.

¹⁷⁹ Houellebecq, Michel, *Approches du désarroi* [1997] dans *Interventions* 2, p. 36-37.

comblent de chaleur humaine, paralyse davantage ses désirs, fragilise le plaisir et démolit le corps. Houellebecq voudrait donc en découdre avec les aberrations de ce système économique libéral qui accroît les injustices sociales mais avachit l'être par la recherche effrénée des moyens de subsistance.

Quel rôle joue alors le corps dans cette nouvelle ère matérialiste ? Comment la société actuelle, essentiellement basée sur des axiomes capitalistes, conçoit-elle la corporalité ? Et enfin, quelle valeur possède le physique dans la classification sociale des individus ? Autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre dans les pages à venir.

3- La valeur déterminante du corps dans la hiérarchisation des individus

Dans un monde capitaliste ayant érigé des individus narcissiques obnubilés par l'accomplissement de soi, la séduction de l'autre se lit comme une sorte d'auto-gratification, de consolidation de l'amour de soi. Ce qui ne génère, généralement, que promesse de frustration et de jalousie. Ainsi, si « le désir sexuel se porte essentiellement sur les jeunes »¹⁸⁰, la paupérisation des corps, le déclin de la jeunesse et la maladie ne peuvent constituer que des expériences affreuses dans la mesure où elles deviennent synonymes d'atrophie voire de perte irrémédiable du pouvoir de séduction. De ce fait, le changement que subit le corps et qui est un processus naturel de l'existence humaine, attise une haine inextinguible pour les générations les plus jeunes et donc les plus séductrices. C'est ainsi que Janine, la mère des deux demi-frères Bruno et Michel dans *Les particules élémentaires*, rencontre la jeune et éblouissante Annabelle – le prénom est déjà symbolique – et manifeste remarquablement son affliction :

¹⁸⁰ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 106.

« Janine jeta un regard sur la jeune fille au moment où elle passait à la porte du jardin. “Elle est jolie, ta copine...” fit-elle observer avec une légère torsion de la bouche...En remontant dans sa Porsche, Janine croisa Annabelle, la regarda dans les yeux ; dans son regard, il y avait de la haine. »¹⁸¹

Cette haine est, en fait, celle vouée au corps beau et jeune qui n'a pas encore subi le dépérissement lié à l'écoulement du temps. Du coup, la valeur d'un individu, sa capacité d'échange, sa place dans la société, ne sont pas liées à sa situation financière supérieure [Janine conduit une Porsche], ou à son statut professionnel, mais plutôt à sa perfection corporelle et à sa beauté physique. Dans l'ère moderne, la transformation de l'apparence extérieure occupe obsessionnellement les êtres trop conscients du rôle extrêmement capital que la corporalité joue dans la hiérarchie sociale.

Dans la vision du monde houellebecquienne, la peur de la vieillesse, la honte de la décrépitude sont les résultantes d'un système capitaliste qui favorise la perfection, valorise « l'esthétiquement beau » et refuse systématiquement les défaillances humaines. C'est ce qui est affirmé par le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* : « De tous les systèmes économiques et sociaux, le capitalisme est sans conteste le plus naturel. Ceci suffit déjà à indiquer qu'il devra être le pire »¹⁸². Ce système qui met en valeur la force et la puissance, la jeunesse et la vivacité, la vigueur et l'efficacité, la beauté et la fermeté, réserve torture et cruauté pour les faibles et les disgraciés. En cela, l'institution scolaire se présente comme le lieu, par excellence, où s'expérimentent la barbarie et le cynisme, l'horreur et la brutalité.

Bruno qui passe son entrée en sixième, loge à l'internat du lycée de Maux. Au regard des coups subis, la vie qu'il y mène est cruellement insupportable. Ses camarades d'internat abusent de son âge pour lui asséner les sévices les plus monstrueuses comme il est relaté dans cette séquence :

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 62.

¹⁸² Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 124-125.

« Bruno est appuyé contre le lavabo. Les replis de son petit ventre blanc pèsent contre la faïence. Il a onze ans...Cependant, Wilmart s'approche, d'abord seul, et posse Bruno à l'épaule. Il commence à reculer en tremblant de peur ; il sait à peu près ce qui va suivre. « Laissez-moi... » Dit-il faiblement. Pelé s'approche à son tour. Il est petit, râblé, extrêmement fort. Il gifle violemment Bruno, qui se met à pleurer. Puis ils le poussent à terre, l'attrapent par les pieds et le traînent sur le sol. Près des toilettes, ils arrachent son pantalon de pyjama. Son sexe est petit, encore enfantin, dépourvu de poils. Ils sont deux à le tenir par les cheveux, ils le forcent à ouvrir la bouche. Pelé lui passe un balai de chiottes sur le visage. Il sent le goût de la merde. Il hurle.

Brasseur rejoint les autres ; il a quatorze ans, c'est le plus âgé des sixièmes. Il sort sa bite, qui paraît à Bruno épaisse, énorme. Il se place à la verticale et lui pisse sur le visage. La veille, il a forcé Bruno à le sucer, puis à lui lécher le cul ; mais ce soir il n'en a pas envie. »¹⁸³

A l'évidence, cet univers dépeint par le narrateur, est un microcosme impudent où l'inhumanité, la cruauté et la violence sont émergentes. A cette allure, c'est le véritable mythe de l'homme sauvage, le monde où « *l'homme est un loup pour l'homme* » qui règne dans cette nouvelle époque. Bruno représente un maillon faible dans une chaîne écrasante taxée de férocité, d'atrocité et de bestialité d'où la présence de deux isotopies antithétiques dans les propos, notamment celle de la fragilité (petit/ tremblant/ faible/ pleurer...) et celle de la force (extrêmement fort/ violemment/ épaisse/ énorme...). Comparativement à ce stade supérieur de l'animalité, le narrateur constate que :

« Les sociétés animales fonctionnent toutes sur un système de dominance lié à la force relative de leurs membres. Ce système se caractérise par une hiérarchie stricte...les positions hiérarchiques sont généralement déterminées par des rituels de combat...Un rang élevé s'accompagne de certains privilèges : se nourrir en premier, copuler avec les femelles du groupe. Cependant, l'animal le plus faible est en général en mesure d'éviter le combat par l'adoption d'une posture de soumission (accroupissement, présentation de l'anus). Bruno se trouvait dans une situation moins favorable. »¹⁸⁴

¹⁸³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 43.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 45-46.

A l'instar des animaux et des créatures primitives, les hommes, dans le monde moderne, ne se contentent pas seulement de dédaigner les êtres faibles et chétifs, de les exclure de leur entourage, mais vont jusqu'à leur infliger les pires humiliations. De ce fait, cette scène de souillure excrémentielle corrobore cette idée : un corps sain, robuste et résistant met son propriétaire dans une position hiérarchique supérieure tout en lui garantissant respect et admiration.

Conscients de cette classification humaine, les personnages de Houellebecq considèrent leurs corps non comme ce qui leur permet d'être au monde, d'être en vie, mais comme une appartenance funeste, une prison. Les corps déchéants, vieillissants, mortels deviennent douloureux, éclatés, froids, écrasés par la pulsion de mort ravageant un monde déserté, fini, perdu, qui ne vaut pas la peine d'y survivre. Dans *Les particules élémentaires*, le narrateur remarque à propos de Bruno que seul le déclin de son corps lui appartenait, tandis que ses désirs, sa conscience sont communs à une génération : « Le pourrissement de ses organes lui appartenait, c'est à titre individuel qu'il connaîtrait le déclin physique et la mort »¹⁸⁵. Pire encore, cet emprisonnement dans son propre corps, préoccupant toujours l'individu contemporain, persistera à travers chaque possibilité d'amour ou de bonheur, il sera, en outre, au cœur de la sexualité.

Dans sa déclaration d'amour à Christiane, Bruno rappelle effectivement la situation variable du corps : « J'ai envie de vivre avec toi. J'ai l'impression que ça suffit, qu'on a été assez malheureux comme ça, pendant trop longtemps. Plus tard, il y aura la maladie, l'invalidité et la mort »¹⁸⁶. Dès lors, un élément fréquent apparaît dans les écrits de Houellebecq, celui de l'aspiration de l'être moderne à dépasser cette appartenance à la matérialité, à ce corps lié à la souffrance et à la mort. Le

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 178.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 223.

bonheur est ainsi associé à l'extinction des sensations du corps, à une délivrance de la chair :

« Même la sexualité, confesse Annabelle à son amant Michel, finit par me dégoûter...C'est pénible, à la fin, d'être considérée comme du bétail interchangeable – même si je passais pour une belle pièce, parce que j'étais esthétiquement irréprochable...Nous pensons aujourd'hui qu'il y a une époque de la vie où l'on sort et où l'on s'amuse ; ensuite apparaît l'image de la mort. Tous les hommes que j'ai connus étaient terrorisés par le vieillissement, ils pensaient sans arrêt à leur âge. »¹⁸⁷

Cette conception sonne comme un écho à Schopenhauer ainsi qu'au bouddhisme « qui considère la vie entière comme source de souffrance »¹⁸⁸ où se manifeste l'idée que la seule possibilité de liberté et de bonheur réside dans un détachement de notre appartenance au monde. Pour Schopenhauer, seuls le désir, le manque et la douleur sont positifs parce qu'ils se font sentir, alors que la santé, la liberté et la jeunesse sont des biens négatifs parce que l'homme ne les sent pas. Toutefois, si ces biens ne se sentent pas « cela prouve que notre existence est d'autant plus heureuse que nous la sentons moins : d'où il suit qu'il vaudrait mieux en être délivré »¹⁸⁹. De l'autre côté, l'enseignement bouddhiste prêche une quête fondamentale, celle du Nirvana qui signifie exactement « extinction » et qui est précisément la séparation avec les liens du corps : « Le Nirvana libère l'homme de la souffrance, de la mort et de la renaissance ainsi que de toutes formes d'enchaînement terrestre »¹⁹⁰. Pourtant, avant cette montée en puissance du libéralisme économique et sexuel valorisant les corps « *esthétiquement irréprochables* », un remède se présentait comme fiable, servant à contrecarrer ces phénomènes humains de la maladie et de la décrépitude. Il s'agit notamment de l'amour qui apaise les

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 233-234.

¹⁸⁸ *Dictionnaire de la sagesse orientale : bouddhisme, hindouisme, taoïsme, zen*, p. 392.

¹⁸⁹ Schopenhauer, Arthur, *Douleurs du monde, pensées et fragments*, Paris : Rivages, 1990, p. 48.

¹⁹⁰ *Dictionnaire de la sagesse orientale : bouddhisme, hindouisme, taoïsme, zen*, p.391.

affres du temps et intervient comme une puissance protectrice unissant les êtres contre les souffrances de la vie terrestre.

Ainsi, cette solution qui illuminait, dans une époque non lointaine, les parcours des couples, devient dans le monde actuel une simple illusion, inopérante et désarmée devant l'invalidité corporelle du partenaire. C'est ainsi que le suicide, dans les romans de Houellebecq, miroite dans la psychologie des personnages en tant que moyen fort servant à mettre définitivement fin à la dégringolade physique. Synonyme de l'abject, le suicide se profile comme un dégoût de la vie, une horreur de soi et des autres, mais aussi et surtout comme un refus de l'infirmité. Dans son ambiguïté symbolique et mortifère, le suicide traduit le cynisme des êtres incapables d'accepter la difformité et la vieillesse. Dans cet ordre d'idées, le personnage d'Annabelle, dans *Les particules élémentaires*, affronte la mort avec plaisir au milieu de ceux qu'elle aime. Après une longue vie de débauche et de perversion, elle s'achemine douloureusement vers la mort qualifiée de suicidaire eu égard à ces propos du narrateur :

« La vie était organisée ainsi, pensait-elle ; une bifurcation s'était produite dans son corps, une bifurcation imprévisible et injustifiée ; et maintenant son corps ne pouvait plus être une source de bonheur et de joie. Il allait au contraire, progressivement mais en fait assez vite, devenir pour elle-même comme pour les autres une source de gêne et de malheur. Par conséquent, il fallait détruire son corps...En quelques semaines de maladie, avec une rapidité surprenante, elle en était arrivée à ce sentiment si fréquent chez les vieillards : elle ne voulait plus être une charge pour les autres. »¹⁹¹

Cette mort, qui survient à la suite des résultats de ses visites prénatales, s'apparente à un suicide étant donné que le personnage renonce délibérément aux déformations physiques en préférant la mort. En apprenant par le chirurgien que son utérus est atteint d'un cancer à cause justement des avortements successifs qu'elle a consenti à faire et qu'il faudrait par

¹⁹¹ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 280.

conséquent faire une ablation de tous les organes reproductifs, Annabelle décide de précipiter sa mort. Castratrice, elle sera elle-même castrée de sa féminité. L'hystérectomie fonctionne dans la diégèse comme une métaphore de la mutilation de la féminité.

Les propos précités appuient tangiblement l'hypothèse annoncée au début de ce chapitre : pareil à toute sorte de marchandise, à tout type de produit commercial, le corps, sous l'égide capitaliste, devrait répondre aux normes esthétiques et garantir la jouissance. Une fois défaillant ou invalide, il faudrait, comme de n'importe quel objet usé et vétuste, s'en débarrasser. C'est donc la valeur du corps qui est déterminée et déterminante. Tant qu'il est sain et attractif, il est source de bonheur et de joie, dès qu'il devient valétudinaire et souffreteux, il suscite gêne et malheur. L'incapacité de procréer apparaît pour Annabelle comme une épreuve beaucoup plus inacceptable que la mort. Détruire son corps permet donc d'échapper aux souffrances physiques.

En outre, Christiane, partenaire de Bruno, va connaître une fin aussi tragique que pathétique. Après également une vie mouvementée et empestée de ce personnage, un mariage raté, une progéniture cruelle et des aventures sexuelles variées et décevantes, elle est victime d'une nécrose de ses vertèbres coccygiennes, dans un club échangiste, pendant une scène de partouze :

« Maintenant la situation n'évoluerait plus, il n'y avait aucune complication à craindre ; mais elle resterait définitivement paralysée des jambes... Rien ne le [Bruno] forçait à s'occuper d'une invalide, c'est ce qu'elle avait dit, et il savait qu'elle était morte sans haine. On avait retrouvé le fauteuil roulant désarticulé, près des boîtes aux lettres, en bas de la dernière volée de marche. Elle avait le visage tuméfié et le coup brisé. »¹⁹²

Par son suicide, Christiane cède pour la finitude radicale de son être. L'excès des jouissances et des douleurs conduit, à partir d'un certain âge, vers le suicide. D'où cette évocation par le narrateur qui fait mention de deux

¹⁹² *Ibid.*, p. 247-248.

intellectuels ayant subi le même sort : « Il est à ce propos amusant de noter que Deleuze et Debord, se sont suicidés sans raison précise, uniquement parce qu'ils ne supportaient pas leur propre déclin physique »¹⁹³.

Insupportables, inacceptables et inacceptées dans la société, la maladie, l'invalidité et la caducité constituent des obstacles qui accentuent la dépendance et la soumission dans un monde capitaliste implacable qui favorise l'échange et l'autonomie. La fin du corps et l'attente de la mort à l'ère matérialiste se manifestent comme angoisse traumatisante face à la sénescence qui rappelle à l'homme sa marche vers la mort.

Dans une époque privée de transcendance, désormais sous l'égide de la technologie et de la science, sceptique quant à la croyance à un au-delà, tout espoir de fusion se trouve anéanti par l'évidence de la mort matérielle :

« Pour l'occidental contemporain, même lorsqu'il est bien portant, la pensée de la mort constitue un bruit de fond qui vient emplir son cerveau dès que les projets et les désirs s'estompent... A d'autres époques, le bruit de fond était constitué par l'attente du royaume du Seigneur ; aujourd'hui, il est constitué par l'attente de la mort. C'est ainsi. »¹⁹⁴

Dans un monde marchand gouverné par la loi de l'offre et de la demande, l'individu, en tant qu'*homo economicus*, renonce à la vie dès qu'il ne peut donner ou prendre, demander ou offrir, aimer ou être aimé. En s'injectant dans des domaines *a priori* extrêmement écartés à l'instar de l'affection de l'amour ou de la mort, le capitalisme est parvenu à transformer complètement la psychologie humaine. Loin d'être appréhendée comme un legs de nature métaphysique, la vie, à l'époque actuelle, est considérée comme une existence froide et objective au cours de laquelle les personnages, ressemblant à des comptables dans une entreprise, dressent des rapports minutieux et bien calculés concernant les parts de souffrance et de jouissance

¹⁹³ *Ibid.*, p.248.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 82.

qui leur restent à vivre afin de prendre la décision de continuer ou d'abandonner. Voici la réflexion du narrateur à ce propos :

« Les éléments de la conscience contemporaine ne sont plus adaptés à notre condition mortelle. Jamais à aucune époque et dans aucune autre civilisation, on n'a pensé aussi longtemps et aussi constamment à son âge ; chacun a dans la tête une perspective d'avenir simple : le moment viendra pour lui où la somme des jouissances physiques qui lui restent à attendre de la vie deviendra inférieure à la somme des douleurs. Cet examen rationnel, tôt ou tard, est conduit à faire, débouche inéluctablement à partir d'un certain âge au suicide. »¹⁹⁵

Le propos éclaire ostensiblement le suicide de Christiane et le rend tout à fait normal. Cette dernière, en calculant la part de douleur qu'elle sera obligée de vivre, la souffrance qu'elle endurera et qu'elle infligera aux proches qui devraient prendre soin d'elle, décide de mettre fin à sa vie.

Par ailleurs, le suicide d'Annick, amie et camarade de faculté de Bruno, découle d'une motivation presque grotesque et, à la limite, insensée. Elle sent du dégoût d'elle-même et de la vie à cause de son physique. Elle évite tout frottement corporel avec Bruno de peur de se dévisager et d'inspirer du mépris et de la haine : « Trop humiliée par son physique, elle refusait de se déshabiller... Elle ne parla pas de son physique, son argument était qu'elle ne prenait pas la pilule... Elle ne sortait jamais. Elle restait tous les soirs chez elle »¹⁹⁶. Se sentant différente des autres, complexée par le dysfonctionnement de sa corporalité, frustrée par le regard humiliant que lui porte la société, témoin impuissante devant la compétition acharnée sur les corps beaux et proportionnés, Annick préfère perdre sa vie de manière sinistre en sautant du septième étage de son immeuble. Cette chute retentissante du corps obèse et indésirable symbolise en fait le déclin de toute une société qui encourage l'uniformisation des canons esthétiques de la beauté. La hiérarchie sociale, qui élimine de son champ toute anomalie physique ou esthétique, qui

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 247-248.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 152.

privilégie la forme sur le fond, l'apparence sur l'essence est vouée à l'échec. Du coup, vu l'importance accordée au corps séduisant et le rejet réservé à l'invalidité, un ressentiment perpétuel accompagne les personnages romanesques envers la décomposition organique qui détermine la position hiérarchique d'un sujet social.

Toutes analyses faites, le corps possède une véritable valeur dans le monde occidental contemporain qui accepte l'individu « échangiste, bi, trans, zoophile, SM, mais [où] il était interdit d'être vieux »¹⁹⁷. Une telle idéologie pousse les gens – comme il a été démontré dans les pages précédentes – à vouloir ralentir la marche du temps en recourant à des interventions chirurgicales, à des pratiques sportives et à des activités hédonistes susceptibles sinon de les rajeunir au moins de les tenir, ne serait-ce que temporairement, hors d'atteinte de la vétusté. Voici le constat d'Erich Fromm sur ce point :

« L'homme moderne a perdu contact avec lui-même, avec autrui et avec la nature. Transformé en marchandise, il éprouve ses forces vitales comme un investissement dont il doit tirer le maximum de profit possible en rapport avec les conditions du marché. Les rapports humains sont essentiellement des rapports entre automates aliénés, chacun assurant sa sécurité en s'efforçant de rester proche de la foule et de ne pas s'en distinguer en pensée, sentiment ou action. »¹⁹⁸

Ainsi, c'est pour répondre à cette vision marchande que Bruno, cherchant à camoufler ses cheveux gris pris pour un signe visible de vieillesse, procède à une implantation afin de hausser son attractivité physique et de promouvoir ses chances de satisfaire ses pulsions libidinales. Bruno, par ce souci de performance corporelle, par cette quête inapaisable de la pertinence physique, incarne idéalement l'homme moderne, mis, bon gré mal gré, au diapason des nouvelles conditions d'existence exigées par le modèle

¹⁹⁷ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 213.

¹⁹⁸ Fromm, Erich, *L'art d'aimer*, *op. cit.*, p. 133.

capitaliste afin de s'arracher une place au sein de la hiérarchie sociale. Parallèlement, pour éviter l'exclusion, la désuétude et l'indignité, pour ne plus être réduit à un simple témoin-observateur dépassé par le temps et les événements, Bruno, comme tous les personnages houellebecquiens, fournit des efforts colossaux pour être à la hauteur de l'idéal masculin encouragé par l'industrie pornographique dont il fait partie. « Nous sommes venus, affirme Rudi, le narrateur de *Lanzarote*, à des situations humiliantes où nous nous contentions d'assister en spectateurs passifs aux exhibitions de monstres sexuels parfaits, dont nous nous pouvions plus faire partie, vu notre âge »¹⁹⁹.

Dans le même ordre d'idées, l'affadissement physique, quoiqu'il touche les deux sexes, affecte douloureusement beaucoup plus les femmes que les hommes. Délaissées pour la plupart des cas, divorcées ou marginalisées non seulement par les générations plus jeunes mais également par les hommes en général – mêmes ceux de leur âge convoitant des femmes plus jeunes et plus séduisantes – elles sont à la fois actrices et victimes de cette exclusion :

« Il y a cependant des femmes qui souffrent, ici. Les hommes qui vieillissent dans la solitude sont beaucoup moins à plaindre que les femmes dans la même situation. Ils boivent du mauvais vin, ils s'endorment et leurs dents puent ; puis ils s'éveillent et recommencent ; ils meurent assez vite. Les femmes prennent des calmants, font du yoga, vont voir des psychologues ; elles vivent très vieilles et souffrent beaucoup. Elles vendent un corps affaibli, enlaidi ; elles le savent et elles en souffrent. Pourtant elles continuent, car elles ne parviennent plus à renoncer à être aimées. »²⁰⁰

A suivre attentivement cette réflexion, l'on comprend que les hommes soumis à la décrépitude et au vieillissement recourent à des pratiques de substitution visant à pallier leur imperfection physique. Dit autrement, si l'argent, l'intelligence ou le statut social et professionnel pourraient extraire les hommes à leur infirmité corporelle, de tels remèdes seraient refusés aux

¹⁹⁹ Houellebecq, Michel, *Lanzarote*, p. 50.

²⁰⁰ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 141.

femmes. La frustration de ces dernières a pour fondement l'incapacité d'établir des rapports sexuels satisfaisants. Leurs corps qui, jeunes, vifs et captivants, leur garantissait une jouissance sensuelle ainsi qu'une place confortable au sein de la société, les trahit pour les basculer dans l'ignominie, le mépris et la décadence. Dans le monde libéral moderne, gagner sexuellement, c'est réussir socialement et, paradoxalement, faiblir physiquement, c'est choir définitivement. Catherine du Toit, dans son article intitulé "*vieillir ou l'érotisme de l'érosion*" confirme :

« La crudité des descriptions sert dans ce contexte justement à rehausser la prise de conscience du sujet vieillissant de son insuffisance physique face au gouffre (existant ou redouté) qui le sépare de la vitalité essentielle qu'est la sexualité, le plus souvent incarnée par le corps présent mais inaccessible. »²⁰¹

Dans la vision du monde houellebecquienne, ce sont la publicité et les médias qui seraient les véritables responsables de cette exhibition démesurée de l'esthétique puisqu'ils favorisent la mise en place de la médiation interne [des images idylliques, des corps parfaits, des beautés surprenantes, bref, des produits sans faille] qui, à son tour, encourage la rivalité entre les individus les propulsant dans une compétition sans merci. Le moteur de cette concurrence étant le désir de s'identifier ou de pousser l'autre, notamment le partenaire, à s'identifier au médiateur. Du coup, les individus, pour s'approprier de la valeur et de la reconnaissance sociale, sont régulièrement appelés à se dépasser, à essayer d'être à l'image de l'idéal publicitaire. C'est pour cela que Bruno, mécontent de l'état physique délabré dans lequel se trouve sa femme après quelques années de mariage, décide de divorcer. Tel un produit qui a été usé par le temps, la femme est rejetée dès que ses aptitudes attractives et sexuelles s'amointrissent. Bauman dirait dans pareille situation :

²⁰¹ Toit, du, Catherine, « *Vieillir ou l'érotisme de l'érosion* », p. 128.

« S'ils s'avèrent défectueux ou pas "totalement satisfaisants", les biens doivent être échangés contre d'autres articles que l'on espère plus satisfaisants, même si la transaction n'inclue pas le service après-vente et le remboursement garanti. Toutefois, même s'ils tiennent leur promesse, on n'attend pas d'eux qu'ils restent en usage longtemps ; après tout, on se débarrasse sans regret – voire sans l'ombre d'un regret – de voitures en parfait état de marche, ou d'ordinateurs ou encore de téléphones portables, dès l'instant où leur "nouvelle version améliorée" apparaît dans les boutiques et que toute la ville en parle. Pourquoi diable les partenariats devraient-ils faire exception à la règle ?»²⁰²

Michel Houellebecq partage le même raisonnement par sa représentation d'un système capitaliste ayant transformé les choses, abstraites soient-elles ou concrètes, en produits commerciaux, ayant affecté la psychologie humaine et neutralisé les aspects culturels et axiologiques. L'attention particulière qu'il octroie, dans ses écrits, à la corporalité est expliquée par l'impact direct de cette dernière sur la position de l'individu dans la société. Toute la structure sociale, toujours selon la vision houellebecquienne, est agencée selon une double classification : l'aspect pécuniaire et l'attractivité sexuelle qui se sont immiscés dans tous les domaines y compris les relations professionnelles.

²⁰² Bauman, Zigmunt, *L'Amour liquide*, op., cit., p. 24.

Chapitre IV :
**L'impact chaotique de la modernité
sur les rapports professionnels**

La morale du travail est une morale
d'esclave, et le monde moderne n'a
nul besoin de l'esclavage.
Bertrand Russel

Occupant une valeur capitale dans la société, représentant le socle de l'économie capitaliste, constituant la source fondamentale des revenus permettant l'accès à la consommation, le travail, tout comme le corps, se positionne, à l'époque moderne, en tant que voie *sine qua non* de l'insertion puis de la promotion sociale. Travailler, selon la conception de l'économie capitaliste, c'est participer à la production sociale, échangeable et rémunératrice, c'est être actif – au sens du marché –, dépenser son énergie physique ou mentale dans le but d'assurer sa vie. Maria Wolflingseder, dans son ouvrage *Travail fétiche*, souligne les acceptions étymologiques du mot dans différentes langues :

« Le mot allemand Arbeit est issu d'un verbe germanique signifiant "être orphelin, être un enfant astreint à un dur labeur physique" ; et jusqu'à la fin du Moyen-Age, ce mot garda le sens de "pénible épreuve", de "calamité", de "besogne indigne". En anglais, labeur a pour racine le latin labor : "peine", "épreuve", "effort". Le français travail et l'espagnol trabajo trouvent leur origine dans le latin tripalium, un dispositif utilisé pour torturer et punir les esclaves ou tous ceux qui n'étaient pas de condition libre. De même, le russe robota provient du slavon rob, c'est-à-dire "esclave", "serf". »²⁰³

Un élément récurrent est repris dans presque tous les renvois étymologiques. Il s'agit en l'occurrence du travail comme occupation contraignante, pénible et asservissante. Les propos de la philosophe cristallisent l'intérêt fou que les individus d'aujourd'hui accordent au travail sensé leur ouvrir la voie de l'enrichissement et du pouvoir. Si dans le livre de la Genèse, le travail est considéré comme un châtiment infligé suite à un péché commis, une déchéance perpétrée à un réfractaire, si les Grecs le prenaient

²⁰³ Wolflingseder, Maria, *Travail fétiche*, (2006), <http://variations.revues.org/377>, consulté le 1/12/2019.

pour une sorte d'esclavage et de soumission, le monde moderne lui donne une tournure complètement différente en faisant de lui l'instrument de récompense susceptible de garantir l'accomplissement personnel, l'épanouissement individuel et la promotion sociale et financière. La hiérarchisation de l'individu ne dépend pas seulement de la beauté et de la force de son corps – comme il a été démontré dans le chapitre précédent –, ni de ses compétences intellectuelles et créatives, encore moins des biens matériels qu'il possède, mais, particulièrement, de son pouvoir d'achat, essentiellement déterminé par sa rémunération et, par conséquent, du travail qu'il exerce. D'où l'immense importance octroyée par l'homme moderne, enraciné dans le système capitaliste, au métier comme source de confort et de bien-être.

Une telle conception fait indubitablement écho à la théorie marxiste concernant le phénomène de la réification. Etant une force impersonnelle exploitée par le capitalisme, fondant la source de la plus-value des individus dans la machine sociale, soumis à la division et la parcellisation, conduit à être en rupture radicale avec la vie des humains, le travail provoque, selon la philosophie marxiste, l'aliénation de l'ouvrier qui devient purement et simplement une pièce interchangeable ou un numéro supprimable dans un système social écrasant et ingrat. Voici les propos d'Erich Fromm, adepte du marxisme, sur ce point : « l'homme est devenu un rouage de la vaste machine économique – un rouage important s'il a beaucoup de capital – insignifiant s'il n'en a pas – mais toujours un rouage qui sert un but qui lui est extérieur. »²⁰⁴

Dans ce sens, s'il est vrai que le travail procure à l'homme d'aujourd'hui prestige social, indépendance matérielle et confort financier, s'il est vrai aussi qu'il le prémunit de moyens lui assurant une valeur par rapport à ses semblables inactifs, il n'en demeure pas moins qu'il lui impose,

²⁰⁴ Fromm, Erich, *La peur de la liberté*, 1942, trad. L. Erhardt, Séverine, Lyon, Parangon, 2010, p. 109.

parallèlement, une soumission aveugle à ses lois et exigences. Souvent spécialisé dans un domaine précis, inexpérimenté voire ignorant dans toutes les autres branches et spécialités, le travailleur est amené à méconnaître les finalités ultimes de sa production. Ce dernier assiste, impuissant, à l'effritement des revendications collectives, du sentiment rassurant de la solidarité et ne devrait tirer de son travail que la réalisation de soi, son enrichissement en termes de savoirs et d'avoirs :

« Le désir de liberté totale peut alors aussi bien s'inverser en dépendance absolue. On ne peut être libre que lorsque l'on peut maîtriser ce qui nous environne et nous domine. L'*Homo numericus* est à bien des égards un homme qui ne domine plus rien, parce que ses formes de vie de plus en plus "technomorphes" le mettent dans la dépendance totale de la technologie. Débordé et submergé par des forces qu'il ne contrôle pas, il est soumis à une hétéronomie qui ne dit pas son nom. »²⁰⁵

Comment alors Houellebecq représente-t-il, dans son œuvre, les rapports interpersonnels ? Comment cette lutte pour le maintien de son salaire et de son pouvoir d'achat devient-elle, dans cette époque moderne, une lutte pour la survie ? Quel est le but sous-jacent derrière cette importance portée aux marques et aux prix ? Comment ces deux éléments, créations pures du capitalisme, sont-ils parvenus à participer à la hiérarchisation sociale des humains ? Ce serait les grandes lignes que nous essaierons d'éclairer dans le présent chapitre.

²⁰⁵ Benoist, de, Alain, *Homo numericus* (2010), <https://www.alaindebenoist.com>, consulté le 2/12/2019.

1- Le travail : une machine implacable et esclavagiste

Quelle est la question que l'on pose en premier à un homme lorsqu'on souhaite s'informer de son état ? Dans certaines sociétés, on lui demande d'abord s'il est marié, s'il a des enfants ; dans nos sociétés, on s'interroge en premier lieu sur sa profession. C'est sa place dans le processus de production, et pas son statut de reproducteur, qui définit avant tout l'homme occidental.
Michel Houellebecq

Dans ses écrits, Michel Houellebecq porte un jugement extrêmement dévalorisant sur les relations interpersonnelles au sein du travail. Celles-ci, disqualifiées via l'infantilisation et la distanciation des individus manipulés, aliénés et flottants, deviennent factices, absurdes, perverses ou complètement inexistantes.

Selon la vision du monde houellebecquienne, l'équité, l'égalité et la justice, brandies comme idéal servant à annihiler les différences des classes, déguisent faussement la violence des rapports professionnels. En d'autres termes, ces valeurs se veulent des attrape-nigauds, des trompe-l'œil mis au service du système capitaliste ayant pour intention subreptice l'implémentation des inventions technologiques.

Apparemment malléables, hypocrites et trop fragiles, ces rapports professionnels sont désormais gouvernés par le principe du système libéral, à savoir la séduction et la flagornerie :

« Dans nos systèmes narcissiques, chacun courtise ses supérieurs pour gagner de l'avancement, désire être envié plus que respecté et notre société, indifférente au futur, se présente comme une jungle bureaucratique où règne la manipulation et la concurrence de tous contre tous. La vie privée n'est plus un refuge et reproduit cet état de guerre généralisé... Les relations humaines, publiques et privées sont devenues des rapports de domination, des rapports conflictuels fondés sur la séduction froide et l'intimidation. »²⁰⁶

²⁰⁶ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 76-77.

Ainsi, le système économique, axé sur la croissance et le développement, nécessite une accélération perpétuelle, une consommation effrénée, un changement permanent et, par voie de conséquence, des individus psychologiquement solides, professionnellement compétents mais socialement réservés. En effet, le monde moderne où l'individualisme atteint son apothéose – nous avons réservé un chapitre sur ce point dans la deuxième partie –, où le narcissisme hédoniste est paroxystique et où la consommation devient une mode, aliène les individus les rendant totalement dépendants. C'est un monde qui creuse les écarts au lieu de les rapprocher, qui détruit les liens au moment où il devait les unir et assène le coup de grâce à toute harmonie fusionnelle entre les êtres, à toute sensibilité affective et à toute solidarité organique non seulement entre le moi et l'autrui mais également entre le moi et sa propre personne. Si, dans les temps anciens, les rapports affectifs du consommateur étaient tous tournés vers les individus générant les valeurs de la fraternité et de la cohésion, le monde d'aujourd'hui les réoriente vers les choses et les objets. Le flegme qui enrégimente les rapports interhumains puise sa source de la liaison obsessionnelle voire délirante que l'individu entretient avec l'objet possédé qui lui procure un plaisir éphémère incessamment convoité à travers la recherche continue de nouveauté. Une telle quête, exempte de chaleur et d'émotivité engendre inexorablement une frustration béante. Envouté par les produits et les marques, trop ouvert au monde de la consommation, immodérément attaché à ses objets, l'individu se ferme entièrement à la vie affective et sociale. Lorsque les traditions sont sapées, l'héritage est périmé, la morale est caduque, les individus deviennent des nomades fourvoyés et la vie une série d'aventures déconnectées.

Le monde du travail, foyer où se construit l'identité sociale selon Karl Marx, se transforme, à l'époque actuelle, en un espace de désertion, de lutte et de compétition, d'envie et de haine, dénué de principes et de visée morale.

Dans *La carte et le territoire*, Jed, le personnage central, réalise un exploit artistique sans précédent. Son succès, d'abord dans la photographie puis dans la peinture est manifestement tonitruant. Or, Houellebecq, fervent contestataire du capitalisme, dévoile, dans cette œuvre, la contamination pestilentielle du domaine artistique par l'argent et le commerce. Jed devient une star célèbre convoitée par les plus grandes entreprises. Le produit de son travail [tableaux et photos] atteint des prix hallucinants, ses ventes dépassent les pronostics et la rétribution est plus que satisfaisante. Son père est comblé de sa réussite et de son autonomie financière. Il l'encourage à continuer son parcours pour tirer un profit maximal sans se rendre compte qu'il le pousse à reproduire les mêmes aberrations commises pendant sa jeunesse. L'absence d'échange tâche de court-circuiter toute sorte de communication prophylactique entre le père et son fils :

« Je suis content que tu [Jed] sois autonome, répondit le père. J'ai connu plusieurs types, dans ma vie, qui voulaient devenir artistes, et qui étaient soutenus par leurs parents ; aucun n'a réussi à percer. C'est curieux, on pourrait croire que le besoin de s'exprimer, de laisser une trace dans le monde, est une force puissante ; et pourtant en général ça ne suffit pas. Ce qui marche le mieux, ce qui pousse avec la plus grande violence les gens à se dépasser, c'est encore le pur et simple besoin d'argent. »²⁰⁷

Les propos sont révélateurs de cette invasion terrible du business, de cette suprématie du pécuniaire, de cet assaut du mercantile dans la scène artistique. La dignité cède à la rentabilité, le gain prime sur les valeurs et l'intérêt aveulit la foi.

Houellebecq estime que le succès dans la profession, dans la société occidentale actuelle, est consubstantiellement lié à l'échec dans la vie²⁰⁸. Dans

²⁰⁷ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 43.

²⁰⁸ Cette idée est très explicite dans tous les romans de Houellebecq. Michel dans *Les particules élémentaires* est un scientifique de renommé qui, par ses inventions, a révolutionné le monde des humains, ne parvient jamais à maintenir un seul contact amoureux. Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*, un informaticien qui occupe un grand poste de responsabilité, est divorcé et mène une vie délabrée. De même, Jed, un artiste illustre et riche, vit seul, recroquevillé sur lui et retiré du monde, il ne parvient ni à se marier ni à avoir des enfants, toute sa fortune, il la lègue à la fin de ses jours à des associations de charité.

un monde où le capitalisme bat son plein, faire carrière, gravir les échelles professionnelles, promouvoir sa situation financière revient forcément à consumer ses rapports conjugaux, à détériorer ses liens sociaux et à démolir ses contacts filiaux. L'auteur fustige avec véhémence cet esclavage moderne et son impact on ne peut plus ruineux sur les rapports tous azimuts.

Jean Pierre Martin, le père de Jed, illustre parfaitement cette idée. Architecte talentueux, ses premiers travaux témoignent d'une croyance encore possible dans les valeurs humaines et dans les principes humanistes. Or, chemin faisant, modelé par les lois du système économique reposant sur l'offre et la demande, obligé de se conformer à ses dogmes, débordé par le nombre incalculable des commandes, il se prosterne devant les exigences du marché. La conception idéaliste qu'il espérait réaliser pendant ses années de formation se pulvérise une fois face à la réalité matérialiste du commerce et des transactions. Se faisant une idée utopique de sa fonction, Jean Pierre Martin entame le monde professionnel avec beaucoup d'enthousiasme et d'énergie. Considérant son métier comme un travail d'artiste, il rédige, juste après avoir été embauché, des articles où il défend sa conception architecturale du monde : « Nous y défendions l'idée qu'une société complexe, ramifiée, aux niveaux d'organisation multiples, comme celle proposée par Fourier, allait de pair avec une architecture complexe, ramifiée, multiple, laissant place à la créativité individuelle »²⁰⁹. Ces aspirations prometteuses coïncidant avec la rencontre d'une jeune femme resplendissante et productive semblaient ouvrir la voie à un bonheur amoureux et professionnel certain. Néanmoins, Pierre Martin ne s'est pas rendu compte qu'il habite un monde capitaliste où succès amoureux et professionnel sont incompatibles puisque la présence de l'un suppose automatiquement la négation de l'autre. Le suicide de sa femme, la dépression de son fils, son propre retrait de la vie affective et sociale, sont

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 216.

les conséquences tragiques de l'intérêt excessif accordé à son travail : « il était chef d'une famille décomposée, et n'envisageait nulle recomposition. Il gagnait beaucoup d'argent »²¹⁰.

Le travail et l'argent possèdent, dès lors, une mainmise sur les employés qui deviennent inconsciemment dépendants de leur salaire et humiliés devant leurs règles. La profession se transforme en une véritable addiction, un gouffre sombre, profond et cruel, un ergastule, celui qui y pénètre se trouve dans l'incapacité de s'en libérer. Analysons cet entretien très symbolique entre Jed et son père :

« Pourquoi tu n'arrêtes pas ? » demanda Jed. Son père le regarda sans réagir, avec une expression d'incompréhension totale. « Je veux dire que tu as gagné pas mal d'argent. Tu pourrais certainement te retirer, profiter un peu de la vie. » Son père le fixait toujours comme si les mots n'arrivaient pas à son esprit, ou qu'il ne parvenait pas à leur donner un sens, puis au bout d'au moins une minute il demanda : « mais qu'est que je ferais ? », et sa voix était celle d'un enfant égaré »²¹¹

En tant que consommateur du travail, Pierre Martin ne parvient pas à concevoir comment il pourrait exister sans lui. L'état de choc apparent sur le personnage corroboré par le champ lexical de la stupéfaction « regarder sans réagir/ expression d'incompréhension/ fixait » et les deux phrases négatives « n'arrivaient pas/ ne parvenaient pas », autant d'éléments qui traduisent cet impact hypnotique que le travail exerce sur le personnage. L'expression « égaré » n'est pas fortuitement employée. L'attachement fou au travail produit effectivement une sorte d'égarement affectif, social et conjugal des employés. Jed avoue lui-même n'avoir jamais vu « son père occupé d'autre chose que de problèmes techniques, et sur la fin de plus en plus souvent de problèmes financiers »²¹².

²¹⁰ *Ibid.*, p. 35.

²¹¹ *Ibid.*, p. 113.

²¹² *Ibid.*, p. 212.

La situation est alarmiste ; l'homme moderne semble combattre non pas pour vivre, assurer une bonne éducation à ses enfants, ou protéger sa cellule familiale, mais surtout pour maintenir son poste et améliorer son travail d'où l'emploi, par l'auteur, du style épique dès qu'il est question du domaine professionnel. Ce qui exige, de la part des humains, une agitation immense, une force surnaturelle, une compétitivité farouche qui ne peuvent conduire qu'à la fragmentation, à l'éclatement, au stress et à la dévitalisation. Ces effets sont le prix à payer pour se hisser dans le rang social, s'offrir des récompenses matérielles et garantir une vie confortable. Cette notion de la fatigue débouche chez Houellebecq à l'effondrement affectif, au déséquilibre psychologique et à la maladie. Le cancer du rectum qui atteint Pierre Martin sonne le glas d'une vie trop centrée sur les affaires. L'imaginaire houellebecquien fait de cette tumeur anale une sorte d'abjection, d'humiliation et d'écroulement qui stigmatisent abruptement la nature sadique des rapports professionnels. Dans son essai *Simulacre et simulation*, Jean Baudrillard, lui-même mort d'un cancer, pense qu'il est « inutile de se demander si le cancer est une maladie de l'ère capitaliste. C'est en effet la maladie qui commande la pathologie contemporaine, parce qu'elle est la forme même de la virulence du code... redondance exacerbée des mêmes cellules. »²¹³

Si, dans les temps traditionnels, l'amour conjugal et filial primait sur le carriérisme [plusieurs femmes abandonnent leur travail pour élever leurs enfants et entretenir leur ménage], la société d'entreprise et des affaires le mine de l'intérieur et le sacrifie au profit de la prolifération financière. Ce sentiment sublime est paralysé devant l'opportunisme et la cupidité des individus. Dans ce sens, le fait de prévaloir la promotion sociale sur la vie conjugale est, non seulement considéré comme un acte ordinaire et toléré mais, *a contrario*, une exigence voire la condition incontournable pour se

²¹³ Baudrillard, Jean, *Simulacre et simulation*, Paris : Galilée, 1981, p. 51-52.

réaliser. Le rapport affectif et le devoir filial perdent, dans le monde contemporain, leur poids et représentent un étouffement pour l'émancipation, une neutralisation des compétences et un avortement de l'affirmation personnelle.

Lorsque Olga reçoit une offre alléchante de la part de la société où elle est embauchée l'invitant à passer quelques années en Russie et lui proposant un salaire trop élevé par rapport à celui qu'elle touche, elle n'hésite pas une seule seconde à accepter, délaissant, sans le moindre remords son amant et sa famille :

« Michelin ambitionnait fortement de renforcer ses ambitions en Russie...Son salaire allait être *carrément* multiplié par trois, elle aurait sous ses ordres une cinquantaine de personnes. C'était une mutation qu'elle ne pouvait en aucun cas refuser. Aux yeux de la direction générale, un refus aurait été non seulement incompréhensible mais même criminel. Un cadre d'un certain niveau n'a pas seulement des obligations par rapports à l'entreprise mais aussi par rapport à lui-même, il se doit de soigner et chérir sa carrière comme le Christ le fait pour l'Eglise, ou l'épouse pour son époux. »²¹⁴

Tout apparaît lucidement à travers cette citation. L'attention et le devoir qui gouvernaient les rapports familiaux sont aujourd'hui, à cause du capitalisme, transposés dans le monde du travail. Celui-ci ne laisse à l'individu aucun choix, aucune prise de décision et l'amène à sacrifier son métier – comme le montre l'emploi des termes religieux – à se dévouer corps et âme aux tâches qui lui sont prescrites et, conséquemment, à s'arracher à toute autre occupation. La bénédiction matérielle et sociale sont tributaires d'une allégeance aveugle au travail qui, tel un Dieu tout-puissant, décide des destinées humaines. Les conséquences sont lourdes. Le suicide d'Hélène, la maman de Jed, dans des circonstances ambiguës alors qu'elle venait d'avoir un enfant et qu'elle menait une vie aisée ne possède qu'une seule explication fiable : la femme, encore jeune, énergique et séduisante, a refusé de continuer

²¹⁴ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 100-101.

sa vie avec un homme obnubilé par son travail, obsédé par son business et étranger à la sentimentalité comme à la sexualité. « On n'était pas malheureux ensemble, confesse Pierre Martin à son fils, il n'y a jamais eu de dispute sérieuse entre nous, mais c'est vrai que je ne lui parlais pas assez »²¹⁵. L'analyse grammaticale et stylistique de ce passage appuie la démonstration. Les deux premières phrases négatives employées avec un effet ascendant [Ne pas/Ne jamais], suivies d'une concession avec le coordonnant [mais], ainsi que la corrélation des expressions [malheureux ensemble/dispute sérieuse] propulse le motif du suicide vers la fin. Ainsi, l'absence d'échange verbal, sexuel ou affectif, apanage du zèle excessif accordé au travail qui dépouille l'employé de ses sensations les plus instinctives et les plus élémentaires, conduit à la dépression puis au suicide. Après la mort de sa femme, Pierre Martin avoue : « Je n'ai connu aucune autre femme... Aucune autre, absolument. Je n'en ai même pas éprouvé le désir »²¹⁶. Très clairement, le monde professionnel, à l'époque actuelle, envahit la vie privée, enfonce le clou de l'isolement et assène le coup fatal à l'harmonie familiale. Les besoins les plus vitaux à l'homme, comme l'amour et le sexe, se trouvent bannis de sa sphère.

Une scène beaucoup plus pathétique que la précédente corrobore cette idée. Il s'agit notamment du moment où Jed apprend la décision d'Olga, l'amour de sa vie, de partir en Russie :

« C'était triste, quelque chose en lui comprenait qu'ils étaient en train de vivre un moment d'une tristesse mortelle. Il aurait pu interrompre le processus de déliaison, se jeter à ses pieds, la supplier de ne pas prendre cet avion ; il aurait probablement été écouté. Mais que faire ensuite ? »²¹⁷

La passivité dont Jed fait preuve pendant le départ d'Olga montre l'obsolescence des impératifs amoureux face la domination hégémonique du

²¹⁵ *Ibid.*, p. 218.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 209.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 102.

monde des affaires. Renoncer à sa famille devient une condition *sine qua non* au succès artistique. Le professionnel abâtardit le sentimental et avilit l'affectif.

Régissant tout, enrégimentant chacun, le travail souligne la position hiérarchique des individus et devient source d'orgueil et signe de supériorité. Les individus comptent désormais sur leur carrière, recourent aux moyens les plus abjects, empruntent les voies les plus illicites pour fructifier leur fortune, améliorer leur statut et, somme toute, répondre au besoin de la consommation. Cet état est qualifié par Emanuel Kant de manie de posséder :

« L'argent fait tout ; et celui que Plutus favorise voit s'ouvrir devant lui toutes les portes qui demeurent fermées à un plus pauvre. L'invention de ce moyen qui n'a pas (ou du moins ne doit pas avoir) d'autres utilités que de servir simplement à la circulation des produits de l'activité humaine, et donc de tous les biens matériels, a provoqué, surtout après avoir été représenté par du métal, une manie de posséder. Cette manie, même si on ne jouit pas de ce qu'on possède et même si on renonce à s'en servir (comme l'avare), suppose une puissance dont on croit qu'elle suffit pour remplacer toutes celles qui manquent. »²¹⁸

Le travail et l'argent, selon Kant, pallient, dans le monde occidental, les faiblesses et les imperfections des individus dans ce sens qu'ils attribuent un certain pouvoir sur les êtres et sur les choses. Cette omnipotence du désir de possession conduit les humains à éprouver un attachement maniaque pour les objets plutôt que pour les êtres. Dans *Extension du domaine de la lutte*, la perte d'une voiture touche pathétiquement les collègues de l'informaticien beaucoup plus que le suicide d'un ami. Comparons ces deux passages :

« La nouvelle de sa [Gérard Leverrier] mort n'a réellement surpris personne à l'Assemblée nationale...Il s'est tiré une balle dans la tête. Véronique m'a raconté ça, le soir du jour où ils ont appris sa mort ; elle a ajouté que ça lui « foutait un peu les boules » ; tels furent ses propres termes. Je me suis imaginé qu'elle allait ressentir

²¹⁸ Kant, Emanuel, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* (1798), trad. M. Foucault, Paris, Vrin, 2008, p. 102-103.

une espèce de culpabilité, de remords, pas du tout : le lendemain, elle avait déjà oublié. »²¹⁹

« La seule excuse que je trouve à donner – et qui me paraît bien faible – c’est qu’on vient de me voler ma voiture. Je fais donc état d’un trouble psychologique naissant, contre lequel je m’engage aussitôt à lutter. C’est alors que quelque chose bascule chez mon chef de service ; le vol de ma voiture, visiblement, l’indigne. Il ne savait pas ; il ne pouvait pas deviner ; il comprend mieux à présent. Et au moment de se quitter, debout près de la porte de son bureau, les pieds plantés dans l’épaisse moquette gris perle, c’est avec émotion qu’il me souhaitera de “tenir bon“. »²²⁰

Comment peut-on interpréter le contraste entre les deux réactions ? Le régime pécuniaire, qui constitue la base du capitalisme, valorise les objets de consommation déterminants dans la hiérarchisation des individus. La perte d’une voiture indigne tandis que la perte d’une personne indiffère. La voiture est un luxe qui contribue à la valorisation alors que le suicide est une honte, une souillure à mettre dans les oubliettes.

Qui plus est, l’employé, le salarié ou même les personnes qui occupent des postes de grandes responsabilités doivent incessamment séduire leurs supérieurs, faire preuve de flagornerie s’ils ne veulent pas être stagnés, déçus ou licenciés.

Être dénué du pouvoir de séduction c’est être systématiquement privé de toute possibilité de promotion. Ce qui est illustré par le narrateur d’*Extension du domaine de la lutte* dans les propos suivants : « J’apprends que mon travail, lors du contrat précédent, n’a pas donné entièrement satisfaction. On me l’avait caché jusqu’à maintenant, mais j’avais déplu. »²²¹

Le travail constitue d’ores et déjà une machine écrasante qui, au lieu de libérer les êtres, de leur procurer la dignité, les maintient davantage sous le joug de la subordination et de la servitude. Les subalternes se voient contraints de courtiser – au sens érotique du terme – consécutivement leurs supérieurs

²¹⁹ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 102-103.

²²⁰ *Ibid.* p. 24-25.

²²¹ *Ibid.* p. 29.

pour éviter une dégringolade ou un virement. Etant donné que le travail assure à l'individu moderne une protection contre la violence sociale, ce dernier doit, en contrepartie, témoigner d'une obédience totale. Tous les métiers rentrent dans ce cercle esclavagiste y compris l'art qui était unanimement considéré comme une activité sublime, libre et sensibilisatrice. Dans *La carte et le territoire*, Jed confirme qu'« être artiste, à ses yeux, c'était avant tout être quelqu'un de soumis. Soumis à des messages mystérieux imprévisibles, qu'on devait donc fuir et en l'absence de toute croyance religieuse qualifier d'intuitions »²²².

Tout compte fait, le travail brouille les repères de l'individu moderne. En exigeant une docilité totale, il procède en fait à la corruption des êtres, à la distorsion de la vérité des âmes, à l'inégalité des classes sociales, à la désagrégation de la nature humaine et génère ainsi souffrance et humiliation. Dénies par l'efficacité économique, la recherche de la rentabilité, le souci de la stabilité, les personnalités et les principes assistent à leur assèchement. Par ailleurs, le monde professionnel s'acharne à mettre l'individu sur le même pied d'égalité qu'un fichier informatisé, c'est-à-dire une entité abstraite à télécharger, à transférer, à copier et puis, une fois inutile, à formater ou carrément envoyer à la corbeille. Conçus en tant que numéros, des pièces substituables, les travailleurs finissent par se sentir eux-mêmes comme des produits.

« Les individus, pense Alain Benoist, sont des produits de la marchandisation de l'existence privée. Pour obtenir leur carte de séjour permanente dans l'univers de la consommation, ils doivent eux-mêmes satisfaire aux conditions définies par les critères du marché. Ils doivent, en d'autres termes, se "gérer" comme on gère un objet, se rendre disponible et apprendre à vivre sur un marché "flexible" tout en recherchant, en concurrence avec tous leurs semblables, leur "valeur marchande" optimale. »²²³

²²² Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 104.

²²³ Benoist de, Alain, *Homo numericus, op., cit. p. 5.*

Il est donc question d'un véritable processus de réification qui catégorise les humains tout en les soumettant servilement aux lois capitalistes. Les répercussions sont désastreuses : épuisement et stress, dépression et folie, violences et atrocités, perte des solidarités sociales, désinvestissement conjugal et filial, mutisme des voix des travailleurs, déracinement identitaire et disparition de la confiance et de la coopération humaine. De Benoist ajoute :

« Cette "liquidité" rejoint la déterritorialisation qui est de règle dans le cyberspace. Il en va de même du téléphone cellulaire, de l'ordinateur portable ou des techniques Wi-Fi, qui suppriment tout lien rattachant à un lieu précis. La mobilité, "la transparence", la disponibilité permanente sont érigées en idéal. La supériorité des "flux sur les codes" avait déjà été annoncé par Gilles Deleuze et Michel Foucault. Toutes les nouvelles technologies se ramènent à des transmissions de flux. Passage de la logique tellurique à la logique maritime, qui ne connaît pas de frontières, mais seulement des vagues et des flux. Logique du commerce et de l'échange, qui va de pair avec le déracinement. *L'Homo numericus*, nouveau nomade, est à la fois de partout et de nulle part. »²²⁴

Les exemples examinés révèlent l'importance capitale de la vie professionnelle dans l'univers de Houellebecq. Celui-ci stigmatise ce monde factice, arriviste, esclavagiste tout en battant en brèche les principes marchands propres au système capitaliste libéral. L'enjeu des œuvres consiste à révéler la prééminence professionnelle comme facteur déterminant du statut social de l'homme occidental. Or, Houellebecq ajoute d'autres facteurs non moins importants, à savoir les prix et les marques.

²²⁴ *Ibid.*, p. 5-6.

2- Prix et marques : nouvelles puissances de classification sociales

La modernité n'a pas inventé le système des marques, elle ne fait que perpétuer une civilisation où la marque joue un rôle essentiel dans la structuration et la lisibilité de l'espace social.

Dominique Quessada

Outre la perception du travail et la représentation des rapports professionnels, le système capitaliste s'impose également via d'autres composantes discursives, en l'occurrence, les prix et les marques. Ces nouveaux signes hautement révélateurs dans la vision du monde de Michel Houellebecq, participent, tout comme la science, le corps et le travail, à stratifier socialement les individus.

Enracinés dans un monde basé sur l'échange des objets mais aussi des êtres, évoluant dans un système fondé sur la consommation, les protagonistes houellebecquiens exposent constamment la valeur monétaire des articles qu'ils voient, qu'ils côtoient ou qu'ils s'octroient. Au lieu de décrire fidèlement les objets, l'auteur procède volontairement à la simple mention de leur coût exact et du lieu d'achat.

Dans *Extension du domaine de la lutte*, le narrateur, dans un bar, se contente de spécifier le montant d'une bouteille de vin sans donner le moindre détail : « J'ai réussi à négocier avec le garçon une bouteille de bourbon pour sept cents francs »²²⁵. Ainsi, le prix de la bouteille, comme de tout objet de consommation, possède, dans la société moderne, une double appréciation : la valeur de l'objet lui-même et celle du consommateur. La mention du prix exorbitant de la boisson est une occasion pour l'auteur de souligner une contradiction capitale largement propagée dans le monde occidental : le

²²⁵ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 114.

pouvoir d'achat d'une personne, si élevé qu'il soit, se trouve impuissant devant la compétition sexuelle. Le narrateur a beau dépenser de l'argent, se procurer des produits onéreux, s'offrir des distractions coûteuses ou fréquenter des lieux luxueux, il est incapable, vu son imperfection physique et esthétique, de bénéficier des services sexuels ou affectifs d'une femme. Cette appartenance au "camp des vaincus" est symboliquement cristallisée par la chute dont il est victime dans la piste de danse de la discothèque. Gisant sur le sol, piétiné par les danseurs, tenant toujours sa bouteille de brandy, le narrateur observe, dans un état d'ivresse et de tristesse, les jeunes danser. Il éprouve une rancune inextinguible pour cette société qui a érigé cette compétition le mettant, quoique riche, dans une position inférieure, au sens propre comme au sens figuré, d'où son désir ardu de "trancher" les jambes des danseurs.

En fait, cette définition des prix des biens et des services abonde dans l'œuvre de l'auteur français. Une telle démarche permet certes d'ancrer les récits dans le réel et de leur donner une certaine véracité, mais son objectif premier consiste à révéler le joug asservissant que la consommation exerce sur l'individu moderne. Ainsi, des coûts les plus banals (une boîte de cigarette entre autres) à ceux les plus dispendieux (les voitures de luxe ou les tableaux de Jed), le but est le même : le système économique-politique hiérarchise les individus selon leur pouvoir d'achat. Les données chiffrées, à la limite comptables, incarcèrent les êtres dans le moule de la consommation tout en les incitant à s'engager dans une lutte sans merci afin d'être reconnus socialement.

Dans *La carte et le territoire*, même le prix d'une euthanasie est soigneusement détaillé. L'auteur précise qu'un tel service en Suisse est « facturé en moyenne cinq mille euros, alors que la dose létale de pentobarbital de sodium revenait à vingt euros, et une incinération bas de

gamme sans doute pas bien davantage »²²⁶. Une telle opération, quelque immorale et abjecte qu'elle soit, n'est pas dénoncée par le romancier dans son côté éthique, mais surtout dans la partie purement économique. Il ajoute juste après : « sur un marché en pleine expansion, où la Suisse était en situation de quasi-monopole, ils devaient, en effet, *se faire des couilles en or* »²²⁷. A lire les propos hors contexte, le lecteur aurait l'impression d'assister à la conclusion d'une affaire lucrative plutôt que d'une mort tragique.

Si les tarifs des différents produits sont méticuleusement exposés dans les œuvres de Houellebecq, ceux de la sexualité restent les plus redondants. L'auteur détaille précisément les prix des différents services sexuels. Dans *Les particules élémentaires*, le narrateur fait montre du coût du support visuel permettant la masturbation de Michel Djerzinski :

« Les fantasmes qui avaient pu, jeune chercheur, l'assaillir au travers de connexions Minitel, voire d'authentiques jeunes femmes (fréquemment des commerciales de grands laboratoires pharmaceutiques) s'étaient progressivement éteints. Il gérait maintenant paisiblement le déclin de sa virilité au travers d'anodines branlettes, pour lesquelles son catalogue 3 Suisses, occasionnellement complété par un CD-ROM de charme à 79 francs, s'avérait un support plus que suffisant. »²²⁸

Dans quel but l'auteur précise-t-il le coût de l'onanisme de Michel ? Un tel détail possède une double interprétation. Il souligne, d'une part, les dépenses parcimonieuses que se permet, épisodiquement, Michel pour satisfaire ses petites joies libidinales comparativement à celles incommensurables des autres personnages, son demi-frère entre autres, qui y gaspillent jusqu'à quatorze mille francs par mois. D'autre part, c'est une occasion permettant à l'écrivain français de stigmatiser un Occident où tout est tarifié. Le plaisir, aussi solitaire qu'il soit, devient facturé.

²²⁶ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 365.

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 122.

Ce phénomène du prix de la sexualité est mis en évidence avec plus d'ampleur dans le roman de *Plateforme* dont l'intrigue est principalement axée sur le parallélisme des prix de la prostitution « point de rencontre de l'argent et du sexe »²²⁹ entre l'Occident et l'Orient. Marie Lucie Clément constate dans son livre, *Houellebecq, sperme et sang*, que cette œuvre est la représentation d'« un contexte où le social, l'économique et le sexuel sont devenus inséparables »²³⁰. L'enjeu est de montrer l'indispensabilité de la prostitution non pas pour les orientaux qui en font leur gagne-pain, mais spécifiquement pour les occidentaux qui la considèrent comme un moyen de survie.

C'est ainsi que Valérie, en voyage dans un hôtel, propose à Margarita, jeune femme de chambre, de coucher avec eux. Proposition chaleureusement accueillie par son compagnon Michel :

« J'étais tellement excité que j'eus du mal à trouver un préservatif, puis à l'enfiler, ma vue était comme brouillée. Le cul de la petite noire ondulait à mesure qu'elle se penchait sur le pubis de Valérie. Je la pénétrai d'un seul coup, sa chatte était ouverte comme un fruit. Au moment où Valérie poussa un cri, je jouis à mon tour. Pendant une ou deux secondes, j'eus l'impression de me vider de mon poids, de flotter dans l'atmosphère. »²³¹

La jeune Margarita, une vingtaine d'années, consent volontairement à un rapport trioliste avec Michel et Valérie qui la paiera en retour : « Je lui ai donné quarante dollars, dit Valérie en se rallongeant à mes côtés. C'est le prix que paient les occidentaux. Pour elle, ça présente un mois de salaire »²³². Le couple recourt donc au sexe tarifé, les prix étant fixés, comme le laisse entendre Valérie, par l'offre des occidentaux. Ceux-ci sont obligés de payer des sommes considérables pour s'offrir des plaisirs charnels satisfaisants.

²²⁹ Viard, Bruno, *Houellebecq du côté de Rousseau*, Amsterdam, Radopi, 2004, p. 129.

²³⁰ Clément, Marie, Lucie, *Houellebecq, sperme et sang, op. cit.*, p. 143.

²³¹ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 207.

²³² *Ibid.*

Dans *La carte et le territoire*, Jed fait assidûment appel à Geneviève, une prostituée malgache qui lui coûte « deux cents cinquante euros de l'heure avec un supplément de cent euros pour l'anal »²³³. De telles indications pécuniaires, ancrées dans l'écriture houellebecquienne, dénudent la nature marchande de la société moderne qui s'acharne à tout vendre (y compris les choses les plus abstraites) pour une somme d'argent. Plus aucune place à la gratuité, au don et au désintéressement dans un monde règlementé par la loi de l'offre et de la demande, dominé par l'aspect financier et déserté des préceptes moraux. L'argent possède désormais une puissance invincible et procède à une redéfinition de la taxinomie des valeurs humaines.

Habitués à négocier, les personnages romanesques veillent à ce que les tarifs de ces produits sexuels soient raisonnables, ne dépassant pas ceux du marché. Certains, tels Bruno dans *Les particules élémentaires*, se révoltent lorsque le montant est jugé flamboyant, d'autres, à l'instar de Daniel dans *La possibilité d'une île*, insistent à ce que ce marché soit régularisé et les prix fixes et affichés. La situation semble dramatique car la marchandisation du corps, la quantification des rapports, l'exploitation des nécessiteux – analysés dans le chapitre précédent – ne touchent, à vrai dire, pas vraiment les personnages. Tout ce qui les intéresse, c'est la satisfaction de leur pulsion animale avec un prix normalisé. L'auteur dénonce, de manière acariâtre, l'hégémonie de l'argent dans la nouvelle société économique-libérale.

Constituant le prisme de l'existence des individus, leur seule valeur, leur unique motivation, l'argent devient, dans le monde capitaliste, le catalyseur de leurs défauts et de leurs vices, il va même jusqu'à constituer le moyen servant à établir le contact avec l'Autre. Le cas de la prostitution en est un exemple plausible. Voici les propos de Karl Marx sur ce point :

²³³ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 54.

« Si l'argent est le lien qui me lie à la vie humaine, qui lie à moi la société et qui me lie à la nature et à l'homme, l'argent n'est-il pas le lien de tous les liens ? Ne peut-il pas dénouer et nouer tous les liens ? N'est-il non plus de ce fait le moyen universel de séparation ? »²³⁴

Ainsi, ce pouvoir de l'argent envahit tous les domaines et, loin d'être une source d'union et de solidarité, il intensifie la séparation et la scission. Les prostituées, pareilles à des produits, doivent impérativement se plier à ce pouvoir, répondre à la loi de l'offre et de la demande et offrir leurs corps pour servir les possesseurs de ce pouvoir : « L'argent, ajoute Marx, en possédant la qualité de tout acheter, en possédant la qualité de s'approprier tous les objets, est donc l'objet comme possession éminente. L'universalité de sa qualité est la toute-puissance de son essence. Il passe donc pour tout-puissant »²³⁵. Pire encore, la puissance et la valeur du possesseur dépend intrinsèquement de la quantité d'argent qu'il possède. Quantité et puissance de l'argent donnent à l'homme, non seulement une supériorité par rapport à ses semblables, mais parviennent à neutraliser ses défauts et ses vices : « Les qualités de l'argent, continue le philosophe allemand, sont mes qualités et mes forces essentielles – à moi son possesseur. »²³⁶

C'est d'ailleurs cette identification de l'individu moderne à la quantité de l'argent qu'il possède qui est à la base de la proposition proxénète de Michel dans *Plateforme*. Celui-ci, conscient de la puissance pécuniaire de l'Occident sur l'Orient, suggère à Jean-Yves, le directeur d'une géante multinationale de tourisme, une transaction sexuelle qui sera bénéfique pour les deux. Si, dans la perspective marxiste, l'argent constitue une force maléfique qui a transformé le système traditionnel des valeurs tout en le dépouillant de sa fonction de système de repère, la vision de Houellebecq en est légèrement écartée. L'argent possède certes chez les deux écrivains une

²³⁴ Marx, Karl, *Manuscripts de 1844 (Economie politique & philosophie)*, Paris, Flammarion, 1996, p. 64.

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ *Ibid.*

puissance omnipotente sapant les valeurs et les traditions, brouillant ou effaçant les repères, élargissant les écarts et stratifiant les individus, néanmoins, selon l'auteur de *Rester Vivant*, cette force, avec l'avènement du libéralisme, devient limitée.

« Ce que je suis et ce que je puis, confirme l'auteur du *Capital*, ce n'est nullement mon individualité qui en décide. Je suis laid, mais je puis m'acheter la femme la plus belle. Je ne suis pas laid, car l'effet de la laideur, sa force repoussante est annulée par l'argent. Personnellement, je suis paralytique mais l'argent me procure vingt-quatre pattes ; je ne suis donc pas paralytique. Je suis méchant, malhonnête, dépourvu de scrupule, sans esprit, mais l'argent est vénéré, aussi, le suis-je de même, moi, son possesseur. L'argent est le bien suprême, donc son possesseur est bon ; au surplus, l'argent m'évite la peine d'être malhonnête et l'on me présume honnête. Je n'ai pas d'esprit, mais l'argent étant l'esprit réel de toute chose, comment son possesseur manquerait-il d'esprit ? Il peut en outre s'acheter des gens d'esprit... Moi qui puis avoir, grâce à l'argent, tout ce que désire un cœur humain, ne suis-je pas en possession de toutes les facultés humaines ? Mon argent ne transforme-t-il pas toutes mes impuissances en leur contraire ? »²³⁷

Remarquablement, pour Marx tout comme pour Michel Houellebecq, l'argent est une force motrice définissant la valeur des individus, mais, pour l'écrivain français, elle n'est pas la seule ; la performance corporelle, la beauté physique, l'attraction érotique et l'élégance esthétique – des éléments déjà analysés dans les chapitres précédents – s'érigent, à l'époque actuelle, en tant que facteurs beaucoup plus importants que l'argent. A l'antipode de la théorie marxiste, ce moyen de paiement ne garantit plus l'appropriation de certains biens non matériels comme l'amitié, l'amour, l'affection ou la sexualité. En dépit de leur situation financière aisée, les personnages des romans mènent une vie déplorable où règnent malaise, solitude et dépression. Dans une société qui s'est désistée de ses valeurs, qui a apostasié sa transcendance et répudié ses traditions, l'argent n'est plus un moyen suffisant pour pallier les failles physiologiques et psychologiques.

²³⁷ Marx, Karl, *Manuscripts de 1844*, op. cit., p. 209.

Outre les prix, Houellebecq, insiste sur un autre élément discursif lié au système marchand, notamment les marques commerciales. La présence obsessionnelle des produits griffés dans les œuvres du corpus est un signe avant-coureur de l'invasion de l'idéologie capitaliste au sein de la société occidentale. Les personnages, aussi indifférents qu'ils paraissent être devant les produits de marque, ne peuvent étouffer leur engouement devant certains articles étiquetés. Exemplifions notre propos par le cas de Michel de *Plateforme* qui avoue son désintérêt pour les produits connus :

« Je n'aurai pour ma part levé le petit doigt pour posséder une Rolex, des Nike ou une BMW Z3 ; je n'avais même jamais réussi à établir la moindre différence entre les produits de marque et les produits démarqués. Aux yeux du monde, j'avais évidemment tort. J'en avais conscience : ma position était minoritaire, et par conséquent erronée. Il devait y avoir une différence entre les chemises Yves Saint Laurent et les autres chemises, entre mocassins Gucci et les mocassins André...La puissance de Nike, Adidas, Armani, Vuitton, était ceci dit indiscutable... »²³⁸

Si ostensible qu'elle puisse apparaître, cette indifférence ne peut camoufler la perception du personnage imbue du principe du *Label*, ne serait-ce que par la connaissance précise des différentes marques commerciales. Ces produits minutieusement cités envahissent le marché, attisent un certain engouement chez les individus et participent à la hiérarchisation sociale. Quelques exemples épars dans le roman attestent manifestement de cette importance accordée aux articles de consommation reconnus mondialement. Ainsi, se rendant à la maison parentale, Michel allume le téléviseur « un Sony 16/9 à écran de 82 cm, son *surround* et lecteur de DVD »²³⁹ et reçoit Aïcha, femme de chambre et maîtresse de son père qui arrive avec une voiture de marque « Volkswagen Polo »²⁴⁰. Consciemment ou inconsciemment, le regard des personnages s'arrête nettement sur la marque de l'objet qui influence

²³⁸ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, P. 279-280-281.

²³⁹ *Ibid.*, p. 13-14.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 29.

typiquement la société de consommation. Selon Valérie, dans le monde occidental qui a fait des apparences une véritable valeur, de l'esthétique un principe et de la compétition une loi, « la seule chose qu'il puisse t'offrir, c'est des produits de marque »²⁴¹, elle ajoute en s'adressant à Michel : « si tu crois aux produits de marque, alors tu peux rester en Occident, sinon, en Thaïlande, il y a d'excellentes contrefaçons. »²⁴²

La marque, tout comme les prix, la profession et le corps, jouent un rôle crucial et se définissent, actuellement, d'après la vision de Houellebecq, comme de nouveaux facteurs de la hiérarchisation sociale. A ce stade de la réflexion, le propos de Marx semble convenable : « la valeur que chacun de nous possède aux yeux de l'autre est la valeur de nos objets respectifs »²⁴³. Dans une réalité sociale embroussaillée, le système de logo tâche de poser les assises référentielles des individus. C'est ce qui semble préoccuper le philosophe et essayiste français Dominique Quessada lorsqu'il affirme :

« L'exhibition [des marques] continue à servir au repérage, à l'expression de la différence, à la distinction, à l'opposition ou à l'association, au classement et la hiérarchisation. Tout comme au Moyen Age, la marque continue d'être ce qui désigne la place signifiante d'un objet, d'un lieu et d'une personne – un système de repère permettant à chacun de se classer, et de classer les autres, à l'intérieur d'une structure ordonnée »²⁴⁴.

Parallèlement Bourdieu, dans son ouvrage *La Distinction*, partage le même point de vue en soulignant que « la cosmétique corporelle, le vêtement ou la décoration domestique, constituent autant d'occasions d'éprouver ou d'affirmer la position occupée dans l'espace social comme rang à tenir ou distance à maintenir »²⁴⁵. Constituant l'ossature de l'idéologie capitaliste, le fondement du système libéral et le moyen permettant la distinction sociale, les

²⁴¹ *Ibid.*, p. 337.

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ Marx, Karl, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p.118.

²⁴⁴ Quessada, Dominique, *La société de consommation de soi : politique de la publicité*, Paris, Gallimard, p. 136.

²⁴⁵ Bourdieu, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Editions de Minuit, 1979, p. 61.

marques deviennent alors, selon les paroles de la journaliste Naomi Klein, « des idées, des attitudes, des valeurs et des expériences »²⁴⁶ provoquant la marginalisation et l'exclusion puisque les classes moyennes et pauvres ne peuvent y accéder.

Parmi les signes commerciaux qui obsèdent les protagonistes de Houellebecq et qui s'avèrent précurseurs de leur position dans la société, il y a les marques de voitures.

Ainsi, le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* conduit une Peugeot 104, Tisserand, son collègue, une Peugeot 205 GTI²⁴⁷. Bruno, lui, possède une Peugeot 305 et son frère Michel, une Toyota. Les personnages bénéficiant d'une situation financière plus aisée disposent de voitures manifestement luxueuses par leur confort inouï et leur prix trop élevé. Daniell, dans *La possibilité d'une île* conduit une Bentley qu'il décide de troquer contre une Mercedes 600L, son argument est que : « tous les espagnols riches roulaient en Mercedes »²⁴⁸. Le héros de *La carte et le territoire*, réjoui par l'argent colossal amassé grâce à sa célébrité artistique, opte préférentiellement pour une Audi caractérisée par « un niveau de finition particulièrement élevé »²⁴⁹ et qui répond parfaitement à « son stade de fortune »²⁵⁰. Vers la fin de sa vie, Jed semble comprendre que, dans le monde moderne, l'objet possédé détermine la valeur du possesseur :

« La Mercedes Classe A est la voiture idéale... La Mercedes en général est la voiture de ceux qui ne s'intéressent pas tellement aux voitures, qui privilégient la sécurité et le confort aux *sensations de conduite* – de ceux aussi, bien sûr, qui ont les moyens suffisamment élevés. Depuis plus de cinquante ans – malgré l'impressionnante force de frappe commerciale de Toyota, malgré la pugnacité

²⁴⁶ Klein, Naomi, *No Logo : La tyrannie des marques*, Trad. M. Saint-Germain, Montréal, Actes Sud, 2002, p. 65.

²⁴⁷ Le renvoi au type de motorisation n'est nullement anodin. Il indique la supériorité de cette catégorie par rapport aux autres dites normales, et son propriétaire devrait posséder le goût et l'argent pur pouvoir se l'approprier.

²⁴⁸ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p.104.

²⁴⁹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 253.

²⁵⁰ *Ibid.*

d'Audi – la bourgeoisie mondiale était, dans son ensemble, demeurée fidèle à la Mercedes. »²⁵¹

La marque et le prix d'un objet renvoient donc indiscutablement à la catégorie sociale de son possesseur. Nul besoin de voir l'individu, de discuter avec lui, d'identifier son statut ou sa profession, il suffit désormais de repérer la voiture qu'il conduit, la marque de vêtement qu'il porte et les objets qu'il utilise pour en être amplement informé. La marque devient révélatrice, parlante et évaluatrice. Ce qui explique le combat mené par les individus, obligés de travailler plus, de s'alourdir par des crédits, de recourir à tous les moyens, si illicites qu'ils soient, afin de sauver leur image dans la société. Le commercial définit le social et l'apparence prévaut sur l'essence. Imbu de stratégies publicitaires, l'homme moderne, incapable de se libérer de la propagande, voit dans la marque un moyen susceptible de représenter l'autre et de compléter son portrait.

Cet esprit de consommation démesurée, cette aura donnée par la modernité au corps, à la science, au travail, aux marques et aux prix, n'auraient, somme toute, jamais atteint ce rayonnement si les valeurs traditionnelles dictées par la religion n'avaient pas été écartées. L'affaiblissement progressif puis l'anéantissement total de la foi et de la transcendance constituaient, pour le système économique-libéral, des conditions *sine qua non* lui permettant de réaliser ses convoitises opportunistes. Le christianisme, l'une des principales religions jadis pratiquées par les occidentaux, était une sorte de carapace protectrice contre la cruauté du monde. Sa décadence est, selon le romancier français, un signe avant-coureur de la chute du vieux monde.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 344.

Chapitre V :
**Déracinement religieux et crise
identitaire**

L'esprit de dieu flotte sur les eaux et une île déserte,
demeure des hommes nouveaux, royaume de la vie
éternelle, devient d'abord invisible parmi les vagues
qui se retirent.

Novalis

Nous voulons retourner dans l'ancienne demeure
Où nos pères ont vécu sous le ciel d'un archange
Nous voulons retrouver cette morale étrange
Qui sanctifiait la vie jusqu'à la dernière heure
Nous voulons quelque chose comme une fidélité
Comme un enlacement de douce dépendance
Quelque chose qui dépasse et continue l'existence
Nous nous pouvons plus vivre loin de l'éternité.
Michel Houellebecq

Conçue à la fois comme un éclatement de la discontinuité et une propulsion vers l'inédit, la crise se veut une période déterminante au cours de laquelle sont dialectiquement révélés l'historicité du sens, l'obsolescence de la tradition, l'examen du présent et la recherche d'un ailleurs prometteur et salvateur. La crise constitue également ce qui fait l'identité de l'individu moderne ayant banni de son existence toute forme de spiritualité et de transcendance, deux éléments intrinsèques servant à régulariser les rapports à soi, à l'autre et à la société. Le pluralisme moral, l'évanouissement de l'hétéronomie, l'invasion de l'économie, l'effondrement des solidarités, l'étiollement de l'amour, le déclin du mystère sont autant de conséquences de l'extinction de la religiosité dans le monde occidental contemporain. L'anthropologie chrétienne cède à une anthropologie matérialiste. Dieu est remplacé par un Etat omnipotent qui veille à l'organisation minutieuse de la vie des individus et les directives sacrées sont troquées contre l'ordre et la loi. L'Occident erre ainsi entre marchandisation et spéculation menant inéluctablement à une mondialisation des relations où se noient les identités primordiales, les facteurs de la transcendance jadis chargés de donner un sens à la vie. Les modèles culturels et religieux, tenus pendant une longue période pour humanistes et universels se heurtent aujourd'hui à un monde pluriel au

milieu duquel toutes les conceptions sont en concurrence. Le christianisme qui gérait les rapports sociaux et familiaux, les pulsions et la sexualité, les plaisirs et les désirs créant la notion de la communauté, de l'union organique, se trouve désormais miné par les avancées scientifiques et les évolutions conjointes à la culture. L'appartenance à un système socioreligieux préservait l'homme des absurdités existentielles et surtout de l'isolement, effet tragique de la modernité. Il convient de souligner à ce propos le constat d'Erich Fromm dans son essai *La peur de la liberté* : « la religion et le nationalisme, de même que toute tradition ou toute croyance aussi absurde soit-elle, s'ils ne font connecter les individus entre eux, sont refuge contre ce que l'homme craint le plus : l'isolement »²⁵². L'ancrage religieux participe, selon les dires de l'essayiste, au bon fonctionnement de l'humanité.

Eu égard à ces constats, le présent chapitre tentera de réinterroger l'ensemble de l'œuvre houellebecquienne de manière à définir le fonctionnement de la foi chrétienne au sein du champ littéraire de l'auteur français et de déterminer le rôle qu'elle joue, selon ce dernier, dans la société occidentale contemporaine. Est-elle une croyance vétuste et révolue irrévocablement anéantie par la révolution de mai 68 ou, à contrario, une thérapie susceptible de sauver l'Europe de la décadence ?

²⁵² Fromm Erich, *La peur de la liberté*, op. cit., p. 26.

1- De la décadence du christianisme à l'agonie de l'Occident

La religion constitue donc pour l'âme un consensus normal, exactement comparable à celui de la santé envers le corps.
Auguste Comte.

Jalon important de la stratégie narrative, le recours aux thèmes religieux corrobore de plus la vision du monde de Michel Houellebecq : les préceptes du christianisme ne font plus partie de la mentalité occidentale. Dans l'optique des Lumières, la religion constitue un système de freinage de l'émancipation de l'homme. C'est une aliénation ou, pire encore, une servitude. L'individu, selon cette vision, est doté d'une composante fondamentale le distinguant des autres créatures et lui permettant la dignité et la liberté. Il s'agit en l'occurrence de la raison qui devrait lui ouvrir la voie du progrès à travers la connaissance et l'exercice de la science. Or, la foi et la spiritualité oppriment l'individu, multiplient les contraintes et accentuent l'obscurantisme : « Le christianisme, annonce Voltaire, est la superstition la plus infâme qui ait jamais abruti les hommes et désolé la terre. »²⁵³

La perspective marxiste rejoint celle rationaliste des Lumières en ce sens qu'elle voit dans la religion une source de souffrance pour les individus. « Soleil illusoire »²⁵⁴ selon Marx, « opium du peuple »²⁵⁵, la spiritualité paralyse les citoyens, les maintient dans l'ignorance, l'aveuglement et la dépendance tout en les empêchant de remettre en question le système dirigeant et de s'insurger contre l'injustice et la pauvreté :

²⁵³ Voltaire « *Lettre d'argence* » (11 octobre 1763), dans œuvres complètes de Voltaire, Hachette, p. 153-154.

²⁵⁴ Marx, Karl, *Contribution à la philosophie du droit de Hegel* (1843) dans *Critique du droit politique hégélien*, trad. A. Baraquin, Paris, Editions sociales, 1975, p. 198.

²⁵⁵ *Ibid.*

« Abolir la religion en tant que bonheur *illusoire* du peuple, c'est exiger son bonheur *réel*. Exiger qu'il renonce à sa situation, c'est *exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions*. La critique de la religion est donc *en germe de la critique de cette vallée de larmes* dont la religion est *l'auréole*. »²⁵⁶

La conception religieuse de Freud constitue une sorte d'enchaînement à celle de Marx tout en s'y écartant légèrement. Le psychanalyste assigne certes à la religion le statut de bourreau qui persécute l'être humain et lui ôte toute forme de liberté, néanmoins, il admet qu'elle reste, en dépit de la fascination superstitieuse qu'elle exerce, une composante bénéfique pour le psychisme humain. Elle vient, toujours selon le point de vue freudien, à la rescousse des personnes en état de « détresse, d'absence d'aide, de sans-secours, de déréliction, d'abandon »²⁵⁷. Vivre sans Dieu, quitter le paradis de la foi, débarrasserait l'humanité d'un fardeau entravant son avancement :

« Du fait qu'il ne mettra plus ses espoirs dans l'au-delà et se concentrera sur la vie terrestre, toutes ses forces ainsi libérées, il parviendra vraisemblablement à ce que la vie devienne supportable pour tous et à ce que la civilisation n'écrase plus personne. »²⁵⁸

Loin d'adhérer à ces trois visions réductionnistes du patrimoine religieux, l'idéologie de Houellebecq, semble, au contraire, appeler lucidement au retour à la foi garante de la paix et source du bien-être. Avec cette prise de position, le romancier s'inscrit dans la même lignée du philosophe polonais Kolakowski pour qui :

« L'absence de Dieu signifie la ruine de l'homme en ce sens qu'elle démolit ou prive de signification tout ce que nous avons été accoutumé à penser comme étant l'essence même de l'être humain : la quête de la vérité, la distinction du bien et du mal, la revendication de la dignité, la prétention de créer quelque chose qui résiste à l'indifférence destructrice du temps. »²⁵⁹

²⁵⁶ *Ibid.*

²⁵⁷ Julien, Philippe, *La psychanalyse et le religieux. Freud, Jung, Lacan*, Paris, Les Editions du Cerf, 2008, p. 17.

²⁵⁸ Freud, Sigmund, *L'avenir d'une illusion*, Paris, Points, 2011, p. 79-80.

²⁵⁹ Kolakowski, Leszek, *Philosophie de la religion*, Paris, Fayard, 1985, p. 273.

En effet, l'auteur de *Rester Vivant* représente, dans l'ensemble de ses œuvres, un arrière-fond religieux agonisant dans le monde occidental d'aujourd'hui. Le recours au sujet religieux contribue en fait à mettre en valeur la vision houellebecquienne concernant le caractère misérable de la condition humaine qui, toute remplie de « poursuite du bonheur » soit-elle, oblige l'individu à se contenter de joies passagères et décevantes en fin de compte.

« Quelle est la plaie du siècle, demande Théodore Fabas ? C'est le relâchement des liens sociaux, c'est le rétrécissement de la vie commune, c'est l'égoïsme sous toutes ses formes, partout et en tout. Les cœurs ne battent plus de la même manière au son des mêmes paroles, à la vue des mêmes symboles, à l'évocation des mêmes sentiments. Les intelligences ne sont unies par aucune conviction commune. L'homme ne peut plus trouver dans son semblable une fibre qui vibre à l'unisson de la sienne ; ainsi, nous devenons étrangers les uns aux autres quand nous nous ne sommes pas ennemis. Alors les sympathies, source de sentiments moraux, s'éteignent en nous ; car si nous sommes encore de la même espèce, nous nous sommes plus de la même communion, nous sommes à peine de la même patrie. »²⁶⁰

C'est en réponse à cette dislocation des liens sociaux, à cette dissolution de la communauté, à cette séparation humaine que la fiction de Houellebecq vient répondre par une mise en exergue d'une culture occidentale qui semble exclure toute forme de religiosité censée unir harmonieusement les êtres sous la bannière de l'humanisme. Dès les premières pages des *Particules élémentaires*, l'auteur suggère le déclin du christianisme, culte ancien et puissant servant à l'appréhension du monde et à l'attachement organique des êtres. Actuellement, cette religion est considérée par les Occidentaux comme une simple époque appartenant à l'Histoire et destinée à la disparition à cause du progrès technologique :

« On ne peut pas spécialement dire que les mutations métaphysiques s'attaquent aux sociétés affaiblies, déjà sur le déclin. Lorsque le christianisme apparut, l'Empire romain était au faite de sa puissance ; suprêmement organisé, il dominait l'univers connu ; sa supériorité technique et militaire était sans analogie ;

²⁶⁰ Fabas, Théodore, *Du droit d'association*, *Revue encyclopédique*, octobre-décembre 1833, p 164-165.

cela dit, il n'avait aucune chance. Lorsque la science moderne apparut, le christianisme médiéval constituait un système complet de compréhension de l'homme et de l'univers ; il servait de base au gouvernement des peuples, produisait des connaissances, décidait de la paix comme de la guerre, organisait la production et la répartition des richesses ; rien de tout cela ne devait l'empêcher de s'effondrer. »²⁶¹

Ces propos trouvent leur écho dans la pensée saint-simonienne qui stipule que « le premier christianisme a fondé la morale générale en proclamant dans les chaumières : *Tous les hommes doivent se regarder comme frères, ils doivent s'aimer et se secourir les uns les autres...* Mais leur doctrine n'a reçu qu'un caractère spéculatif ; et l'honneur d'organiser le pouvoir temporel conformément à ce divin axiome a été réservé aux industriels »²⁶². Une idée importante découle des deux propos : à cause de la science et de l'industrie, le christianisme est irrémédiablement voué à l'extinction. La fraternité, l'amour et la solidarité qui se chargeaient de relier organiquement les hommes assistent à leur effritement. C'est avant tout la dimension sociologique de la religion qui est mise en jeu, c'est-à-dire le souci d'unir les individus par des rites et des émotions partagées, des buts et des convictions communs, grâce à une éducation qui ne soit pas seulement une instruction. Pour Houellebecq comme pour Comte, la religion, loin d'être un *opium* ou une *servitude*, constitue l'infrastructure de toute société : « Comte, annonce Houellebecq, avait bien compris que la religion, sans cesser de s'intégrer à un système du monde acceptable par la raison, avait pour mission de *relier* les hommes et de *régler* leurs actes »²⁶³. Or la société moderne, selon les deux essayistes, n'est pas vraiment une société, elle se limite à un assemblage disparate de particules.

La religion est considérée à la fois vitale parce que conforme à la nature profonde de l'humain, mais absente ou tout à fait impossible maintenant que

²⁶¹ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 8.

²⁶² Saint-Simon, *Du système industriel*, in *Œuvres*, Paris, Anthropos, 1966, t. 5, p. 85.

²⁶³ Houellebecq, Michel, *Préliminaires au positivisme*, in Michel Bourdeau, Jean-François Braunstein et Annie Petit, *Auguste Comte aujourd'hui*, Paris, Kimé, 2003, p. 11.

Dieu est mort. La laïcisation croissante frappe de plein fouet la société occidentale et génère une désertion des espaces religieux et de la vie privée des individus. Dans ce sens, Jean Pierre Buvet, le prêtre d'*Extension du domaine de la lutte*, dévoile l'agnosticisme occidental via cet aveu fait au narrateur :

« Depuis mon arrivée, j'ai essayé de monter des groupes de jeunes ; aucun jeune n'est venu, jamais. Cela fait trois mois que je n'ai pas célébré un baptême. A la messe, je n'ai jamais réussi à dépasser cinq personnes : quatre Africaines et une vieille Bretonne.»²⁶⁴

Le message véhiculé par les propos est hautement symbolique : avec les derniers croyants, l'extinction de la foi est indéniable vu la réticence des jeunes à fréquenter les lieux spirituels et à s'adonner aux pratiques religieuses. En sus, la catégorie des fidèles présents à la messe est révélatrice du peu d'intérêt que les Français portent aux festivités religieuses. Grammaticalement, les trois phrases négatives trahissent manifestement l'effort vain fourni par le prêtre afin d'attirer les jeunes pour qui ces pratiques deviennent ennuyeuses et superstitieuses. La prophétie exprimée par Proust dans *La Mort des cathédrales* se trouve réalisée : « Supposons, le catholicisme éteint depuis des siècles, les traditions de son culte perdues. Seules, monuments devenus inintelligibles d'une croyance oubliée, subsistent les cathédrales désaffectées et muettes »²⁶⁵. Cette situation est presque la même décrite par Houellebecq. Proust, qui vivait à une époque où le culte était encore vivant, possédait une valeur et embrassait une population large et variée, constate de façon prémonitoire, avec l'émergence du rationalisme, le déclin de la spiritualité dans la vie des occidentaux. Voici ce qu'il stipule :

« De leurs vitraux de Chartre, de Tours, de Sens, de Bourges, d'Auxerre, de Clermont, de Toulouse, de Troyes, les tonneliers, pelletiers, épiciers, laboureurs, armuriers, tisserands, tailleurs de pierre, bouchers, vanniers, cordonniers, changeurs, grande

²⁶⁴ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 138.

²⁶⁵ Proust, Marcel, *La Mort des cathédrales*, in *Pastiches et mélanges*, Paris, Gallimard, 1971, p. 141-142.

démocratie silencieuse, fidèles obstinés à entendre l'office, n'entendront plus la messe qu'ils s'étaient assurés en donnant pour l'édification de l'église le plus clair de leurs deniers. Les morts ne gouvernent plus les vivants, oublieux, cessent de remplir les vœux des morts. »²⁶⁶

Les individus modernes ne sont-ils pas parvenus à cette situation anticipée par Proust ? Les lieux sacrés où les hommes établissent des contacts spirituels avec leur Créateur, leurs semblables et surtout avec eux-mêmes sont aujourd'hui remplacés par les centres commerciaux, les parcs d'attraction et les espaces de consommation qui occupent les dimanches modernes générant une vague d'angoisse et de dépression. Les monuments architecturaux voient leur assistance se réduire à des membres clairsemés et vieillissants et à des touristes explorateurs. Les cœurs deviennent vides et énuclées. Des événements tels que la naissance, le mariage ou la mort sont exempts de leur substance symbolique et renvoyés à leur statut purement biologique sans nul besoin de rituel commun. Fondée sur des axiomes chrétiens, la civilisation occidentale, par son exclusion de la transcendance, est, selon Houellebecq, en agonie. Dit autrement, l'impopularité du christianisme, annonce systématiquement la chute de l'Occident, constat déjà postulé par le prêtre dans les premières pages du roman :

« Notre civilisation souffre d'épuisement vital. Au siècle de Louis XIV, où l'appétit de vivre était grand, la culture officielle mettait l'accent sur la négation des plaisirs et de la chair ; rappelait avec insistance que la vie mondaine n'offre que des joies imparfaites, que la seule vraie source de félicité est en Dieu. Un tel discours ne serait plus toléré aujourd'hui. Nous avons besoin d'aventure et d'érotisme car nous avons besoin de nous entendre répéter que la vie est merveilleuse et excitante ; et c'est bien entendu que nous en doutons un peu. »²⁶⁷

En plus de la fonction de référence éthique, les valeurs du christianisme représentent une sorte de catalyseur ayant pour rôle de contrôler, d'orienter et

²⁶⁶ *Ibid.*

²⁶⁷ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 31-32.

de résister aux plaisirs terrestres considérés comme originaires des angoisses existentielles. Le délaissement de la religion suivi de la course effrénée derrière les jouissances physiques ont, par conséquent, jeté la civilisation occidentale dans un gouffre profond.

Quelques exemples tirés du corpus montrent à quel point les personnages, représentants-types des individus modernes, peinent à assimiler ou à adhérer au culte religieux. Peu attrayante et tellement ennuyeuse, la doctrine chrétienne, ne répond plus aux attentes de la modernité et aux espoirs des citoyens.

Dans *les particules élémentaires*, Bruno décide certes de se marier dans une église, de baptiser son fils et de se conformer au rituel chrétien, pourtant ses actes et ses paroles dévoilent manifestement l'incompatibilité de cette foi avec sa propre vision du monde. Preuve en est ce témoignage de sa part :

« Toutes ces histoires de péché et de pardon des péchés, et Dieu qui se réjouit plus du retour d'un pécheur que du salut de mille justes...Moi j'aurai aimé être un pécheur, mais je n'y arrivais pas. J'avais le sentiment qu'on m'avait volé ma jeunesse. Tout ce que je voulais, c'est me faire sucer la queue par des jeunes garces aux lèvres pulpeuses. »²⁶⁸

La satisfaction de l'âme, l'élan spirituel, bref, l'abstrait sont entièrement écartés du champ de vision du personnage, tout ce qui l'intéresse, conformément à l'injonction de l'Occident contemporain, c'est le plaisir charnel, la jouissance immédiate, le concret.

Lors d'une réunion d'un groupe catholique, le même personnage, surinvesti sexuellement, cède complètement aux charmes d'une certaine coréenne, au point de vouloir tromper Anne, la femme qu'il vient d'épouser. Il se démarque des considérations religieuses tenues pendant l'assemblage et jette son dévolu sur cette asiatique qu'il tente vainement de ramener à son lit. Enfanté par une société libérale, Bruno se trouve dans l'incapacité d'étouffer,

²⁶⁸ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*. P. 176.

ne serait-ce que temporairement, ses pulsions sexuelles. Une telle démarche, jadis considérée comme blasphématoire, marque clairement la dégradation du christianisme parmi les modernes peu disposés à respecter le culte religieux.

Michel de *Plateforme*, à l'instar de Bruno, juxtapose dans ses propos, sans le moindre complexe, ces deux éléments d'apparence antinomique – la sexualité et la religion – relevant du sacré et du profane : « A quoi comparer Dieu ? s'interroge-t-il. D'abord, évidemment, à la chatte des femmes ; mais aussi, peut-être, aux vapeurs d'un Hammam »²⁶⁹. Le ton comique de la phrase ajouté à l'adjonction du sublime (Dieu) au trivial (chatte), ainsi que l'emploi de l'expression hautement significative (hammam), indiquent clairement que le dogme chrétien ou toute religion confondue s'est évaporé et a perdu son estime dans le cœur et la vie des êtres jusqu'à constituer une cible sarcastique et une source d'ironie.

S'éloigner de la religion et donner libre cours aux joies bestiales n'apportent pas un soulagement psychique aux personnages houellebecquiens, loin s'en faut, ces attitudes intensifient leur vacuité existentielle et rendent impossible toute tentative de s'extraire à la pesanteur du quotidien. Le philosophe français Jean-Luc Nancy, auteur de l'essai intitulé *La Déclosion du Christianisme*, affirme sur ce point que :

« Le christianisme peut se résumer au précepte de vivre dans ce monde comme hors de lui – étant entendu que ce « dehors » n'est pas, n'est pas étant. Il n'existe pas, mais il (ou bien puisqu'il) définit et mobilise l'existence : l'ouverture du monde à – l'altérité inaccessible (et par conséquent l'accès paradoxal à ce dernier)²⁷⁰

L'analyse de ce propos montre que l'extinction du christianisme condamnerait l'homme à vivre pleinement la réalité sans pouvoir espérer s'y soustraire. Faute d'une croyance quelconque, les perspectives qui s'offrent aux personnages se réduisent aux livres (Michel de *Plateforme*), à la science

²⁶⁹ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 169.

²⁷⁰ Nancy, Jean-Luc, *La Déclosion du christianisme*, Paris, Galilée, coll. « la philosophie en effet », 2005, p. 21.

(Michel des *Particules*), à l'art (Jed de *La carte*) au sexe (Bruno), au suicide (Annabelle et Christiane). Or, la conséquence tragique de cette disparition de la spiritualité est particulièrement, dans la vision de Houellebecq, l'isolement et la solitude.

Nous avons vu que la modernité et la rationalité sont à la base de l'épuisement religieux. Quel autre événement historique aurait contribué, d'après le poète français, à cette chute du culte chrétien ?

C'est la révolution des mœurs de 1968 qui, originaire de nombreux phénomènes, le libéralisme sexuel entre autres, occasionne une transformation radicale concernant le mode de vie des individus et agit diamétralement sur leurs rapports avec la foi. Dans leur ouvrage critique *Michel Houellebecq, prophète des temps finissants*, Claire et Jaques Arènes dressent un rapprochement entre la conception houellebecquienne et l'interprétation évangélique du destin de l'humanité : « Comme dans le récit biblique de la Genèse, l'expulsion de l'Eden et concomitante de l'apparition de la convoitise qui jeta l'homme contre la femme. »²⁷¹

Ainsi, les changements qui ont eu lieu vers la fin des années soixante apparaissent comme un péché issu de la chute de l'Eden traditionnel qui gouvernait les relations entre les deux sexes, autrefois protégées par les préceptes chrétiens. Dans la conviction de Houellebecq, la métamorphose du comportement social vis-à-vis de la confession religieuse a produit cette césure idéologique et a favorisé la prééminence du matérialisme qui conduirait certainement à la décadence de l'Occident :

« Le mouvement favorable à la libération des mœurs connut d'importants succès. Le 20 mars ouvrit le premier club Vitatop, qui devait jouer un rôle de pionnier dans le domaine de la forme physique et du culte du corps. Le 5 juillet fut adoptée la loi sur la majorité civique à dix-huit ans, le 11 celle sur le divorce par consentement mutuel – l'adultère disparut du code pénal. Enfin, le

²⁷¹ Arènes Claire, Arènes Jacques, *Michel Houellebecq, prophète des temps finissants, Etudes*, 2006/6, Tome, p. 798.

28 Novembre, la loi Veil autorisant l'avortement fut adoptée...L'agnosticisme de principe de la République française devait faciliter le triomphe hypocrite, progressif et même légèrement sournois, de l'anthropologie matérialiste. Jamais ouvertement évoqués, les problèmes de *valeur* de la vie humaine n'en continuèrent pas moins à faire leur chemin dans les esprits...ils contribuèrent...à l'établissement d'un climat général dépressif voire masochiste »²⁷²

La déchéance de la foi entraîne donc l'agonie culturelle de l'Occident, l'effondrement des valeurs et le brouillage des repères. C'est un signe avant-coureur de la chute du vieux monde. Houellebecq stipule que l'existence d'un être suprême s'avère indispensable au fonctionnement optimal de la vie publique.

2- Le retour à la foi : un accès à l'humanité et à l'universalité

Profondément enracinées dans une société libérale, flottant en tant que monades dans un univers sans transcendance, perdant le sentiment de sécurité procuré via l'appartenance à une communauté, les créatures houellebecquiennes se trouvent désarmées devant la réalité quotidienne et impuissantes face aux angoisses existentielles. La croyance en un Dieu miséricordieux, en un au-delà meilleur, en une vie céleste palliative et consolatrice ayant constitué pour les sociétés traditionnelles un espoir les incitant à la patience et à la résistance, devient pour les sujets modernes une banalité, une superstition ou, pour tout dire, une pensée rétrograde et obscurantiste. La dépression, largement propagée au milieu de toutes les souches sociales et touchant toutes les tranches d'âge, résulte, selon la vision du romancier français, de l'affaiblissement spirituel et du désinvestissement religieux. Le recours à une divinité censée amortir les aléas de la vie cède la

²⁷²Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*. P.69-70.

place au progrès de la psychanalyse qui prétend reconforter les individus en état de détresse et les consoler face à l'adversité.

L'auteur de *Lanzarote* voit dans la spiritualité une composante primordiale capable de renforcer le système immunitaire de la psychologie humaine lui permettant de ressentir la quiétude et la sérénité dans un monde bouleversé par des crises tous azimuts. Conscients de cette réalité, certains personnages romanesques, en dépit de leur athéisme, vont jusqu'à exprimer, à un certain moment de leur existence, de façon on ne peut plus manifeste, leur regret de ne pas appartenir à une communauté religieuse.

Dans *La carte et le territoire*, Jed Martin, se retrouvant devant une jeune fille complètement absorbée par ses pratiques religieuses, inquiet pour l'état de santé dégradé de son père, ressent nostalgiquement le besoin de recourir à un Être suprême charitable et reconfortant :

« Arrivé sur le parvis de Notre-Dame-de-la-Gare, il [Jed] hésita, puis entra. L'église lui parut d'abord déserte, mais en avançant vers l'autel il aperçut une jeune fille noire, de dix-huit ans tout au plus, agenouillée dans une stalle, les mains jointes, face à une statue de la Vierge ; elle formait des mots à voix basse. Concentrée dans sa prière, elle ne faisait aucune attention à lui...Sa foi paraissait grande. Ça devait être bien pratique, quand même, cette croyance en Dieu : quand on ne pouvait plus rien pour les autres, demeurait la ressource de *prier pour eux*. »²⁷³

Les propos corroborent de prime abord l'idée démontrée dans le chapitre précédent concernant le renoncement des occidentaux à la fréquentation des lieux sacrés. Or, les propos renvoient indubitablement à cette nécessité instinctive contenue dans la nature humaine d'une quelconque croyance susceptible de sauver l'individu pendant les moments de détresse.

Broyé sous le poids de la solitude, l'informaticien d'*Extension du domaine de la lutte* déplore l'ennui et la tristesse ressentis à Paris pendant les dimanches lorsqu'on ne croit pas en Dieu : « Dimanche matin, je suis sorti un

²⁷³ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p.204-205.

peu dans le quartier ; j'ai acheté un pain aux raisins. La journée était douce, mais un peu triste, comme souvent le dimanche à Paris, surtout qu'on ne croit pas en Dieu »²⁷⁴. Le propos met en lumière la dimension sociologique de la religion qui se dresse farouchement contre la rivalité, la concurrence et la boulimie pour rassembler, dans un climat de solidarité, de fraternité et d'harmonie des individus socialement et racialement différents. L'appartenance à une religion constitue donc, dans le regard de Houellebecq, une adhésion à une communauté organique et une issue contre la solitude et la dépression.

Dans *Les particules élémentaires*, Bruno, après avoir recensé ses échecs tant au niveau affectif, professionnel qu'au niveau sexuel et relationnel, optera volontairement vers la fin pour une tentative de conversion au catholicisme. La nature humaine éprouve, selon Houellebecq, un besoin irrésistible de spiritualité. Le recours *in extremis* de Bruno à la foi, trahit sa lassitude des jouissances terrestres, sa prise de conscience de la fragilité des plaisirs matériels et sa volonté de quitter le monde avilissant de la compétition délétère. Se convertir c'est donc passer d'un état de peur et d'insécurité à un autre de quiétude et de tranquillité, c'est s'affranchir de la sexualité et de la bestialité pour embrasser l'altruisme et l'universalité. Le catholicisme de Bruno diminuerait probablement ses penchants hédonistes et ses pulsions libidinales, reconstituerait son rapport filial et préserverait son foyer conjugal. Du coup, la foi serait comme l'affirme Erich Fromm : « une réponse ; plus qu'un acte de foi, c'est une échappatoire au doute insupportable, ils [certains hommes] prennent cette décision non pas par dévotion, mais à la recherche de la sécurité »²⁷⁵. Le mot « réponse » paraît à cet égard plus que révélateur. C'est en réaction au désenchantement, au désespoir et à la désolation que les individus modernes décident de retrouver la voie divine. Insatisfaits dans la

²⁷⁴Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 126.

²⁷⁵ Fromm, Erich, *Religion et psychanalyse*, op. cit., p. 41.

société trop matérialiste au sein de laquelle ils évoluent, rangés par des frustrations profondes leur ôtant le goût de la vie, marginalisés par leurs semblables beaucoup plus « chanceux », les héros éprouvent la nostalgie pour une spiritualité salvatrice.

Alain Touraine, dans son célèbre ouvrage *La société post-industrielle*, expose les trois fonctions fondamentales de la religion. En plus de l'« appréhension de la destinée humaine, de l'existence et de la mort, [la foi en Dieu] permet à l'individu l'appartenance à une église, c'est-à-dire à une organisation sociale, fortement liée à la société environnante... une conduite de dépendance et de soumission de l'Homme par rapport à un ordre à la fois naturel et surnaturel auquel il doit se conformer »²⁷⁶. Dans le cas de Bruno, se convertir au catholicisme émane d'un désir intérieur de s'identifier à un groupe, de pallier l'exclusion et de remédier aux complexes existentiels.

Ainsi, incapables de profiter pleinement des offres illimitées de la société de consommation, refusant la place inférieure qui leur est réservée par rapport à des individus privilégiés, les créatures houellebecquiennes s'orientent bon gré mal gré vers la religion, dernier îlot de rédemption, afin de camoufler leur échec ontologique. Face aux mésaventures existentielles d'un occidental raté, la foi chrétienne, représente une sorte de thérapie, si occasionnelle qu'elle soit, le libérant de la réalité implacable qui le persécute.

Un point mérite d'être relevé à ce stade de la réflexion : la conception de la religion chez les deux auteurs fréquemment cités par Houellebecq, notamment, Howard Philips Lovecraft et Aldous Huxley. Pour celui-ci, dans son chef-d'œuvre *Le Meilleur des mondes*, la religion est une issue incontournable ayant servi aux anciennes générations de se débarrasser des troubles existentiels. Tantôt qualifiée de *stupéfiants* dans ce sens qu'elle diminue ou suspend carrément les sentiments de détresse et de désespoir,

²⁷⁶ Touraine, Alain, *La Société post-industrielle* (1969), Bibliothèques Médiation, 1976, p.288.

tantôt de *soma*, une drogue de fiction, un comprimé aux pouvoirs salutaires rassemblant « tous les avantages du christianisme et de l'alcool : aucun de leur défaut. »²⁷⁷

Le romancier américain, lui, taxe les religions « d'“illusions sucrées“, rendues désuètes par le progrès des connaissances »²⁷⁸. Dans les deux cas, la religion, quoique péjorativement jugée par les auteurs, se présente comme une nécessité. Son absence ne pourrait être que nocive pour la nature humaine :

« Comment, se demanda Michel dépressif, une société pourrait-elle subsister sans religion ? Déjà dans le cas d'un individu, ça paraissait difficile. Pendant plusieurs jours, il contempla le radiateur placé à gauche de son lit. En saison, les cannelures se remplissaient d'eau chaude, c'était un mécanisme utile et ingénieux ; mais combien de temps la société occidentale pourrait-elle subsister sans une religion quelconque ? »²⁷⁹

L'auteur de *Rester vivant* tient, via les propos de Michel, à souligner que la religion constitue une sorte de soutènement de toute société car, à travers l'outre-tombe qu'elle promet, elle garantit une échappatoire à la nature mortelle de l'homme. Cette nostalgie houellebecquienne envers la société religieuse est superbement exprimée par Lakis Proguidis :

« On raconte que certains oiseaux qui avaient l'habitude, dans des temps immémoriaux, de faire escale en Atlantide pour se reposer, tournent maintenant dans le ciel au-dessus de l'endroit où cette île s'est engloutie. C'est toute la logique du roman de Houellebecq : des mouvements concentriques autour de ce qui n'existe plus. »²⁸⁰

Dans *La carte et le territoire*, le commissaire Jasselin, chargé d'enquêter sur l'assassinat de Houellebecq-personnage, constate, au moment de l'enterrement de ce dernier, l'importance du culte chrétien dans l'attendrissement de la dimension tragique de la mort qualifiée dans *La*

²⁷⁷ Huxley, Aldous, *Le Meilleur des mondes* (1932), Paris, Pocket, 1988, p. 73.

²⁷⁸ Houellebecq, Michel, *H.P. Lovecraft. Contre la vie, contre la mort* (1991), Paris, *j'ai lu*, 2010, p. 13.

²⁷⁹ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 202.

²⁸⁰ Proguidis, Lakis, *L'Atelier du roman, numéro 9*.

possibilité d'une île d'« une horreur, une authentique horreur, un calvaire ininterrompu ». Voici les propos introspectifs de l'inspecteur :

« La messe en elle-même fut pour lui, comme d'habitude, un moment d'ennui total. Il avait perdu tout contact avec la foi catholique depuis l'âge de dix ans...Il devait cependant convenir que le rite lui paraissait *approprié*, que les promesses concernant une vie future étaient en l'occurrence évidemment les bienvenus. L'intervention de l'Eglise était au fond bien plus légitime dans le cas d'un enterrement que dans celui d'une naissance, ou d'un mariage. Elle était là parfaitement dans son élément, elle avait *quelque chose à dire* sur la mort – sur l'amour, c'était plus douteux. »²⁸¹

Toute l'attitude fondamentale de l'essai de Houellebecq *H.P. Lovecraft, Contre le monde, contre la vie* est retrouvée ici : le désir d'immortalité physique persiste chez l'homme qui semble viser l'éternité. Dans cette situation, la méthode traditionnelle de la représentation sexuée perpétuant, au niveau de l'espèce, une existence humaine marquée par la souffrance, est logiquement reléguée au second plan. C'est ainsi que germent les solutions transhumanistes comme substitut aux religions consolatrices face aux tribulations de la vie et à l'éminence de la mort.

Le recours à la religion, par-dessus l'aspiration à la plénitude de l'être et à la joie éternelle, apaise donc les douleurs de l'homme moderne qui « a toujours été effrayé par la mort, qui n'a jamais pu envisager sans terreur la perspective de sa propre disparition, ni même de son propre déclin »²⁸². C'est d'ailleurs l'une des raisons principales qui pousse Michel Djerzinski à s'opposer à la vision religieuse comtienne. Dans l'avant-dernier chapitre des *Particules élémentaires* intitulé « *Saorge terminus* », les deux demi-frères échangent des propos théoriques autour du corps de leur mère agonisante. Selon Michel, « ces cons hippies » ont entièrement manqué l'essence de la religion en la considérant comme une pratique individuelle basée sur la

²⁸¹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 312-313.

²⁸² Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 321.

méditation et la quête spirituelle. Michel pense au contraire que, loin de là, la religion s'inscrit avant tout dans un champ social. Il conclut sa démonstration par la citation docte de Comte : « Selon Auguste Comte, la religion a pour rôle d'amener l'humanité à un état *d'unité* parfaite »²⁸³. C'est alors que Bruno intervient en citant un mémorable : « Auguste Comte toi-même. »²⁸⁴

Quelque enfantine qu'elle soit, cette réponse permet à Bruno de souligner les limites du positivisme concernant le rapport entre religion et société : « Le moins qu'on puisse dire, est qu'il [comte] a échoué, la religion positiviste a connu quelques adeptes, très peu, puis s'est éteinte. Il n'avait peut-être pas saisi la profondeur du désir d'immortalité inscrit en l'homme. »²⁸⁵

Le drame de la modernité, dans l'optique de Houellebecq, c'est qu'elle a éradiqué la religion qui est une composante vitale convenant parfaitement à la nature profonde de l'homme. Rejetant cet héritage spirituel, l'homme occidental ne peut accepter la mort qui signifie pour lui la fin de l'existence. Dans un contexte pareil, il n'est pas suffisamment armé pour affronter l'écoulement du temps, la décrépitude et, à la perspective peu ou prou lointaine, l'anéantissement définitif des facultés vitales. Du moment que Dieu et avec lui la nature physique et spirituelle de l'Homme ont depuis longtemps disparu de l'Occident, les *particules* modernes se voient dans l'impuissance de recourir à cette alternative consistant à croire en un au-delà où ils continueront d'exister. Puisque les jouissances deviennent de plus en plus matérielles, puisque l'âme est bannie du champ de la satisfaction, le corps ne peut plus désormais représenter une entité sacrée à l'entière disposition du seul Absolu. A défaut d'élan spirituel, le corps est réifié – comme il a été expliqué dans le chapitre III – et se transforme selon l'expression de Bauman

²⁸³ *Ibid.*, p. 257.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 258.

²⁸⁵ Houellebecq, Michel, *Préliminaires au positivisme*, p. 11.

en un « récepteur de sensation »²⁸⁶. Voici comment Houellebecq conçoit la religion chrétienne :

« En effet l'anthropologie chrétienne, longtemps majoritaire dans les pays occidentaux, accordait une importance illimitée à toute vie humaine, de la conception à la mort : cette importance est à relier au fait que les chrétiens croyaient à l'existence, à l'intérieur du corps humain, d'une *âme* – âme dans son principe immortelle, et destinée à être ultérieurement reliée à Dieu. Sous l'impulsion des progrès de la biologie devait se développer au XIXe et au XXe siècles une anthropologie matérialiste, radicalement différente dans ses présupposés, et beaucoup plus modeste dans ses recommandations éthiques. »²⁸⁷

La thèse de Houellebecq pourrait être formulée comme suit : L'Occident a commis une erreur fatale et dont les conséquences seront apocalyptiques en procédant au déracinement du christianisme de la société. Vivre sans spiritualité, c'est en fait perdre une partie de l'identité, c'est renoncer à la notion de l'humanité et rompre avec l'universalité. Indispensable à la condition ontologique de l'homme, la foi maintient l'équilibre et la sécurité, procure bien-être et prospérité et neutralise la souffrance et la mortalité.

Cette première partie avait pour but d'analyser la crise du monde occidental à cause justement de l'invasion dévastatrice de la modernité. Le désenchantement, la solitude, le désinvestissement, la disparition de la scène sociale et politique mis en exergue dans le premier chapitre se veulent, selon Michel Houellebecq, les effets incontournables des grands changements historiques, politiques, sociologiques et ontologiques que le monde a connus. Les narrations de l'auteur français stigmatisent la primauté délétère de l'économique dans les relations humaines. Obsolescence des rapports sociaux, démesure de la science, dictature du commercial sur le spirituel, réification du

²⁸⁶ Bauman, Zygmunt, *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, 1995, Paris, Hachette, 2010, p. 79.

²⁸⁷ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 69.

corps, valorisation de l'esthétique, asservissement du professionnel, déliquescence morale, perte des repères, appauvrissement de la foi sont autant d'éléments qui confirment l'hypothèse spenglerienne que le monde est entré dans une phase de déclin. Le projet moderne, tel qu'il a été conçu par les Lumières, a failli à son idéal. L'homme est de plus en plus dominé, son retrait s'amplifie, ses aspirations s'effritent et le bonheur promis s'évapore avec la concurrence, la consommation et la déstabilisation. C'est une nouvelle phase qui voit le jour. Il s'agit de *L'ère du vide*, de *La vie en miettes*, de *L'amour liquide*, du *Crépuscule du devoir*, du *Soleil noir* qui mèneront inéluctablement vers *Le déclin de l'Occident*. Si dans le premier volet de cette recherche, c'est le rapport de l'homme avec la société qui a été analysé, le second tâchera de mettre le point sur son rapport avec l'Autre et l'altérité. Le politique et le social ont des retombées très précises sur l'éthique et le moral.

Deuxième partie :

**Travestissement des codes éthiques et
émergence des antivaleurs**

Pour le sociologue américain Talcott Parsons, dans son célèbre ouvrage *Economie et société*, « un système social se caractérise par un système de valeurs institutionnalisées : sa première fonction essentielle est de maintenir l'intégrité et l'institutionnalisation de ce système de valeur »²⁸⁸. Or, nous avons vu dans la partie précédente que pour Houellebecq, la notion de société, dans son acception étymologique latine *societas*, c'est-à-dire *association*, *réunion*, *communauté*, *alliance*, n'existe pas. Il s'agit tout simplement d'assemblage de particules flottantes dans un monde sans repères et sans références. L'objectif de cette partie consiste à analyser l'influence dévastatrice des changements sociohistoriques sur la préservation des modèles culturels et de cristalliser l'impact qu'exerce l'approche d'une collectivité vis-à-vis des valeurs traditionnelles dans le cheminement de la création d'une œuvre littéraire.

Les années soixante-huit, ayant été le théâtre d'un vif conflit de générations, représentent, en effet, un véritable tournant social, culturel et éthique qui renversa radicalement le système des normes jusqu'alors maintenu par quelques figures emblématiques traditionnelles et quelques références sociales. Profondément ancrés dans cet événement historique, les écrits de Houellebecq brosent un tableau lugubre de la société post-soixante-huitarde, époque au cours de laquelle, selon l'optique de notre auteur, l'Occident s'engouffre dans la déchéance sociologique et morale. Une véritable crise

²⁸⁸ Parsons, Talcott, *Economy and Society* (1956), Londres, Routledge, 1998, p. 16.

s'installe avec notamment la revendication d'une égalité inconditionnée entre les hommes et les femmes. Celles-ci appellent au droit d'une sexualité libre, fougueuse et désengagée. Le système des valeurs, la cellule familiale, le foyer conjugal, qui ont pu résister à l'invasion de la modernité, se trouvent entièrement ébranlés. Les rapports amoureux, loin d'entretenir une union salvatrice entre les êtres, révèlent une vérité scandaleuse : l'amour est devenu impossible, presque inexistant à cause de sa contamination par la loi du marché. Le don de soi, l'abnégation et le romantisme ne trouvent plus de place dans un monde régi par le calcul, le mercantile et le pécuniaire.

Dans un système qui voile les conflits générationnels, qui édulcore la lutte des classes, les tensions sociales, les relations amoureuses se transforment en un champ fertile où sont fermentées la violence et l'agressivité. La famille, démantibulée, assiste, via l'individualisme, à la dislocation de ses membres, à l'avilissement de ses principes et à la dissolution de son harmonie. Préoccupés par leur accomplissement personnel, les parents délèguent l'éducation de leurs enfants à d'autres personnes (grands-mères, baby-sitters...), ou, le cas échéant, les abandonnent complètement. Le couple s'est dérobé de ses responsabilités et inflige à sa progéniture une souillure originelle, des complexes abyssaux et des flétrissures insondables.

Père et fils ne communiquent plus, ne se voient que très rarement ou par coïncidence. Mère et fille se comprennent mal, ne partagent rien et deviennent des rivales qui se vouent une haine réversible. Les figures d'initiateur, de mentor ou de modèle s'estompent et disparaissent. Les enfants sont désormais une charge insupportable, un blocage à l'émancipation et aux jouissances. Les années soixante-huit, infantilisantes dans leurs revendications, destructrices dans leurs principes, avachissent les relations filiales et anéantissent la cellule familiale. Les amitiés, le voisinage, le bénévolat, les actions humanistes se raréfient. La concurrence économique, sociale puis sexuelle sape l'intérêt pour l'Autre, la bienveillance et la solidarité. Les gens se croisent sans se voir,

se touchent sans se rencontrer et peuplent les lieux sans les habiter. La volonté de domination, le désarroi, le désordre règnent : « Plus aucune idéologie politique, affirme Lipovetsky, n'est capable d'enflammer les foules, la société postmoderne n'a plus d'idole ni de tabou, plus d'image glorieuse d'elle-même, plus de projet historique mobilisateur, c'est désormais le vide qui nous régit, un vide pourtant sans tragique ni apocalypse »²⁸⁹. Le narcissisme, selon Houellebecq et Lipovetsky, s'attaque à la pulsion de vie (Eros), à l'équilibre psychique pour encourager le dessein de mort (thanatos).

Dans une société où la hante neutralise la sensibilité, le sexe supplante l'amour, l'intérêt détrône le lien, la spiritualité s'agenouille devant la jouissance matérielle, le suicide miroite à la fois en tant que remède logique et issue tragique.

La solitude accélère le désenchantement, le désespoir mène à la dépression puis à la folie et l'individualisme accentue la chute. Les pulsions assouvies, les corps satisfaits, les *bifurcations* terminées, la dégringolade vers la mort devient inexorable. L'ignominie quotidienne frelate les êtres faibles, l'*extension du domaine de la lutte*, désignée, selon le philosophe anglais Thomas Hobbes, par la guerre de tous contre tous, a éradiqué toute possibilité de bonheur.

La présente partie se propose d'étudier les actions des personnages de manière à expliquer les valeurs auxquelles ils tiennent, en tout cas, dans leur univers social. La fiction de Houellebecq apparaît, dès lors, comme le lieu où s'exercent et où dominent l'immoralité et la déchéance humaine. Elle constitue un espace de blasphème, de la violation délibérée des interdits, qu'ils soient d'ordres linguistique, esthétique ou moral. C'est pourquoi cette littérature est considérée comme une écriture de la transgression, une écriture des marges à travers la mise en scène de marginaux qui interagissent dans un

²⁸⁹ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 12.

univers aussi chaotique qu'inhumain. C'est dans le but de traduire cette dynamique que cette partie traitera des antivaleurs prépondérantes dans la diégèse. De l'individualisme spécieux à la mort salvatrice en passant par la dissolution des liens conjugaux, filiaux et sociaux, le constat est presque toujours le même : l'effondrement du social – analysé dans le premier volet de cette recherche – débouche inéluctablement sur l'écroulement de l'individuel et du personnel.

Chapitre I :

L'impasse dans les relations humaines à l'époque de l'individualisme narcissique

C'est à un détachement émotionnel qu'aspireraient de plus en plus les individus, en raison des risques d'instabilité que connaissent de nos jours les relations personnelles. Avoir des relations interindividuelles sans attachement profond, ne pas se sentir vulnérable, développer son indépendance affective, vivre seul, tel serait le profil de Narcisse.

Gilles Lipovetsky

Dans son célèbre essai *Histoire de l'individualisme*, le philosophe français Alain Laurent définit la notion comme suit :

« L'individualisme repose avant tout sur la conviction que l'humanité est composée non pas d'abord d'ensemble sociaux (nations, classes) mais d'individus : d'êtres vivants indivisibles et irréductibles les uns aux autres, seuls à ressentir, agir et penser réellement. Cette figure de l'individu renvoie à un état de séparation originelle qui, en rendant chaque être humain différent et unique, constitue chacun d'eux en une unité singulière (ipsité) relativement autosuffisante. »²⁹⁰

Remarquablement, cette doctrine est essentiellement basée sur une situation de séparation, mais une séparation apparemment positive. En d'autres termes, chaque individu est autonome, responsable de ses actes, acteur de sa propre vie. Il est également capable de réfléchir, de raisonner et d'agir par lui-même et pour lui-même. L'objectif premier se veut la préservation de l'individu de toute influence ou autorité extérieures à lui-même dans une perspective de liberté et d'indépendance, deux composantes hissées au rang d'idéal suprême : « l'individualisme suppose en conséquence

²⁹⁰ Laurent, Alain, *Histoire de l'individualisme*, Paris, PUF, 1993, p. 4.

une volonté continue d'émancipation des entraves extérieures s'opposant à la jouissance de la souveraineté personnelle. »²⁹¹

Toutefois, cette doctrine, à l'instar de tant d'autres, a deux issues antinomiques : favorisant la liberté et la responsabilité de chacun envers tous, elle est également susceptible d'encourager un égoïsme morbide : « Un et multiple, ajoute Laurent, l'individualisme peut tout autant donner lieu à une pratique exclusivement centrée sur un « égo » singulier qu'à la reconnaissance humaniste de la valeur absolue de chaque individu »²⁹². Eu égard à cette constatation, l'individualisme, trop centré sur le sujet singulier, ne peut être que défectueux.

Dans ce sens, il est tout à fait normal pour toute société, au cours de l'évolution de l'humanité, de vivre différentes formes d'individualisme, notamment différentes extensions du champ de la liberté individuelle, selon que cette dernière concerne le droit à la propriété, l'économie (concurrence/ libre échange...), la religion, la liberté en matière de mœurs (choix du partenaire sexuel/ tutelle familiale/ mode de conjugalité...) ou encore la liberté des comportements sociaux. Néanmoins, selon la vision de Houellebecq, l'individualisme atteint dans les sociétés occidentales son apothéose, touchant implacablement toutes les sphères et procédant à un isolement sans précédent des individus.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 5-6.

²⁹² *Ibid.*, p. 9-10.

1- Démystification de la liberté individuelle

Les démocraties contemporaines, marquées par le dépérissement des grands projets collectifs, seraient entrées dans l'ère du vide. Chacun peut désormais se consacrer tout entier à lui-même et mener une vie "à la carte".
Gilles Lipovetsky

D'un point de vue historique, la notion d'*individu* voit le jour pendant la Renaissance. Désignée comme « réalité vécue et catégorie de pensée »²⁹³, elle est unanimement reconnue aux XVIIe et XVIIIe siècles : l'individu libre et autonome constitue l'ossature de la société. Conçu au début comme une simple tendance, l'individualisme, en tant qu'idéologie, s'installe pleinement et gagne de l'importance pendant le XIXe siècle tout en suivant des courants variés. Or, il a toujours eu des détracteurs qui pressentaient son côté diabolique et prévenaient contre ses visées obscènes. Ces courants anti-individualistes s'attaquent particulièrement à l'indépendance excessive et à la liberté abusive qui ne sont pas un signe du progrès de l'humanité mais plutôt un facteur d'isolement de l'individu et une perte des références, des repères et des cultes traditionnels intrinsèques à la vie des hommes :

« [L'anti-individualisme nie] la réalité de l'individu et l'existence d'un quelconque droit naturel individuel, il affirme le caractère illusoire de la liberté individuelle intérieure (l'autonomie rationnelle) et dangereux de la liberté individuelle d'action (l'indépendance) pour cause d'atomisation du tissu social et de dissolution du lien social... [Il assimile le] le règne de l'individu à un déferlement du repli égoïste sur soi et de l'hédonisme asocial et incivique. »²⁹⁴

Mai soixante-huit représente le point culminant de cette ère anti-individualiste qui prêche comme valeurs : le retour au passé solidaire, communautaire, collectif et fraternel. Cependant, en dépit des efforts

²⁹³ *Ibid.*, p. 13.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 68.

considérables fournis, le progrès fulminant de l'individualisme ne semble nullement avoir été ralenti : « Stimulé par le progrès de l'éducation, de la consommation, de la démocratisation, de la communication du niveau de vie et des technologies, le procès d'individualisation réel n'avait jamais cessé de suivre discrètement son cours. »²⁹⁵

C'est ainsi que l'on comprend la véhémence des écrits houellebecquiens contre les événements de Mai 68 considérés, selon l'écrivain, comme des astuces voire des chimères qui prétendaient défendre une liberté communautariste alors qu'ils minaient de l'intérieur les rapports individuels, personnels et sociaux. Les changements des mœurs produits à cette époque et embrassant la vie et les comportements des individus (consommation de masse/ hédonisme/ surinvestissement de la sphère privée...) confirment les inquiétudes des anti-individualistes et dévoilent les véritables desseins du mouvement soixante-huitard qui a accéléré le processus de l'individualisation. Cette décennie est incontestablement considérée comme l'époque de la transition de la modernité à la postmodernité²⁹⁶.

A l'aube des années quatre-vingts, deux phénomènes remontent en surface pour octroyer une impulsion décisive à l'individualisme : « la montée du narcissisme dans le style de vie quotidien des individus et la réhabilitation

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 114.

²⁹⁶ Selon Lipovetsky, l'époque postmoderne renvoie « au passage lent et complexe à un nouveau type de société, de culture et d'individu naissant du sein même et dans le prolongement de l'ère moderne. » (*L'ère du vide* p. 90.) Dans cette perspective, si la modernité est marquée par un désir profond de rompre avec les traditions et le passé « c'est un culte de la nouveauté et du changement » (*Ibid.*, 91.), la postmodernité, elle, indique l'essoufflement de ce procédé car plus personne ne défend l'ordre traditionnel. Dans le même ordre d'idées, la modernité met en exergue le culte de la personnalité et par là-même le procès de personnalisation qui se verra définitivement radicalisé par la postmodernité. Le basculement de l'une à l'autre s'opère dans les années soixante avec notamment la « démocratisation de l'hédonisme » (*Ibid.*, p. 118.) et la consommation de masse. « La sphère privée, continue Lipovetsky, est livrée désormais au self-service, à la vitesse de la mode, au flottement des principes, rôles et statuts. » (*Ibid.*, p. 119.) Enfin, voici un autre extrait qui paraît définir clairement cette transition de la modernité à la postmodernité : « L'âge postmoderne est la phase cool et désenchantée du modernisme...Le développement des structures fluides modulées en fonction de l'individu et de ses désirs, la neutralisation des conflits de classes, la disparition de l'imaginaire révolutionnaire, l'apathie croissante, la désubstantialisation narcissique. » (*Ibid.*, p. 126-127.) Ne sont-elles pas les situations mises en lumière par Houellebecq dans sa prose et sa poésie ? C'est en tout cas ce que nous tenterons de démontrer dans cette partie.

du marché assorti d'une revendication de "moins d'Etat" »²⁹⁷. Dit autrement, les individus revendiquent à titre privé le plaisir, le bonheur, les jouissances matérielles, le sexe libéré, l'activité économique, la propriété etc. C'est alors un individualisme de masse qui prend forme tâchant de désocialiser l'individu et de le pousser à courir derrière la satisfaction des petites joies éphémères. C'est maintenant en soi-même que ce dernier cherche qui il est, ce qu'il veut, ce qu'il fait et ce qu'il projette de faire et non en dépendance d'un groupe ou d'une quelconque référence sociale, traditionnelle, mythique ou spirituelle. Il est question d'un individu sans appartenance, sans attachement et sans responsabilité. Toutes les revendications du mouvement soixante-huitard sont concentrées autour de la liberté personnelle et de l'indépendance privée : « Le mouvement d'émancipation féministe, la libération des mœurs sexuelles et familiales, la montée du divorce et du célibat sont autant d'expressions de la révolution individualiste qui substitue l'indépendance privée aux appartenances obligées »²⁹⁸. Il en résulte un individualisme narcissique décrit par Lipovetsky dans ses essais et par Houellebecq dans ses romans.

Afin de bien saisir les perspectives de notre corpus et sa dimension critique, il serait judicieux d'analyser ce nouveau palier d'individualisme :

« Le narcissisme désigne le surgissement d'un profil inédit de l'individu dans ses rapports avec lui-même et son corps, avec autrui, le monde et le temps au moment où le "capitalisme" autoritaire cède le pas à un capitalisme hédoniste et permissif. Un individualisme pur se déploie, débarrassé des ultimes valeurs sociales et morales qui coexistaient encore avec le règne glorieux de l'*homo economicus*, de la famille, de la révolution et de l'art ; émancipée de tout encadrement transcendant, la sphère privée elle-même change de sens, livrée qu'elle est aux seuls désirs changeants des individus. Le narcissisme inaugure, par son indifférence historique, la postmodernité, l'ultime phase de l'*homo aequalis*. »²⁹⁹

²⁹⁷ Laurent, Alain, *Histoire de l'individualisme*, op. cit., p. 109-110.

²⁹⁸ Mendel, Gérard, *54 millions d'individus sans appartenance* (1983), cité par Laurent, Alain, op. cit., p. 115.

²⁹⁹ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 56.

La propriété particulière de ce nouveau type d'individualisme appelé narcissique, c'est qu'il a amorcé ce que le sociologue français désigne par le « procès de personnalisation » :

« Le procès de personnalisation désigne la ligne directrice, le sens du nouveau, le type d'organisation et le contrôle social qui nous arrache à l'ordre disciplinaire-révolutionnaire-conventionnel ayant prévalu jusque dans les années cinquante. [...] Positivement, il correspond à l'agencement d'une société flexible fondée sur l'information et la simulation des besoins, le sexe et la prise en compte des "facteurs humains", le culte du naturel, de la cordialité et de l'humour. »³⁰⁰

La société enfante un individu « cool », libre des contraintes, jouissant de plus de liberté, de plus de choix privés possibles. Ce « procès de personnalisation » opte pour le choix d'une stratégie efficace visant son renforcement : la séduction personnalisée encouragée par la consommation de masse. L'individu est propulsé dans un monde de boulimie, de diversité et d'abondance où tout ce qui se consomme est sur mesure, « à la carte », selon l'envie et la volonté de chacun. « La séduction, ajoute l'essayiste, fonctionne en douceur en jouant la carte de la personne individuelle, de son bien-être, de sa liberté, de son intérêt propre. »³⁰¹

Outre le domaine de la consommation, la sphère privée se trouve également entraînée dans ce mouvement. L'éducation devient particulièrement relâchée et permissive, les relations familiales connaissent des tensions et des conflits, le psychologisme ambiant encourage le sujet narcissique à s'autoévaluer, à s'auto-analyser, à trouver sa propre vérité intérieure et à s'extraire définitivement de toute dépendance étrangère à lui-même.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 8-9.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 220

En définitive, ce processus débouche malheureusement sur « une opération systématique d'atomisation du social³⁰² ou d'élargissement en abîme de la logique individualiste »³⁰³. Pour dire les choses plus clairement, cette centration exclusive de l'individu sur lui-même l'isole davantage et le maintient dans la réticence quant à l'établissement d'un quelconque contact familial, social ou transcendantal. Ni l'Autre, ni la société ne compte désormais dans ses propres critères de bonheur, de choix de vie. Ce bonheur est cherché par soi-même et pour soi-même : « ...au comble du désert social se dresse l'individu souverain, informé, libre, prudent administrateur de sa vie. »³⁰⁴

Or, au terme de ce processus, ce sont les résultats inverses qui se voient récoltés ; un désinvestissement généralisé, une désocialisation de masse et un égoïsme mortifère.

Dans la vision du monde de Michel Houellebecq, cette logique individualiste déclenchera la perte de l'humain et le déclin certain de la civilisation occidentale. Loin de participer à la création d'un climat fraternel, solidaire, somme toute humaniste, cet individualisme parvient paradoxalement à séparer tragiquement les individus les uns des autres et de façon extrêmement radicale : « La dissolution progressive au fil des siècles des structures sociales et familiales, la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées, soumises au choix de chocs, agrégats provisoires de particules plus petites... »³⁰⁵. Les propos requièrent un intérêt capital puisqu'ils éclairent distinctement le titre du deuxième roman de l'auteur à savoir *Les particules élémentaires*. Le renvoi à l'individualisme

³⁰² L'expression apparaît effectivement sous la plume de Houellebecq dans *Les particules élémentaires* : « Comme la plupart des gens il [Bruno] estimait détestable cette tendance à l'atomisation sociale bien décrite par les sociologues et les commentateurs. Comme la plupart des gens il estimait souhaitable de maintenir quelques relations familiales, fût-ce au prix d'un léger ennui. » (p.155).

³⁰³ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 26.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 27.

³⁰⁵ Houellebecq, Michel, *Interventions*, entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchatelet, p. 47.

narcissique qui procède à l'isolement des êtres humains – l'expression particule désigne une chose très petite, une sorte de déshumanisation, de fragmentation – s'ajoute à la définition scientifique des particules élémentaires qui désignent les atomes, les molécules, les ions, bref les composantes les plus rudimentaires d'une matière : « nous sommes nous-mêmes composés de particules élémentaires, agrégats instables, se mouvant en permanence »³⁰⁶. Aussi, ce titre met-il l'accent sur la nature technique, mécanique et matérialiste qui caractérise l'être humain contemporain : « lecture réductionniste de l'humain à base d'hormones et de neuromédiateurs »³⁰⁷. Le progrès scientifique, l'expansion technique, selon l'auteur de *Plateforme*, uniques détenteurs de la vérité, seuls garants de stabilité et du bonheur chez les hommes, ont rendu impossible toute ontologie spirituelle.

L'auteur stigmatise explicitement dans ses écrits le concept de liberté qu'il considère comme une ruse, un leurre, « une déchirure »³⁰⁸. Il ajoute dans les propos de son porte-parole Michel Djerzinski que cette croyance selon laquelle les actions et réactions humaines sont le fruit de choix libres n'est que « le résultat d'une confusion entre liberté et imprévisibilité. Les turbulences d'un flot liquide au voisinage d'une pile de pont sont structurellement imprévisibles, nul n'aurait songé pour autant à les qualifier de *libres* »³⁰⁹. Quelque saugrenue qu'il soit, ce rapprochement ironique met en branle la question de la liberté d'un point de vue ontologique. Fondées sur la physique quantique, ces considérations tendent vers la nouvelle ontologie matérialiste qui se réalisera à la fin du roman avec notamment la création d'une post humanité désocialisée.

³⁰⁶ Entretien de Michel Houellebecq avec Nouvelles Clés, cité par Dahan-Gaida, Laurence, « *La fin de l'histoire naturelle : Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq ». Tangence, « Histoires naturelles », revue de la collection « Erudit », N° 73, automne 2003, p. 47.

³⁰⁷ Houellebecq, Michel, *Interventions*, p. 47.

³⁰⁸ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 224.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 227.

Dans *Extension du domaine de lutte*, le narrateur raille la théorie de Jean-Yves Fréhaut, un collègue de travail, concernant les « degrés de liberté ». Ceux-ci, selon ce dernier, se rapprochent de « la séduction à la carte », caractéristique latente de l'individualisme narcissique. Ils renvoient à la capacité de s'offrir la plus large palette de produits et d'articles, d'informations, de prestations et de conseils personnalisés :

« Il [Fréhaut] disait – et en un sens il le croyait vraiment – que l'augmentation du flux d'informations à l'intérieur de la société était en soi une bonne chose. Que la liberté n'était rien d'autre que la possibilité d'établir des interconnexions variées entre individus, projets, organismes, services. Le maximum de liberté coïncidait selon lui avec le maximum de choix possibles... Il comparait la société à un cerveau, et les individus à autant de cellules cérébrales, pour lesquelles il est en effet souhaitable d'établir un maximum d'interconnexions. Mais l'analogie s'arrêtait là. Car c'était un libéral, et il n'était guère partisan de ce qui est si nécessaire pour le cerveau : un projet d'unification. »³¹⁰

Une liberté séparatrice, cacophonique et démoralisatrice ne peut être que dérisoire et absurde. Le narrateur ajoute plus loin :

« Si les relations humaines deviennent progressivement impossibles, c'est bien entendu en raison de cette multiplication des degrés de liberté dont Jean-Yves Fréhaut se faisait le prophète enthousiaste. Lui-même n'avait connu, j'en ai la certitude, aucune *liaison*. Son état de liberté était extrême. »³¹¹

Manifestement, l'italique de l'expression *liaison* est plus que symbolique dans la mesure où il met le point sur la notion de la liberté à l'époque moderne : une absence de lien et d'attachement. Les occidentaux, en revendiquant une liberté sans entrave, contribuent, à leur insu, à l'accroissement d'un phénomène gravissime : la solitude. C'est ce qui explique d'ailleurs l'échec irrémédiable de tous les personnages houellebecquiens qui, ayant évolué dans une société trop libre ou libérale, ne

³¹⁰ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 40.

³¹¹ *Ibid.*, p. 43.

sont jamais parvenus à maintenir un lien. L'auteur stipule que l'unique possibilité d'atteindre le bonheur réside spécialement en un *lien*. En d'autres termes, l'homme est en lui-même et pour lui-même insuffisant. Le modeler pour le rendre le plus indépendant possible est non seulement une méconnaissance de sa nature sociale, mais encore une souffrance qu'on lui inflige³¹².

Cette époque de l'individualisme narcissique exige une mouvance perpétuelle et un désengagement radical puisque l'individu cherche constamment à s'accomplir soi-même, à évoluer et à ne pas être bloqué par une relation ou une situation qu'il ne désire pas. En sus, l'homme est focalisé sur sa propre finitude, il est préoccupé par le dépérissement corporel et par la mort. Les générations futures n'offrent aucune compensation.

Dans ce sens, la psychanalyse qui encourage les individus à se centrer sur eux-mêmes, est la cible d'une invective acerbe de la part de l'auteur. Dans *Extension du domaine de la lutte*, les femmes qui consultent des psychiatres deviennent plus égoïstes et affectivement sèches. Le narrateur constate le leurre de cette discipline et lui impute la responsabilité du divorce avec sa femme :

« Véronique était « en analyse », comme on dit...Une femme tombée entre les mains des psychanalystes devient définitivement impropre à tout usage...Sous couvert de reconstruction du moi, les psychanalystes procèdent en réalité à une scandaleuse destruction de l'être humain. Innocence, générosité, pureté... Les psychanalystes anéantissent définitivement chez leurs soi-disant patientes toute aptitude à l'amour, aussi bien mental que physique, ils se comportent en fait en véritables ennemis de l'humanité. Impitoyable école d'égoïsme, la psychanalyse s'attaque avec le plus grand cynisme à de braves filles un peu paumées pour les transformer en d'ignobles pétasses, d'un égocentrisme délirant. »³¹³

³¹² Le premier chapitre de la première partie est à cet égard important puisqu'il explicite le malheur, la souffrance et le désespoir où sombrent les personnages à cause justement de cette absence de *lien*.

³¹³Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 103.

Les propos dévoilent cette critique acrimonieuse de toute théorie fondée sur l'individualisme. Véronique avec qui le narrateur menait une vie amoureuse ordinaire, est devenue, suite à ses consultations psychiatriques, proprement invivable et outrageusement égoïste. Ceci dit, le processus d'isolement s'accroît à cause de la constitution du moi comme centre exclusif de toutes les analyses et de toutes les valeurs. Le présent à valeur gnominique appuyé par les expressions telles que « sous couvert », « en réalité », « en fait » ainsi que le double emploi de l'adverbe « définitivement », autant d'éléments qui apparentent l'énoncé à une vérité générale irréfutable visant à dévoiler une tromperie.

Vers la fin du roman, alors que le narrateur est interné dans une maison de repos, sa psychologue lui demande de « [s]impliquer, essayer de [se] centrer sur [lui] même »³¹⁴. Ce « dialogue de sourds »³¹⁵ stigmatise ironiquement la futilité voire la portée destructrice de cette focalisation excessive sur l'individu. « Mais, j'en ai un peu assez de moi-même »³¹⁶ rétorque le narrateur. Ce moi sur lequel il faudrait se recentrer est lui-même désert.

Pour Houellebecq, les individus sont cloîtrés chacun *dans leur scaphandre*. L'individu est donc perçu comme vivant dans une sorte d'autarcie, d'autisme. Voici comment Tocqueville décrit cet individualisme contemporain :

« Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leurs âmes. Chacun d'eux se retire à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres...quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche mais ne les sent pas ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui-

³¹⁴ *Ibid.*, p. 145

³¹⁵ *Ibid.*,

³¹⁶ *Ibid.*,

même, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire au moins qu'il n'a pas de patrie »³¹⁷

Ainsi, si les sociétés traditionnelles avaient tissé entre les hommes des réseaux de sens et d'affectivité, les sociétés modernes, elles, les ont systématiquement déchirés, laissant les individus dans une cruelle et angoissante solitude. L'angoisse est toujours là, mais sa cause est tout-à-fait différente. Loin d'être naturelle, elle est le produit de l'histoire.

C'est donc l'échec de l'individualité que Houellebecq met en lumière dans ses œuvres. Dans le poème en prose *Les Anecdotes* appartenant au recueil *Le sens du Combat*, le poète affirme : « L'individualité est essentiellement un échec. La sensation du moi, une machine à fabriquer le sentiment d'échec »³¹⁸. Les dernières lignes d'*Extension du domaine de la lutte* en sont également une traduction pathétique : « Je ressens ma peau comme une frontière et le monde extérieur comme un écrasement. L'impression de séparation est totale. Je suis désormais prisonnier en moi-même »³¹⁹. Les propos trahissent ostensiblement une liaison indéfectible entre l'individualisme et la séparation. L'altruisme, la solidarité et le dévouement sont les résultantes de l'unité tandis que l'individualisme provoque égoïsme, séparation et souffrance. Or, qui dit unité dit amour et la quête de l'une rejoint la recherche de l'autre. La réalité de l'amour abolirait toute séparation dans un processus d'harmonie fusionnelle. Néanmoins, l'individualisme semble marginaliser un tel acte et telle réalité – comme nous l'analyserons dans les deux chapitres consacrés à la dislocation des liens filiaux et au dépérissement des relations amoureuses – Voici la réflexion de Daniell concernant ce lien entre amour et individualisme :

« Il n'y a pas d'amour dans la liberté individuelle, dans l'indépendance, c'est tout simplement un mensonge, et l'un des plus grossiers qui se puissent concevoir ; il n'y a d'amour que dans le désir d'anéantissement, de fusion, de disparition individuelle,

³¹⁷ Tocqueville, Alexis, de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Flammarion, 1981, p. 385.

³¹⁸ Houellebecq, Michel, *Poésies*, p. 54.

³¹⁹ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 156.

dans une sorte comme on disait autrefois de *sentiment océanique*. »³²⁰

En effet, la révolution des mœurs en Occident, suivant le trajet des *Particules élémentaires*, passe nécessairement par le paroxysme de l'individualisme dans les sociétés libérales jusqu'à son effritement complet et son sacrifice fatal : Michel, le biologiste, démantèle le code génétique qui autorise la création d'une race posthumaine totalement dépourvue de la sensation individuelle. La dissociation progressive du sexe et de la procréation puis du sexe et du sentiment amoureux réduit ainsi l'amour soit à un simple divertissement soit à un seul désir charnel. Un tel diagnostic est basé sur une remarque d'ordre général : « La mutation métaphysique, ayant donné naissance au matérialisme et à la science moderne, a eu deux conséquences : le rationalisme et l'individualisme »³²¹. Ce dernier, appuyé par la compétition sexuelle et économique, donne naissance à la différenciation narcissique.

Produit de l'individualisme, le plaisir est, à l'antipode du désir, une source de souffrance. Si tous les utopistes organisaient sa satisfaction immédiate, la société « érotique-publicitaire » l'étend, l'amplifie et le maintient inassouvi. L'argent et le sexe, les deux grands fondements de la différenciation narcissique dans les sociétés libérales, apparaissent d'ores et déjà comme un précipice sans fond, marques d'un inassouvissement fatal et sans perspective.

Toutes analyses faites, face aux angoisses existentielles de la souffrance et du mal, le libéralisme, toutes formes confondues, avec son corollaire l'individualisme, s'acharnent implacablement à augmenter les souffrances humaines, les sentiments d'indignité, d'humiliation et d'aliénation issus de la séparation et de la désocialisation et assèneront le coup de grâce aux rapports de l'individu avec soi-même d'abord, puis avec l'altérité.

³²⁰Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 421.

³²¹Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 160.

2- Ailleurs et Altérité : de l'exotisme à l'érotisme

Dans son *Essai sur l'exotisme*, Victor Segalen définit la sensation d'exotisme comme : « la notion du différent, la perception du Divers ; la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même ; et le pouvoir d'exotisme comme le pouvoir de concevoir autre »³²². Dès lors, l'exotisme se veut la recherche d'un lien, d'une proximité ou tout simplement d'un contact avec l'altérité, avec ce qui est autre. L'exote est continuellement à la recherche d'une différence culturelle, d'un choc civilisationnel dans le but de fructifier son univers mental et ses conceptions expérimentales, de découvrir d'autres peuples et de connaître d'autres traditions. Loin de répondre à un simple besoin de distraction, l'exotisme se propose avant tout comme une volonté, un choix d'évasion. Or, nous avons vu dans le chapitre précédent que l'individualisme narcissique, qui a connu son point culminant en Europe, a tué chez l'être humain tout appétit d'établir un contact, ni avec l'Autre, ni avec lui-même.

Selon Segalen, c'est la volonté de sortir d'une Europe malade et agonisante qui est le plus souvent à l'origine de toute inspiration exotique. Nombreux sont les écrivains qui ont fait de leur voyage une occasion leur permettant de s'évader de leur condition d'hommes occidentaux : Loti, Lamartine, Chateaubriand, Flaubert pour ne citer que ceux-là. Michel Houellebecq, lui, met également en scène des héros qui éprouvent le désir de quitter un Occident corrompu, fade et factice. Convaincus de la banqueroute effective de l'Europe, fervents contestataires du mode de vie occidental, les personnages sont à la recherche d'un style de vie alternatif. Toutefois, la puissance dévastatrice de l'individualisme les enfonce profondément dans la décadence européenne. Michel de *Plateforme*, après l'assassinat de Valérie, finit par constater non sans regret :

³²² Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme*, A. Fontfroide, Bibliothèque artistique et littéraire, 1955, p. 23.

« Jusqu'au bout je resterai un enfant de l'Europe, du souci et de la honte ; je n'ai aucun message d'espérance à délivrer. Pour l'Occident je n'éprouve pas de haine, tout au plus un immense mépris. Je sais seulement que, tous autant que nous sommes, nous puons l'égoïsme, le masochisme et la mort. Nous avons créé un système dans lequel il est devenu simplement impossible de vivre ; et, de plus, nous continuons à l'exporter. »³²³

A l'instar des écrivains exotiques, Houellebecq exploite la piste du voyage pour mettre le point sur la réaction de ses personnages face à l'Autre, à l'Etranger, au Différent, les éléments constitutifs intrinsèques à l'exotisme.

Quelle est la nature particulière de l'exotisme houellebecquien ? Quelle est sa conception de la vie orientale ? Quelle image véhicule-t-il des populations non européennes ? Bref, comment l'homme occidental contemporain, selon la vision du monde de Houellebecq, appréhende-t-il l'Autre (Arabe/Musulman/Nègre...) ?

Personne ne peut nier le gémissement de Houellebecq devant l'invasion de la civilisation occidentale par le monde oriental ; cependant, ses personnages, taxés d'un individualisme exacerbé, affichent une insensibilité embarrassante devant la splendeur des pays visités. Leur conception est aveuglée par les écrans livresques (les guides touristiques), les filtres littéraires (les romans) et les paravents informatiques (les sites internet) qui les empêchent de voir l'authenticité des personnes, objets ou lieux qui les entourent. Ainsi, l'inspiration exotique exige de la part de l'exote une certaine attitude mentale tolérante envers l'étranger. A l'instar de Segalen, l'écrivain français Jean-Marc Moura définit cette inspiration exotique comme suit : « L'exotisme est une écriture de l'altérité, tentative paradoxale de décrire ce qui est l'autre de la culture européenne et d'en exalter simultanément l'irréductible distance »³²⁴. A lire attentivement les propos, deux idées primordiales sont à déduire de l'exotisme : la recherche de l'altérité et la

³²³ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 369.

³²⁴ Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Dunod, Paris, 1992, p. 31.

relativisation de la culture occidentale. Or, dans les œuvres étudiées, peu, sinon aucune place n'est laissée à l'Autre. Tous les personnages affichent ostensiblement des traits de caractère xénophobes voire racistes.

Représentant une idéologie fondée sur l'idée qu'il existe une hiérarchie entre les groupes humains, le racisme est une attitude d'hostilité systématique à l'égard d'une catégorie déterminée de personnes. Le fond commun des deux idées est clairement le refus de l'autre, son exclusion. Il s'agit également d'un facteur qui montre que l'amour manque au rendez-vous dans l'univers romanesque de Houellebecq. C'est du moins ce qui se dégage de sa description de certaines catégories ethniques, l'Arabe entre autres.

Ennemi farouche de l'Occident, l'Arabe est représenté par sa brutalité, son fanatisme, sa stupidité et sa propension au mensonge et à l'hypocrisie. Les frères d'Aïcha dans *Plateforme* regroupent en leurs personnes tous les traits négatifs proliférés à l'encontre de l'homme arabe d'autant plus que leur description émane de leur propre sœur :

« Je n'ai rien à attendre de ma famille, poursuivait-elle avec une colère rentrée. Non seulement ils sont pauvres, mais en plus ils sont cons. Il y a deux ans, mon père a fait le pèlerinage à La Mecque ; depuis il n'y a rien à en tirer. Mes frères, c'est encore pire : ils s'entretiennent mutuellement dans leur connerie, ils se bourrent la gueule au pastis tout en se prétendant les dépositaires de la vraie foi, et ils se permettent de me traiter de salope parce que j'ai envie de travailler plutôt que d'épouser un connard dans leur genre. »³²⁵

Cette haine pour l'Arabe n'est, en fait, qu'une aversion surtout pour son culte religieux en l'image de l'Islam. Cette religion, selon l'idéologie des protagonistes mais aussi et surtout de leur créateur, via les principes et les valeurs imposés par le Coran, est incompatible avec les normes occidentales qui prêchent libéralisme et permissivité. Les penchants radicaux de ce culte s'opposent fermement aux fondements républicains de l'Occident. La cohabitation de ces deux systèmes antipodaux conduira certainement, selon

³²⁵Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 29-30.

l'auteur français, au choc des valeurs antinomiques puis à la violence et à la brutalité. Ce qui est notamment révélé par les propos précités : la femme, d'après le père et les frères d'Aïcha, devrait s'abstenir de travailler pour se consacrer au mariage et à l'entretien de son foyer, d'où l'agressivité verbale d'abord et physique après.

Le pluriculturalisme, selon l'auteur des *Particules*, empêche la coexistence harmonieuse des différents sujets sociaux dont la vision du monde idéologique, politique ou religieuse freine leur intégration totale. Les proses houellebecquiennes vitupèrent brutalement le flux migratoire des musulmans qui, du fait même de leur croyance religieuse, représentent une menace et un danger éminent pour les pays d'accueil. La présence massive de cette religion rétrograde, obscurantiste et agressive, selon ses propres termes, créerait un schisme au sein du corps social qui ne s'en acquitterait qu'à travers l'acculturation des musulmans. Du coup, les interférences ethno-religieuses seraient, toujours selon la perspective du prosateur, les causes premières de la fragilité et de l'instabilité de la vie publique et de son fonctionnement optimal.

Les femmes arabo-musulmanes, quant à elles, sont traitées différemment. Si les hommes adeptes des cultes musulmans sont brutaux, cons et barbares, les femmes de ce même culte sont présentées de façon laudative via leur attractivité érotique. Elles bénéficient de la part des différents protagonistes d'une sympathie à laquelle les mâles n'ont pas droit. Le portrait que réserve Bruno à Adjila, une jeune « beurette » de sa classe, est particulièrement appréciatif : « très jolie, très fine... sérieuse, un visage intelligent et doux »³²⁶. Il en est de même pour Aïcha dans *Plateforme*, une femme ambitieuse exprimant sa volonté de gravir les échelles sociales par ses études et son travail. Afin de mieux mettre en exergue les qualités de ces jeunes femmes, les récits les peignent comparativement avec leurs

³²⁶Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 196.

congénères masculins. Dans ce sens, si Aïcha est entourée de « cons » et de « connards », Adjila, elle, vit au milieu de « brutes et d'assassins ».

Néanmoins, ces jeunes femmes, malgré toutes les bonnes qualités qui leur sont attribuées, se trouvent brutalement réduites à une seule fonction : un objet sexuel à consommer :

Adjila : « Quand elle retournait à sa place, je voyais son petit cul moulé dans son jean. Elle me plaisait tellement que j'ai arrêté les putes. J'imaginai ma bite pénétrant dans la douceur de ses longs cheveux noirs. »³²⁷

Aïcha : « Je parvenais à éprouver une certaine attraction pour le vagin des musulmanes » ; « je m'endormis tout de suite, et je rêvais d'une beurette qui dansait dans le métro. Elle n'avait pas les traits d'Aïcha... Elle se mit à quatre pattes sur le sol, releva sa minijupe ; elle ne portait rien en dessous. Sa vulve était accueillante, entourée de poils très noirs, comme un cadeau ; je commençai à la pénétrer. »³²⁸

Une prostituée : « J'optai pour une Marocaine qui ne pouvait guère avoir plus de dix-sept ans ; ses gros seins étaient mis en valeur par le décolleté. »³²⁹

Le désir de possession sexuelle de la femme arabo-musulmane, conjointement allié à la haine de l'homme du même culte et de la même culture, marquent ouvertement cette perception de l'altérité chez Houellebecq. Haïr farouchement les mâles sous prétexte qu'ils présentent une menace pour l'Occident mais tolérer la présence de leurs femelles juste parce qu'elles représentent un corps sexuel attractif, est, selon un nombre important de critiques, un racisme sexiste. Eliminer l'homme arabe (père/frère/époux), gardien intransigeant du vagin de la si désirable femme indigène, apparaît comme un acte de xénophobie paroxystique.

Si l'Arabe constitue une altérité exécrationnelle par sa violence, son ignorance et sa stupidité, les Nègres, eux, sont haïs pour leur virilité et leur

³²⁷ *Ibid.*, p. 196.

³²⁸ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 27 et 86.

³²⁹ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 306.

capacité érotique optimale. En tant que singes évolués, selon le jugement de Bruno, ils menacent les Européens dans ce qui constituent le pivot de leurs complexes, en l'occurrence la sexualité. Lorsque Bruno parle de Ben, un élève de sa classe, il en délivre une image animalière : « il se frappait la tête, il se grattait les oreilles, il mastiquait son chewing-gum. Qu'est-ce qu'il pouvait bien comprendre ce petit singe ? »³³⁰. Cette attitude traduit clairement les sentiments de mépris et de haine que Bruno éprouve vis-à-vis de son élève noir, et, par conséquent, son racisme à outrance. Fédérateurs de la déchéance, les Noirs menacent la civilisation occidentale ainsi qu'il s'exprime dans ce passage : « C'est ainsi que devait finir la civilisation occidentale, se prosterner à nouveau, devant les grosses bites, tel le babouin *hamadryas*. »³³¹

Ces réflexions lui viennent après la lecture d'un passage de Proust :

« La pureté d'un sang où depuis plusieurs générations ne se rencontrait que ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire de France avait ôté à sa manière d'être tout ce que les gens appellent "des manières", et lui avait donné la plus parfaite simplicité »³³²

En étudiant ce passage, Bruno se rend compte qu'il fait partie de la même classe que Ben. Sa xénophobie est, dès lors, exacerbée comparativement à celle de Lovecraft dont parle davantage Houellebecq dans le roman éponyme : « C'est la haine, brutale, de l'animal pris au piège, contraint de partager sa case avec des animaux d'une espèce différente, et redoutable »³³³. Le choix de ce passage proustien est hautement révélateur du pur racisme et de l'hostilité entre les races. Bruno découvre, à ses dépens, que les formes de distinction, si subitement décrites par Proust, n'ont aucune portée aujourd'hui et que les seuls paramètres de différenciation demeurent le sexe et l'argent.

³³⁰Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 192.

³³¹ *Ibid.*

³³² *Ibid.*

³³³Houellebecq, Michel, *H.P. Lovecraft*, p. 129.

Selon toute vraisemblance, cette rivalité de mâles qui s'engage entre Bruno et Ben montre lucidement que les êtres contemporains, trop individualistes, rejettent toute forme d'altérité. Dans le pamphlet présenté à l'Infini pour publication, Bruno écrit ces quelques lignes amplement significatives : « Nous envions et nous admirons les Nègres parce que nous souhaitons à leur exemple redevenir des animaux, des animaux dotés d'une grosse bite et d'un tout petit cerveau reptilien, annexe de leur bite »³³⁴. Cette animosité véhémente est, de cette manière, basée sur l'envie, la concurrence et la peur engendrées par des fantasmes libidinaux. Michel Schneider affirme à ce titre : « Le racisme est toujours une peur sexuelle, une phobie de l'autre doté par le fantasme des moyens de puissance (sur le versant masculin) ou des capacités de jouissance (sur le versant féminin) dont on se sent soi-même dépossédé »³³⁵. Il ressort dès lors que le rejet de l'altérité nègre est souvent sous-entendu par un préjugé ou un stéréotype. Bruno définit les rapports entre les races. Selon lui, haïr les nègres est permis, autorisé et banal car leur race n'est pas tolérée dans la société occidentale.

« Le racialiste, affirme Todorov, ne se contente pas d'affirmer que les races sont différentes ; il les *croit* aussi supérieures ou inférieures les unes aux autres, ce qui implique qu'il dispose d'une hiérarchie unique des valeurs d'un cadre évaluatif par rapport auquel il peut porter des jugements universels. La chose mérite étonnement, car le racialiste qui dispose de cadre unique est celui-là même qui a renoncé à l'unité de l'humanité. Cette échelle des valeurs est dans la plupart des cas, d'origine ethnocentrique : il est très rare que l'ethnie à laquelle appartient l'auteur racialiste ne se trouve pas au sommet de la hiérarchie. Sur le plan des qualités physiques, le jugement de préférence prend facilement la forme d'une appréciation esthétique : ma race est belle, les autres sont plus ou moins laides. Sur celui de l'esprit, le jugement concerne les qualités tant intellectuelles (les uns sont bêtes, les autres

³³⁴Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 195.

³³⁵ Schneider, Michel, cité par Murielle Lucie Clément, *Sperme et sang*, op. cit., p. 40

intelligents) que morales (les uns sont nobles, les autres bestiaux. »³³⁶

Bruno possède toutes les supériorités raciales contenues dans le passage, à savoir la couleur, l'intelligence et la noblesse, mais il est dénué de celle qui est puissamment affirmée dans le monde moderne : la sexualité.

Toutes analyses faites, cette perception pessimiste des relations intercommunautaires provient essentiellement de l'anti-sociabilité des créatures houellebecquiennes qui sont, selon l'observation de Sabine Van Wasemael, « xénophobes pas tellement par conviction, mais parce qu'ils sont impuissants et nourrissent une haine profonde contre l'être humain. Ils sont misanthropes et donc aussi racistes »³³⁷. Ainsi exprimé, le spectre du racisme émane particulièrement de leur individualisme les éloignant de tout être humain.

D'autres images, présentées pêle-mêle dans les œuvres, montrent ce regard simpliste, réductionniste et dépréciatif de l'Autre. Ainsi, le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* incite Tisserand à tuer le Nègre rencontré dans la discothèque d'Escale. Il évoque également avec horreur les actes terroristes perpétrés par les Arabes dans les banlieues parisiennes. Rudi, dans *Lanzarote*, viole impitoyablement et sans le moindre remords une fille marocaine âgée de onze ans et considère que l'Islam est une religion qui « offre des solutions monstrueuses et rétrogrades »³³⁸. Michel des *Particules* estime que toute l'humanité doit disparaître pour donner naissance à une nouvelle espèce asexuée, immortelle et uniraciale et Michel de *Plateforme*, un quadragénaire névrotique, ressent une peur atavique de l'Autre. Dressant des propos sarcastiques sur les arabes, il rêve d'en tuer un. Tous xénophobes, ces personnages ne sont en effet attirés que par le

³³⁶ Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, 1989, Paris, Seuil, 1992, p. 134.

³³⁷ Wasemael, Sabine Van, *Le roman transgressif contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 177.

³³⁸ Houellebecq, Michel, *Lanzarote*, p. 69.

dépaysement le plus superficiel et s'abstiennent de fournir le moindre effort pour accepter l'autre et pénétrer sa culture et sa civilisation, bref, ils se sentent étrangers à la diversité exotique dont parle Segalen. Ce dernier signale que les formes de l'inspiration exotique sont affectées par ce qu'il nomme « la disparition de la géographie ».

Par ailleurs, les métamorphoses technologiques, informatiques et architecturales qui touchent le monde du XX^e siècle ont mené à la réduction de la diversité et, par voie de conséquence, à la perte de l'authenticité des civilisations non occidentales. Il s'agit, pour Segalen, d'un véritable processus d'uniformisation du monde qu'il appelle entropie : « La tension exotique du monde décroît, l'exotisme source d'énergie mentale, esthétique ou physique décroît... Le Divers décroît. Là est le danger terrestre. »³³⁹

Si l'exotisme authentique, tel qu'il a été conçu par les voyages des exotes, s'intéresse avant tout aux civilisations archaïques qui ne sont pas encore touchées par le modernisme occidental, s'il affiche sa fascination pour la vie traditionnelle, les exploits du passé, la valorisation des survivances des cultes anciens, l'exotisme houellebecquien se présente comme dégradé, stéréotypé et fade via la consommation touristique. Les voyages de Michel de *Plateforme* se réduisent à une parenthèse ludique et une aventure purement et simplement érotique. L'Ailleurs est banalisé, commercialisé, le Divers est déchu, affaissé et les pays du tiers monde visités deviennent une terre propice à exploitation touristique et sexuelle. Dans ce monde en voie d'occidentalisation généralisée, l'aventure, le voyage et l'exploration se font de plus en plus rares alors que le cosmopolitisme triomphe. Le monde entier finira par être infesté par les habitudes occidentales et toute perspective de dépaysement serait impossible.

³³⁹ Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme*, op. cit., p. 76-78.

La Thaïlande est une destination idéale pour les protagonistes qui s'y orientent, non pas pour la découverte des zones nouvelles et des cultures différentes, mais surtout pour déguster une « sexualité intacte ». C'est en touristes sexuels que Michel et ses congénères choisissent ce pays. En véritable colon, Michel n'explore que les maisons de prostitution et les pratiques libidinales de cette terre pauvre. C'est dans ce sens que Jean Yves, approuvant les idées de Michel, consent à l'implantation des clubs spécialisés pour satisfaire les besoins charnels des occidentaux. Il s'agit d'un véritable processus d'instrumentalisation de l'Autre. L'exploitation d'une altérité nécessaire paraît pour les protagonistes acceptable et rentable. Aucun effort de pénétration de la civilisation orientale, aucune tentative de contact avec une altérité différente. Les observations du narrateur sont hâtives et donc, incomplètes et fallacieuses. La couleur locale est totalement absente de ses constatations qui, si elles ne sont pas d'ordres sexuel et bestial, se trouvent creuses et insensées :

« Mon premier voyage, avance Robert, un compagnon de voyage de Michel, fut pour la Thaïlande ; tout de suite après, je suis parti à Madagascar. Depuis, je n'ai jamais baisé avec une Blanche, je n'en ai même plus jamais éprouvé le désir. Croyez-moi, ajouta-t-il, la bonne chatte douce, docile, souple et musclée, vous ne la trouverez pas chez une Blanche ; tout cela a complètement disparu. »³⁴⁰

Eu égard à ces considérations, le roman *Plateforme* décrit crûment le passage de l'exotisme à l'érotisme, de la surévaluation de l'identité à la surexploitation de l'altérité. Le lecteur assiste à l'épuisement de la sensation exotique, à la dégradation du Divers et au rejet du Différent. Or, cet individualisme morbide, qui infeste brutalement les rapports avec l'Autre, est accentué de façon plus rude dans les relations filiales et conjugales.

³⁴⁰ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 119.

Chapitre II :
La dislocation des liens filiaux

Il subsiste dans une certaine mesure, des
familles
Etincelles de foi au milieu des athées
Etincelles d'amour au fond de la nausée
Michel Houellebecq

Considérée comme un terrain fertile où s'exercent et où prévalent l'immoralité et la déchéance humaines, la fiction de Houellebecq se veut la représentation paroxystique du blasphème, de la violation délibérée des interdits linguistiques, esthétiques et moraux. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle cette littérature est qualifiée de transgressive parce qu'elle enfreint, de façon violente, les codes éthiques à travers la mise en scène des personnages marginaux qui interagissent dans un univers aussi chaotique qu'inhumain. C'est dans le but de traduire cette dynamique que ce chapitre traitera la décadence de la structure familiale originaire du désenchantement décrit dans les œuvres du corpus.

Si la période de l'enfance permet encore l'insouciance et le bonheur, si elle représente le Paradis perdu de l'innocence, de l'amour et de la sérénité, le passage à l'âge adulte s'accompagne d'une plongée irrémédiable dans le marasme et la morosité desquels les personnages ne parviennent jamais à s'en tirer.

Alors que la modernité d'après-guerre prônait le dépassement de soi et la promotion sociale, celle de la fin du siècle prêche, dans une perspective de continuité, l'individualisme incarné dans les divertissements, les voyages, le sport, la santé et les jouissances et inaugure, par la même occasion, le démantèlement tragique de la cellule familiale. Sous l'égide du consumérisme, sous l'impulsion du libéralisme, la notion du devoir ploie devant un égoïsme destructeur et la culture de la responsabilité fléchit face à

un narcissisme morbide. En découle un monde déstructuré, dépouillé de ses liens ancestraux, de ses repères moraux et de son poids ontologique. Voici les propos de Lipovetsky à cet égard :

« L'idéal moderne de subordination de l'individuel aux règles rationnelles collectives a été pulvérisé... Sans doute le droit d'être absolument soi-même, de jouir au maximum de la vie est-il inséparable d'une société ayant érigé l'individu libre en valeur cardinale et n'est-il qu'une ultime manifestation de l'idéologie individualiste ; mais c'est la transformation des styles de vie liée à la révolution de la consommation qui a permis ce développement des droits et désirs de l'individu... Vivre libre sans contrainte, choisir de part en part son mode d'existence : point de fait social et culturel de notre temps. »³⁴¹

C'est en effet cette liberté individuelle excessive, cet affranchissement des contraintes sociales et religieuses qui sont à la base de l'incurie familiale effroyablement remarquable dans la fiction de l'auteur français.

Ainsi, une société est intrinsèquement fondée sur les rapports sociaux qu'entretiennent ses membres. Ces rapports relationnels sont formulés dans le roman à cette différence près qu'une fiction romanesque n'est pas une société autonome, mais fonctionne grâce au contrat de lecture entre l'auteur et le lecteur. Chez Houellebecq, les protagonistes vivent des aventures banales, sans grands cas de conscience. Pour mettre en exergue cette incurie, une étude profonde des sentiments des personnages pour leurs semblables s'avère nécessaire. Existe-t-il une certaine forme d'amour dans leur relation ? Par amour, c'est généralement une disposition favorable à l'affectivité qui est indiquée. Selon *le Petit Robert*, d'autres sentiments se rallient à celui de l'amour : la tendresse, l'attachement, la charité, la fraternité, le dévouement, le don, la solidarité pour ne citer que ceux-là. Ainsi, la décomposition familiale tire argument de ce qui génère de nombreuses dérives et déviances au sein du foyer. Dès lors, chez Houellebecq, cette incurie se traduit par

³⁴¹ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 10.

l'effondrement de la cellule familiale de telle sorte que cette étude passera par l'analyse des liens de sang et des types d'amour qui s'y dégagent.

1- Le naufrage du vaisseau mère-famille

Michel Houellebecq conçoit la libération de la femme comme la source « de la dissolution du couple et de la famille, c'est-à-dire des dernières communautés qui séparaient l'individu du marché »³⁴² et comme « une catastrophe humaine »³⁴³. En effet, les sociologues s'accordent unanimement sur le fait que cette libération a propulsé la femme dans le *domaine de la lutte*, jadis consacré à l'homme altérant les valeurs féminines « classiquement empreintes d'altruisme, d'amour, de compassion, de fidélité et de douceur »³⁴⁴. D'ailleurs, les femmes idéales qui ont sacrifié leur vie à leurs familles dans les trames romanesques ne sont autres que les grands-mères tendres et protectrices. Rêve régressif d'un retour à une répartition des fonctions traditionnelles rendues caduques par le féminisme ? Conservatisme soupçonneux ? Probablement. Cependant, là ne réside pas, évidemment, l'importance du propos. Une lecture attentive des œuvres du corpus montre clairement que la femme, via la sublimation de la grand-mère, représentait, depuis toujours, une figure symbolique servant à maintenir un certain équilibre harmonieux au sein de la famille. Désormais, plus personne n'assure cette unité. L'évolution de la hiérarchie des valeurs infecte l'attitude des occidentales envers la maternité et les encourage à s'insurger contre ce rôle archétypique ayant, depuis des siècles, entravé leur épanouissement personnel.

Dans la vision du monde de l'écrivain, la révolution féminine de Mai soixante-huit aurait un impact funeste sur le psychisme des enfants

³⁴² Houellebecq, Michel, *Interventions*, p.117.

³⁴³ *Ibid.*

³⁴⁴ *Ibid.*

d'aujourd'hui représentés comme victimes déplorables du mode de vie trop permissif mené par leurs parents. Via sa propre expérience d'enfant délaissé, Houellebecq développe, dans son œuvre, une théorie dénonciatrice d'un féminisme fédérateur de transformations irréversibles qui menacent, de façon sérieuse, l'institution familiale et risquent d'avoir des suites apocalyptiques sur l'avenir de l'humanité.

Dans un monde capitaliste gagné par le malaise, l'angoisse et la solitude, l'enfance est présentée, de manière récurrente, comme la seule époque où l'homme connaît l'innocence et peut véritablement aspirer à la joie et à la quiétude. L'entrée dans l'âge adulte est une rupture qui jette les personnages dans l'univers douloureux et ingrat de la séduction et de la lutte. Dans les *Particules élémentaires*, Michel fait le même constat alors qu'il regarde, trente ans après, une photographie de lui :

« Assis sur son pupitre, l'enfant tenait un livre de classe ouvert à la main. Il fixait le spectateur en souriant, plein de joie et de courage ; et cet enfant, chose incompréhensible, c'était lui. L'enfant faisait ses devoirs, apprenait ses leçons avec un sérieux confiant. Il entrait dans le monde, il découvrait le monde, et le monde ne lui faisait pas peur ; il se tenait prêt à prendre sa place dans la société des hommes...

Pendant plusieurs jours Michel garda la photo à portée de la main...Le temps est un mystère banal, et tout était dans l'ordre, essayait-il de se dire ; le regard s'éteint, la joie et la confiance disparaissent. »³⁴⁵

Deux champs lexicaux antinomiques cohabitent dans les propos. Celui du bonheur simple (joie/ souriant/ courage...) qui contraste avec celui de l'angoisse (mystère/ s'éteindre/ disparaître...). Ce qui montre que *l'entrée dans le monde* ne peut se faire que dans la souffrance et la peur. L'enthousiasme qui anime l'humain pendant l'enfance *s'éteint* une fois face à l'implacabilité de la réalité sordide où il est éjecté. La confiance cède au

³⁴⁵ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 23.

mystère et le sérieux s'incline devant la banalité de l'existence. Tout est dans l'ordre de l'inéluctable.

L'enfance solitaire de Michel est marquée par une première séparation avec ses parents, mais elle est heureuse. Il mène une vie douce et agréable avec sa grand-mère paternelle, se passionne prématurément pour la lecture et les sciences et vit un bonheur simple voire utopique au milieu de la nature, dans l'insouciance du temps limité imparti à l'homme³⁴⁶ : « l'éternité de l'enfance est une éternité brève, mais il ne le sait pas encore »³⁴⁷. Trop réservé, peu enclin au contact humain, Michel s'isole. L'unique personne autorisée à l'approcher est Annabelle avec qui il partage des moments d'innocence et d'amour. Bruno, quant à lui, passe une grande partie de son enfance chez ses grands-parents maternels et connaîtra un bonheur similaire :

« Lui-même [Bruno], âgé de quatre ans, pédalant de toute ses forces sur son tricycle à travers le corridor obscur, jusqu'à l'ouverture lumineuse du balcon. C'est probablement à ces moments qu'il avait connu son maximum de bonheur terrestre. »³⁴⁸

Les angoisses et les souffrances succèdent aux choix fallacieux, aux responsabilités encombrantes, à la prise de conscience des faiblesses et de l'inaptitude à vivre. Par son rejet égoïste de ses deux enfants, Janine Ceccaldi³⁴⁹, la génitrice de Michel et de Bruno, incarne l'idéal destructeur de la liberté individuelle, renonce à ses devoirs maternels et ballote, implacablement, sa progéniture dans la frustration et la honte.

C'est une brillante étudiante en médecine lorsqu'elle rencontre en 1952 Serge Clément, le futur père de Bruno, lui-même spécialisé en chirurgie esthétique :

³⁴⁶ La première partie est symboliquement intitulée « Le royaume perdu » suivie d'une deuxième titrée « Les moments étranges ».

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 32.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 39.

³⁴⁹ Force est de constater la similitude de ce nom avec celui de la mère de Houellebecq qui, lui aussi, a énormément souffert de l'abandon parental. C'est en fait sa propre histoire qu'il raconte dans ce roman. Pour connaître profondément la biographie de cet auteur, l'excellent ouvrage de Michel David, *La mélancolie de Michel Houellebecq* est incontournable.

« Les deux époux formaient alors ce qu'on devait appeler par la suite "un couple moderne", et c'est plutôt par inadvertance que Janine tomba enceinte de son mari. Elle décida cependant de garder l'enfant ; la maternité, pensait-elle, était une de ces expériences qu'une femme doit vivre ; la grossesse fut d'ailleurs une période plutôt agréable, et Bruno naquit en mars 1956. Les soins fastidieux que réclame l'élevage d'un enfant jeune parurent vite au couple peu compatibles avec leur idéal de liberté personnelle, et c'est d'un commun accord que Bruno fut expédié chez ses grands-parents maternels à Alger. A l'époque, Janine était de nouveau enceinte ; mais, cette fois, le père était Marc Djerzinski. »³⁵⁰

Représentant la première génération ayant désiré et provoqué des changements de mœurs irrévocables dans la société française où il est désormais, selon la thèse de Houellebecq, impossible de vivre heureux, Janine constitue un cas d'analyse approfondie puisqu'elle est l'une des premières *mères* s'étant manifestement dressée contre le lien filial au profit de ses penchants individualistes. La maternité de cette femme, d'après l'extrait précité, constitue une simple *expérience* qui sert à enrichir son parcours personnel, loin de tout sentiment d'amour ou d'altruisme. Avoir un enfant n'a désormais de sens que comme une aventure amusante qu'il faudrait vivre pour pouvoir la raconter. S'occuper d'un individu qui n'est pas *soi* ne présente aucun intérêt, d'où l'emploi péjoratif de l'expression « expédié » qui apparente l'enfant à une sorte de marchandise indésirable de laquelle il faudrait se débarrasser. En outre, le terme « élevage » souligne la déshumanisation des rapports parents-enfants et le fardeau que ces derniers représentent désormais. Le néant de tout projet familial est rendu explicite par le changement comme par inadvertance du procréateur. Néanmoins, avant que cette *expédition* n'ait lieu, cette femme condamne le produit de ses entrailles à vivre dans des conditions épouvantables. Prenons le cas de Michel :

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 27-28.

« Dans la chambre à l'étage régnait une puanteur épouvantable ; le soleil pénétrant dans la baie vitrée éclairait violemment le carrelage noir et blanc. Son fils rampait maladroitement dans le dallage, glissant de temps en temps dans une flasque d'urine ou d'excréments. Il clignait des yeux et gémissait continuellement. Percevant une présence humaine, il tenta de prendre la fuite. Marc le prit dans ses bras ; terrorisé, le petit être tremblait entre ses mains. »³⁵¹

Le soleil, qui n'est guère synonyme de chaleur réconfortante dans le passage, illumine à flots le damier du petit Michel condamné à se mouvoir maladroitement dans les flasques d'urine et d'excréments comme il le sera plus tard dans les écueils de la vie, tandis que sa mère passe agréablement mais aussi insouciamment son temps à la plage. Le petit être est abandonné à lui-même. Pire encore, il est terrorisé et cherche, dès qu'il s'aperçoit d'une présence étrangère, à s'enfuir comme un animal pris au piège. Quelle bonne mère pourrait laisser son enfant parvenir à un tel état de transformation ? Aucune peut-être, et surtout celle qui est pleine de tendresse et d'amour. Les devoirs les plus élémentaires du parent se trouvent négligés : soins corporels, affectifs et nutritionnels. La situation est pathétique. L'insalubrité de la pièce où séjourne l'enfant, accentuée par l'absence physique de tutelle responsable, renvoient, de façon incontournable, à la putréfaction du monde où cet être sensible sera obligé d'évoluer seul, désarmé et qu'il parviendra, grâce à sa science, à éradiquer.

Conformément à cette nouvelle philosophie de vie qui prêche un profit sans contrainte de l'existence et une négligence sans remords des obligations familiales les plus rudimentaires, la critique atteint virulemment cette société post-soixante-huitarde où les femmes, autrefois source intarissable d'amour et d'abnégation, n'existent plus. Le fossé paraît très profond entre le milieu excrémental [chambre fermée/ odeur nauséabonde/solitude] où patauge Michel et celui jovial et amusant [plage/baignade/soleil/amis] où se réjouit sa

³⁵¹ *Ibid.*, p. 30-31.

génitrice. Frappant est ce renversement des rôles entre les parents et les enfants. Le jeu et la distraction étaient réservés aux derniers alors que les premiers assuraient amour et protection. Un autre point non moins important mérite d'être évoqué : la tentative de fuite du bébé suite à l'approche de son père. Evidemment, l'enfant subit des maltraitances de la part de sa mère et de ses invités. Un tel environnement malsain se présente comme inadéquat voire dangereux pour le développement psychologique du garçon qui en gardera des séquelles indélébiles.

Dans l'optique de Houellebecq, cette obsolescence du lien familial prend de l'ampleur dans les sociétés occidentales et mènera inexorablement vers le déclin. Incapable de vivre sans une foi – comme il a été montré dans le dernier chapitre de la première partie – l'homme ne saurait également vivre sans une référence sociale fondamentale pour son équilibre psychique. Selon la plupart des psychologues, les besoins physiologiques d'un enfant vont de pair avec ses besoins psychologiques et si l'insatisfaction des premiers affectent négativement le physique, l'inassouvissement des seconds perturbe le psychique.

Etant les victimes d'un environnement instable et imprévisible, privés de l'amour maternel et du modèle paternel fédérateurs de quiétude et de sécurité, Michel et Bruno, à l'instar de tous les héros de Houellebecq, arrivent dans la zone d'une sorte d'échec du vivant qui est submergé par une jouissance incontrôlable. Envahis par la solitude et l'étrangeté, traversant quelques moments de bonheur terrestre, les personnages se trouvent, durant toute leur vie, dans un état sourd proliférant qui les empêche d'accéder à leur statut phallique. Les sujets, ainsi appelés en psychanalyse, n'ont pu régler, ni ordonner la jouissance du corps qui fait retour sur eux. Voici ce que pense le psychanalyste anglais Donald Woods Winnicott à cet égard :

« Si les bébés de l'homme doivent finalement évoluer jusqu'à devenir des individus adultes, sains, indépendants et socialisés, il est absolument nécessaire qu'ils aient un bon départ. Dans la nature, ce bon départ est assuré grâce à l'existence d'un lien entre la mère et le bébé, grâce à ce qu'on appelle l'amour. Si donc vous aimez votre bébé, il aura un bon départ. »³⁵²

Assurément, les deux demi-frères n'ont pas fait un bon départ dans leurs vies et le fiasco n'en sera que plus marquant. L'humain déchoit ; la négligence maternelle le pousse à régresser dans un statut inférieur au rang de l'animal. En voici une image plus que révélatrice :

« Au milieu de cette saloperie immonde, de ce carnage permanent qu'était la nature animale, la seule trace de dévouement et d'altruisme était représentée par l'amour maternel, ou par un instinct de protection...la femelle du calmar, une petite chose pathétique de vingt centimètres de long, attaquait sans hésiter le plongeur qui s'approche de ses œufs. »³⁵³

Le message est clair : les femmes occidentales deviennent impitoyables, leur égoïsme atteint son point d'acmé, leurs cœurs ne battent plus pour leurs enfants. Elles cèdent aux jouissances, renoncent à leurs devoirs et perdent leur féminité. Que pourrait-on attendre de ces créatures qui provoquent le malheur de leurs propres fils ? L'animal, dans ce cas, par son amour, son sacrifice et sa protection dépasse de loin l'être humain.

Dans la fiction de l'auteur, la mère est désacralisée. Elle dégringole, de façon retentissante, du piédestal mythique où elle a toujours siégé. A cause de cette révolution libérale, son amour a tari, sa tendresse a flétri et son don a fané. Son énergie n'est plus administrée à ses tâches ménagères, à ses occupations éducatives et à son devoir conjugal, mais elle est surtout focalisée sur les plaisirs tous azimuts. Le cas de Christiane, la compagne de Bruno, est, à cet égard, porteur de sens. Méprisée par son fils, celle-ci se trouve « obligée de le supporter quelques années »³⁵⁴. Le rapport mère-fils se limite

³⁵² Winnicott, Donald, Woods, *L'Enfant et sa mère. Les premières relations*, Tard. Stronck-Robert, Paris, Payot, 1998, p. 11.

³⁵³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 164.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 214.

remarquablement au support financier qu'elle devra lui assurer. Elle le considère comme un fardeau, pire encore, comme une réelle menace pour son existence étant donné qu'il fréquente des drôles de types – musulmans et nazis – ayant une influence négative sur lui : « S'il se tuait en moto, confie-t-elle à Bruno, j'aurais de la peine, mais je crois que je me sentrais plus libre »³⁵⁵. L'abjection atteint un niveau culminant. Cela apparaît plus curieux dans la mesure où souhaiter la disparition de sa propre progéniture pour résoudre un problème aléatoire est si dérisoire. Un autre point devrait, à juste titre, être noté : Christiane impute toute la responsabilité du comportement violent et déréglé de son fils aux fréquentations étrangères et non au manque de soins, d'amour et de communication. La mort du fils déchargera la femme du fardeau de la maternité. De surcroît, loin d'aspirer au redressement du caractère et du comportement de son fils, Christiane se résigne devant la situation et se contente de l'aider financièrement, en attendant que sa mort, selon son propre point de vue, réglerait définitivement l'affaire. Ainsi, le mépris du jeune garçon pour sa mère semble justifiable. Comment parviendrait-il à s'entendre avec une femme qui, au fond d'elle-même, souhaite sa mort pour qu'elle puisse jouir librement de sa vie ?

Parallèlement, un cas spécial d'amour maternel s'offre avec Annabelle. Au moment où Michel lui annonce sa résolution de partir éminemment et définitivement pour poursuivre ses recherches scientifiques en Irlande, elle ne sent pas le courage de faire face à la solitude qui s'ensuivra :

« Fais-moi un enfant. J'ai besoin d'avoir quelqu'un près de moi. Tu n'auras pas forcément à l'élever, ni à t'occuper de lui, tu n'auras pas non plus besoin de le reconnaître. Je ne demande même pas de l'aimer, ni de m'aimer ; mais fais-moi juste un enfant.»³⁵⁶

Ce cas paraît beaucoup plus effrayant que les autres. Visiblement terrassée par le départ de Michel, effrayée par l'approche d'une solitude

³⁵⁵ *Ibid.*

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 274-275.

morbide, Annabelle opte préférentiellement pour une grossesse. “Faire un enfant“ s’oppose à “avoir un enfant“ puisque le premier verbe renvoie à une action mécanique pour une raison spécifique, et le second suppose une perspective de possession et donc de liaison, de contact et d’intimité. Annabelle voudrait, en fait, un enfant, non par amour ou par sentiment criant de maternité, mais simplement et uniquement pour pallier la solitude. Alors, imaginer le destin de cet enfant, conçu pour la distraction de sa mère, suggère une autre bassesse féminine. En dénonçant ce genre de comportement, Maurice Hurni et Giovanna Stoll évoquent ici de graves injustices que peuvent entraîner de telles relations : « Les enfants sont utilisés par leurs parents au détriment de leurs aspirations propres... Le développement et le bien-être des uns ne se trouvent assurés qu’au détriment des autres. »³⁵⁷

De la mère irresponsable en la personne de Janine à la mère égoïste incarnée par Christiane, en passant par la mère-enfant qui voudrait un jouet de distraction, la mère incestueuse de *Lanzarote*, la mère salie en la personne de la prostituée thaïe, ressort une seule image infaillible : l’amour maternel est radicalement éteint dans la société post-soixante-huitarde.

Les retombées chaotiques de ces réactions maternelles irresponsables semblent faciles à prévoir : obsession sexuelle, inhibition libidinale, tentative d’inceste, complexes psychologiques et désinvestissement social. Dans son livre *L’art d’aimer*, Erich Fromm expose une idée importante : « Dispensatrice de vie, la mère est aussi maîtresse de la mort. Elle est celle qui ressuscite et celle qui détruit ; elle sait faire des miracles d’amour et personne autant qu’elle ne sait blesser davantage. »³⁵⁸

Ainsi, la sexualité, d’après la thèse de l’auteur, semble être le premier élément profondément touché par le manque des soins maternels. Tous les

³⁵⁷ Hurni, Maurice et Stoll Giovanna, *La Haine de l’amour, la perversion du lien*, Paris, L’Harmattan, 1996, p. 136.

³⁵⁸ Fromm, Erich, *L’art d’aimer*, *op. cit.*, p. 117.

personnages en éprouvent une sorte de frustration. Celle-ci désigne l'état de celui qui est privé d'une satisfaction légitime, qui est trompé dans ses espérances. Dans ce contexte, la frustration résulte de l'absence d'un objet ou de la rencontre d'une entrave sur la voie de l'accomplissement des désirs. En d'autres termes, c'est l'état consécutif à la perte d'un objet ou bien l'état psychologique qui caractérise un individu privé d'un objet indispensable ou encore qui est incapable de satisfaire ses désirs suite à l'interposition d'un obstacle. Ce faisant, Michel, présentant une carence psychoaffective due à l'abandon dès sa tendre enfance, se trouve socialement inhibé, inapte à approcher une fille en dépit des avances encourageantes de celle-ci. Annabelle, une fille à la beauté féérique, lassée de l'attitude flegmatique de Michel, est finalement poussée dans les bras de David Di Meola, un homme implacable, à la sexualité exubérante :

« Lorsque David rencontra Annabelle, il avait déjà eu plus de cinquante femmes ; pourtant, il n'avait pas le souvenir d'une telle perfection plastique. Elle résista plusieurs jours, et ne céda qu'une semaine après leur arrivée. Ils étaient une trentaine à danser...David dansait très près d'elle...Bruno vit Annabelle quitter les danseurs pour venir se planter devant lui [Michel], il l'entendit nettement demander : « Tu ne dances pas ? » ; son visage à ce moment était très triste. Michel eut pour décliner l'invitation un geste d'une incroyable lenteur...Annabelle demeura immobile devant lui pendant cinq à dix secondes, puis se retourna et rejoignit le groupe. David la prit par la taille et l'attira fermement vers lui. »³⁵⁹

Apparemment, la glaciation sentimentale de Michel est à l'origine de toutes les déviations sexuelles d'Annabelle (grossesses, avortements, lesbianisme, partouze...). « La carence initiale, explique Bruno Viard, se met à faire des ravages à partir de la puberté : le défaut de reconnaissance dont sont victimes Michel et Bruno provoque une inhibition irréversible et douloureuse au moment de leur rencontre avec les filles »³⁶⁰. Ceci dit, le

³⁵⁹ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 85.

³⁶⁰ Viard, Bruno, *Houellebecq au laser. La faute à mai 68*, op. cit., p. 15.

manque affectif dont Michel a été victime pendant son enfance, l'absence de contact physique avec le corps d'une mère, le poussent à éprouver une sorte de répulsion pour le corps féminin en général à l'âge adulte. La séparation précoce avec la chair maternelle tendre et protectrice mène, selon toute vraisemblance, à une sorte de déshumanisation du fils incapable désormais de ressentir les désirs typiques des humains. Le contact intime entre la génitrice et le corps de son bébé (soins, allaitement, câlins...), souligne Cleirens, initie ce dernier à la sexualité :

« La mère est érotisée par l'enfant mâle en raison des sensations sexualisées que sa féminité éveille. N'est-elle pas aussi érotisante chaque jour par les soins corporels qu'elle lui prodigue, et le rythme physiologique féminin de son corps ?... Ce qui distingue particulièrement le bébé masculin du bébé féminin, c'est l'érotisation des rapports du garçon avec sa mère. Cette relation érotisée lui fait développer un attachement plus profond encore de celui de la fille pour cette mère nourricière et protectrice. »³⁶¹

Ce passage éclaire nettement la distance de Michel par rapport au contact féminin. Privé d'amour, le jeune garçon ne saura en donner. Qui plus est, le sein maternel, confirment les psychanalystes, Freud entre autres, par sa présence ou son absence, procure systématiquement l'aptitude humaine à haïr ou aimer. Rares ou insuffisants, ces moments de contacts fusionnels entre mère et fils génèrent des répercussions fatales représentées dans une moindre disposition à ressentir ou partager l'amour à l'âge adulte. Ainsi, s'explique le célibat endurci de Michel, son isolement pathologique et sa propension pour ce projet scientifique exterminateur. Déjà, encore bébé, son attitude évasive face à son père qui tentait de l'arracher à l'atmosphère pestilentielle où il trépidait, est un signe avant-coureur de son éloignement postérieur surtout des femmes. Il passera, toute sa vie durant, à l'écart de l'humanité qu'il cherchera, dans une attitude vengeresse, à supprimer :

³⁶¹ Cleirens, Marbeau, *Les mères imaginées*, Paris, Les belles lettres, 1988, p. 48.

« La plupart des bébés ont la chance de bénéficier d'un bon *holding*, qui va leur donner confiance en un monde amical. Plus important encore, un *holding* suffisamment bon leur permettra de connaître un développement affectif très rapide et d'édifier les bases de leur personnalité. Quand le *holding* a été bon, le bébé ne s'en souvient pas mais, quand il a été insuffisant, le bébé garde le souvenir d'une expérience traumatique. »³⁶²

Faute d'un *holding* suffisamment bon, Michel sera un biologiste vide d'émotions profondes.

Paradoxalement, son frère Bruno se caractérise par une pulsion libidinale débordante voire folle. Son esprit et son corps sont obnubilés par le sexe. Cette carence psychoaffective pourrait s'expliquer par une recherche constante d'un substitut maternel, d'une figure féminine de remplacement. C'est dans ce sens que Bruno, âgé de dix-huit ans, est tenté par l'inceste :

« Je suis entré dans leur chambre, ils dormaient tous les deux. J'ai hésité quelques secondes, puis j'ai tiré le drap. Ma mère a bougé...ses cuisses se sont légèrement écartées. Je me suis agenouillé devant sa vulve. J'ai approché ma main à quelques centimètres, mais je n'ai pas osé la toucher. Je suis ressorti pour me branler. »³⁶³

Visiblement, c'est plus par manque de courage que par respect que le jeune se retient de toucher le corps nu de sa mère. Deux interprétations peuvent éclairer le geste de Bruno : d'abord, cette tentation pour la vulve maternelle pourrait probablement exprimer une volonté ardue du retour vers la matrice, un *regressus ad uterum*, vers une condition prénatale où l'être jouit d'une protection constante et privilégiée. Séparé prématurément de ce corps, il éprouve le besoin d'y retourner. Cependant, une autre analyse servirait à justifier cette aventure incestueuse : cette femme que Bruno n'avait pas connue pendant son enfance, n'avait ni vu ni touché, est considérée non comme parent, mais une étrangère avec qui aucun lien de sang ne le relie. Par conséquent, un acte sexuel avec elle n'est pas interdit. C'est à la mise en scène

³⁶² Winnicott, Donald, Woods, *Le bébé et sa mère*, trad. M. Michelin, Paris, Payot, 1997, p. 93.

³⁶³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 70.

du cas d'Œdipe contemporain que le lecteur est confronté. Précocement séparé de sa génitrice, il éprouverait un désir sexuel pour elle.

Il se dégage alors que l'amour maternel est voué à l'échec dans l'univers des personnages décrits. Il y a tout simplement une absence d'amour, une relation conflictuelle que les enfants entretiennent avec leurs procréatrices. La société aboutit ainsi à des conduites immorales, à l'anarchie qui rompt l'enchaînement des représentations de l'enfant. Les jalons et les repères s'effacent et disparaissent complètement. Les enfants, ayant subi des pertes ou des abandons originels, sont arrivés à bout de l'amour et du sexe et se trouvent, bon gré mal gré, menés vers la tentation autistique, celle de n'être rien, de n'avoir d'autre but que d'avancer vers ce qui dans leur vie préfère la mort. Le libéralisme, touchant particulièrement le fondement même de la famille, est, selon la vision houellebecquienne, le grand responsable de cette carence ontologique qui submerge la société occidentale.

2- Des aïeules moralisatrices aux génitrices exterminatrices

Par son absence physique, par ses comportements immoraux, la mère ne constitue plus un modèle à suivre, ni une figure rassurante dans la trame de Michel Houellebecq. Ni initiatrice sexuelle, ni guide spirituelle, ni gardienne de la moralité, la génitrice se dérobe de sa mission éducative et, par conséquent, s'érige en destructrice de l'ordre éthique. Les enfants ne sont plus éduqués selon un système normatif garantissant la transmission des valeurs et la pérennité des traditions, tout au contraire, la femme post-soixante-huitarde entache, de façon obscène, leur psychologie et s'acharne intentionnellement à détruire son nid familial. Les textes de l'auteur français dressent un portrait lugubre, poussé au noir, du parent féminin qui privilégie son accomplissement personnel et son plaisir individuel sur la continuité filiale et l'intérêt social. La figure maternelle est désacralisée. Une fois son enfant, accidentellement

ou par simple opportunisme, venu au monde, elle se désengage systématiquement de son devoir et s'acquitte odieusement de ses responsabilités. La seule action qu'elle fait pour ses descendants consiste à, sinon les tuer à un niveau prénatal, au moins les déplacer d'un endroit à un autre pour être plus libre et plus épanouie.

Eu égard à ce décrochage maternel, ce sont souvent les grands-mères qui prennent l'initiative de l'éducation de leurs petits-fils. Incarnant une société traditionnelle basée sur l'affection et l'abnégation, représentantes d'un système de valeurs enraciné dans un passé révolu, les grands-mères s'érigent, dans les romans, en figures positives, salvatrices et protectrices. Elles font leur apparition, un *deus ex machina*, au moment où leurs petits descendants se trouvent marginalisés par leurs propres génitrices. Celles-ci, symboliquement mortes, confient la tâche de « l'élevage » à ces vieilles femmes, dernières ambassadrices des principes archaïques, et aussi dernières mandatrices des responsabilités parentales.

La thèse de Michel Houellebecq est clairement formulée : les revendications acquises par la révolution des mœurs ne sont plus, désormais, conformes aux valeurs de la maternité. Cette période historique constitue alors une rupture drastique avec une antiquité où la maman jouait un rôle décisif dans la construction physiologique et psychologique des générations suivantes et marque, par la même occasion, l'émergence d'une véritable « crise de transmission, de la paternité, de la filiation »³⁶⁴. « Le responsable des maux de la société contemporaine, annonce le spécialiste littéraire Bessard-Banquy, pour Houellebecq, c'est bien donc l'écrasement des valeurs traditionnelles par le culte indéfini de l'indépendance et de

³⁶⁴ Viard, Bruno, *Houellebecq du côté de Rousseau*, op. cit., p. 136.

l'autonomie – et sans doute ses Œuvres un jour seront-elles réunies avec pour titre *Les impasses de la liberté*. »³⁶⁵

En se dressant contre le système traditionnel normatif, les soixante-huitardes, dont la génitrice des deux demi-frères Michel et Bruno est la représentante emblématique, procèdent à la destruction irrévocable de la cellule familiale. Donner de son temps pour l'éducation de sa progéniture n'est, selon Houellebecq, pas un choix, mais plutôt un devoir, et les conséquences de l'abandon parental ne se limitent pas à l'individu mais s'étale pour englober la société et, à large échelle, toute l'humanité. Une fois disloqué, le rapport filial ne peut espérer une perspective de renouement. A défaut d'un nid familial douillet et protecteur, stable et initiateur, les enfants d'après la révolution des mœurs, brutalement secoués au niveau physique, psychique et sexuel, en gardent des stigmates insondables. Une fois devenus adultes, ils constatent leur incapacité à fonder une famille et à assurer la filiation. Souffrant d'une carence affective, les héros la transmettent, dans un mouvement de circularité, à leur progéniture. Ce dysfonctionnement se trouve, selon le regard certainement exagéré de Houellebecq, généralisé sur toute la société en un espace temporel très réduit.

Au milieu de cette cacophonie filiale, ce sont les grands-mères, dernières intermédiaires entre une féminité humaine et une maternité monstrueuse, qui tentent vainement de sauver, par leur amour et leur sacrifice, leurs petits-fils de la misère affective où ils ont été poussés.

« Les grands-mères, annonce Viard, ont admirablement élevé Michel et Bruno à la place de leurs parents qui se sont évaporés dans la nature après les avoir mis au monde. Mais ce qui a manqué au début de la vie ne pourra être récupéré. La résilience provisoirement réussie grâce à l'affection des grands-mères est suivie d'un effondrement complet au moment de la puberté. »³⁶⁶

³⁶⁵ Banquy-Bessard, Olivier, *Le degré zéro de l'écriture selon Houellebecq, dans Michel Houellebecq sous la loupe, op. cit.*, p. 136.

³⁶⁶ Viard, Bruno, *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, Paris, PUF, 2013, p. 131.

En effet, ces ancêtres féminins symbolisent la fin d'un cycle générationnel soucieux de préserver sa progéniture, de conserver sa famille et de garantir la transmission des valeurs sociales et spirituelles. Dans ce monde embrouillé, les traditions et les expériences des adultes ne représentent plus, pour les nouvelles générations, des références directrices qui illuminent leur voie et assurent leur équilibre. Le prolongement éthique est définitivement fracturé.

Complètement dévouées à leur statut archaïque de matriarches, déçues par l'attitude irresponsable des procréatrices, conscientes de la déchéance irréversible qui frappe de plein fouet le foyer conjugal, les grands-mères font leur irruption salvatrice au moment-même où leurs ascendants sont cruellement abandonnés par leurs prétendues mères : « Figures exemplaires et sacralisées de la maternité qui cimente la famille, elles [les grands-mères] s'inscrivent comme porteuses des valeurs morales, religieuses, voire philosophiques. »³⁶⁷

Douceur alliée à l'expérience, gardiennes des traditions, modèles de l'amour éternelle, idéal de la patience et de la bonté, ces figures maternelles sont présentées de façon très laudative dans les récits de Houellebecq. S'il est vrai qu'elles ne parviennent pas à suppléer totalement au rôle de la mère, ni à panser les plaies abyssales des petits-fils, il n'en demeure pas moins qu'elles ont assuré, ne serait-ce que momentanément, une certaine paix et un certain bonheur pour des enfants ayant subi l'orphelinat en dépit de l'existence de leurs parents biologiques.

La grand-mère de Bruno, très active malgré son âge, crée au foyer une atmosphère joviale grâce aux différents plats exquis qu'elle prépare afin de faire plaisir à son petit protégé :

³⁶⁷ Papieau, Isabelle, *Images de grands-mères : De l'antiquité à l'époque contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 7.

« Elle préparait pour Bruno des repas somptueux, comme si elle avait été à la tête d'une tablée de dix personnes. Des poivrons à l'huile, des anchois, de la salade de pommes de terre : il y avait parfois cinq entrées différentes avant le plat principal – des courgettes farcies, un lapin aux olives, parfois un couscous. La seule chose qu'elle ne réussissait pas c'est la pâtisserie ; mais les jours où elle touchait sa pension, elle ramenait des boîtes de nougats, de la crème de marrons, des calissons d'Aix. »³⁶⁸

Une telle activité culinaire, nécessitant une énergie colossale et un temps énorme, propulse le lecteur aux anciens temps où la femme s'occupait chaleureusement de ses enfants et remplissait merveilleusement sa mission éducative. Pour elle, les différents repas présentés sont une marque ostensible d'amour et d'affection. Cette scène contraste violemment avec celle où Janine, sa propre mère, passe son temps à s'amuser avec ses amis, négligeant son enfant dans une situation pitoyable.

Il est incontestable que la grand-mère, telle qu'elle est présentée dans l'œuvre, à travers son âge avancé, son esprit archaïque et ses idées vieillottes, ne peut être un compagnon exemplaire auquel aspire ce jeune garçon en plein épanouissement physique et intellectuel. Or, via les soins affectifs, culinaires et financiers dont elle fait preuve, elle apparaît comme une figure palliative, un symbole référentiel et une présence consolatrice. En dépit de la honte et de l'embarras qu'il ressent au moment où cette douairière asséchée vient le chercher à l'école, Bruno atteste que « de toute façon, la vraie vie, c'était la vie avec sa grand-mère »³⁶⁹. A l'instar de Proust, Michel Houellebecq sublime cette femme qui fait de son mieux pour humaniser l'enfant comme sa structure le permettra. Ce n'est pas par hasard que ce professeur universitaire utilise l'expression « la vraie vie » qui renvoie à une sorte de sécurité, de sérénité et de félicité par opposition à celle qu'il mènera à l'internat où règnent la terreur, le malheur et la douleur. C'est dans ce sens que son décès marque indéniablement la fin de cet état de grâce qu'est l'enfance : « Un matin de

³⁶⁸ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 41.

³⁶⁹ Ibid.

mars 1967, en essayant de préparer des beignets de courgettes, la vieille femme renversa une bassine d'huile bouillante...Son cœur lâcha dans la nuit .»³⁷⁰

Fidèle à sa responsabilité jusqu'à son dernier souffle, la femme meurt laissant son petit en proie à la solitude. Le spectre de l'abandon rôde une fois encore, mais cette fois, il est définitif et irrémédiable. Chez Houellebecq, le dévouement des femmes est généralement remboursé par une mort cruelle et spectaculaire. L'auteur enfonce le clou de l'abjection pour véhiculer son message : la complexité de la tâche de l'éducation d'un petit enfant est mortelle pour une vieille tutrice. Sa mort est une abnégation consentie.

Déplacé de chez sa mère vers sa grand-mère, Bruno sera, après le décès de sa protectrice, encore une fois déplacé dans un internat où il fera connaissance d'ultraviolence gratuite. Cette époque sera marquée par un traumatisme paroxystique qui ne quittera pas le personnage toute sa vie durant. Houellebecq stipule que l'absence parentale ne peut être que tragique pour l'enfant. Ses conséquences sont apocalyptiques. L'amour maternel n'a pas de substitut.

Tout comme son frère, Michel, lui aussi, passe une bonne partie de sa vie chez sa grand-mère paternelle. Figure emblématique de la société traditionnelle, la vieille dame fait preuve, à l'instar de son homologue, de dévouement et de tendresse. Elle montre son souci de mener une vie conforme aux anciennes valeurs sociales postulées par l'auteur dans le passage suivant :

« Voici le monde qu'ils souhaitaient léguer à leurs enfants. La femme reste à la maison et tient son ménage (mais elle est très aidée par les appareils électroménagers ; elle a beaucoup de temps à consacrer à sa famille). L'homme travaille à l'extérieur (mais la robotisation fait qu'il travaille moins longtemps, et que son travail est moins dur). Les couples sont fidèles et heureux ; ils vivent dans des maisons agréables en dehors des villes. Pendant leurs moments de loisir ils s'adonnent à l'artisanat, au jardinage, aux beaux-arts.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 41-42.

A moins qu'ils ne préfèrent voyager, découvrir les modes de vie et les cultures d'autres régions, d'autres pays. »³⁷¹

En voici l'objectif capital du projet moderne : une conception utopique qui vise la libération des tâches ménagères encombrantes, la diminution des heures de travail et une disposition temporelle pour la famille et les enfants. Or, ce projet se trouve complètement détourné pour donner naissance à une autonomie destructrice ainsi qu'à l'effritement des liens. Tout l'idéal de cette vision est radicalement renversé : la femme s'occupe de sa vie et de ses plaisirs au lieu d'entretenir sa famille. L'homme travaille plus longtemps et plus durement pour subvenir à des besoins factices. Les couples, à cause de cette libération sexuelle, vivent dans la débauche et la perversion et la famille se voit définitivement détruite.

Michel Houellebecq, taxé d'antiféministe, brosse pourtant dans sa fiction une image très romantique de la femme en suggérant que c'est le seul être qui représente une source intarissable d'amour et de sacrifice :

« Des êtres humains qui travaillaient toute leur vie, et qui travaillaient dur, uniquement par dévouement et par amour ; qui donnaient littéralement leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour ; qui n'avaient cependant nullement l'impression de se sacrifier ; qui n'envisageaient d'autre manière de vivre que de donner leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour. En pratique, ces êtres humains étaient généralement des femmes. »³⁷²

C'est en réponse à ces principes que la vieille femme anathématise l'effacement inexplicable, selon elle, de Janine de la vie de son fils tout en tolérant une rencontre envisagée entre les deux après plusieurs années de mutisme. La grand-mère, qui connaît parfaitement le sentiment de la maternité, ne peut interdire à une mère, si cruelle qu'elle soit, de revoir son fils conformément à ses convictions morales traditionnelles :

³⁷¹ *Ibid.*, p. 49

³⁷² *Ibid.*, p. 91.

« Janine nourrissait peu d'illusions sur les sentiments que la grand-mère de Michel pouvait éprouver à son égard ; ce fut quand-même légèrement pire que ce qu'elle avait imaginé. Au moment où elle gara sa Porsche devant le pavillon de Crécy-en-Brie la vieille femme sortit, son cabas à la main. « Je ne peux pas vous empêcher de le voir, c'est votre fils, dit-elle abruptement. Je pars faire des courses, je reviens dans deux heures ; je veux que vous soyez partie à ce moment-là. » Puis elle tourna les talons. »³⁷³

Le propos marque clairement l'enracinement traditionnel dans la mentalité de la grand-mère. D'une part, cette dernière, en tant que représentante emblématique de l'ancien système, reproche fermement à Janine l'abandon maternel injustifiable du point de vue moral, social et humain au profit de son développement personnel. Selon sa propre vision, la maternité est un devoir qui est censé primer sur tout. Délaisser sa propre chair, sous n'importe quel prétexte, est un acte criminel impardonnable. D'autre part, elle cède, malgré son désaccord, devant le droit sacré et naturel de la génitrice sur son enfant.

Par ailleurs, il s'avère important de constater que l'exploit scientifique réalisé par Michel, le succès tonitruant qu'il atteint et la renommée foudroyante à laquelle il est parvenu sont, en large partie, dus à sa grand-mère qui veillait à lui assurer un climat favorable au niveau psychologique mais aussi et surtout au niveau intellectuel et scientifique. Flairant sa curiosité pour la recherche et les sciences, elle s'est appliquée à lui procurer le matériel nécessaire susceptible de développer sa passion : « Pour son anniversaire de ses douze ans, sa grand-mère lui offrit une boîte du *petit alchimiste*. »³⁷⁴

Sans lui avoir donné un bonheur véritable, sans avoir pu l'arracher à sa solitude, cette ancêtre a quand même permis, au jeune garçon, quelques moments de répit. Grâce à elle, Michel a développé son goût culinaire. Par amour pour cette femme, il lui arrive de se lever tôt et de lui préparer le petit-déjeuner. Ce petit geste, quelque insignifiant qu'il soit, trahit la relation

³⁷³ *Ibid.*, p. 61.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 37.

d'affection et de proximité entretenue avec une femme qui a efficacement suppléé à sa propre procréatrice. Malgré son intelligence largement supérieure, malgré sa position intellectuelle, professionnelle et financière inédite, Michel gardera toujours le souvenir nostalgique des moments extatiques passés en compagnie de son aïeule. Cela prouve, une fois encore, l'importance de l'amour dans la vie de l'homme.

Lorsque cette vieille femme tombe victime d'une attaque cérébrale, Michel est en proie à un énorme abattement. La scène de sa mort est d'une profonde humanité. C'est un moment paroxystique où se mêlent le lyrique et le pathétique :

« Michel se dirigea vers sa chambre, il faisait de tout petits pas, vingt centimètres tout au plus... Il se passa environ deux minutes, puis on entendit, venant de la chambre, une sorte de miaulement ou de hurlement. Cette fois, Brigitte se précipita. Michel était enroulé sur lui-même au pied du lit. Ses yeux étaient légèrement exorbités. Son visage ne reflétait rien qui ressemble au chagrin, ni à aucun sentiment humain. Son visage était plein de terreur animale et abjecte. »³⁷⁵

Le passage est tellement important puisqu'il livre au lecteur un détail *sine qua non* concernant le caractère de Michel. Celui-ci, connu par sa taciturnité, sa passivité et sa réticence à exprimer des sentiments et des émotions, montre, pour la seule et unique fois, sa tristesse et son désarroi suite à la disparition de la remplaçante de la mère. Il serait judicieux de noter qu'une centaine de pages plus loin, la nouvelle de la mort de son amante Annabelle ne suscite chez le scientifique aucune réaction, aucun signe de douleur. Son comportement ressemblait à celui d'un médecin qui vient constater la cessation des fonctions vitales d'un individu quelconque³⁷⁶.

Les larmes, pourtant versées après avoir regardé une photo prise au moment où il vivait joyeusement dans la demeure ancestrale, témoignent

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 93.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 295.

manifestement du regret nostalgique envers ces souvenirs inoubliables au milieu d'un environnement chaleureux et bienveillant. Ce départ définitif de la grand-mère occupe une place primordiale à double titre au niveau de la structure du roman. D'un côté, il coïncide avec la séparation de Michel et d'Annabelle – ils ne se reverront plus pendant vingt-cinq ans – et marque, de l'autre côté, l'achèvement de la première partie intitulée « Le royaume perdu » en référence donc principalement à l'enfance, puisqu'elle retrace celle des deux frères.

En définitive, les grands-mères héroïques de Michel, de Bruno et de l'écrivain lui-même ont montré une sérieuse capacité d'amour et d'abnégation et ont tenté, autant qu'elles le peuvent, d'assurer à leur descendance une enfance presque normale. Néanmoins, le ravage et la catastrophe n'ont été que différés et l'abandon n'en sera que radical. Les principes traditionnels, les valeurs caduques et la vision du monde trop rétrograde de ces aïeules courageuses ne peuvent être d'un quelconque secours au sein d'un monde tellement cynique.

En face de cette maternité dévouée, se dresse, de l'autre côté, une autre beaucoup plus rigide voire mortifère. Le cas d'Annabelle, mérite, à cet égard, d'être soigneusement étudié.

Ayant évolué dans une atmosphère bénigne, au sein d'une famille soudée – « en vingt-cinq ans de mariage, ses parents n'avaient eu aucune dispute sérieuse »³⁷⁷, la jeune fille, possédant une beauté fascinante et un physique parfait, a subi les ravages des événements sociohistoriques de l'époque, en l'occurrence la libération des mœurs de mai soixante-huit. La stérilité affective et la paralysie sexuelle de son ami Michel la jettent entre les mains d'hommes avides sexuellement mais sentimentalement arides : « Je me

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 49.

donnais trop facilement, confesse-t-elle à Michel, les hommes me laissaient tomber dès qu'ils étaient arrivés à leur fin, et j'en souffrais. »³⁷⁸

Il serait judicieux de souligner, à cet égard, que les premières aventures sexuelles d'Annabelle correspondent, historiquement parlant, avec l'institutionnalisation de la pilule contraceptive et de l'avortement en France. Les femmes, tout comme les hommes, peuvent, dès lors, jouir librement de leur sexualité sans risques et sans contraintes. C'est ainsi que le premier avortement d'Annabelle se déroule sans incident en l'été 1975. Le choix de la date n'est pas du tout gratuit. En tant que produit social, la jeune fille se conforme aux nouveaux préceptes de la société occidentale ayant affaibli le culte chrétien qui accorde un respect sacré pour « l'existence, à l'intérieur du corps humain, d'une âme »³⁷⁹. Ainsi, « pour éviter qu'une fille d'à peine dix-sept ans ne voie sa vie gâchée par une aventure de vacances »³⁸⁰, l'avortement devient légitimé et les rapports sexuels se trouvent multipliés et complètement désengagés. Le deuxième avortement d'Annabelle est l'occasion pour Houellebecq de démasquer le caractère illusoire du libéralisme. Celui-ci, au lieu d'ouvrir les voies de la liberté, comme promis, a, en fait, fertilisé le terrain de l'individualisme et asséné le coup fatal à la cellule familiale. Les femmes, jusque-là, réticentes à tomber enceintes, à vivre des grossesses pénibles ou à assumer la responsabilité poignante de la maternité, limitaient leurs relations sexuelles plus par réserve que par conviction morale ou religieuse. Elles se retrouvent d'ores et déjà affranchies pour donner ensuite libre cours à leurs pulsions libidinales : « Le risque de grossesse non désirée et d'avortement clandestin, annonce la critique littéraire Kazimiera Szczuka, tenaient en bride les femmes, lorsque les brides tombèrent enfin, une destruction eut lieu »³⁸¹. Hommes et femmes deviennent alors peu disposés à entretenir fidèlement des

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 233.

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 69.

³⁸⁰ *Ibid.*

³⁸¹ Szczuka, Kazimiera, *On n'a qu'une seule mère*, op. cit., p. 208.

familles, à établir vertueusement des rapports conjugaux et à veiller sincèrement sur leurs liens filiaux. Puisque la jouissance sexuelle est permise, illimitée, puisque l'extermination prénatale des enfants n'est plus punie par la loi ni par la société, pourquoi alors s'alourdir par des responsabilités futiles ?

La thèse de Houellebecq stipule que ce raisonnement est chimérique et ses conséquences sont chaotiques. Si les hommes, comme il a été analysé précédemment, avec l'extension du marché de séduction, souffrent de ne pouvoir satisfaire leurs besoins sexuels et également de ne pouvoir protéger leurs foyers familiaux, les femmes, elles aussi, en subissent les dommages. Celles-ci s'acquièrent certes plus de liberté au niveau sexuel et moral, mais à quel prix ? Au prix justement d'une vulnérabilité psychologique issue d'un déséquilibre dans la sphère sentimentale et conjugale. Envisager une liaison à longue durée devient, dans l'ère moderne, quasiment impossible. Plus encore, fonder une famille s'avère inconcevable. C'est dans ce sens qu'Annabelle, menacée par le spectre de la solitude morbide, décide de devenir une mère monoparentale. Grâce au – ou à cause du – mouvement contestataire soixante-huitard, la bâtardise est socialement tolérée et l'assassinat des enfants (symboliquement par l'abandon et réellement par l'avortement) n'est plus criminel. Ces derniers sont conçus soit par erreur (Christiane), soit par égoïsme (Janine) ou encore par peur de la solitude (Annabelle). Dans tous les cas, l'enfant n'est jamais entrevu dans une perspective morale, sociale ou transcendante. Victime de l'individualisme narcissique de sa génitrice, l'enfant devient un paria qui refoule des traumatismes violents et des complexes cruels pour les exhiber ensuite dans la société.

Un point extrêmement important mérite d'être mentionné à ce stade de l'analyse : lorsqu'Annabelle décide enfin, en commun accord avec son compagnon, de faire un bébé pour ressentir la chaleur de la maternité et échapper à l'angoisse de la solitude, le destin – qui n'est autre que l'auteur lui-même – lui refuse une telle perspective. Jadis, monstrueusement arraché

de l'utérus, le fœtus refuse maintenant d'y siéger. La frustration est sans appel d'autant plus que le personnage apprend son atteinte d'un cancer nécessitant une ablation des organes reproducteurs. Voici les propos du gynécologue là-dessus : « Le cancer de l'utérus s'attaque souvent aux femmes dans les années qui précèdent la ménopause, et le fait de ne pas avoir eu d'enfants constituait un facteur d'aggravation du risque. »³⁸²

Les propos retentissent comme une foudre aux oreilles de la femme. Il est question d'un véritable châtiment, un anathème qui s'abat sur ce personnage dont les péchés sont d'abord la jouissance sexuelle débordante et ensuite le double avortement. A défaut d'enfanter, la matrice devrait être amputée. La damnation correspond parfaitement au sacrilège perpétré. La fin est pathétique, elle est compensée par une mort tragique.

En somme, le roman pointe du doigt ce mouvement révolutionnaire qui a généralisé le recours à l'avortement afin de pouvoir jouir aisément du corps. La fiction houellebecquienne reproche aux femmes occidentales le fait de prévaloir leur liberté individuelle sur leur foyer familial.

Il se dégage alors que l'amour filial est voué à l'échec dans l'univers des personnages décrits. Il y a tout simplement une absence d'amour, une relation conflictuelle entre les enfants et leurs parents féminins. On aboutit dans ce sens à des conduites immorales, à l'anarchie qui rompt l'enchaînement des représentations de l'enfant. Dès lors, si les rapports entre mères et enfants sont manifestement problématiques, comment se présente cependant l'image du père ? Peut-on parler d'un amour paternel dans les récits ?

³⁸² *Ibid.*, p. 276.

3- Une paternité en crise

Les anthropologues, les psychologues et les sociologues contemporains, comparativement à leurs prédécesseurs (Freud, Lacan, Fromm entre autres), voient en la figure paternelle le noyau-même du développement psychique, le pilier fondamental du fonctionnement émotionnel et la colonne vertébrale de l'équilibre affectif de tout être humain. Sa présence est déterminante pour la stabilité intérieure de l'enfant puisqu'elle lui permet d'acquérir au moins trois capacités primordiales : s'ouvrir au monde, améliorer les performances et développer les émotions. Dans son essai *Le vrai rôle du père*, le psychologue Jean Le Camus insiste sur la fonction cruciale de cette figure dans l'initiation de l'enfant à l'échange social à l'âge adulte : « En tant que représentant de la loi et incarnation du lien social, le père aide l'enfant à s'ouvrir au monde, à acquérir le pouvoir de contrôle et le désir d'affirmation positive de soi. »³⁸³

Ainsi, la paternité, toujours selon la conception des anthropologues, possède trois fonctions *sine qua non* : d'abord une fonction généalogique (la transmission du nom), puis biologique (transmission des gènes), enfin ontologique ou domestique (transmission des valeurs). Dans un passé non lointain, un seul homme assurait les trois fonctions. Or, vers la fin du siècle précédent, exactement avec la révolution de mai soixante-huit, cette institution – à la limite sacrée – a été ébranlée. L'image du père tarit, son autorité faiblit et son rôle rétrécit pour être réduit à un simple procréateur sans valeur et sans consistance :

« Quand a débuté la crise de l'identité du père ? s'interroge l'historien français Jean Léon Marie Delumeau. La Révolution a joué en ce domaine comme en beaucoup d'autres, le rôle à la fois de détonateur et de révélateur. Le père n'était plus désormais un personnage au-dessus de tout soupçon...Balzac pourra bientôt écrire : la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il

³⁸³ Le Camus, Jean, *Le vrai rôle du père*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 9.

n'y a plus que des individus. Et la seconde révolution française (quant aux mœurs s'entend), celle de mai 68, proclamera bien haut la mort du père. »³⁸⁴

A l'instar de la figure maternelle, celle du père, trop affectée par le mouvement révolutionnaire, devient démissionnaire et défaillante. Certains historiens vont jusqu'à déclarer ouvertement l'enterrement officiel du père après mai 68, époque essentiellement considérée comme une ligne de démarcation entre deux moments historiques : celui du déclin du patriarcat et de l'avènement de la dissolution familiale. En effet, la diminution du taux des mariages, l'augmentation du divorce, l'extension du concubinage, la propagation de la bâtardise sont autant d'éléments qui ont participé au bouleversement radical de cette institution. Jadis consacré à nouer les liens d'amour, de parole et de responsabilité, le père se trouve, à l'ère de l'individualisme, complètement destitué.

Eu égard à ces constats, les pères dans les récits houellebecquiens, produits de la révolution soixante-huitarde, sont absents à la fois réellement et symboliquement. Après le divorce parental, cette figure s'effrite systématiquement de l'existence de l'enfant. Celui-ci en garde des séquelles psychiques irréversibles. A défaut d'instinct paternel, les protagonistes, soit s'abstiennent à enfanter, soit s'occupent peu de leur progéniture perçue comme une entrave à leur liberté individuelle.

Dans *La carte et le territoire*, Jed Martin, un peintre ingénieux, est un homme instable psychologiquement, fermé socialement, amicalement mais aussi et surtout affectivement. Il souffrirait, selon la théorie psychologique, d'une inertie pathologique et n'arrive jamais à dépasser ses échecs. Le suicide de sa mère, adjoint à l'écart communicationnel avec son père, l'ont paralysé au niveau émotionnel.

³⁸⁴ Delumeau, Jean, *Histoire des pères et de la paternité*, D. Roche, Larousse, 2000, p. 12.

Chez Houellebecq, le père est une source de honte et d'humiliation. Par sa mort et son absence, son désintérêt et sa négligence, il participe à la socialisation lacunaire de l'enfant qui refuse de prendre part au monde. Parti tôt le matin, rentré tard le soir, le père de Jed clôt son programme quotidien par les émissions boursières diffusées sur LCI avant de dormir exténué. Sa profession (la carte) assèche sa vitalité (le territoire). Son poste d'architecte de renommée, sa course derrière le capital et sa ferveur pour le pouvoir l'ont phagocyté. L'humain, l'affectif et le sentimental sont tués en lui. Il devient inconsciemment un robot à inventorier, à chiffrer et à facturer. Seul depuis le suicide de sa femme, lui et son fils Jed survivent dans un milieu domestique aride, sans présence amoureuse ni bienveillance passionnelle. La sensibilité, l'audibilité et la sentimentalité désertent la demeure familiale. Or, Houellebecq stipule qu'une éducation exempte d'empreinte maternelle serait foncièrement manquée. Ce suicide ambigu d'Anne attise chez les deux hommes un traumatisme morbide et bat en brèche toute possibilité de lien et de bonheur. Des remparts affectifs, verbaux et émotionnels sont dressés entre père et fils. Ce mutisme poignant surgit de façon lancinante lors d'un dîner de Noël dans un restaurant symboliquement appelé *chez Papa*, lieu à la beauté factice où règne une hospitalité mensongère. Une fois la commande faite, un silence mortel s'installe et l'écart se fait de plus en plus large : « Jed cherche frénétiquement quelque chose qui puisse s'apparenter à un sujet »³⁸⁵. Le climat est lugubre, l'atmosphère est tendue et la situation est tragique. Le père annonce froidement son intention de se supprimer. Souffrant d'un cancer du rectum, ennuyé de cette existence débilante en maison de retraite, l'architecte envisage une mort par euthanasie. Cette annonce sonne comme un appel muet adressé au fils dans l'espoir d'être dissuadé par lui. Toutefois, puisque le père n'était pas là pour son fils, celui-ci ne peut être là pour son

³⁸⁵ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p.206

père. Toute possibilité de contact est absente entre les deux. Invraisemblablement, cette décision ne provoque chez le jeune artiste aucune véritable réaction, même pas un effet de surprise : « Jed revint près de lui. Il aurait fallu le prendre par les mains, lui toucher l'épaule ou quelque chose, mais comment faire ? il n'avait jamais fait ça. »³⁸⁶

Pourquoi alors une telle froideur sentimentale ? Pour Jed, cet homme, qu'il n'a jamais connu, avec qui il ne partage rien, pour qui il n'éprouve aucun sentiment, n'existe tout simplement pas. Sa mort, tout comme sa vie, ne peut le toucher.

Un autre cas dans le roman mérite d'être étudié : il s'agit de l'inspecteur Jasselin qui enquête sur l'assassinat de Houellebecq. Cet homme exprime sa répugnance pour la paternité d'autant plus qu'il est atteint de l'oligospermie, une maladie intraitable qui le rend stérile. Vivant seul avec sa femme Hélène, Jasselin exprime ostensiblement sa haine pour les enfants et opte alternativement pour la compagnie d'un chien. Dans une société rangée par les conflits familiaux, marquée par l'égoïsme, basée sur les jouissances consumptives, une descendance ne peut être une source de bonheur pour le couple :

« Un chien c'était aussi amusant, et même beaucoup plus amusant qu'un enfant, et si [Hélène] avait envisagé un moment d'avoir un enfant c'est surtout par conformisme, un peu aussi pour faire plaisir à sa mère, mais en réalité elle n'aimait pas vraiment les enfants, elle ne les avait jamais vraiment aimés, et lui aussi non plus n'aimait pas les enfants s'il voulait bien y réfléchir, il n'aimait pas leur égoïsme naturel et systématique, leur méconnaissance originelle de la loi, leur immoralité foncière qui obligeait à une éducation épuisante et presque toujours infructueuse. »³⁸⁷

Le propos laisse clairement voir le phénomène de l'individualisme qui a ravagé la société occidentale. L'homme ne pense qu'à lui-même, ne veut plus être ennuyé par des responsabilités astreignantes, ni tarauté par des

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 208.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 288.

devoirs agaçants qui bloquent son émancipation et sa liberté. Un clin d'œil est renvoyé à l'ancienne génération (la mère d'Hélène à l'instar des grands-mères des *Particules*) qui exige une progéniture pour assurer la pérennité.

Comparativement à Jed et son père, à Bruno et son frère, l'inspecteur, lui aussi, souffre d'un drame suffoquant qui se répercute défavorablement sur sa relation conjugale. Apparemment fort, intransigeant et équilibré – son métier requiert ces qualités – il est, en fait, un homme d'une vulnérabilité inédite. Son parcours familial, professionnel et social est une série de déceptions ressassées silencieusement. Produit du divorce – malgré sa maturité au moment de la séparation –, isolé de la scène sociale, réticent à entretenir des contacts, Jasselin oriente toutes ses émotions envers son bichon Michou. Un détail très important devrait être analysé à ce stade de la réflexion : la stupéfaction du couple devant la stérilité de l'animal. L'absurdité d'une telle émotion cristallise manifestement une perversion des valeurs, un dédain pour l'humain qui attiserait inéluctablement des pulsions suicidaires :

« Au bout de quelques semaines, ils constatèrent cependant que les testicules de Michou n'étaient pas encore descendus, ce qui commençait à devenir anormal...Ce fut pour eux un coup terrible, bien plus que ne l'avait été la stérilité de Jasselin lui-même. Ce pauvre petit chien non seulement n'aurait pas de descendance mais ne connaîtrait aucune pulsion, ni aucune satisfaction sexuelle. Il serait un chien diminué, incapable de transmettre la vie, coupé de l'appel élémentaire de la race, limité dans le temps – de manière définitive. »³⁸⁸

Le propos est un témoignage torride mettant en lumière la métamorphose sublime que le monde moderne a subie. En effet, si la stérilité humaine, était, avant le mouvement révolutionnaire, considérée comme une humiliation et un déshonneur, elle devient aujourd'hui non seulement acceptée mais également désirée. Avoir un enfant n'est nullement un événement sublime, source d'enchantement et de joie, mais, *a contrario*, un

³⁸⁸ *Ibid.*, 292.

obstacle devant l'épanouissement, une charge indésirable et l'origine de la souffrance et de l'angoisse. Le ton ironique du passage trahit la grande mutation anthropologique et l'impact néfaste de l'idéologie individualiste sur la psychologie humaine. L'animal remplace l'humain et l'objet prévaut sur l'être. Les parents voient en les enfants une damnation au sens religieux du terme, et c'est dans ce sens qu'un animal domestique constituerait une présence qui s'adapte parfaitement au mode de vie des occidentaux post-soixante-huitards. Ceux-ci, réticents à éprouver un altruisme minime et un dévouement parcimonieux, se désistent de la paternité.

Cette image du père teinte de soupçon et de nébulosité apparaît également dans *Plateforme*, roman qui dévoile l'absence de l'amour entre le père et le fils. Pour qu'il existe, l'amour filial exige une disposition favorable du fils à l'égard du père. Or, cette disposition est complètement absente des sentiments de Michel. Ainsi, le décès du père ouvre la première page du roman. Se trouvant devant le cercueil du défunt, le protagoniste ne peut refouler son aversion envers ce géniteur dont la seule action faite est la copulation : « Il avait profité de la vie, le vieux salaud ; il s'était démerdé comme un chef. « T'as eu des gosses, mon con...me disais-je avec entrain ; t'as fourré ta grosse bite dans la chatte à ma mère »³⁸⁹. Le langage trivial employé est une marque indélébile du manque de respect pour la figure paternelle. Le propos sous-entend une rancune inextinguible envers cet être qui, après l'acte de la procréation, s'est éclipsé pour profiter de sa vie personnelle.

Cette image désacralisée ne suffit pas au narrateur pour exprimer sa haine envers le décédé. De retour au domicile paternel, il passe dans la salle de musculation aménagée au sous-sol. Par le truchement du matériel sportif, Michel enfonce le clou du dénigrement : « Je visualisais rapidement un crétin

³⁸⁹ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 11.

en short – au visage ridé, mais par ailleurs très similaire au mien – gonflant ses pectoraux avec une énergie sans espoir »³⁹⁰. Face aux injures blessantes d'un fils à l'égard de son père au moment-même de l'enterrement – moment généralement où les tensions s'apaisent et les conflits s'estompent – une question prépondérante s'impose : d'où vient cette haine obstinée et farouche ?

Un détail passager mais élémentaire annoncé par le narrateur tâche d'éclairer la situation et laisse supposer que Michel, lui aussi, à l'instar de ses homologues de papier, a été abandonné par son père : « ...à l'âge de dix ans, j'étais allé dans une pâtisserie pour me bourrer de crêpes au Grand Marnier. C'était une petite fête solitaire ; je n'avais pas de camarades avec qui partager cette joie. Comme tous les ans à la même époque, je séjournais chez mon père à Chamonix. »³⁹¹

A suivre attentivement ce témoignage, le protagoniste aurait fort probablement été élevé loin de ses parents par un tuteur. Ce qui explique sa solitude traumatisante et sa souffrance psychologique pendant son enfance ainsi que sa véhémence ardue contre son géniteur à l'âge adulte. De surcroît, le romancier présente cette hostilité entre les deux hommes, ce conflit générationnel, comme réciproque :

« Sans doute mon père avait-il, à plusieurs reprises, envisagé de me déshériter ; finalement il avait dû y renoncer... (car ce n'est pas facile de déshériter ses enfants, la loi ne vous offre que des possibilités restreintes : non seulement des petits salauds vous pourrissent la vie, mais ils profitent ensuite de tout ce que vous avez pu accumuler, au prix des pires efforts). »³⁹²

Les propos confirment l'idée annoncée au début de ce chapitre : sous l'influence du processus de l'individualisation progressive du système social occidental, les individus, non seulement abandonnent leurs devoirs parentaux

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 12.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 68.

³⁹² *Ibid.*, p.31.

au profit de leur accomplissement personnel, non seulement « pourrissent » la vie de leur progéniture grandie avec des complexes psychologiques irrémédiables et des traumatismes affectifs indépassables, mais leur égoïsme les poussent jusqu'à vouloir couper le dernier cordon susceptible de les lier : l'héritage. Cette attitude, l'historien français Jean-Louis Flandrin la décrit comme assez commune : « Or, que nos contemporains aient beaucoup d'enfants ou pas du tout, ils les regardent plutôt comme un fardeau, quelque chose qui restreint leur liberté, leur richesse, et n'augmente certainement pas leur puissance. »³⁹³

En sus, Michel n'est pas très différent de son père. Son désir envers une descendance éventuelle est assez froid comme le confirme cet aveu : « A vrai dire, j'avais toujours éprouvé une certaine répugnance pour les enfants jeunes ; pour ce que j'en savais, il s'agissait de petits monstres laids, qui chiaient sans contrôle et poussaient des hurlements insoutenables, l'idée d'en avoir un ne m'avait jamais traversé l'esprit »³⁹⁴. L'on pourrait imaginer le type de rapport qui aurait lieu entre un fils et un père imbu de tels préjugés.

Jean Yves, un autre personnage du roman éprouve, lui aussi, des sentiments dénués d'amour envers ses propres enfants. Selon sa propre vision – qui ne diffère d'ailleurs pas de celle des autres personnages – ceux-ci sont une nuisance qui immobilise les parents, un poids lourd à traîner. Par vengeance, il préfère les laisser à sa femme Audrey après le divorce : « Plombée avec deux gosses, elle aurait plus de mal, la garce »³⁹⁵. Force est de souligner que l'amour paternel de Jean Yves change selon le sexe de l'enfant. Pour Nicolas, son fils âgé de dix ans, il n'éprouve ni amitié ni affection. Leur échange est, sinon inexistant au moins limité au strict minimum. Ce qui n'est pas le cas pour sa fille Angélique âgée de quatre ans,

³⁹³ Flandrin, Jean-Louis, *Le Sexe et l'Occident*, Seuil, Paris, 1980, p. 11.

³⁹⁴ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 332.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 270.

pour qui il ressent « dans un sens » de l'amour. Cependant, il serait judicieux de s'interroger sur *le sens* dont il peut s'agir ici : « Il aimait sa fille dans un sens, il le supposait tout du moins, il ressentait pour elle quelque chose d'organique et de potentiellement sanguinolent. »³⁹⁶

A analyser précautionneusement ces sentiments, il découle que cet homme, loin de ressentir de l'amour paternel pour sa fille, est tenté par les rapports incestueux. Cette tendance obscène se manifeste à travers le rapport sexuel que Jean Yves entretient avec la baby-sitter Eucharistie, une adolescente à peine âgée de quinze ans. Nombreux sont les passages qui appuient cette hypothèse. Conscient des vingt années qui le séparent de la jeune fille, de son éventuelle accusation de détournement de mineure, le personnage n'est pas tracassé par cette situation abominable. Il l'initie à la fellation et la compare à sa femme : « Elle avait à peu près tout ce qui manquait à Audrey »³⁹⁷. Il s'érige en mentor meilleur que le père de l'adolescente et, à l'instar de tout pédophile, voit dans leurs rapports sexuels une relation *équilibrée*³⁹⁸. Cette situation l'amène à réfléchir au sujet de sa fille. Celle-ci peut s'estimer heureuse de ne pas être l'aînée de la famille car l'inceste aurait paru à son père coulant de source : « C'était quand-même une chance qu'il n'ait pas eu de fille en premier ; dans certaines conditions, il voyait difficilement comment – et, surtout, *pourquoi* – éviter l'inceste. »³⁹⁹

Il en ressort que, dans la société occidentale contemporaine, la filiation perd sa consistance et sa sacralité. La transgression incestueuse est largement propagée dans un univers immoral et cynique. Du fils à la mère dans *Les particules élémentaires*, elle passe du père à la fille dans *Plateforme*. La fiction de Houellebecq véhicule une image foncièrement sombre des rapports familiaux. La phrase « La confusion des générations était grande et la filiation

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 269.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 302.

³⁹⁸ *Ibid.*

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 303.

n'avait plus de sens »⁴⁰⁰ récapitule le schisme qui s'installe confortablement entre les parents et les enfants dans la société post-soixante-huitarde. Cette déchirure apparaît de façon plus abjecte dans *Les particules élémentaires*. Focalisons-nous sur le cas de Bruno.

Professeur disjoncté, cet homme entretient des rapports très conflictuels avec son père Serge Clément. Celui-ci, peu disposé à prendre en charge son enfant après l'abandon de sa mère et le décès de sa grand-mère, décide de l'inscrire dans une école à internat. Les événements cauchemardesques vécus dans ce lieu terrifiant hanteront Bruno toute sa vie durant : « Tous les dimanches soirs, lorsque son père le ramenait dans sa Mercedes, Bruno commençait à trembler »⁴⁰¹. La situation est alarmante. Pourtant, Bruno n'ose tout de même pas parler de ses problèmes alors que ceux-ci manquent d'un peu pour lui coûter la vie. Il se laisse persécuter dans la terreur sans se tourner vers lui. Ce qui trahit la nature lâche des relations entretenues entre les deux. Père et fils se côtoient en étrangers obligés de cohabiter ensemble. La figure rassurante, protectrice et consolatrice dépérit, pire encore, elle devient tortionnaire puisque c'est elle qui le conduit dans ce milieu chthonien et maléfique.

En effet, pour son père, Bruno ne ressent que de la honte. « Vous voulez un portrait de mon père ? ironise-t-il. Prenez un singe, équipez-le d'un téléphone portable, vous aurez une idée du bonhomme »⁴⁰². Cette honte s'intensifie lorsqu'il le rencontre par hasard dans un salon de massage⁴⁰³,

⁴⁰⁰ *Ibid.*

⁴⁰¹ Houellebecq, Michel, *les particules élémentaires*, p. 47.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 27.

⁴⁰³ « Ça se passait dans la salle d'attente de *Mai Lin* ; en entrant je me suis assis à côté d'un type dont le visage me disait vaguement quelque chose – mais très vaguement, c'était juste une impression diffuse. Puis on l'a fait monter, je suis passé tout de suite après. Les cabines de massage étaient séparées par un rideau en plastique, il n'y en avait que deux, j'étais forcément à côté du type. Au moment où la fille a commencé à caresser mon bas-ventre avec sa poitrine enduite de savon, j'ai eu une illumination : le type dans la cabine à côté, en train de se faire un *body body*, c'était mon père. Il avait vieilli, maintenant il ressemblait vraiment à un retraité, mais c'était lui, il n'y avait aucun doute possible. Au même moment je l'ai entendu jouir, avec un petit bruit de vésicule qui se vide. » *Ibid.*, p. 189.

scène qui symbolise également la honte de se rencontrer lui-même. Cette idée semble importante puisque le monde moderne semble reproduire les mêmes exemples d'individus : pères et fils s'adonnent aux plaisirs vénaux, prévalent leur vie personnelle sur celle de leurs proches et affichent une désinvolture dérangeante envers leur descendance. Un autre point non moins important est à souligner : cette rencontre exige un effort mémorial immense de la part de Bruno pour qu'il puisse enfin se souvenir de son géniteur. Cela prouve que les contacts entre les deux hommes durant toute leur existence étaient minutieusement comptés. Parents et enfants ne se voient plus, ne se reconnaissent plus et n'entretiennent aucun rapport.

Devenu père à son tour, plus par accident que par désir réfléchi, Bruno se montre incapable d'assumer sa paternité. Son fils incarne « l'autre » dans sa forme dangereuse : l'ennemi. Pourtant, c'est lui qui se comporte de façon criminelle et apparaît comme une véritable menace pour sa propre progéniture. La naissance de Victor est considérée par Bruno comme une sorte de malédiction puisque, en affectant le côté physique de sa mère, il a touché la partie érotique de son père : « ses seins n'avaient pas résisté à l'allaitement »⁴⁰⁴. De surcroît, la présence de ce bébé se dresse comme un obstacle devant les rapports sexuels entre les deux époux : « J'ai passé un doigt dans son string en fermant les yeux, j'étais complètement mou. A ce moment, dans la pièce voisine, Victor s'est mis à hurler de rage – des hurlements longs, stridents, insoutenables. Elle s'est enveloppée d'un peignoir de bain et s'est précipité vers la chambre. »⁴⁰⁵

Une étude psychanalytique de ce passage mérite d'être précisée : il s'agit notamment du concept freudien du complexe d'Œdipe. En effet, Victor et Bruno semblent évidemment revendiquer les bienveillances d'Anne. Il paraît également que le père considère son fils comme un concurrent, un rival

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 181.

⁴⁰⁵ *Ibid.*

ou, pire encore, un ennemi duquel il faudrait se débarrasser pour s'accaparer aisément les faveurs de la femme. Cette idée est corroborée par la scène affreuse où Bruno, fort dérangé par son fils, lui ajoute des somnifères puissants dans ses biberons afin de s'adonner tranquillement à ses pratiques sexuelles par minitel rose :

« Bruno se releva de la moquette du salon ; les hurlements s'accroissaient, trahissant une rage folle. Il écrasa deux Lexomil dans un peu de confiture, se dirigea dans la chambre de Victor. L'enfant avala sans difficulté la mixture et se raidit, comme assommé par un coup. Bruno enfila son blouson et se dirigea vers le *Madison*, un bar de nuit de la rue Chaudiennerie. »⁴⁰⁶

Les propos marquent la cruauté paroxystique des géniteurs contemporains qui ne se contentent pas de négliger leurs enfants dans un état piteux – le cas de Janine étudié plus haut – mais vont jusqu'à mettre en danger leur santé pour jouir des plaisirs factices. L'homme moderne ne peut faire preuve d'un minimum d'altruisme, ne peut renoncer, ne serait-ce que provisoirement, à ses plaisirs pour s'occuper de sa propre chair. Cette action mortifère est la marque la plus plausible de la puissance dévastatrice de l'individualisme dans la société occidentale contemporaine.

Plus tard, lorsque son mariage échoue et son fils devient adolescent, un fossé très profond s'installe entre les deux hommes à cause de leur incapacité à communiquer. Cela prouve, une fois encore, que l'absence de communication est essentiellement à l'origine des problèmes des personnages houellebecquiens. Il n'y a qu'à lire ce passage pour s'en apercevoir : « Victor mettait un casque pour écouter le son. Il n'était pas violent, ne cherchait pas à être désagréable, mais lui et son père n'avaient plus rien à se dire... Ils mangeaient face à face, pratiquement sans se prononcer. »⁴⁰⁷

Toutes analyses faites, Bruno reproduira un schéma similaire à celui de son père. Non pris en charge par ses parents, il se déchargera, à son tour, de

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 183.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 166.

son rôle paternel. Chez lui, comme du reste chez ses parents, se manifeste ce que Lipovetsky désigne comme le sentiment récurrent de l'individualisme narcissique, à savoir « la perte du sens de la continuité historique. »⁴⁰⁸

En effet, si l'homme est désormais exclusivement centré sur lui-même, s'il est réduit à son existence individuelle, alors le sentiment de continuité des générations, aussi bien passées que futures, se dissout. Bruno décrit d'ailleurs lui-même à son frère Michel ce lien filial dont il se sent lui-même dépourvu :

« Accepter l'idéologie du changement continu, c'est accepter que la vie d'un homme soit strictement réduite à son existence individuelle, et que les générations passées et futures n'aient aucune importance à ses yeux. C'est ainsi que nous vivons, et avoir un enfant, aujourd'hui, n'a plus aucun sens pour un homme. »⁴⁰⁹

A cette réflexion succède une conclusion que l'on peut attribuer aussi bien à Michel qu'au narrateur lui-même : « Bruno avait raison, l'amour paternel était une fiction, un mensonge »⁴¹⁰. Cette remarque frappe par son caractère universel et sans appel. Elle est justifiée en tant que commentaire du narrateur-clone qui témoigne de l'extinction de l'humanité. Qui plus est, la fonction de ce passage est de montrer au niveau social l'essoufflement du lien de filiation que la mutation génétique finale ne fera que réaliser biologiquement.

De ce qui précède, il serait déplacé de parler de l'amour filial dans la fiction de Houellebecq. C'est tout simplement de l'absence de l'amour qu'il est question. Le conflit parents/enfants est une réalité occidentale où ces derniers ne sont pas les bienvenus car ils constituent une charge lourde à porter. C'est d'ailleurs ce qui justifie leur réticence par rapport à la procréation. Dans ce contexte, les enfants grandissent avec des complexes traumatisants incarnés surtout dans leur désocialisation, leur solitude et leur incapacité affective.

⁴⁰⁸ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 57.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, 156.

⁴¹⁰ *Ibid.*

Chapitre III :
Le dépérissement des liens amoureux

Le sentiment amoureux, loin d'être seulement le reflet de l'histoire individuelle du sujet, renferme les grandes transformations économiques et politiques de la modernité.
Eva Illuz

Le présent chapitre traite la thèse capitale des écrits houellebecquiens contenue déjà dans le titre de son premier roman en date *Extension du domaine de la lutte*. L'écrivain stipule que le système économique, s'étant imprégné dans tous les domaines de la vie sociale, mettant systématiquement les individus en compétition perpétuelle, s'élargit maintenant pour s'accaparer de la sphère sentimentale. Hommes et femmes, agenouillés devant le principe de la valeur marchande, soumis à la loi de l'offre et de la demande, ne peuvent dans de telles conditions entretenir des sentiments amoureux. Dans son ouvrage célèbre *L'amour liquide : de la fragilité des liens entre les hommes*, le sociologue polonais Zigmunt Bauman dénonce l'impact du capitalisme sur la vulnérabilité des relations interhumaines. L'adjectif « liquide » correspond ainsi parfaitement au type de rapports qui gouvernent les individus modernes : malléabilité de la forme et facilité de la division. A la recherche permanente de satisfactions momentanées, en quête ininterrompue des plaisirs nouveaux, des jouissances variées et des joies occasionnelles, l'individu post-soixante-huitard ne peut aspirer à une relation de longue durée, à une harmonie sentimentale, encore moins à un acte sincère et engagé. Amour liquide, selon l'essayiste, parce qu'insaisissable, irréalisable, bref : impossible. L'informatique et la robotique ont transformé les relations interpersonnelles en une série de connexions faites à la demande et susceptibles d'être rompues à tout moment. Avec ce type de rapports qui devraient être fluides, rapides,

non engageants, sans risques ni conséquences, l'amour, qui, jusque-là avait un niveau d'exigence supérieur, voit, dès lors, ses aspirations discréditées.

Ainsi, l'œuvre de Michel Houellebecq souscrit à cette vision du philosophe polonais. L'écrivain français déplore la disparition de l'amour dans la société occidentale, sa contamination par le profit et la domination, sa complicité avec la sexualité et la pornographie et son commerce avec l'intérêt et l'argent. L'amour n'est pas mort, mais agonisant, asphyxié dans l'œuf avant l'éclosion, broyé par le spectaculaire, soumis au libéral et réduit au corporel. Il subit une sorte de paralysie due à un mélange de désir et de peur. La peur est liée aux possibilités que l'homme va perdre s'il commence une liaison exclusive. Même s'il dépasse cet obstacle et profite des liaisons faciles conseillées par les spécialistes et proposées par les modèles sociaux dominants, la quantité ne remplit pas le vide intérieur et laisse l'homme insatisfait. L'excès de l'individualisme mine de l'intérieur les rapports amoureux et transforme la vie du couple en un espace de combat ou une prison à fuir.

En dépit de cette vision sombre de la vie affective des occidentaux, Houellebecq laisse dans son œuvre une marge d'espoir et une toute petite lueur optimiste : la capacité affective et sentimentale des femmes offre une possibilité du bonheur. Esther dans *La possibilité d'une île*, Olga dans *La carte et le territoire*, Christiane et Annabelle dans *Les particules élémentaires* et Valérie dans *Plateforme* sont des femmes prêtes aux sacrifices passionnels mais incapables d'échapper à la fatalité écrasante du capitalisme.

1- Engloutissement de l'amour par le matérialisme.

Dans sa première fiction, Houellebecq exprime, par le biais de son porte-parole, l'existence de l'amour : « Quoiqu'il en soit, annonce l'informaticien, l'amour existe, puisqu'on peut en observer les effets »⁴¹¹. Ce constat succède à la présentation d'un couple exemplaire, celui de Martin et de Marthe qui, en dépit de l'écoulement du temps, de la décrépitude des corps, se témoignent toujours un amour mutuel, partagent une union fusionnelle et restent soudés quarante ans après leur mariage.

Le néo-humain Daniel 25 souligne, lui aussi, l'intérêt d'un tel sentiment dans l'existence humaine :

« Aucun sujet n'est davantage abordé que l'amour, dans les récits de vie humains comme dans le corpus littéraire qu'ils nous ont laissé ; l'amour homosexuel comme l'amour hétérosexuel sont abordés, sans qu'on ait pu jusqu'à présent déceler de différence significative ; aucun sujet non plus n'est aussi discuté, aussi controversé, surtout pendant la période finale de l'histoire humaine, où les oscillations cyclothymiques concernant la croyance en l'amour devinrent constantes et vertigineuses. Aucun sujet en somme ne semble avoir autant préoccupé les hommes ; même l'argent, même les satisfactions du combat et de la gloire perdent en comparaison, dans les récits de vie humains, de leur puissance dramatique. L'amour semble avoir été pour les humains de l'ultime période l'acmé et l'impossible, le regret et la grâce, le point focal où pouvaient se concentrer toute souffrance et toute joie. »⁴¹²

Ainsi, comparativement aux besoins physiologiques permettant à l'homme de vivre, l'amour constitue un élément vital pour son bon fonctionnement psychologique :

« Si les besoins physiologiques et les besoins de sécurité sont bien satisfaits, affirme le psychologue américain Maslow, alors émergent les besoins d'amour, d'affection et d'appartenance ; et le cycle déjà décrit se répète avec ce nouveau pivot. Les besoins d'amour influent le fait de donner et de recevoir de l'affection. S'ils ne sont pas satisfaits, l'individu ressent vivement l'absence d'amis,

⁴¹¹ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 94.

⁴¹² Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 191.

de conjoint ou d'enfant. Il a soif des relations avec les gens en général, autrement dit d'une place au sein de son groupe ou de sa famille, et il luttera de toute ses forces pour atteindre ce but. Il voudra obtenir cette place plus que tout au monde et pourra même oublier qu'autrefois, quand il avait faim, l'amour lui semblait vague, inutile et secondaire. Maintenant, les aiguillons de la solitude, de l'ostracisme, du rejet, de l'inimitié, du déracinement, sont devenus proéminents. »⁴¹³

Conformément à cette théorie socio-psychologique, Houellebecq prend le sentiment amoureux pour une pulsion instinctive, un besoin naturel pour tout être humain. Sa présence aide à surmonter la solitude, à dépasser la séparation et à se protéger contre les angoisses existentielles. A défaut d'amour, les individus pâtissent dans la souffrance, se cloîtent dans un isolement morbide les menant soit aux affres du suicide, soit aux portes de la folie. Interné dans un asile psychiatrique, le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* observe les patients et conclut que le traumatisme dont ils souffrent est issu du manque d'affection :

« L'idée me vint peu à peu que tous ces gens – hommes et femmes – n'étaient pas le moins du monde dérangés ; ils manquaient simplement d'amour. Leurs gestes, leurs attitudes, leurs mimiques trahissent une soif déchirante de contacts physiques et de caresses ; mais, naturellement, cela n'était pas possible. Alors ils gémissaient, ils poussaient des cris, ils se déchiraient avec leurs ongles ; pendant mon séjour, nous avons eu une tentative réussie de castration. »⁴¹⁴

A suivre attentivement les dires du narrateur, une idée prépondérante apparaît : l'amour est un besoin rudimentaire pour chaque individu. Mal assouvi, il provoque des complexes psychologiques insolubles, non assouvi, il conduit à un isolement moribond.

Un événement très symbolique dans *Les particules élémentaires* met en évidence ce besoin d'amour pour tout être humain. Pendant une séance à l'école maternelle, Bruno, enfant âgé de quatre ans, est appelé, avec les

⁴¹³ Maslow, Abraham, *Devenir le meilleur de soi-même : besoins fondamentaux, motivation et personnalité*, 1954, Paris, Eyrolles, 2008, p. 63.

⁴¹⁴ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 149.

membres du groupe des élèves, à construire des colliers de papier qu'ils dédieront en guise de cadeaux à des filles de leurs choix. Incapable de confectionner un tel objet, Bruno ne parvient pas à son objectif : « Comment leur expliquer qu'il avait besoin d'amour ? Comment leur expliquer, sans le collier de feuilles ? »⁴¹⁵ s'interroge de façon rhétorique le narrateur. Déçu, l'enfant tape une crise et éclate en sanglots. Néanmoins, personne ne s'inquiète à ses lamentations comme il le sera d'ailleurs dans sa vie future. Commence alors pour le jeune tout un parcours d'indignité et d'avanie.

Dans la vision du monde de Houellebecq, l'amour est le sentiment le plus instinctif et le plus humain chez l'homme. Sa dimension salvatrice consiste à l'arracher au désenchantement qui le ramène aux frontières de la folie et du suicide. Or, il souligne à maintes reprises sa raréfaction dans le monde contemporain. En témoignent cette phrase sise à l'incipit des *Particules élémentaires* : « Les sentiments de tendresse et de fraternité humaine avaient, dans une large mesure, disparu ; dans leurs rapports mutuels ses [Michel] contemporains faisaient souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté »⁴¹⁶. Ainsi, le monde économique moderne ne prépare pas un terrain propice pour ce sentiment sublime. La naissance de l'amour, son développement, son prolongement et sa pérennité sont tributaires d'un environnement favorable. Selon l'auteur, le conditionnement sociohistorique (la révolution des mœurs mai soixante-huit) a avili l'attachement affectif et l'a rendu quasiment impossible :

« Phénomène rare, artificiel et tardif, l'amour ne peut s'épanouir que dans des conditions mentales spéciales, rarement réunies en tous points opposés à la liberté de mœurs qui caractérise l'époque moderne. Véronique avait connu trop de discothèques et d'amants ; un tel mode de vie appauvrit l'être humain, lui infligeant des dommages parfois graves et toujours irréversibles. L'amour comme innocence et comme capacité d'illusion, comme aptitude à résumer l'ensemble de l'autre sexe à un seul être aimé, résiste

⁴¹⁵ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 38.

⁴¹⁶ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 7.

rarement à une année de vagabondage sexuel, jamais à deux. En réalité, les expériences sexuelles successives accumulées au cours de l'adolescence minent et détruisent rapidement toute possibilité de projection d'ordre sentimental et romanesque ; progressivement, et en fait assez vite, on devient aussi capable d'amour qu'un vieux torchon. »⁴¹⁷

Les héros houellebecquiens éprouvent de l'amour pour les femmes, mais ne peuvent entretenir des rapports, ni verbaux ni affectifs avec elles. Quand ils s'entendent (Christiane et Bruno/ Michel et Valérie), c'est surtout pour communiquer leurs échecs respectifs et leurs flétrissures. La réciprocité se fait alors dans les souffrances et dans les angoisses.

Considéré comme un traité du psychosexuel à *L'ère du vide*, *Les particules élémentaires* met en lumière le rapport antinomique entre l'instinct amoureux et les impératifs capitalistes qui exigent vitesse, adaptation et surtout anéantissement des sentiments. Les relations amoureuses sont inopérantes par l'élan narcissique, mécanisme capital du libéralisme, fédérateur de l'angoisse née de la malléabilité perpétuelle. L'attachement amoureux devient un danger, une menace : « Hommes et femmes, déclare Lipovetsky, se méfient l'un de l'autre, affectent le détachement, optent pour des relations superficielles de peur d'être blessés. »⁴¹⁸

Dans son œuvre, Houellebecq déclare franchement que l'amour, englouti par le matérialisme, le consumérisme, est en train de vivre ses derniers jours en Occident. *La possibilité d'une île* est un titre qui contient certes une note utopique, or la lecture du roman désillusionne et trahit l'impossibilité de l'idylle. L'auteur veut croire à l'amour, mais les mésaventures de ses héros révèlent que les pulsions morbides suppléent aux sentiments romantiques. Tant que le couple est fonctionnel, tant qu'il répond aux normes marchandes, aux dogmes capitalistes, il peut espérer survivre, se protéger contre le monde implacable. Cependant, dès que ses forces

⁴¹⁷ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 114.

⁴¹⁸ Lipovetsky, Gilles, *La troisième femme*, Paris : Gallimard, 1997, p. 18.

s'épuisent, son corps s'avachit, sa beauté se fane, il devient transparent et se fragilise pour enfin succomber devant une civilisation obnubilée par la pertinence et l'efficacité. Cette décomposition sonne le glas de l'unique sentiment humain susceptible de maintenir une liaison bienfaitrice. A l'instar d'une drogue qui stimule des sensations idéales sans vraiment extirper son consommateur de l'angoisse, l'amour ne parvient jamais à des exploits à la hauteur des attentes prévues. Dans *Les particules élémentaires* un amour platonique est entrevu entre Michel et Annabelle. Celle-ci est rassurée quant à la vie sentimentale réussie qu'elle connaîtrait comparativement à celle de ses parents. Or, cette certitude tombe en poussière à cause de la défaillance du discours amoureux due au monadisme de Michel et aussi à l'échec des relations successives de la jeune fille. L'harmonie amoureuse n'arrive jamais à dessein et l'idylle qui s'offrait à eux, pleine de sensibilité, se transforme en tragédie. Le besoin d'amour jette la pauvre Annabelle dans les bras d'hommes perfides et sanguinaires. En dépit de son attractivité physique, de sa pertinence esthétique, elle ne parvient jamais à assouvir ses manques sentimentaux. Elle partage ainsi le sort cruel de Brigitte Bardot d'*Extension du domaine de la lutte*, la jeune obèse, à l'aspect rebutant et qui opte pour le suicide parce qu'elle n'arrive pas à établir un contact amoureux⁴¹⁹. Trop sensible, extrêmement tendre et affectueuse, pleine d'innocence et de pureté, Annabelle passe vainement toute son adolescence à attendre un geste, une avance ou un mot de la part de Michel : « Souvent, le soir, [Annabelle] était heureuse de le voir sortir de l'autorail, son cartable à la main, qu'elle se jetait littéralement dans ses bras. Ils demeuraient alors enlacés quelques secondes, dans un état de paralysie heureuse, ce n'est qu'ensuite qu'ils se parlaient »⁴²⁰. Comme le note à juste titre Bruno Viard : « Il y a chez Houellebecq deux voix narratives,

⁴¹⁹ Nous référons, concernant ce point, au chapitre III de la première partie qui traite de la valeur du corps dans le monde moderne.

⁴²⁰ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 59.

deux tonalités : l'une violente, pornographique, pleine d'invective, l'autre très douce, pleine d'attention, à la fragilité de l'enfance, aux misères de la vieillesse, empreinte de religiosité »⁴²¹. Après de longues années de résistance, après une lutte sans merci contre les détracteurs avides et infatigables, Annabelle, désespérée par la froideur affective inintelligible de Michel, capitule finalement. Telle une proie prise au piège par des prédateurs résignés, Annabelle cède son corps et son esprit à un monde corrompteur et corrompu. Elle s'abandonne à Di Meola (un chanteur de Rock raté mais doté d'un physique hors norme), qui l'initie à l'univers de la débauche. Séduisante, désirée, mais jamais aimée, la jeune connaîtra certes les jouissances orgastiques et les plaisirs sensuels, mais elle ne partagera jamais l'investissement émotionnel. Le monde moderne, postule l'auteur, a échoué à faire naître une humanité plus aimante, plus dévouée et moins hostile. Accéder à un nombre illimité de partenaires n'a nullement favorisé des rapports plus profonds, loin s'en faut, c'est plutôt le contraire qui s'est produit : la détresse a hâté le rythme des liaisons et des déliaisons. L'attachement amoureux ne peut être favorisé que dans une atmosphère de confiance et de stabilité.

Malgré les conflits familiaux, les manques affectifs et les troubles psychologiques, les hommes de Houellebecq ont des occasions de mener une vie affective exceptionnelle. Le hasard met dans leur itinéraire des femmes chaleureuses, attentives et dévouées mais ils sont incapables de les préserver faute de socialisation efficace. L'amour naît, pur, angélique et inconditionnel ; toutefois, le système s'obstine à le dégrader et à l'anéantir en le rendant d'abord inexprimable, obscur, puis inenvisageable. Le domaine de la lutte outrancière a affaibli les hommes qui ne trouvent plus l'énergie vitale pour séduire les femmes. Conscients de leur échec, de l'inutilité de leurs actions, ils refusent de s'aventurer dans des relations amoureuses engageantes :

⁴²¹ Viard, Bruno, *Houellebecq est mal lu ! Interview avec David Caviglioli*, 19 juin 2012.

« J'ai compris que j'allais aimer Esther, affirme Daniell, que j'allais l'aimer avec violence, sans précaution ni espoir de retour. J'ai compris que cette histoire serait si forte qu'elle pourrait me tuer, qu'elle allait même probablement me tuer dès qu'Esther cesserait de m'aimer parce que quand même il y a certaines limites, chacun d'entre nous a beau avoir une certaine capacité de résistance, on finit par mourir d'amour, ou plutôt d'absence d'amour, c'est au bout du compte inéluctablement mortel. Oui, bien des choses étaient déjà déterminées dès ces premières minutes, le processus était déjà bien engagé. »⁴²²

Timorés et réticents, les hommes, via leurs réactions stériles et insensées, déconcertent les femmes et les poussent à explorer les voies de l'orgie et de la perversité : « Nous avons perdu, écrit Kristeva, la force et la sécurité relative que les vieux codes moraux garantissaient à nos amours en les interdisant ou en en fixant les limites. Sous les feux croisés des salles de chirurgie gynécologique et des écrans télévisés, nous avons enfui l'amour dans l'inavouable, au profit du plaisir et du désir »⁴²³. Dans ce sens, la dégradation de l'amour conduit à sa destruction. Il est remplacé par d'autres voies orgastiques triviales et capricieuses : l'onanisme, la pornographie, la sexualité à plusieurs, le lesbianisme, les sex-toys entre autres. Bref, le désir et le plaisir suppléent l'amour sanctificateur et réconfortant. Voici un passage symbolique sur ce point :

« Le projet millénaire masculin, parfaitement exprimé de nos jours par les films pornographiques, consistant à ôter à la sexualité toute connotation affective pour la ramener dans le champ du divertissement pur, avait enfin, dans cette génération, trouvé à s'accomplir...Après des décennies de conditionnement et d'efforts, ils ont finalement réussi à extirper de leur cœur un des plus vieux sentiments humains, et maintenant, c'est fait, ce qui avait été détruit ne pourrait se reformer, pas davantage que les morceaux d'une tasse brisée ne pourraient se rassembler d'eux-mêmes, ils avaient atteints leur objectif : à aucun moment de leur vie, ils ne connaîtraient l'amour. Ils étaient libres. »⁴²⁴

⁴²² Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 176-177.

⁴²³ Kristeva, Julia, *Histoires d'amour*, op. cit., p. 13-14.

⁴²⁴ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 341- 342.

Ce concept est celui qui inspirera Michel dans ses recherches scientifiques sur la race post humaine délivrée du spectre de la copulation mais capable d'éprouver des élans amoureux.

Par ailleurs, si Houellebecq rend dans ses œuvres un grand hommage aux femmes qui, selon sa perception, restent du côté de la vie, possèdent une aptitude affective extraordinaire et affichent un énorme potentiel de dévouement, il conspu, paradoxalement, le mouvement féministe qui a envenimé les relations amoureuses tout en les réduisant aux contacts physiques. Dans son essai *L'ère du vide*, le philosophe français Lipovetsky stigmatise, lui aussi, cette tendance féministe qui prêche les intérêts opportunistes du lobby économique :

« *Sexduction* généralisée, le néoféminisme ne fait qu'exacerber le procès de personnalisation, il agence une figure inédite du féminin, polymorphe et sexuée, émancipée des rôles et identités strictes de groupes, en consonance avec l'institution de la société ouverte. Tant au niveau rhétorique que militant, le néoféminisme travaille au recyclage de l'être-féminin par sa mise en valeur tous azimuts, psychologique, sexuelle, politique, linguistique. »⁴²⁵

Conformément à cette vision, l'auteur d'*Extension du domaine de la lutte*, voit dans cette compétition sexuelle une anticipation de la détérioration des rapports sentimentaux. En renonçant, selon les deux essayistes, à leurs valeurs maternelles instinctives (bonté, affection, compassion...), les femmes stimulent l'hésitation des hommes qui s'abstiennent à approcher des partenaires égoïstes, durs et infidèles. Voici comment Bruno Viard relate le raisonnement de Michel Houellebecq dans son ouvrage critique *Littérature et déchirement* : « Du temps où elles étaient faibles, surtout à cause de leurs grossesses, les femmes avaient inventé l'amour. Maintenant qu'elles sont devenues fortes, elles ont renoncé à inspirer l'amour autant qu'à l'éprouver »⁴²⁶. Ce propos éclaire le double abandon des femmes dans la

⁴²⁵ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 36-37.

⁴²⁶ Viard, Bruno, *Littérature et déchirure, de Montaigne à Houellebecq*, Paris, Garnier, 2013, p. 209.

fiction de l'auteur français : celui d'Esther délaissant Daniell pour partir à New York et celui d'Olga quittant Jed pour aller en Russie. Indépendantes socialement, financièrement et professionnellement autonomes, les femmes enterrent en elles l'énergie affective pour la déployer dans d'autres voies « émancipatoires ».

Il s'avère alors que pour les femmes, tout comme pour les hommes, l'ouverture de l'amour aux perspectives infinies est impossible, la quête inextinguible du sexe conduit à l'échec irrémédiable. La famille meurt entérinée, les cœurs se pétrifient et deviennent glaciaux, l'attachement amoureux, comme tout autre attachement, perd sa sacralité et sa visée éthique, flottant dans un milieu régi par l'intérêt et les relations de pouvoir instaurées par l'argent et le désir. Toutes les tentations de Bruno se limitent au physique féminin, jamais – comme nous allons l'expliquer dans le second volet de ce chapitre – il n'est attiré par le côté sensible de la femme, la partie douce et émotionnelle qu'elle aime. Ne sachant aimer des femmes que leurs corps, Bruno, incapable d'assurer une liaison durable, incapable d'assouvir régulièrement ses pulsions libidinales, recourt à la masturbation devant les magazines, en face de ses élèves, dans le métro ou en espionnant des féministes. Une similitude tragique rassemble les destinées horribles des hommes et des femmes, avec pour points convergents la solitude, la masturbation compulsive, la folie ou le suicide. L'effritement des affects passionnels et des élans purs semblent constituer l'origine de la vie gâchée et chimérique des individus.

Passées de bras en bras, les femmes ont détruit leur innocence, souillé leur virginité et anéanti leur sensibilité. Les hommes, eux, se sentant négligés, pourrissent dans une abjection vengeresse. Considérons les séries d'insultes adressées par Bruno à sa mère agonisante :

« Tu n'es qu'une vieille pute... émet-il sur un ton didactique. Tu mérites de crever. Michel s'assit en face de lui, à la tête du lit, et alluma une cigarette. T'as voulu être incinérée ? poursuivi Bruno avec verve. A la bonne heure, tu seras incinérée. Je mettrai ce qui restera de toi dans un pot, et tous les matins, au réveil, je pissurai sur tes cendres. »⁴²⁷

Incapable de faire preuve de compassion⁴²⁸, Bruno vitupère sa mère négligente de paroles blasphématoires. L'écart affectif entre hommes et femmes a produit des flétrissures impossibles à effacer. Cette mère qui a attendu toute sa vie jusqu'au moment de la mort pour convoquer ses enfants et renouer contact avec eux, représente une génération qui a destitué l'amour et la famille, qui a décomposé l'attachement et la filiation. Elle doit donc disparaître sans laisser de trace.

La société moderne a fourni des efforts colossaux afin de suppléer ce déficit affectif en proposant une kyrielle de ce que Lipovetsky appelle *les techniques de personnalisation* :

« Diversifications libidinales... : après l'économie, l'éducation, la politique, la séduction annexe le sexe et le corps selon le même impératif de personnalisation de l'individu. A l'heure du libre-service libidinal, le corps et le sexe deviennent des instruments de subjectivation-responsabilisation, il faut accumuler les expériences, exploiter son capital libidinal, innover dans les combinaisons. Tout ce qui ressemble à de l'immobilité, à de la stabilité doit disparaître au profit de l'expérimentation. »⁴²⁹

Tous ces éléments sont à l'entière disposition de Bruno au lieu du Changement Cap d'Agde sans pour autant lui permettre un bonheur fusionnel et extatique. Engouements avilissants, joies factices, plaisirs versatiles, toutes ces propositions accentuent l'isolement de Bruno au moment où elles devraient le distraire. Ses activités masturbatoires successives dans cet endroit où tout est offert sans contraintes en est une preuve irréfutable. Loin d'être des

⁴²⁷ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 256.

⁴²⁸ Cette scène rappelle celle de *Plateforme* où Michel déverse sa rage sur son père mort. (Se référer au chapitre : une paternité en crise).

⁴²⁹ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 33-34.

sensations authentiques, des rapports fortifiants, ces techniques sont tout simplement des imitations d'amour. Bruno atteint, *in fine*, la lucidité et prend conscience du caractère chimérique de l'amour à l'époque moderne de l'individualisme narcissique. Affiché sur les écrans, brandi dans les pancartes, visualisé partout, l'amour, ce sentiment sacré, est cyniquement utilisé comme instrument de promotion, astuce de publicité et leurre pour le commerce, jamais comme mode de vie social, familial et fonctionnel. Voici les propos de Daniell qui, désenchanté, se résout à se suicider : « Quand à *l'amour*, il ne fallait pas y compter. : j'étais sûrement un des derniers hommes de ma génération à m'aimer suffisamment peu pour être capable d'aimer quelqu'un d'autre, encore ne l'avais-je été que rarement, deux fois dans ma vie. »⁴³⁰

Lorsque l'amour se propose *in extremis* pour les personnages, il est impossible. Les aléas de l'existence les ont anémiés, la souplesse des corps est flétrie et la prédisposition émotionnelle est drainée. Quand Annabelle, les quarantaines atteintes, envisage de mener une vie heureuse avec Michel, elle constate son cancer utérin, de même pour Christiane avec sa nécrose des os et pour Valérie avec son assassinat spectaculaire au moment-même où elle a quitté son travail et son pays pour entamer une vie harmonieuse avec Michel. Tardif, l'amour est irréalisable, l'espoir est perdu :

« La vie vous offre une chance parfois, mais lorsqu'on est trop lâche ou trop indécis pour la saisir la vie reprend ses cartes, il y a un moment pour faire les choses et pour entrer dans un bonheur possible, ce moment dure quelques jours, parfois quelques semaines ou même quelques mois mais il ne se produit qu'une fois et une seule, et si l'on veut y revenir plus tard c'est tout simplement impossible. Il n'y a plus de place pour l'enthousiasme, la croyance et la foi, demeure une résignation douce, une pitié réciproque et attristée, la sensation inutile que quelque chose aurait pu avoir lieu, qu'on s'est simplement montré indigne du don qui vous a été fait. »⁴³¹

⁴³⁰ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 421.

⁴³¹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p.

Ainsi, une vie heureuse avec un amour partagé, un dévouement inconditionnel et une entente mélodieuse est absorbée par les gouffres de l'ennui et de la mort. Selon le regard de Houellebecq, les hommes post-soixante-huitards, trop pris par les plaisirs physiques, sont incapables d'aimer des femmes sages et mûres. Ils consomment impitoyablement leur innocence et leur fraîcheur dans une course effrénée derrière les jouissances consomptives. Cette attitude vengeresse trahit le manque d'amour dont ils étaient victimes : « L'amour rend faible, et le plus faible des deux est opprimé, torturé et finalement tué par l'autre qui, de l'autre côté, opprime torture et tue sans penser à mal, sans même en éprouver de plaisir avec une complète indifférence, voilà ce que les hommes, ordinairement, appellent l'amour. »⁴³²

Aussitôt touchées par l'obsolescence physique (vieillesse/ maladie/ invalidité), les femmes sont affreusement rejetées. Faute d'amour authentique proposant un îlot pur au sein de l'océan avilissant du non-sens, l'amour charnel offre une stase, une rupture provisoire de la souffrance, un arrêt momentané dans les flots de la honte et des regrets. Le Thanatos assujettit l'Eros et le sexuel soumet l'émotionnel. Houellebecq délivre son message concernant la théorie de l'amour et de la sexualité : le sexe, dérivatif jouissif très puissant, devenu à l'ère moderne assouvissement amorce du désir, est un attrape-nigaud. Seule la fusion affective console. La pornographie, programme de la publicité, via les corps attractifs partout offerts à la vue, et le porno très disponible sur internet, écartent les humains de la voie de l'amour. Un sexe sans amour – se référer au chapitre III de la première partie – et donc sans don ni abandon n'est pas source de bien-être. Son extase est succincte, sa durée est brève et le retour à la réalité amère et prosaïque (isolement, désespoir, folie...) se fait plus douloureux :

⁴³² Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 430.

« Phénomènes culturels, anthropologiques, seconds, le désir et le plaisir n'expliquent finalement à peu près rien à la sexualité. Ils sont au contraire, de part en part, sociologiquement déterminés. Dans un système monogame, romantique et amoureux, ils ne peuvent être atteints que par l'intermédiaire de l'être aimé, dans son principe unique. Dans la société libérale où vivaient Bruno et Christiane, le modèle sexuel proposé par la culture officielle (publicité, magazine, organismes sociaux et de santé publique) étaient celui de l'*aventure* : à l'intérieur d'un tel système, le désir et le plaisir apparaissaient à l'issue d'un processus de *séduction*, mettant en avant la nouveauté, la passion de la créativité individuelle (qualités par ailleurs requises des employés dans le cadre de leur vie professionnelle). La jouissance est affaire de coutume, comme aurait probablement dit Pascal s'il s'était intéressé à ce genre de choses. »⁴³³

En somme, dans les fictions de Houellebecq, l'amour s'avère impossible, incapable de naître, de grandir et de perdurer. Il agonise sous le poids écrasant du consumérisme, du matérialisme et du sexuel. La solitude moribonde atteint même les couples mariés et d'apparence soudés.

2- L'effondrement du couple face aux difficultés inhérentes à l'amour

Le XXe siècle, qui se vante d'avoir libéré la sexualité et aime se moquer des sentiments romantiques, n'a su donner à la notion d'amour aucun sens nouveau. C'est l'un des naufrages de ce siècle.
Milan Kundera

Dans le chapitre précédent, nous avons démontré que le monde contemporain, via l'individualisme exacerbé, la sexualité abusive, l'effritement des liens, ne favorise pas l'émergence de l'élan amoureux entre les individus. Les conditions susceptibles de faire naître, développer et maintenir l'amour sont totalement absentes d'où l'impossibilité de ce sentiment au sein d'un univers matérialiste, égoïste et persécutant. Or, nous

⁴³³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p.

allons voir dans le présent chapitre que la passion, même si elle s'efforce parfois de naître entre le couple, même si elle promet une vie heureuse et harmonieuse, elle succombe très vite une fois confrontée à la première difficulté consubstantielle à un tel sentiment.

Constituant un idéal qui dépasse le bien et le mal, possédant une place exceptionnelle dans l'imaginaire de l'homme occidental, la passion est le thème le plus exploité tant dans les grandes œuvres littéraires que dans les autres arts. Représentant le rêve d'un amour absolu qui est capable de métamorphoser de façon radicale la vie des amants, permettant au couple de mener une vie intense, d'exprimer des émotions fortes, de lutter pour la rencontre du partenaire, d'affronter la mort afin d'obtenir les faveurs de la bien-aimée, bref, de faire d'énormes sacrifices et de surmonter divers obstacles afin d'atteindre l'union [Tristan et Iseut/ Roméo et Juliette], la passion se veut l'opposé exact du prosaïque et du trivial. Elle est également l'ennemi farouche de tout rapport fondé sur la durée et la fréquentation permanente des amants. Afin de préserver la flamme de son amour, la perfection de l'aimé et l'intensité de son sentiment, l'amant fait tout pour surmonter les obstacles qui l'empêchent de réaliser son amour. Toutefois, à la première lecture des romans de Houellebecq, le lecteur constate que tous ces traits sont absents : aucune lutte dans le couple, aucun sacrifice pour sa survie, aucune idéalisation de l'aimée. A la première difficulté, le couple se dissout et préfère la solitude au lieu de braver les aléas pour préserver la relation.

L'auteur postule que la révolution de mai soixante-huit a réglé son compte définitif à ce sentiment sublime qui tend à l'absolu. Ce mouvement révolutionnaire a marqué une scission entre les générations du passé et celles du présent non seulement concernant la possibilité de tomber amoureux mais aussi et surtout dans la capacité à coexister avec la personne aimée. Les individus post-soixante-huitards seraient, selon le romancier, inaptes à faire naître un rapport affectif de longue durée. Preuve en est l'issue tragique de

tous les héros houellebecquiens : ils sombrent à la fin de leur vie dans un état dépressif qui les conduit, sinon à la mort ou à la folie, au moins à une solitude poignante. A force de mener une existence isolée, ennuyeuse et privée de liens amoureux, les êtres de papiers finissent par s'écarter complètement du monde où ils ont évolué, dresser des remparts étanches avec les êtres qu'ils ont côtoyés et attendre une mort douce et délivrante. Sur ce point, il importe de citer un passage déterminant relatif à la théorie de Fromm dans son essai *L'art d'aimer* :

« Ce qui, précisément, est essentiel dans l'existence de l'homme, c'est qu'il a émergé du règne animal, de l'adaptation instinctive, qu'il a transcendé la nature – bien qu'il ne la quitte pas ; il en fait partie – mais aussi, qu'une fois arraché à la nature, il ne peut la réintégrer ; dès l'instant où il est éjecté du paradis – cet état d'une unité originelle avec la nature... Cette conscience de lui-même comme entité séparée, la conscience de la brièveté de sa propre vie, du fait qu'il a été engendré sans sa volonté et qu'il meurt contre sa volonté, qu'il mourra avant ceux qu'il aime, ou eux avant lui, la conscience de sa solitude et de sa séparation, de son impuissance devant les forces de la nature et de la société, tout ceci fait de son existence séparée, désunie, une prison insupportable. Il sombrerait dans la folie s'il ne pouvait s'évader de cette prison et tendre vers l'avant, s'unir sous une forme ou sous une autre avec les hommes, avec le monde extérieur. »⁴³⁴

Cette analyse psychologique de la nature de l'être humain, correspond parfaitement au héros d'*Extension du domaine de la lutte* qui, au terme de son existence remplie d'échecs et de déceptions, de ratages et de frustrations, se retrouve jeté, seul, dans un asile psychiatrique. Il déclare : « Je ressens ma peau comme une frontière, et le monde extérieur comme un écrasement. L'impression de séparation est totale ; je suis désormais prisonnier en moi-même. Elle n'aura pas lieu la fusion sublime ; le but de la vie est manqué. »⁴³⁵

Comme nous l'avons démontré au fil de cette étude, toute la carence du personnage, à l'instar de celle de ses homologues, réside dans l'absence du

⁴³⁴ Fromm, Erich, *L'Art d'aimer*, op. cit., p. 23-24.

⁴³⁵ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 156.

lien et son incapacité à le nouer. Les deux ans vécus avec sa conjointe Véronique sont abruptement interrompus lorsque le couple est exposé à la première difficulté d'ordre psychologique. La dégringolade commence justement au moment où la femme décide d'entreprendre des séances de psychanalyse pour être délivrée des troubles intérieurs dont elle souffre. Le contact avec les psychiatres a, d'après la conviction du narrateur, changé systématiquement le comportement de sa femme en la rendant plus égoïste, plus coléreuse et moins affective. Cette transformation mentale marque un tournant décisif dans les rapports du couple et sonne le glas de son union. Cette première – mais aussi dernière – difficulté pousse le héros à une tentative de suicide suite à laquelle il séjourne une bonne période à l'hôpital. Dès son retour à la maison, Véronique lui reproche, selon ses propres paroles, d'être « un égoïste doublé d'un minable »⁴³⁶. Force est de noter que les deux individus s'accusent mutuellement du même vice intrinsèque à la société moderne : l'égoïsme. Ce défaut – l'individualisme selon les sociologues et les philosophes – semble désormais être la source de la dislocation sentimentale entre les *particules* modernes. Ce qui frappe encore dans cette fiction, c'est que le héros, après la séparation, encore jeune, ne parvient pas à renouer un contact avec une autre femme. Sa vie se trouve brisée après cette déliaison.

Dans l'univers diégétique de Michel Houellebecq, le couple de l'ère moderne est inévitablement voué à la dissolution. Malgré les quelques moments soi-disant extatiques que connaissent quelques couples, malgré aussi les quelques sentiments prétendument amoureux qu'ils se partagent, l'échec est irrémédiable et l'extinction de l'amour est irrémédiable sous le coup des différentes difficultés typiques du parcours affectif ou conjugal. Voici ce que Daniell avance à cet égard :

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 104.

« Dans la vie du couple, le plus souvent, il existe dès le début certains détails, certaines discordances sur lesquelles on décide de se taire, dans l'enthousiaste certitude que l'amour finira par régler tous les problèmes. Ces problèmes grandissent peu à peu, dans le silence, avant d'exploser quelques années plus tard et détruire toute possibilité de vie commune. »⁴³⁷

A l'exception de Jasselin et d'Hélène, personnages secondaires de *La carte et le territoire*, tous les personnages romanesques, incapables de faire preuve de dévouement, de patience et d'altruisme, optent pour la séparation quitte à passer le reste de leur vie dans la solitude. Réticent à s'ouvrir à l'autre, le *Narcisse*⁴³⁸ contemporain renonce facilement à la vie commune qui équivaldrait essentiellement à affronter une situation nouvelle exigeant l'intégration des besoins et des attentes du partenaire :

« Le thème de l'inévitable conflit entre deux sujets appariés et disjoints, affirme Badiou, devient ce que l'amour non pas supprime, mais anime d'une vie nouvelle. Vie nouvelle pour plusieurs raisons. D'abord parce que l'amour crée un nouvel espace pour le lien à l'autre. Un espace dont l'étendue et l'intensité sont sans commune mesure avec ce qui, en dehors de l'amour, peut nous lier aux autres. C'est en effet les intérêts de l'un et de l'autre qui entrent en jeu dans l'amour. Ce vaste espace est une *liberté*, parce qu'il propose à tout moment, pour la construction d'un amour, de nouveaux enjeux, de nouveaux défis. »⁴³⁹

Les amants houellebecquiens, face aux épreuves les plus banales, montrent leur résignation et affichent leur incapacité à s'accommoder aux nouvelles circonstances qui surgissent dans leur parcours commun.

« Il y a toujours dans l'infinité de deux vies croisées, ajoute Badiou, quelque chose qui *n'a pas encore été* confronté à l'existence douce et duplice des amants. On peut toujours évaluer, tester, ce que vaut le devenir d'un amour dans un voyage imprévu, l'amitié d'un tiers, un partage familial, la naissance d'un enfant ; une invention érotique ou une mutation professionnelle ; un changement

⁴³⁷ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 174.

⁴³⁸ Telle est la figure mythique que certains philosophes, Lipovetsky entre autres, attribuent à l'individu moderne.

⁴³⁹ Badiou, Alain, « Amour, cette aventure obstinée », dans *Amour toujours ?*, *op. cit.*, p. 15-16.

d'appartement ou une discordance politique ; la tentation d'une infidélité ou l'affaiblissement dû à l'âge. »⁴⁴⁰

La remarque du philosophe éclaire manifestement le cheminement des protagonistes de Houellebecq qui, ayant fait l'expérience du premier achoppement, dépassable dans la plupart des cas, préfèrent s'écarter du conjoint et se blottir dans l'isolement. L'individu moderne n'est pas préparé pour l'imprévu. Incapable d'accepter le défaut de l'autre, incapable de supporter sa propre imperfection, il choisit la séparation avec le monde et avec l'autre. Puisque les anciennes valeurs transmises par les générations antérieures (patience/ zèle/ compassion/ don de soi...) ne sont plus opérationnelles, toute possibilité de cohabiter, de s'unir s'avère utopique et donc inconcevable.

Ainsi, malgré le grand amour qu'il voue à Véronique : « Je l'aimais autant qu'il est en mon pouvoir »⁴⁴¹, le potentiel affectif du narrateur n'est pas suffisant pour surmonter les difficultés relationnelles. L'instabilité psychologique de la conjointe, liée à la fragilité sentimentale du partenaire, conduisent inéluctablement au déclin du rapport.

Dans *Les particules élémentaires*, Bruno se trouve également confronté à l'invalidité de son amie Christiane et affiche une immense ingratitude dès qu'il apprend l'incapacité de cette dernière à entretenir des rapports sexuels. N'ayant pas été témoin, toute sa vie durant, de sacrifice et d'abnégation, l'individu moderne ne peut, à son tour, en témoigner. La société contemporaine a dépouillé les êtres des sentiments les plus humains et produit en contrepartie une génération vulnérable, incapable de renoncer à ses joies factices et incapable de faire preuve d'un minimum de générosité envers l'autre quelque rapproché qu'il soit. Bruno, trop porté par la vague individualiste, ne peut s'occuper de son propre enfant Victor, sain et sauf, de

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 16.

⁴⁴¹ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 104

sa propre femme douce et conviviale, comment, alors, serait-il disposé à se soumettre aux besoins d'une handicapée ? La philosophe française Pelluchon Corine remarque à ce sujet : « L'amour permet d'apprendre beaucoup sur soi, sur ce que l'on est capable de faire pour quelqu'un, mais aussi sur ses propres limites, sur ce qui s'oppose à la transformation de l'état amoureux en une union durable »⁴⁴². Cette frontière, dans le cas de Bruno, est délimitée par le problème médical de Christiane. En tardant plusieurs jours avant de l'appeler, en la laissant seule au milieu de son infirmité, Bruno condamne en fait sa compagne, qui a largement satisfait ses fantasmes sexuels, à la mort tragique. Son manque de disposition sera fatal pour Christiane qui, se sentant délaissée par « l'amour de sa vie », choisit le suicide comme alternative à une existence indigne et pénible. Peut-on vraiment parler d'amour ?

Cette fragilité des liens amoureux apparaît également dans *La possibilité d'une île*. En effet, si l'instabilité psychique et l'invalidité physique sont les causes principales de la désagrégation des couples dans les deux premiers romans en date de Michel Houellebecq, dans cette troisième fiction, ce sont les transformations corporelles dues à la décrépitude qui en sont l'origine. Lorsque l'attractivité érotique fait défaut, le désir sexuel manque au rendez-vous, l'amour s'éteint et le couple se dissout. Isabelle, une quadragénaire, ne pouvant satisfaire pleinement les extravagances sexuelles de son partenaire Daniell, est victime d'exclusion. Le héros, imbu de figures pornographiques commercialisées par les médias, délaisse sa partenaire pour se lier à Esther, une jolie espagnole, jeune au physique très attractif. Si l'individu d'aujourd'hui n'accepte pas le dépérissement de ses propres organes et l'étiollement de ses propres aptitudes sexuelles, comment parviendra-t-il à tolérer ceux des autres ? Toutefois, cette expérience amoureuse prend rapidement fin quand la jeune décide de quitter son

⁴⁴² Pelluchon, Corine, « L'unicité et le sens de l'amour », dans *L'amour toujours ?*, op. cit. p. 53.

partenaire pour aller poursuivre ses cours de musique aux Etats-Unis. Ne parvenant pas à dépasser l'obstacle physique de sa femme, Daniell sera lui-même délaissé par sa campagne désireuse de réaliser son accomplissement personnel. Houellebecq suggère que le temps n'est pas à la stabilité et à la permanence, mais plutôt au changement et à la mobilité. Le partenaire, si aimé qu'il soit – encore faut-il remettre en question cette notion de l'amour à l'ère moderne –, ressemble à un objet de consommation qui devrait satisfaire les joies momentanées de son propriétaire, puis changé ou jeté quand il ne répond plus aux attentes. C'est dans ce sens qu'Esther, résignée à quitter le pays et à se séparer de son prétendu amant, n'hésite pas, lors de son anniversaire, à établir, sous le regard de Daniell, des rapports sexuels avec plusieurs hommes à la fois. Le système actuel favorise la polygamie, l'infidélité et le flottement et tâche de rendre fluide tout type d'attachement.

Dans *La carte et le territoire*, le rapport « amoureux » entre Jed et Olga est sujet à caution. Le lecteur de cette fiction pourrait aller jusqu'à se demander s'il y a vraiment une relation d'amour entre les deux. Initiée et encadrée par leur travail, leur union pousse à lire une instrumentalisation. Olga séduit-elle Jed pour des fins opportunistes ? L'affaire est suspecte dans la mesure où la société où elle est embauchée lui accorde une promotion époustouflante tout en lui permettant des privilèges inédits et en lui offrant la possibilité de partir en Russie pour accomplir sa gradation professionnelle. L'artiste se trouve désormais dans un dilemme embarrassant : se plier à l'amour et suivre sa bien-aimée ou s'accrocher à sa vocation artistique. Dans les trames de l'auteur français, l'amour s'apparente à un marché gouverné par la loi de l'offre et de la demande, réglementé par le principe des négociations et où il y a des vainqueurs et des vaincus. Au lieu d'« interrompre le processus de déliaison »⁴⁴³, Jed laisse filer l'amour de sa vie. Le refus de partir avec Olga

⁴⁴³ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 102.

paraît surprenant et inexplicable d'autant plus que l'artiste exerce un métier libéral et ne possède aucun attachement familial dans le lieu où il se trouve. Individualistes, ni Olga ni Jed ne sont prêts à fournir un minimum d'efforts afin de préserver leur alliance. L'insensibilité destitue la passion désormais réservée à la profession. Sans ressort, la communication entre les deux amants est étrange, creuse et évidée. Exempts de sincérité, de spontanéité et de chaleur, les rapports amoureux ressemblent à une représentation théâtrale, une mise en scène pathétique, une parodie dénonciatrice des passions amoureuses glorieuses et exemplaires. L'échange amoureux n'existe plus, et si, quelques fois, il est présent, il est calculé, programmé et mensonger. Le monde flegmatique, dépassionné, élargit son emprise pour s'emparer des esprits et des cœurs leur ôtant le pouvoir de détermination et la capacité d'échange : « En matière d'être humain, il [Jed] ne connaissait que son père et encore pas beaucoup. Cette fréquentation [d'Olga] ne pouvait pas l'inciter à un grand optimisme en matière de relations humaines »⁴⁴⁴. Cette désertion relationnelle pousse Jed à s'écarter dans la campagne la plus isolée. Les capacités vitales de l'amour sont taries, le pouvoir thaumaturge de la passion est phagocyté et les dispositions humaines pour le don et la tendresse sont brisées. L'amour qui offrait, autrefois, des ailes permettant de survoler tous les obstacles qui les empêchent de se réaliser, expire à la première occasion de mésentente et meurt avant de pouvoir naître.

Quand, enfin, un couple décide de braver les circonstances, de sacrifier le travail, de quitter le pays défavorable à un tel sentiment et d'entretenir une union, c'est en revanche le monde extérieur qui s'acharne à détruire son projet. Michel et Valérie dans *Plateforme* sont deux individus qui sont parvenus à ressentir mutuellement un amour passionnel, harmonieux et inconditionnel et ont décidé de vivre ensemble. Trop enclin à la solitude, Michel, sous les

⁴⁴⁴ *Ibid.*

charmes de sa compagne de voyage, s'ouvre à la vie commune, devient peu ou prou social et s'adonne aux plaisirs : « L'amour sanctifie »⁴⁴⁵ conclue-t-il dans un halo de joie et de bien-être. Les premières difficultés inhérentes au parcours amoureux semblent bannies. Pour satisfaire pleinement sa partenaire, Michel ira jusqu'à entrevoir un enfant : « S'il le fallait, j'aurai un enfant d'elle ; je savais que l'idée lui viendrait, ce n'était pas inévitable »⁴⁴⁶.

Une remarque cruciale mérite d'être soulevée à ce stade de l'analyse : Michel est le seul personnage houellebecquien qui ose se sacrifier pour préserver son rapport affectif lorsque la situation l'a exigé. En répondant favorablement à la proposition de Valérie de quitter la France et de vivre en Thaïlande, en acceptant volontairement d'abandonner son métier et ses biens, en consacrant du temps à apprendre l'art culinaire et en approuvant l'idée de la procréation, lui qui est si hostile aux enfants, Michel mise par là-même sur le sentiment amoureux au détriment des attachements incertains qui le lient à ses origines : « Je pouvais survivre avec une femme, affirme-t-il, m'y attacher, essayer de la rendre heureuse. »⁴⁴⁷

Cette idylle, qui semblait prometteuse, qui avait traversé les grandes étapes menaçantes, est violemment interrompue par l'assassinat brutal qui engendre la mort dramatique de la partenaire. Laquelle mort jette le héros dans un marasme indépassable et l'amène à un isolement sans issue. Le fait que ces deux personnages préfèrent délibérément mener une vie loin de la société occidentale n'est pas anodin. Leur désaccord avec les principes égoïstes, opportunistes et matérialistes de la société d'origine⁴⁴⁸, les écarte remarquablement de la taxinomie des valeurs relatives aux individus occidentaux. Comptant parmi les rares personnages féminins possédant une forte capacité d'aimer et de stimuler l'amour, Valérie est une femme

⁴⁴⁵ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 190.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 332.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 339.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 336-337.

inappropriée à l'environnement dans lequel elle évolue. Elle devrait alors, tel un maudit, vivre au ban de la société. En se dressant contre le système normatif occidental, en parvenant à avoir des adhérents à sa conviction, Valérie signe, à l'instar des grandes figures mythiques de l'amour, sa condamnation à mort. Pour Houellebecq, le monde occidental impose ses lois aux individus qui doivent s'y plier. La moindre contestation accélère leur disparition spectaculaire. Cette réflexion semble souscrire à la théorie d'Hannah Arendt, la philosophe germano-américaine, pour qui l'amour ploie sous le poids des difficultés extérieures :

« L'amour ne peut être éternel qu'en l'absence du monde. Dès que cette puissance s'empare de l'homme, l'amour devient une humanité qui existe sans monde, sans objet, sans espace. L'amour consume le monde et laisse pressentir ce que serait un homme sans monde. »⁴⁴⁹

Ainsi, si pour les cas précédemment cités (Bruno et Christiane, Jed et Olga, Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* et Véronique, Daniell et Isabelle), l'amour est interrompu par des épreuves internes relatives aux personnages eux-mêmes, il n'en est pas de même pour Michel et Valérie qui cessent d'aimer à cause des problèmes venus de l'extérieur. Du coup, le romancier semble suggérer que, dans le monde moderne, aucune évocation, aucune réconciliation ne sont permises. Un attachement durable à l'ère de la fragmentation et de la vitesse n'a aucune chance de subsister.

Cette damnation ne s'abat pas seulement sur les couples hors-mariage, mais elle touche également l'union conjugale. Comme il a été déjà constaté, le mouvement soixante-huitard a désacralisé tout type de lien y compris l'institution conjugale qui était selon le philosophe français Alain Finkielkraut, impossible à dissoudre⁴⁵⁰.

⁴⁴⁹ Arendt, Hannah, *Journal de pensée*, Paris, Seuil, 2005, p. 404.

⁴⁵⁰ Finkielkraut, Alain, *Et si l'amour durait*, Paris, Stock, 2011, p. 42-43.

Le divorce généralisé, socialement admis, les liens matrimoniaux disgraciés, unanimement répudiés, le serment nuptial « jusqu'à ce que la mort nous sépare », rétrograde, sarcastiquement miné, les monades – puisqu'on ne peut parler d'êtres humains – deviennent interchangeable. Le mariage comme union éternelle, religieuse et indéfectible n'a plus de place au sein d'une société qui prêche la précarité et l'inconstance : « Le mariage moderne, affirme Illuz, est assimilé à une entreprise risquée, toutefois ces risques sont limités, puisque, contrairement au passé, on peut dissoudre le mariage. »⁴⁵¹

Au vu de cette constatation, mai soixante-huit, événement sociohistorique marquant, a radicalement détruit la capacité de vivre dans une union conjugale. Celle-ci, dans l'imaginaire de l'individu postrévolutionnaire, n'est pas considérée comme conséquence naturelle et logique d'une relation amoureuse réussie. A cet égard, force est de remarquer que Michel de *Plateforme* est disposé à avoir un enfant avec Valérie sans pour autant penser à l'épouser. Dans le même ordre d'idées, Bruno et Christiane, Jed et Olga n'envisagent guère de légitimer leurs rapports. Ils vivent tous dans des relations extra-conjugales et se méfient tant qu'ils peuvent d'en parler. La vie moderne morcèle les esprits, favorise l'éphémère et instrumentalise les êtres qui ne peuvent plus aspirer à la durabilité.

Via les divorces consécutifs exposés dans les différents récits (Janine avec Serge Clément puis avec Djerzinski, les parents de Jasselin, les parents de Michel, Bruno et Anne, Jean-Yves et Audrey), le romancier délivre un message alarmiste quoique exagéré : à l'époque moderne les mariages sont dépassés, voués à l'échec. Afin d'éviter les procédures législatives des unions et des séparations, les individus se contentent de vivre des rapports non légalisés. En accord, ils maintiennent ces rapports (Jasselin et Hélène), à la première difficulté ou mésentente, ils se séparent à l'amiable, sans bruit et

⁴⁵¹ Illouz, Eva, « Les difficultés du choix amoureux. Réflexions sur un problème sociologique », dans *Amour toujours ?*, op., cit., p. 119.

sans incident. S'apparentant à une simple cohabitation domestique, basé, pour la plupart des cas, sur des rapports sexuels, reposant essentiellement sur les intérêts, le mariage, comme serment sacré, est dépossédé de sa structure ontologique et transcendante.

Dans ce sens, la satisfaction sexuelle constitue le baromètre du rapport conjugal : « La sexualisation, poursuit Illouz, promeut l'attrait, l'attirance et le plaisir sexuels au rang des critères autonomes pour juger une relation, tant en son commencement que dans sa persistance »⁴⁵². Compte tenu de cette nouvelle taxinomie, la diminution de l'attractivité sensuelle condamne le couple à la dissolution. Fragile, le mariage moderne ne résiste plus. La sexualité constitue la dot des époux. Satisfaisante, elle conserve temporairement l'union, défaillante, elle est pernicieuse et séparatrice. Si, autrefois, les capacités affectives, sociales, matérielles et professionnelles déterminaient les rapports des mariés, constituaient des critères de choix du conjoint, aujourd'hui, la donne a changé. Ces critères sont maintenant réduits au seul potentiel phallique. Quand l'individu est sexuellement impuissant devant sa partenaire, la crise sape la vie conjugale et basculera les époux vers le divorce : « La terreur des conjoints modernes, remarque Bruckner, c'est de voir leur côte-à-côte dégénérer en deux eunuques. La sexualité durable est l'une des utopies les plus touchantes du monde moderne. L'effritement du désir en constitue la version tragique alors même qu'on l'entretient à la manière sacrée. »⁴⁵³

C'est ainsi que le divorce constitue pour les êtres de Houellebecq, imbus de la performance érotique, une sorte de bouée de sauvetage susceptible de les extraire à une conjugalité infernale. Le mariage perd alors sa dimension protectrice, son élan sacré, sa forme institutionnelle et son pouvoir de transmettre la vie, les valeurs et l'amour. C'est, désormais, un lien très fragile,

⁴⁵² *Ibid.*, p. 124.

⁴⁵³ Bruckner, Pascal, *Le paradoxe amoureux*, op. cit., p. 116-117.

un champ d'expérimentation, un théâtre de frustrations, le lieu du partage des complexes et des déceptions et somme toute le reflet de la brutalité du monde.

En somme, dans la fiction de l'auteur français, l'amour s'avère impossible. Produits sociaux, les personnages romanesques agissent selon le script comportemental exigé par les événements sociohistoriques. Victimes du libéralisme sexuel, ils affichent leur réticence à éprouver de l'amour ou le vivre avec un partenaire dans le cadre d'une relation conjugale. Cette situation alarmiste entraîne un isolement morbide, la fermeture définitive à l'altérité et la déréalisation du monde.

Chapitre IV :

Déréalisation du monde : simulacre et facticité

Nous sommes dans un univers où il y a de plus en plus d'informations et de moins en moins de sens.
Jean Baudrillard

Le système moderne actuel joue une carte importante pour servir ses visées capitalistes et jeter les individus dans une consommation ininterrompue : dissimuler la vérité, édulcorer la réalité et déréaliser le monde. Ainsi, si les anciennes sociétés usaient de la violence (guerres, répressions, absolutisme...) pour assurer leurs puissances et commercialiser leurs idéologies, le système contemporain, lui, recourt à une stratégie beaucoup plus subtile, moins directe et plus efficace. Il omet la vérité qu'il montre par la dissimulation et détruit ce qu'il édifie par le simulacre. Le sourire feint d'un commercial ou d'un vendeur, le dynamisme factice d'un présentateur de télé, d'un animateur ou d'un journaliste, le rire déclenché dans les téléfilms indiquant quand et comment il faut rire, la prolifération des immeubles de verre, l'exubérance des centres commerciaux, l'expansivité des autoroutes de l'information, l'invasion des objets technologiques et des produits techniques, autant d'éléments qui emballent la réalité pour la liquider complètement. L'angle de vue est changé, les ressorts de l'expérience esthétique sont désorientés, les différences entre original et dérivé, copie et modèle, sont effacées. Plus aucune place pour l'authenticité, la sincérité et la transparence qui deviennent des arguments pour la vente et le commerce. « Nous sommes sans défense, affirme Baudrillard, devant l'extrême réalité de ce monde, devant cette perfection visuelle. C'est la forme nouvelle de la terreur, en regard de laquelle, les affres de l'aliénation étaient bien peu de choses »⁴⁵⁴.

⁴⁵⁴ Baudrillard, Jean, *Le crime parfait*, 1995, Galilée, p. 53.

Réfractaire à tout principe de représentation et de renvoi référentiel, cette logique du simulacre insiste sur l'image qui ne ressemble plus à un modèle.

Les objets sont abondamment offerts à la contemplation et à l'adoration des foules, les marchandises prolifèrent dans les vitrines et sur les écrans, la publicité tapageuse, mais surtout subtile et raffinée domine l'univers humain, l'argent liquide, symbolisant la sueur du travailleur et la rapacité du capitaliste, cède au profit de la carte de crédit, le numérique, rendant les produits immatériels, accessibles gratuitement et sans limite, autant de facteurs qui favorisent la virtualisation du réel, l'éclatement de la consommation et l'installation définitive de l'univers du simulacre.

« Aujourd'hui, ajoute Baudrillard, l'abstraction n'est plus celle de la carte, du double, du miroir ou du concept. La simulation n'est plus celle du territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génératrice pure des modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyper réel. Le territoire ne précède plus la carte, ni ne lui survit. C'est désormais la carte qui précède le territoire – précession des simulacres –, c'est elle qui engendre le territoire. »⁴⁵⁵

Ainsi s'explique le titre du roman prix Goncourt 2010 de l'auteur français. Le réel (territoire) s'éclipse, écrasé par le déluge des signes (carte) qui rendent caduque toute vérité idéologique. Une telle stratégie permet à la société moderne de manipuler et de contrôler le consommateur qui se trouve intentionnellement dévié de tout ce qui l'empêche de consommer. La mort, la vieillesse et la maladie, par exemple, ne doivent plus terrifier l'individu, elles sont détournées de leur dimension tragique pour l'inciter davantage à consommer. Payer pour guérir, payer pour rajeunir et, chose bizarre, payer pour mourir. Le rôle des médias et du numérique est incontournable dans une telle procédure. Via la communication instantanée, le flux innombrable des informations, l'individu perd les éléments de projection permettant d'entretenir un rapport avec le monde environnant. La sphère privée s'en

⁴⁵⁵ Baudrillard, Jean, *Simulacre et simulation*, Paris, Galilée, 1981, p. 10.

trouve également investie, asservie à un monde où les images engloutissent la nature, le conscient et le réel. Subséquemment, l'individu moderne assiste impuissant à la dématérialisation ou encore la délocalisation des réalités vécues.

1- Occultation de la mort et prééminence des objets sur les êtres

Dans les écrits de Houellebecq, le regard porté sur les objets et les êtres se fait toujours par le prisme d'une vision du monde ou, pour parler le langage baudrillardien, d'un médium, scientifique soit-il, artistique ou philosophique. Pourtant l'écran moderne prééminent pour les esprits humains est remarquablement d'ordre commercial. Les ressources financières concourent vers l'industrie, la production, les services et la consommation. Le système social, subdivision de l'administration de l'Etat, censé réduire les écarts des classes, se trouve obligé de se plier aux exigences économiques. L'effondrement de l'organisme social génère l'indifférence, le désinvestissement et donne naissance à une société déstructurée et incohérente.

Le respect de l'ordre républicain est certes maintenu par les forces de sécurité, cependant, le pouvoir de la police, quotidiennement mis au contact avec une réalité terrifiante, est secoué. La décadence morale, le déclin éducatif, la perte référentielle et l'impassibilité mènent systématiquement à l'effacement des rituels et traditions millénaires. La mort, régulateur moral, destinée inéluctable pour l'humain et donc rappel violent au réel, est occultée. Le monde d'aujourd'hui n'est pas pour la spiritualité, le mysticisme, les promesses sceptiques d'un au-delà meilleur, mais plutôt pour l'immédiateté, la matérialité et le superflu. S'il y a une réalité que les êtres humains doivent chercher, s'il y a un événement inévitable auquel ils doivent se préparer, ce

serait, non pas la vie éternelle ou le bonheur outre-tombe, mais, à l'écart de la conscience humaine, les produits de consommation.

Les individus marginalisés, les vieillards et les handicapés sont négligés par le noyau familial. Les corps avachis, improductifs, sont endossés par les asiles médicaux, les centres hospitaliers où règne une déshumanisation ostensible. *La carte et le territoire* met l'accent sur un phénomène nouveau qui gagne largement du terrain dans les sociétés occidentales : la mort par euthanasie. C'est un cérémonial industriel expéditif, au professionnalisme factice, au coût exorbitant et où l'humiliation humaine atteint son point d'acmé. La honte de la mort, la peur de la décomposition, le refus de la souffrance préoccupent l'individu contemporain qui en cherche une délivrance silencieuse, hâtive et indolore. La vieillesse et l'invalidité représentent une menace pour les vitrines de la publicité et du bonheur « à la carte ». Des activités commerciales voilent la mort derrière une neutralité clinique. Le cas de Christiane dans *Les particules élémentaires* en est un exemple tangible :

« Deux employés en bleu de travail l'[Bruno] attendaient dans un préfabriqué blanc, trop chauffé, avec de nombreux radiateurs... Avec un état de bizarre détachement sensoriel, il vit les employés assujettir le couvercle à l'aide d'une perceuse visseuse-dévisseuse. Il les suivait jusqu'au « mur du silence », un mur de béton gris, haut de trois mètres où étaient superposées les alvéoles funéraires ; la moitié environ étaient vides... D'un mouvement souple et efficace, qui ne dura que quelques secondes, les employés soulevèrent le cercueil et le firent glisser dans l'alvéole. A l'aide d'un pistolet pneumatique, ils vaporisèrent un peu de béton à séchage ultra-rapide dans l'interstice ; puis l'employé le plus âgé fit signer le registre à Bruno. Il pouvait, lui indiqua-t-il en partant, se recueillir sur place s'il le désirait. »⁴⁵⁶

Le narrateur insiste sur le matériel utilisé pour l'enterrement (cercueil, alvéoles, pistolet pneumatique, registre...), aucune place n'est laissée au rituel, à l'expression de la tristesse et aux modalités religieuses des obsèques.

⁴⁵⁶ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 248-249.

Les proches de la défunte sont privés de donner libre cours à leurs sentiments : tout doit être expédié, rapide, sans émotions, ni compassion. L'insistance sur la couleur bleue marque le contraste entre le climat funèbre et la propreté esthétique du service qui veille à garantir des funérailles rentables. La visseuse, le mur de béton, le couvercle et le cercueil sont des moyens concrets qui camouflent la réalité sordide de la mort. Sa représentation ne doit plus terrifier. Son image secouante, à l'instar des règles de bienséances, ne doit pas être visualisée. Son côté tragique, concret, incontournable est réservé à l'industrialisation qui sacrifie les cérémonies funéraires, occasions des retrouvailles familiales, amicales et sociales, moments de recueillement et de remise en question, au profit du financier. C'est dans ce sens que Jed, dans *La carte et le territoire*, apprécie énormément l'enterrement de sa grand-mère dans le respect des normes traditionnelles :

« Jed se rendit compte que c'était la première fois qu'il assistait à un enterrement sérieux, à l'ancienne, un enterrement qui ne cherchait pas à escamoter la réalité du décès. Plusieurs fois à Paris, il avait assisté à des incinérations ; la dernière était celle d'un camarade des Beaux-Arts, qui avait été tué dans un accident d'avion lors de ses vacances à Lombok ; il avait été choqué que certains des assistants n'aient éteint leur portable au moment de la crémation. »⁴⁵⁷

Eteindre son portable, s'arracher à ses préoccupations, montrer son respect pour le disparu, ne serait-ce que pendant ce moment solennel, n'est plus possible dans ce monde hyperréel qui musèle tout sentiment étranger au désir de consommation. La famille, si famille il y a, n'a qu'une seule fonction : payer la facture. Toutes les autres procédures sont prises en charge par les services du crématorium. Analysons, à cet égard la cérémonie très symbolique de la crémation d'Annabelle dans *Les particules élémentaires* :

⁴⁵⁷ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 53.

« La chambre d'incinération était un gros cube de béton blanc, au milieu d'un parvis d'une blancheur égale ; la réverbération était éblouissante. L'air chaud ondulait autour d'eux comme une myriade de petits serpents. Le cercueil fut assujéti sur une plate-forme mobile qui conduisait à l'intérieur du four. Il y eut trente secondes de recueillement collectif, puis un employé déclencha le mécanisme. Les roues dentées qui actionnaient la plate-forme grincèrent légèrement ; la porte se referma. Un hublot de Pyrex permettait de surveiller la combustion. Au moment où les flammes jaillirent des énormes brûlures, Michel détourna la tête. Pendant environ vingt secondes, un éclat rouge persista à la périphérie de son champ visuel ; puis ce fut tout. Un employé recueillit les cendres dans une boîte, et les remit au frère aîné d'Annabelle. »⁴⁵⁸

Le lieu présente une chaleur artificielle et une lumière éblouissante qui contrastent complètement avec le froid et les ténèbres de la mort. Frappant est le caractère expéditif de l'opération. Il faut moins d'une minute pour cette liquidation humaine. L'évocation de la couleur rouge accentuée par les expressions relatives au feu et par le bruit grinçant du mécanisme trahissent le caractère infernal de l'acte. La scène requiert une dimension chthonienne où le démoniaque se mêle au commercial dans le but de froisser l'homme. L'immoralité est paroxystique. Vivant comme mort, l'humain est broyé par la machine, sacrifié sur l'autel du financier et réduit aux cendres.

L'éparpillement des cendres d'Annabelle – selon ses propres vœux – dans le jardin parental est l'occasion pour sa famille et ses proches de partager un vin d'honneur. C'est ainsi que le décès est devenu un moment de consommation. A côté de l'effort effroyable déployé par le système afin de vider la mort de sa dimension pathétique, le Whisky, vient d'ores et déjà lui asséner le coup de grâce en empêchant l'humain de faire corps à la réalité même pendant la disparition des êtres chers. Défavorable à l'amour, récalcitrante à l'amitié, à l'affection et à la compassion, la société tâche d'immoler implacablement ses membres dans la vie et dans la mort.

A l'antipode de cette culture occidentale qui escamote la mort, son homologue africaine l'enracine fortement dans la vie des individus en la

⁴⁵⁸ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 287-288.

considérant comme une réalité tangible et inséparable à l'espèce humaine. Voici les propos de Geneviève, une prostituée malgache qui se confie à Jed en ces termes :

« [Elle] lui avait parlé des curieuses coutumes d'exhumation pratiquées dans son pays. Une semaine après le décès, on défaisait les linges qui l'entouraient et on prenait un repas en sa présence, dans la salle à manger familiale ; puis on l'enterrait de nouveau. On recommençait au bout d'un mois, puis de trois, il ne se souvenait plus très bien, mais il n'y avait pas moins de sept exhumations successives...Ce dispositif d'acceptation de la mort et de la réalité physique du cadavre, allait exactement à l'inverse de la sensibilité occidentale moderne. »⁴⁵⁹

Contrairement au dispositif expéditif dont Annabelle a fait l'objet, le culte africain exhibe, de façon scandaleuse, cette réalité de la mort tout en la rendant ordinaire et communément admise. Soulignons l'emploi des expressions de la divulgation (exhumation, déterrer, défaire) faisant du regard la cible de cette coutume qui cherche à rappeler à l'humain sa nature mortelle et pourrie. Si Michel détourne son regard au moment de la décomposition d'Annabelle, si sa famille et ses proches s'adonnent au vin comme hypnotisant leur permettant d'assister aux funéraires sans être conscients de son déroulement, les Africains, eux, doivent côtoyer, voir, assister au processus de la déliquescence tout en prenant un repas en sa présence. Une telle opération explique nettement la terreur que la mort, en tant que réalité physique, engendre chez l'Occidental et l'effort diabolique mis en œuvre pour l'escamoter.

Une scène très révélatrice mérite d'être analysée à cet égard. Pendant que Jed se rend à *Dignitas* afin de s'informer sur l'éventuelle euthanasie de son père Martin, l'employée chargée de lui délivrer les renseignements sur les derniers instants de son père refuse de lui donner des détails satisfaisants. Fou de rage contre cette femme qui renonce à sa fonction traditionnelle de

⁴⁵⁹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 53.

pourvoyeuse de vie et d'amour (renvoi au suicide inexplicable de sa mère pendant son enfance), l'artiste blesse mortellement la fonctionnaire dans une scène de violence extrême :

« La femme reprit le dossier, pensant visiblement que l'entretien était terminé et se leva pour ranger son armoire. Jed se leva aussi, s'approcha d'elle et la gifla violemment. Elle émit une sorte de gémissement très étouffé, mais n'eut pas le temps d'envisager une riposte. Il enchaîna par un violent uppercut au menton, suivi d'une série de manchettes rapides. Alors qu'elle vacillait sur place, tentant de reprendre sa respiration, il se recula pour prendre de l'élan et lui donna de toutes ses forces un coup de pied au niveau du plexus solaire. Cette fois elle s'effondra, heurtant violemment dans sa chute un angle métallique du bureau ; il y eut un craquement net. La colonne vertébrale avait dû en prendre un coup. »⁴⁶⁰

Cette explosion violente de Jed, personnage à la nature calme et inoffensive, annonce, de façon prémonitoire, l'anarchie et la brutalité qui règneront dans la société qui a banni la morale et l'amour de son système. En touchant la colonne vertébrale de l'employée, le narrateur suggère sa mort ou sa paralysie. Or, loin d'éprouver des remords, Jed ressent au contraire une grande satisfaction. Comme l'entreprise a nié la nature humaine de son père et l'a exterminé en termes de marché et de négociation, l'artiste en fait une réaction similaire. Il assomme la représentante de cette société impitoyable avec un sang-froid inhabituel, sans le moindre souci, tel un exécuté payé, et retourne à son hôtel comblé. Apparemment pulsionnelle, légalement criminelle, la violence de Jed pourrait être symboliquement raisonnée : il s'agit d'une agression vengeresse à l'encontre des organes décisionnels inhumains significativement appelés *Dignitas* (peut-on vraiment parler du respect de la dignité de l'homme ?) qui, dans l'optique de l'auteur, euthanasient un vieillard solitaire et dépressif au prix exorbitant de cinq mille euros.

⁴⁶⁰ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 364.

Dans ses fictions, le romancier présente des rapports humains gagnés par la facticité et l'apathie. Les premières pages des *Particules élémentaires* mettent l'accent sur le démantèlement d'un parcours professionnel, signe annonciateur de la déliquescence des rapports sociaux : le départ de Michel Djerzinski. La fin de sa carrière est fêtée dans un climat d'hypocrisie et de malaise :

« Le premier juillet 1998...Djerzinski organisa son pot de départ un mardi soir...Quatre bouteilles pour quinze...les motivations qui les réunissaient étaient superficielles ; un mot maladroit, un regard de travers et le groupe risquait de se disperser, chacun se précipitait dans sa voiture...Personne n'avait proposé de prendre des photos. Un jeune chercheur arrivé en début d'année, un barbu d'apparence stupide, s'éclipsa au bout de quelques minutes en prétextant des problèmes de garage. Un malaise de plus en plus perceptible se répandait entre les convives. Les mots échangés claquaient avec lenteur dans l'atmosphère. On se sépara rapidement. »⁴⁶¹

Force est de souligner le champ lexical du maniérisme et du simulacre dans les propos (superficielles, maladroit, de travers, d'apparence, prétextant...), marquant indéniablement l'absence de contact réel entre les individus. Le climat est tendu, les cœurs crispés, les lieux sombres et inhospitaliers, les réflexions égoïstes, l'échange réduit, minimal et le langage maniéré, précautionneux et mensonger. Le vin, peu abondant cette fois, ne peut arracher les individus à leurs pensées cyniques et ne peut donc dissiper le marasme. Le fait que certains invités préfèrent décliner, le fait que d'autres ne pensent même pas prendre une photo afin d'immortaliser l'occasion, surtout que le retraité est un inventeur qui, par ses formules scientifiques, allait révolutionner l'avenir de l'humanité, montre à quel point, à l'époque contemporaine, les individus improductifs, quelque glorieux que soit leur passé, quelques bouleversants que soient leurs travaux, ne peuvent plus être un centre d'intérêt pour leurs semblables. La dernière phrase est, dans ce sens, très révélatrice : union et séparation se font dans la rapidité. Djerzinski, à

⁴⁶¹ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 13.

l'instar de sa bien-aimée Annabelle, de Christiane et de Pierre Martin, est considéré comme un mort et, du coup, la cérémonie de ses adieux, devrait être expéditive. Arrêter de produire et de consommer, dans une époque qui voue un respect sacré à la consommation, c'est donc être condamné à mort. Un retraité devient un mort-vivant. L'expression renvoie maintenant au « retrait » ; se retirer de la société, attendre sa mort ou la provoquer.

La passation de pouvoir se déroule dans un échange froid, vide et apathique :

« Il [Djerzinski] tendit la main à la chercheuse [qui allait lui succéder à la tête de l'unité de recherche] en souriant. Les paumes s'engrenèrent en se secouant doucement. Un peu tard, il songea que cette poignée de main manquait de chaleur ; compte tenu des circonstances, ils auraient pu s'embrasser, comme le font les ministres, ou certains chanteurs variés. »⁴⁶²

Ne pas recevoir d'accolade de la remplaçante possède une seule signification possible : le départ d'un employé qui a consacré sa vie et son énergie à son travail n'est d'aucune importance aux yeux du système actuel ; l'essentiel, c'est de trouver un successeur et de s'éclipser dans le silence.

Dans l'optique de Michel Houellebecq, l'amitié, composante *sine qua non* de l'existence et de la nature humaines, est reléguée par les individus modernes au second rang, gagnée, au même titre que les autres rapports, par l'opportunisme, bafouée par l'individualisme, fragilisée par le capitalisme. Factice, elle se limite à une communication glacée des déceptions respectives. Dénuée de compassion, dépourvue de sacrifice, l'amitié reflète la réalité sinistre qui favorise la solitude et l'isolement. Tous les romans de l'auteur français sont exempts de relations amicales si l'on excepte le couple Tisserand et le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*. Or, dans cette trame narrative, peut-on vraiment parler d'un lien d'amitié ? Sûrement pas, puisque l'informaticien incite son "ami" à assassiner un Nègre par rancune, et lorsqu'il

⁴⁶² Ibid., p. 14.

ne montre pas assez de courage pour le faire, il le laisse se suicider. La dépression propagée au milieu des individus occidentaux est un signe précurseur d'une amitié en crise ou complètement absente renvoyant ainsi à l'échec social.

Afin de confirmer cette dévitalisation de l'amitié, l'auteur précise que Jed, le héros de *La carte*, ne garde en mémoire aucun souvenir de ses camarades d'enfance : « Son cerveau ne parvenait à formuler aucune pensée, hormis quand même la surprise de ce que l'image de ses anciens camarades ait aussi complètement disparu de sa mémoire, effacée, radicalement effacée, c'en était à se demander s'il appartenait au genre humain.»⁴⁶³

Les existences modernes sont livides, les psychés exténuées, sur le point de s'écrouler. Le monde n'est pas un lieu rassurant, rappelant aux hommes leur humanité. Les échanges sont imposteurs, focalisés sur les prix des objets, les marques des articles, rarement sur les relations humaines. L'engagement affectif n'est plus braqué sur l'être mais sur l'objet. *Homo consumatus* est appelé à entretenir des liaisons sentimentales avec les objets, spécialement ceux qui lui offrent un éventuel confort et un semblant de liberté. C'est dans ce sens que le romancier montre significativement, mais aussi ironiquement, Jed communiquant avec son chauffe-eau :

« Il était tellement désœuvré que, depuis quelques semaines, il s'était mis à parler à son chauffe-eau. Et le plus inquiétant – il en avait pris conscience l'avant-veille – était qu'il s'attendait maintenant à ce que le chauffe-eau lui réponde. L'appareil produisait il est vrai des bruits de plus en plus variés : gémissements, ronflements, claquements secs, sifflements de tonalité et de volume variés ; on pouvait s'attendre un jour à ce qu'il accède au langage articulé. Il était, en somme, son plus ancien compagnon. »⁴⁶⁴

La situation est vraiment inquiétante. Elle présente une image angoissante du silence poignant, mortel qui pèse sur la vie humaine et qui

⁴⁶³ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 63-64.

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 384.

résulte intrinsèquement de la mort du contact. Ce produit technologique, si défaillant qu'il soit, devient, faute de proximité humaine, un compagnon qui rompt le silence, une présence qui console l'individu contemporain. Le choix de l'appareil lui-même est hautement symbolique : chauffe-eau, une expression qui unit en elle-même deux forces antinomiques en l'occurrence la chaleur et la glaciation. L'univers flegmatique, silencieux, solitaire de Jed a besoin d'une chaleur parentale, féminine, amicale. Absente, cette chaleur est substituée par le bruit infernal de cette machine vétuste. S'attendre à sa réaction verbale trahit, en filigrane, la perte de confiance en une humanité réconfortante et la foi en une mécanisation remplaçante.

Houellebecq, le personnage de *La carte et le territoire*, tient, sur ce point, des propos surprenants concernant l'attachement fou de l'homme moderne aux objets manufacturés et l'effondrement psychique et émotionnel auquel ils s'exposent lorsqu'ils les perdent :

« Dans ma vie de consommateur, confesse-t-il à l'artiste, j'aurai connu trois produits parfaits : les chaussures Paraboote Marche, le combiné ordinateur portable – imprimante Canon Libris, la parka Camel Legend. Ces produits je les ai aimés, passionnément, j'aurais passé ma vie en leur présence, rachetant régulièrement, à mesure de l'usure naturelle, des produits identiques. Une relation parfaite et fidèle s'était établie, faisant de moi un consommateur heureux...C'est peu mais c'est beaucoup, surtout quand on a une vie intime assez pauvre. Eh bien cette joie simple ne m'a pas été laissée. Mes produits favoris, au bout de quelques années, ont disparu des rayonnages...Il se mit à pleurer, lentement, à grosses gouttes, se resservit un verre de vin. C'est brutal, vous savez, c'est terriblement brutal. Alors que les espèces animales les plus insignifiantes mettent des milliers, parfois des millions d'années à disparaître, les produits manufacturés sont rayés de la surface du globe en quelques jours. »⁴⁶⁵

Toute la réflexion de Houellebecq sur les relations tous azimuts se trouve contenue dans cette citation symbolique prononcée par le personnage qui porte le même nom de l'auteur. Le système actuel a créé un homme attaché

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 166.

à l'objet, détaché de l'homme. « Une vie intime assez pauvre » marque manifestement le mode de vie mené par les occidentaux à l'époque moderne. L'individualisme narcissique, l'autonomie fatidique et la liberté paroxystique ont jeté l'individu dans une solitude douloureuse et suicidaire. Les larmes versées, le deuil affiché, la crise tapée, révèlent, sans ambages, le désespoir de l'auteur qui a traîné une vie dépourvue de chaleur et de contact. Les objets et les articles, dans de tels cas, servent de substituts, leur perte ou leur détérioration mènent leurs propriétaires à un état d'hébétude complète :

« A l'obligation, affirme Lipovetsky, s'est substituée la séduction, le bien-être est devenu Dieu et la publicité son prophète. Le règne de la consommation et de la publicité donne le sens lourd de la culture postmoraliste : désormais les relations aux hommes sont moins systématiquement représentées et valorisées que les relations aux choses : le primat du rapport homme/chose sur le rapport homme/homme caractéristique de l'idéologie économique moderne a annexé les signes de la vie quotidienne. »⁴⁶⁶

Le monde devient alors un immense artefact technologique qui promeut l'objet au rang d'un compagnon ou d'une partenaire capable de combler la vie de l'homme. Illusions, puisque les personnages, sans exception aucune, ne parviennent pas, quoique munis d'appareillages très sophistiqués, à échapper à leur morosité. Cette importance quasi-sacrée octroyée à l'objet ne pouvait avoir lieu sans l'appui capital et déterminant des médias.

2- Simulacre des médias

Lipovetsky conçoit le monde actuel comme un écran global qui a mené à ce qu'il appelle la cinématisation des vies privées : « C'est au moment où le cinéma n'est plus ce média prédominant d'autrefois que triomphe, paradoxalement, son dispositif propre, non pas matériel certes, mais

⁴⁶⁶ Lipovetsky, Gilles, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 55.

imaginaire : celui du grand spectacle, de mise en image, du star-système »⁴⁶⁷. Ainsi, l'explosion cybernétique, la révolution médiatique, le progrès informatique ont réussi à banaliser l'information, à propager la communication et à rétrécir les distances. Le monde devient, selon Lipovetsky mais aussi selon Houellebecq, une véritable mascarade, un cinéma du réel. L'illusion de la transparence, de la réalité, de la vérité est donnée à voir par l'interface de l'écran qui voile autant qu'il ne dévoile. Les médias jouent un rôle extrêmement important là-dessus. Par leur pouvoir d'influence sur les individus, par leur infiltration dans les vies privées, par leur accessibilité aux différentes catégories sociales, ils parviennent à édulcorer le réel en lui donnant une image et une forme différentes servant l'avidité capitaliste.

Dans *La carte et le territoire*, la réception de l'œuvre artistique de Jed est une occasion propice permettant au romancier de vilipender le langage dévitalisé dans le domaine pictural. Patrick Kichichian, un critique médiocre, aux connaissances très limitées, sans talent ni vocation, erre en dithyrambes en tentant de commenter l'un des tableaux de Martin. Il représente ainsi la figure archétypale des journalistes et critiques qui s'intéressent à la surface des produits littéraires et artistiques au lieu d'en étudier le fond et d'en déceler la moelle. Patrick voit dans la représentation de Jed un hommage divin pour « la dignité sacerdotale du travail » et use abusivement du langage mystique pour appuyer sa démonstration :

« Après nous avoir montré un Dieu coparticipant, avec l'homme, à la création du monde, écrivait-il, l'artiste, achevant son mouvement vers l'incarnation, nous montrait maintenant Dieu descendu parmi les hommes...Dieu était venu à présent "plonger ses mains dans le cambouis", afin que soit rendu hommage, par sa pleine présence, à la dignité sacerdotale du travail humain...L'article fut refusé par *Le Monde*, Pépita Bourguignon, la chef de rubrique, ayant menacé

⁴⁶⁷ Lipovetsky, Gilles, et Serroy, Jean, *L'écran global, culture, médias et cinéma à l'âge hypermoderne*, 2007, Paris, Seuil, p. 25.

de démissionner si on publiait cette “cuculterie bondieusarde” ;
mais il devait paraître dans *Art Press* le mois suivant. »⁴⁶⁸

Ce langage ésotérique prend la forme d’une parodie des discours creux et insignifiants de certains critiques dont la modestie du niveau et la platitude du style les mènent à dresser des panégyriques absurdes dans un but exclusivement lucratif. L’auteur suggère que la pauvreté critique, dans le monde d’aujourd’hui, est une conséquence immédiate de la pauvreté littéraire et artistique. Louer ou blâmer une œuvre, la glorifier ou la laminer dépend intrinsèquement de son degré d’adhésion à la consommation. A la fin du roman, l’assassinat spectaculaire de Houellebecq, personnage, fait jaillir une longue et ennuyeuse série de déclarations stéréotypées, renvoi au langage journalistique hypocrite et mensonger :

« Un peu plus tard furent reproduites les déclarations de différentes personnalités, ainsi que du ministre de la Culture : tous se déclaraient “atterrés”, ou au minimum “profondément tristes”, et saluaient la mémoire d’un “créateur immense”, en somme on était dans le cadre de la mort de célébrité classique, avec son broutage consensuel. »⁴⁶⁹

L’expression « broutage » possède une connotation remarquablement péjorative. Renvoyant au lexique animalier, elle marque significativement une opération machinale qui consiste à reproduire les mêmes gestes de manière saccadée et irrégulière. Dans ce sens, le discours prononcé à l’occasion de la mort cruelle de l’écrivain est ruminé dans les mêmes circonstances : une langue de bois, vide d’émotion, exempte de compassion, clichéique, caricaturale et absurde.

Le langage moderne est annexé par le simulacre, les discours politiques, culturels ou critiques sont entachés d’hypocrisie et de facticité, la vérité est insaisissable, liquide et évanescence. Tout le monde prétend la détenir, la démontrer et la défendre. Chaque parcelle de la vie des individus est

⁴⁶⁸ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 196-167.

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 313.

empuantie par la facticité langagière qui installe un climat défavorable à l'échange et à la communication : « Les simulacres, se plaint Baudrillard, dominant désormais tout ce qui touche la culture, l'art, la communication et les loisirs. »⁴⁷⁰

Le personnage de Jean Pierre Pernaut, présentateur d'une émission télévisée, expert dans le domaine journalistique, exploite outrageusement la zone de "l'authenticité" pour servir des visées mercantiles :

« Partant de l'actualité immédiate – violente, rapide, frénétique, insensée – Jean Pierre Pernaut accomplissait chaque jour cette tâche messianique consistant à guider le téléspectateur, terrorisé et stressé, vers les régions idylliques d'une campagne préservée, où l'homme vivait en harmonie avec la nature, s'accordait au rythme des saisons. Plus qu'un journal télévisé, le 13 heures de TF1 prenait ainsi l'allure d'une marche à l'étoile, qui s'achevait en psaume. »⁴⁷¹

Le journaliste, tel qu'il est décrit dans le propos est ironiquement promu au rang d'un prophète qui « guide », au sens religieux du terme, les dévoyés, les angoissés et les stressés vers des espaces virginaux, naturels et consolateurs où s'agencent prospérité, confort et bien-être dans un ensemble édénique. Loin d'être une chaîne neutre, loin de toute apparence objective, la chaîne de TF1, ainsi que ses journalistes, simulent un intérêt fallacieux pour le secours des individus, le bonheur général de la société et véhiculent une idéologie lénifiante et nostalgique focalisée sur le commerce et le rentable : voyages, jouissances et consommation. Pris pour des zombies, des monades sans consistance, les individus modernes, tels des animaux sauvages, sont scrupuleusement apprivoisés pour être impassibles devant les drames humains qui défilent dans leurs écrans et dans leur vie quotidienne. Ils sont alors incités à s'échapper par l'hyperréalité. Dans cette perspective, la télévision n'est plus un moyen instructif, émancipateur et illuminant, mais, comme le pense Lipovetsky, un instrument de postmoralisme dont la fonction primordiale

⁴⁷⁰ Baudrillard, Jean, *Simulacre et simulation*, op. cit., p. 10.

⁴⁷¹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 226.

consiste à procurer le divertissement, stimuler l'inquiétude et la peur sans jamais prétendre préconiser, guider, conseiller, vanter ou flatter :

« Un journal télévisé se construit idéalement “par-delà le bien et le mal“, il requiert la stricte neutralité de ton, des flashes concis...Ne pas blâmer, ne pas juger, mais tout dire, tout montrer, exposer tous les points de vue, laisser le public libre de ses opinions en multipliant et accélérant les images et informations du monde...On ne consomme pas seulement des objets ou des films mais aussi de l'actualité mise en scène, du catastrophique, du réel à distance. L'information est produite et fonctionne comme animation hyperréaliste et émotionnelle de la vie quotidienne, comme show mi-angoissant mi-récréatif rythmant les sociétés individualistes du bien-être. »⁴⁷²

Ainsi, les médias optent intentionnellement pour la présentation de sujets insignifiants, idéologiquement anodins, socialement oiseux, politiquement creux et culturellement superficiels et accentuent, par conséquent, la crise morale de l'homme moderne. Loin de viser une édification éthique, une conscience comportementale, un bien-être social, les médias, tels un plaisir sexuel ayant pour objectif la jouissance immédiate, focalisent leur intérêt sur la satisfaction instantanée, l'émergence d'une morale individuelle reposant sur la consommation. Par leur pouvoir de montrer ou camoufler, de banaliser ou dramatiser, d'inculper ou disculper, de sublimer ou rapetisser, les médias fabriquent des événements dont ils modèlent l'importance. Ils créent ainsi une culture minée qui valorise le signe aux dépens du contenu. Pour exister, grandir et perdurer, tous les organismes se trouvent obligés d'investir les médias qui, s'adressant à des téléspectateurs égoïstes, trop portés par leur accomplissement personnel, axent le message sur leur sécurité, leur bonheur et leur bien-être. C'est d'ailleurs pourquoi la télévision se différencie des autres médias par sa puissance redoutable de s'infiltrer dans la vie domestique des individus et d'atteindre une masse publique très large.

⁴⁷² Lipovetsky, Gilles, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 56-57.

En favorisant le narcissisme, en atrophiant la culture, en discréditant la politique et en fragilisant les liens, les médias, plus particulièrement la télé, mènent les êtres, à leur insu, au désengagement et au doute envers les gouverneurs pour donner ensuite naissance à des régimes despotiques et à des pouvoirs hégémoniques. Persuasion et dissuasion cèdent à la manipulation, le doute et la suspicion se sont substitués aux certitudes et aux convictions, le flux des informations perd les individus qui ne peuvent désormais aspirer à la vérité. Constituant un tremplin idéologique de la société de consommation, la télévision, selon la perspective de l'auteur français, est un moyen opérant de propagande pour le système politique :

« Il y a beaucoup de façons, témoigne Le Lay, de parler de la télévision. Mais dans une perspective business, soyons réalistes : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit... Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps du cerveau humain disponible. Rien n'est plus difficile d'obtenir cette disponibilité. C'est là que se trouve le changement permanent... La télévision, c'est une activité sans mémoire. »⁴⁷³

Visiblement, la télévision s'est écartée de sa mission sensibilisatrice, de son rôle de guide et de conseillère pour devenir instigatrice de la consommation. Faite pour l'individu, elle se dresse maintenant contre lui. Censée le mettre en garde contre les produits susceptibles de nuire à sa santé, elle l'encourage à les consommer.

Les animateurs connus sont également la cible de raillerie de l'auteur. Julien Lepers, vedette de l'émission "*Questions pour un champion*" est persiflé pour sa médiocrité et son hypocrisie. Déprimé, Jed trouve dans cette émission un soulagement à ses angoisses :

⁴⁷³ Le Lay, Patrick, *Baromètre 2004, Les dirigeants français et le changement*, Paris, Huitième jour.

« Sa principale distraction quotidienne devint le visionnage de *Questions pour un champion*... Par son acharnement, son effarante capacité de travail, cet animateur initialement peu doué, un peu stupide, au visage et aux appétits de bélier, qui envisageait plutôt, à ses débuts, une carrière de chanteur de variétés, et en gardait sans doute une nostalgie secrète, était peu à peu devenu une figure incontournable du paysage médiatique français. »⁴⁷⁴

Cette figure caricaturale, carnavalesque, qui s'est accidentellement trouvée dans ce métier, intervient comme une sorte de bouffon pour distraire les êtres désespérés. Cette émission à l'apparence émancipatrice, instructive, devient clownesque.

A travers les débats télévisuels et radiophoniques (talk-shows), à travers les émissions désopilantes et insensées, la diffusion des festivals et des fêtes, le système feint de l'effort visant à arracher le sujet angoissé à sa solitude et à son désespoir, néanmoins, son véritable souci est de le pousser à chercher secours dans la consommation. Les plateaux de télévision grouillent de "stars" parlant de leurs expériences, de leurs vies intimes et de leurs projets, les téléspectateurs, eux, y puisent une catharsis grotesque, s'adonnent à l'imitation aveugle et trouvent consolation dans l'identification. Les écrans fusionnent de logorrhées narcissiques, une sorte de diarrhée verbale, qui rendent la réalité indéchiffrable. L'angoisse cède aux distractions, toute forme de rébellion contre le système est neutralisée, les individus, enclins à résorber leurs propres défaillances, se désintéressent de tout ce qui est collectif. La société, s'étant désengagée de sa fonction prescriptive et moralisatrice, fait des instants télévisés un moment de partage des aventures, de communication des modes de vie et de propositions de consignes permettant de vivre idéalement. Désireux de trouver écho à ses déséquilibres psychologiques, d'avoir un remède miraculeux à ses crises, le téléspectateur est appelé à adhérer aux recommandations salvatrices.

⁴⁷⁴ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p.51.

Dans *La carte et le territoire*, la nourriture, elle aussi, fierté de la culture française, image d'une nation qui a du goût, qui respecte l'authenticité, les traditions et la qualité, subit des transformations radicales ayant pour conséquence la dégradation de son rayonnement mondial. Exporté aux quatre coins du monde, l'art culinaire français perd, selon l'image proposée par l'auteur, sa place et sa valeur. Les restaurants se vantent de satisfaire leur clientèle en mettant à leur disposition des plats authentiques qui respectent les traditions gastronomiques. Les hôtels de charme célèbrent dans leurs menus « dix confitures maisons ». Le traditionnel sert maintenant le commercial et l'authentique devient un prétexte pour le marketing :

« [Jed et Olga] se retrouvèrent chez *Anthony et George*, un minuscule restaurant d'une dizaine de tables situé rue d'Arras. Tout dans la salle, la vaisselle comme l'ameublement, avait été chiné chez des antiquaires et formait un mélange coquet et disparate de meubles, copie du dix-huitième siècle français, de bibelots Art Nouveau, de vaisselles et de porcelaine anglaises. Toutes les tables étaient occupées par des touristes, surtout américains et chinois – il y avait aussi une tablée de Russes. »⁴⁷⁵

Jed et Olga fêtent leur succès professionnel dans cette atmosphère factice qui permet à l'auteur de démasquer l'artificialité étouffante d'un univers fondé sur l'exhibition des marques, une sorte de *name-dropping* exaspéré ne laissant aucune place au naturel et au spontané :

« Olga opta pour un gaspacho à l'aragula et un homard mi-cuit avec sa purée d'ignames, Jed pour une poêlée de Saint-Jacques *simplement saisies* et un soufflé de turbotin au carvi avec sa neige de passe-crassane. Au dessert Anthony vint les rejoindre, ceint de son tablier de cuisine, brandissant une bouteille de bas armagnac Castarède 1905. « Cadeau de la maison... », dit-il essoufflé, avant de remplir leurs verres. Selon le Rothenstein et Bowles, ce millésime envoûtait par son amplitude, sa noblesse et son panache. »⁴⁷⁶

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 64.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 83.

Les expressions dithyrambiques, pompeuses, frappent plus par leur sonorisation que par leur sens. La précision de la date de la bouteille du vin est une marque ostentatoire d'un simulacre pestilentiel gagnant largement la population occidentale qui se vante d'être consommatrice. Le système capitaliste a privé l'humain de sa morale et de ses idéaux tout en le propulsant dans la quête des jouissances et l'assouvissement des plaisirs.

« La civilisation du bien-être consummatif, avance Lipovetsky, a été le grand fossoyeur historique de l'idéologie glorieuse du devoir. La logique de la consommation de masse a dissous l'univers des homélies moralisatrices, elle a éradiqué les impératifs rigoristes et engendré une culture où le bonheur l'emporte sur le commandement moral, les plaisirs sur l'interdit, la séduction sur l'obligation. A travers la publicité, le crédit, l'inflation des objets et des loisirs, le capitalisme des besoins a renoncé à la sanctification des idéaux au bénéfice des plaisirs renouvelés et des rêves du bonheur privé. Une nouvelle civilisation s'est édifiée... : les jouissances du présent, le temple du moi, du corps et du confort sont devenus la nouvelle Jérusalem des temps postmoralistes. »⁴⁷⁷

Cette nouvelle réalité, analysée dans les fictions de Houellebecq, suggère que le système capitaliste, considéré par plusieurs philosophes comme un totalitarisme des consciences, est la dernière phase de la société occidentale avant son déclin.

L'hyperréalité bloque le processus d'intégration de la réalité et empêche l'individu moderne de percer les mystères. Flou, brouillé, le monde devient indéchiffrable pour le cerveau humain. L'invasion du paraître, la propension à l'artificialité, la course effrénée derrière les joies factices ont supplanté le goût de la vérité. Réalité et simulacre, illusion et certitude, fantasme et exactitude sont désormais inextricablement liés, aucune frontière ne les sépare. Les humains n'existent plus, selon les plaintes de Houellebecq-personnage, seuls leurs silhouettes, leurs types et leurs désirs subsistent. Dans *La carte et le territoire*, le narrateur présente Paris comme un gigantesque

⁴⁷⁷ Lipovetsky, Gilles, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 52.

centre économique au regard de l'épanouissement offert aux individus, peuplé d'êtres fantomatiques, sans visages et sans vies :

« Plus la ville développe les possibilités de rencontres, plus les individus se sentent seuls ; plus les relations deviennent libres, émancipées des anciennes contraintes, plus la possibilité de connaître une relation intense se fait rare. Partout on retrouve la solitude, le vide, la difficulté à sentir, à être transporté hors de soi ; d'où une fuite en avant dans les "expériences" qui ne fait que traduire cette quête d'une "expérience" émotionnelle forte. Pourquoi ne puis-je donc aimer et vibrer ? »⁴⁷⁸

L'espace public, tel qu'il est présenté dans les fictions de Houellebecq, est envahi par les images publicitaires, les produits de consommation, utilisé à des fins lucratives. Eparpillés dans les différents lieux du pays, concentrés particulièrement dans les grandes villes, ces décors factices, cette architecture uniformisée participent au rétrécissement du monde, au repli identitaire et au dépérissement du caractère local et authentique. Ainsi, Paris, ressemblant à toutes les capitales économiques du monde, n'est plus une destination attractive, le bastion de la civilisation millénaire, la représentation de l'histoire révolutionnaire et culturelle, mais une topographie vide, pleine de restaurants inauthentiques et d'endroits identiques.

« La France, de toute évidence, avait beaucoup changé. Il [Jed] se connecta à internet, de nombreuses fois, il eut quelques conversations avec des hôteliers, des restaurateurs, avec d'autres prestataires de services, et tout le confirma...Oui le pays avait changé, changé en profondeur. Les habitants traditionnels des zones rurales avaient presque entièrement disparu. De nouveaux arrivants, venus des zones urbaines, les avaient remplacés, animés d'un vif appétit d'entreprise...Sur le plan économique, elle [La France] se portait bien. Devenue un pays surtout agricole et touristique, elle avait montré une robustesse remarquable lors des différentes crises qui s'étaient succédées, à peu près sans interruption, au cours des vingt dernières années...N'ayant guère à vendre que des hôtels de charme, des parfums et des rillettes – ce qu'on appelle un *art de vivre* –, la France avait résisté sans difficulté à ces aléas. »⁴⁷⁹

⁴⁷⁸ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, op. cit., p. 87.

⁴⁷⁹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 400-401.

Ces propos sonnent comme un avertissement montrant la France comme un pays grotesque où les campagnards sont remplacés par des citoyens cupides, avides et inhumains. Le pays transformé, les traditions disparues, la modernité confortablement installée, les mentalités se trouvent infectées, fades et fragilisées.

Un tragique subreptice, silencieux, guette, selon le romancier, les vies des habitants de ce pays. Sans terreur ni plaintes, ce tragique est accepté par les personnages avec fatalisme. Ceux-ci semblent attendre avec résignation l'arrivée de la catastrophe. Ils la sentent, la voient s'approcher, sans pour autant tenter de réagir ou la repousser. L'homme moderne ressemble, selon Bauman, à un patineur sur une piste de glace trop fine et trop profonde. Le danger est éminent, la perte est inéluctable, l'espoir se trouve dans la vitesse, or, la rencontre d'un obstacle mortel semble définitive, sans appel. Technologie et capitalisme ont assommé l'individu contemporain, instrumentalisé son corps, fracturé sa dignité et nié son humanité. Le simulacre a effacé la mémoire individuelle du passé, a érigé des modèles factices et a sublimé le présent et le bonheur immédiat. Aspiration à l'avenir et retour au passé sont désormais impossibles. Fragile, éphémère, le présent tressaille, se compose de séquences désarticulées, saccadées, amnésiques. Incertain, menaçant, le futur ne constitue plus un espoir de bonheur et une motivation de survie. Immémoré, inexistant dans les esprits, le passé n'est plus une source de référence, d'appartenance et d'appui :

« Ce monde, témoigne Baudrillard, mutant et commutant de simulation et de mort, ce monde violemment sexué, mais sans désir, plein de corps violés et violents, mais comme neutralisés, ce monde chromatique et métallique intense, mais vide de sensualité, hypertechnique, sans finalité – est-il bon ou mauvais ? Nous n'en saurons jamais rien. »⁴⁸⁰

⁴⁸⁰ Baudrillard, Jean, *Simulacre et simulation*, op. cit., p. 177.

Les écrits houellebecquiens présentent les vies des personnages comme des fictions dégradées, des propos parcellaires, des narrations atrophiées, copies d'existences authentiques, sans héroïsme ni spontanéité. L'extinction du sens et l'absence de l'Histoire mettent les êtres dans un dilemme embarrassant : comment évoluer dans une société qui divinise l'argent et le sexe, où la possession constitue une visée sacrée et le divertissement une valeur ? Les romans de l'auteur peuvent être lus comme des anticipations dystopique⁴⁸¹ qui annoncent prophétiquement la chute du monde puis son déclin.

Face à ces maux (Refuser la réalité de la mort, détachement des liens sociaux, dépérissement des relations amicales, simulacre des médias, uniformisation du monde, tourisme inauthentique), le retrait semble la conséquence la plus naturelle qui soit et marque un premier pas vers le suicide.

⁴⁸¹ Voir le dernier chapitre de cette partie.

Chapitre V :

L'auto-anéantissement comme délivrance du réel décevant

Ce chapitre analyse les fins logiques et naturelles des dérives relatives aux personnages houellebecquiens : solitude, isolement puis mort, généralement auto-infligée.

Selon Houellebecq, une civilisation exclusivement basée sur la technologie et le consumérisme, exempte de morale et de sensibilité, est vouée à l'échec et à la disparition. Les romans soumis à l'étude proposent une fresque d'un Occident achevé, déjà désuet, suite à la propagation vertigineuse du simulacre. Pour les personnages, toute perspective d'avancement moral est impossible, toute rédemption par la foi est inenvisageable et toute délivrance autre que la mort est inexistante. Le fiasco humain, patent, les oblige à un isolement chimérique, pathologique, sans espoir, ni issue. L'âge des possibles, l'horizon salvateur, l'ouverture salutaire, où sont promis le bonheur et la sérénité, sont radicalement dissous par la vie. Que reste-t-il après les frustrations successives, les traumatismes répétitifs et les déboires consécutifs ? La mort, seule issue, cyniquement anticipée par le suicide ou stoïquement attendue. Les alternatives (jouissances/ sexe/ consommation), une fois épuisées, l'accomplissement personnel, professionnel et social atteint, les individus procèdent tragiquement à une *bifurcation* inhumaine. En tardant de faire un *mea culpa* illuminant, en étant, toute leur vie durant, impénétrables aux remords et au repentir, les personnages en paient le prix lourd : leurs vies. Les fins utopiques représentant une vie béate, contemplative, presque monastique, sont carrément refusées aux personnages. Un parcours marqué par les troubles et les déceptions sera compensé par une

disparition morne et spectaculaire. Dégradés par le libéralisme, froissés par le capitalisme, les ressources de l'humanisme s'effritent d'une société occidentale qui se suicide.

Scientisme et consumérisme, nouvelles religions de la modernité, désunissent les êtres, jadis rassemblés sous la bannière d'un Dieu fédérateur, de principes communs et de valeurs universelles. En permettant à l'homme d'être son propre juge, la religion du matérialisme l'extirpe des sanctions et l'empêche d'accéder à la miséricorde et à la rédemption : « La consommation, souligne Bruckner, est une religion dégradée ; la croyance dans la résurrection infinie des choses, dont le supermarché forme l'église et la publicité les évangiles. »⁴⁸²

Afin d'oblitérer sa peur de la mort, l'homme a épuisé toutes les stratégies consuméristes qui se sont, en fin de compte, révélées comme diversions et non comme épanouissement. Les pratiques hédonistes, la culture des loisirs, remplissent provisoirement le vide existentiel, mais dès qu'il atteint la maturité, l'homme prend conscience, à ses dépens, de la futilité de son existence : le dégoût augmente et, avec lui, croissent les idées anxieuses. L'échec remonte en surface : l'hypocrisie libératrice revient incessamment tracasser les consciences. Grisé de joies factices dans son supermarché, l'individu contemporain s'afflige une mort facile, indolore, quand la vie lui paraît fastidieuse. Après certaines aventures, à un certain âge, la mort est souhaitée, convoitée, provoquée. D'un repoussoir terrifiant, d'une destinée horrifiante, d'un poids fatal, la mort se transforme en un abri rassurant, une sorte d'extincteur des souffrances et des maux.

⁴⁸² Bruckner, Pascal, *Tentation de l'innocence*, Paris, Grasset, 1995, p. 52.

1- La mort : de l'épouvantable au désirable

Chaque période de l'existence humaine correspond, chez Houellebecq, à un sentiment. Ainsi, si l'enfance, *royaume perdu*, est un bref moment d'innocence, de paix et de bonheur, l'âge adulte, celui des blessures et des vexations, la fin de la vie, elle, constitue une époque du désespoir, de la folie et des issues bouchées. Faute d'éducation affective, de protection familiale, d'encadrement social, les créatures romanesques ont été confrontées aux forces antagonistes qui ont ébranlé leur équilibre psychologique et leur aspiration au bonheur. Victimes de dépression, elles acceptent volontairement de se donner la mort. Le culte du corps, incapacité d'admettre le processus naturel du dépérissement physique, est la goutte qui fait déborder le verre. Le fait d'occulter la mort de la vie des individus efface toute possibilité de transmission générationnelle harmonieuse. Devenu son propre centre, ses propres tenants et aboutissants, l'homme moderne se vante de son autosuffisance, de sa liberté et de son désengagement.

Plein d'espoir et de vitalité, l'individu entame les premières charnières de l'existence avec courage, confiance et détermination. Or, au fur et à mesure que succèdent vicissitudes et difficultés, le désarroi s'installe, la débâcle se produit et la chute est tonitruante. Trop tard pour se soustraire à la catastrophe, dépasser les contradictions et accéder à la quiétude. Tout espoir en une délivrance bienfaitrice disparaît, tout désir de modifier le sort et d'inverser la fatalité s'estompe ; le léthal succède au vital, l'énergique ploie devant le tragique, la défaite se fait par échec et mat du monde moderne implacable. Une ultime *bifurcation* s'offre à portée de main, capable de secourir ou d'alléger l'animosité ressentie à l'encontre de soi, de l'autre et de la société : le suicide. Bruno, après la mort de sa compagne Christiane, se sentant effondré, seul et abandonné, pense à mettre fin à sa vie : « Il bifurqua à hauteur de La-Chapelle-en-Serval. Le plus simple aurait été de se foutre dans un arbre

en traversant la forêt Compiègne »⁴⁸³. La vie ne vaut plus la peine d'être continuée. Se donner la mort ne nuira certes pas au monde persécutant et inhospitalier, mais résorbera, selon la vision des protagonistes, les troubles intraitables par la psychiatrie et les antidépresseurs. Houellebecq stipule que le suicide de ses personnages est une réaction cynique à l'inadaptation au monde, à l'absence de lien et à la perte du sens. A travers cet acte immoral, le sujet interrompt l'obsolescence inévitable de son corps et de son esprit et s'échappe d'un monde qui le vexe et le pervertit. Métaphoriquement, la mort, dans ce cas, apparaît comme un renoncement à la vie, un retour au néant auquel aspirent les personnages, puisque, conformément à la vision schopenhauerienne de la vie, ils ressentent cette dernière comme une source de souffrance et d'ennui. Cette mort-suicide possède une double fonction : tantôt séparatrice, tantôt libératrice correspondant à la fin des souffrances. Elle est donc à la fois origine d'angoisse et objet de désir.

Les fictions de Houellebecq regorgent de suicides effroyables : Tisserand, le narrateur et Gérard Leverrier dans *Extension du domaine de la lutte*, Annabelle, Christiane, Michel et Brigitte Bardot dans *Les particules élémentaires*, la mort de Valérie annonce le suicide de Michel dans *Plateforme* et Pierre-Martin et sa femme qui anticipent l'isolement puis l'auto-anéantissement de Jed dans *la carte et le territoire*. Privés de support moral, de foi consolatrice, les personnages quittent délibérément une vie injuste et insensée. Le message est d'une clarté frappante : si l'Occident ne remet pas en question les valeurs récemment instaurées par le modernisme et la consommation, s'il ne replace pas l'amour au centre de la vie des individus, si la crise du don et de l'altruisme n'est pas résolue, le narcissisme tâchera d'anéantir l'humain. Celui-ci, à l'instar de Jed, opte d'abord pour un retrait radical avec le monde qui l'entoure avant de se donner la mort :

⁴⁸³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 309.

« Il [Jed] fit appel à une entreprise de génie civil pour construire une route qui traversait de part en part son domaine, aboutissant à un portail radiocommandé qui donnait directement sur la D50. De là, il n'était qu'à trois kilomètres de l'entrée de l'autoroute A20. Il prit l'habitude de faire ses courses au Carrefour de Limoges, où il était à peu près sûr de ne rencontrer personne du village. Il y allait généralement le mardi matin, dès l'ouverture, ayant remarqué que c'était à ce moment que l'affluence y était la plus faible. Il avait, quelquefois, l'hypermarché pour lui tout seul – ce qui lui paraissait une assez bonne approximation du bonheur. »⁴⁸⁴

En l'absence d'amour, de lien, l'espace de l'homme se contracte, ses sentiments durcissent et sa défaite est inévitable.

Dans *Extension du domaine de la lutte*, le narrateur, dépressif par nature, exposé à des sautes d'humeur continues, ressent une véhémence acrimonieuse envers la société. Bipolaire, pulsionnel, déséquilibré, il offre un couteau à son ami Tisserand et l'exhorte à exterminer froidement un couple après une soirée très désagréable en Club. Refusant cet acte, au prix d'une lutte morale exténuante, Tisserand est mortellement écrasé par un camion dans un accident routier. Cette mort possède une dimension hautement symbolique : l'informaticien n'est pas mort tranché (comme dans les visions cauchemardesques répétitives de Bruno et de Michel), ni par un cancer (Pierre-Martin), ou par un attentat (Valérie), mais il meurt en résistant ; il a pu préserver une mentalité saine, une morale inaltérée, à l'antipode du narrateur atteint de folie. Insouciant face à la disparition tragique de son collègue, n'éprouvant la moindre culpabilité pour son sort cruel, le narrateur bascule dans une sorte de léthargie neurasthénique. Le récit s'achève sur son suicide probable :

« Il fait merveilleusement beau, doux, printanier. La forêt de Mazas est très jolie, profondément rassurante aussi. Les prairies sont couvertes de jonquilles. On est bien, on est heureux ; il n'y a pas d'hommes. Quelque chose paraît possible, ici. On a l'impression d'être à un point de départ.

⁴⁸⁴ Houellebecq, Jed, *La carte et le territoire*, p. 397-398.

Et soudain tout disparaît. Une grande claque mentale me ramène au plus profond de moi-même...Combien je me sens capable, jusqu'au bout, d'imposantes représentations mentales ! comme elle est nette l'image que je me fais du monde ! la richesse de ce qui va mourir en moi est absolument prodigieuse ; je n'ai pas à rougir de moi-même ; j'aurai essayé...Tout ce qui aurait pu être source de participation, de plaisir, d'innocente harmonie sensorielle, est devenu source de souffrance et de malheur. En même temps je ressens, avec une impressionnante violence, la possibilité de la joie. Depuis des années je marche aux côtés d'un fantôme qui me ressemble, et qui vit dans un paradis théorique, en relation étroite avec le monde. J'ai longtemps cru qu'il m'appartenait de le rejoindre. C'est fini. »⁴⁸⁵

La situation est tragique, le ton est pathétique et l'issue est claire, attrayante et salvatrice. L'exubérance des expressions relatives à *la fin* (disparaît/ jusqu'au bout/ mourir/ c'est fini) contraste remarquablement avec l'émergence du sentiment du bonheur (heureux/ plaisir/ harmonie/ joie), grand absent de la vie du narrateur. Ce *fantôme* n'est autre que le suicide qui rôde depuis longtemps autour du personnage. Les tentatives vaines (j'aurai essayé), la recherche stérile d'intégration, de *participation*, d'*harmonie*, tournent au fiasco. Cette chute est celle de tous les individus modernes. Elle cristallise l'échec du matérialisme qui a révélé son incompatibilité avec les besoins sociaux et spirituels de l'individu. Exigeant d'énormes efforts, glorifiant les actes absurdes et avilissants, le capitalisme n'offre pas d'alternatives épanouissantes, il procède, au contraire, à la destruction des droits naturels de l'humain. Dit autrement, c'est une forme incontestable de masochisme. Dans son article *De la morale sadienne*, l'historien Jean Paul Coupal stipule que le capitalisme prêche les valeurs libertines développées par Sade :

« La valeur humaine n'est jamais véritablement considérée chez Smith ou Ricardo...Si les pères spirituels du libéralisme capitaliste ne sont pas directement responsables des conséquences hédonistes du système, il faut considérer, d'autre part, que la valeur qu'ils ont prêtée à la marchandise, au travail, à l'utilité des produits, s'est emparée à son tour de l'homme et l'a réduit à sa simple expression de producteur et/ou de consommateur, mais toujours moins comme

⁴⁸⁵ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 155-156.

producteur (le salaire ou le revenu le moins élevé) que comme consommateur (le prix des produits convoités le plus élevé). Dans l'esprit du capitalisme, ce projet ne fut réalisable qu'en cultivant une éthique dont la formulation manifeste fut énoncée par les romans de Sade et dont la praxis serait l'apathie. »⁴⁸⁶

A suivre attentivement les propos, force est de souligner que le capitalisme, selon Coupal, a sournoisement réussi à conquérir l'adhésion de sa victime qui a souscrit à son immoralité et en devient parfois le vecteur. L'apathie constitue pour ce système la clé de voûte lui permettant d'étaler son pouvoir et d'assurer sa domination : « La chute dans l'horreur, ajoute l'historien, ne s'arrête pas avec le crime chez Sade, mais avec le consentement volontaire de la victime. Non seulement la victime se résigne et accepte la violence qui lui est portée...mais en plus, elle se convertit à cette morale »⁴⁸⁷.

Dans les œuvres de Michel Houellebecq, le consumérisme est une aberration admise, une souffrance auto-administrée, la figure même du sadomasochisme. Le consommateur jouit de toutes les formes de liberté, optent pour tous les choix, excepté celui de cesser de consommer. Malmené devant les multiples alternatives qui s'offrent à sa disposition, l'homme moderne ne trouve pas de consolation dans l'achat et la possession puisque la profusion de choix mène rationnellement à l'incapacité de choisir. Opter pour une modalité, adopter une voie s'avère une immobilisation⁴⁸⁸. La difficulté de choisir oblige les individus à rester dans la mobilité et le mouvement : « La reconnaissance et la consommation des marchandises, affirme Guy Debord, sont au centre de cette pseudo-réponse à une communication sans réponse. Le besoin d'imitation qu'éprouve le consommateur est précisément le besoin

⁴⁸⁶ Coupal, Jean-Paul, *De la morale sadienne comme esprit du capitalisme*, 16 nov. 2010. Web. Consul. 18 janv. 2020. <http://jeanpaulcoupal.blogspot.com>.

⁴⁸⁷ *Ibid.*

⁴⁸⁸ La difficulté pour Gérard Leverrier (EDL) de choisir un matelas le mène au suicide. Pour Jed (CT), la difficulté de trouver un plombier efficace pour son chauffe-eau le plonge dans une morosité poignante. Bruno (PE) trouve une difficulté énorme à choisir une partenaire.

infantile, conditionné par tous les aspects de sa dépossession fondamentale.»⁴⁸⁹

Le caprice constitue ainsi la composante matrice exploitée par la modernité pour parvenir à ses objectifs vilains. Vecteur d'impulsion, fantasme pur, projection de soi, factice, dégradante et infantilissante dans l'univers des objets, transposition du métaphysique au matérialiste, le caprice assène le coup de grâce à toute perspective historique ou morale. A l'appartenance reconfortante à une communauté sociale et morale, s'est étrangement substituée une autre appartenance faisant une source de fierté et de gloire : celle de l'achat. Ne sont autorisés à pénétrer ce temple de la consommation que ceux qui ont en les moyens, les insolubles, soumis à une opération de filtration par le système, y sont automatiquement rejetés. Cette course effrénée visant à garantir une place parmi les consommateurs, cette mue perpétuelle et féroce conduit, selon notre auteur, à la folie ou au suicide.

Le système actuel exige une transformation drastique du mode de vie des individus : promotion sociale et professionnelle, aventures sexuelles, voyages, possessions, alimentation, sport. L'homme est appelé, pour en faire partie, à façonner sa personnalité, modeler son identité, nier son humanité, abandonner sa sensibilité, endosser la peau d'un autre et aller au-delà de ses capacités physiques, psychiques et financières. Il précipite ainsi sa détresse et son effondrement : « Nous étions tous, avoue Michel de *Plateforme*, pris dans le système social comme des insectes dans un bloc d'ambre ; nous n'avons pas la moindre possibilité de retour en arrière »⁴⁹⁰. S'abstenant de réagir et de changer son sort, l'individu se contente de sa position de victime : « L'autre pathologie de l'individu contemporain, commente Bruckner, est la tendance de pleurer sur son propre sort. »⁴⁹¹

⁴⁸⁹ Debord, Guy, *La société du spectacle*, op. cit., p. 208.

⁴⁹⁰ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 172.

⁴⁹¹ Bruckner, Pascal, *Tentation de l'innocence*, op. cit., p. 114.

En perdant leur crédibilité, les leaders politiques, marionnettes d'un spectacle hideux, s'écartent de leur fonction historique consistant à résoudre les crises, et accélèrent, par conséquent, la prééminence de l'individuel sur le social. La vie publique s'efface devant le tout privé. Le militantisme aboli, l'encadrement politique avachi, la peur de l'autre augmentée, l'ostracisme prospère et le suicide fulmine. Jadis déterminée par l'ouverture, la communauté l'est désormais par la clôture, l'installation des frontières, la restriction à l'entrée et l'expulsion. Au moment où la société devait conserver le tissu social soudé, aux membres liés, elle encourage, paradoxalement, à un communautarisme basé sur les facteurs financiers et raciaux et propage subséquemment un climat de vigilance de tension et de crispation. Après avoir conquis l'espace cosmique, après avoir atteint un progrès paroxystique, l'homme se résout à s'enfermer sur un mode paranoïaque. Houellebecq, le personnage, avoue à Jed son insociabilité qu'il ne combat pas, qu'il n'essaie même pas d'expliquer. Sa démarche consiste, selon ses paroles, à réduire le domaine de la lutte pour, ensuite, disparaître dans le silence, inaperçu et imperceptible :

« Oui, dit Houellebecq, après votre visite je me suis rendu compte que vous étiez le premier visiteur à rentrer dans cette maison, et que vous seriez probablement le dernier. Alors je me suis dit, à quoi bon maintenir la fiction d'une pièce de réception ? Pourquoi ne pas installer carrément une chambre dans la pièce principale ? Après tout, je passe la plupart de mes journées couché ; je mange le plus souvent au lit, en regardant les dessins animés sur Fox TV ; ce n'est pas comme si j'organisais des dîners. »⁴⁹²

Froid à l'échange, retiré du monde, sans lien, ni attachement, ce personnage emblématique ressent du dégoût pour l'humain. Suivant le *modus operandi* moderne, les personnages ressentent certes un désir nostalgique pour leur demeure natale, une volonté de protection dans la matrice, mais, cet acte accompli *in extremis* s'avère désespéré, futile et représente un signe avant-

⁴⁹² Houellebecq, Jed, *La carte et le territoire*, p. 161.

coureur d'une mort auto-administrée. Houellebecq parvient à racheter la maison parentale et à retourner à son Loiret natal. Cette action, si illusoire et si tardive qu'elle soit, lui permet certainement de retrouver la quiétude et l'espoir, cependant, elle ne fait qu'accentuer le malaise et accélérer la perte. Pareillement, Jed, à la fin du roman, accomplit une action similaire. Sa démarche régressive est celle d'un homme dont l'aventure existentielle s'est soldée par l'échec, le dégoût et la haine de l'humain. En quittant le monde des hommes, en s'infligeant une auto-marginalisation, en se blottissant dans un lieu ancestral morbide, entouré de barrières infranchissables, l'artiste précipite son suicide.

Avec la mort de l'amour, l'éclipse de l'échange, la destruction des liens, l'espèce humaine, victime et bourreau, sombre dans un coma consumériste anéantissant. En lisant les fictions de Houellebecq, le lecteur assiste à un compte à rebours secouant avant la détonation. Rien ne reste des traditionnelles compensations consolatrices. L'homme a prouvé sa force et sa domination en fortifiant son espace, en contrôlant ses domaines et en apprivoisant la nature, mais il a également signé sa faiblesse et sa vulnérabilité en dissolvant les liens et en aveulissant les mythes et les religions. Tout le message de Houellebecq semble contenu là : être privé de lien c'est mourir. Incapable d'amour, l'homme moderne mérite de disparaître. Amour devrait être pris dans son sens général : l'amour de l'espèce humaine, la sympathie des êtres, la tendresse, l'affection et l'attachement, une sorte d'altruisme et de partage des maux d'autrui, l'apitoiement, la commisération, la miséricorde et l'humanité, le respect de chacun pour la dignité de l'autre. Le monde d'aujourd'hui a créé des êtres cliniquement morts. C'est vrai que leurs corps gesticulent, leurs silhouettes s'agitent, mais leurs esprits sont anéantis et leurs cultures sont empuanties :

« Les choses sont plus tragiques, plus grecques : le grand se paie la tête du petit, il se joue de lui, et celui-ci ne saura jamais pourquoi. En face à ce tremblement de terre virtuellement permanent, d'une épouvantable cruauté, Houellebecq n'a ni la philosophie de Leibniz, qui accepte qu'il existe des conséquences atroces dont Dieu seul connaît et justifie les causes, ni celle de Voltaire qui glorifie exagérément l'homme, en ouvrant la voie au romantisme. L'auteur veut laisser son personnage principal dans un état de stupéfaction face à la catastrophe de l'existence elle-même, bien sûr que toute interprétation – notamment religieuse ne ferait que frapper à la porte du mystère de façon ridicule, car celle-ci est fermée par définition. »⁴⁹³

Puisque les fibres sociales se sont étiolées, les contacts se sont raréfiés, les rapports se sont liquéfiés, les énergies se sont éteintes, la mort infligée devient un acte salutaire, un dérivatif jouissif. Plus aucune place à l'utopie, à l'idéal et au bonheur.

2- La dystopie : une représentation contestataire de l'époque moderne

La production littéraire de Michel Houellebecq est nettement influencée par la littérature utopique. *Les particules élémentaires*, deuxième roman en date, contient des références claires aux romans utopiques d'Aldous Huxley et dans une interview avec son traducteur néerlandais, l'écrivain affirme avoir été inspiré par le roman de science-fiction *Demain les chiens* de Clifford Simak qui met en exergue une rêverie utopique.

Traditionnellement, l'utopie possède une double fonction : elle est d'abord constructive, dans ce sens qu'elle aspire à la réalisation d'un autre monde plus heureux (eutopie), mais, elle est également destructive via sa critique virulente de l'organisation sociale existante (dystopie). L'auteur des *Particules* exploite, ainsi, merveilleusement, le genre utopique pour vitupérer le système sociétal contemporain taxé d'immoral, d'individualiste et de

⁴⁹³ Virgy, *Ring*, 9 sept. 2010.

matérialiste, toutefois, ces rêveries utopiques ouvrent-elles sur une organisation sociale alternative et idéale ?

Les créatures de Houellebecq font remarquablement écho aux personnages décadents – Adolphe de Benjamin Constant entre autres –, désenchantés, moroses et désespérés. Ils souffrent effroyablement d'un mal de vivre imputable aux conditions sociales désastreuses de l'époque moderne. Cadres moyens, êtres fragiles, âmes flottantes, ils assistent impuissants à la précarisation de l'Etat-providence⁴⁹⁴. Ils sont incapables de réagir face à la réalité qui est la leur, ils se réfugient dans des amours malheureux et ne peuvent assumer les responsabilités occasionnées par l'inconstance de leur comportement. Aussi faut-il souligner la raillerie du romancier ciblant les aspirations romantiques : personnages médiocres, indifférents devant les exaltations naturelles, les sensibilités sentimentales, et dont les seules préoccupations se limitent à fumer des cigarettes ou à exploiter sexuellement des femmes. Aucune tentative d'évasion par le rêve, l'amour, la nature, aucun moyen d'échapper au monde occidental.

Si pour Constant, l'utopie libérale est un rêve qui pallie la douleur du monde, si elle propose un monde meilleur, un avenir radieux, Houellebecq, lui, enregistre la faillite du libéralisme économique, moral et de l'individualisme contemporain. Fini le mythe des individus libres et autonomes qui constitue la base même de la théorie politique de Constant. Celui-ci prêche, dans ses *Principes de politique et Mélange de littérature et politique*, un individualisme libéral qui protège contre les gouvernements despotiques. Les principes constitutionnels et l'autonomie individuelle sont les assises solides sur lesquelles repose la doctrine utopique de Constant :

⁴⁹⁴ Selon le Robert, cette notion renvoie au rôle majeur joué par l'Etat en matière d'aide, de protection et de promotion sociales par un ensemble de mesures qui visent à la redistribution des richesses et à la prise en charge des différents risques sociaux : chômage, maladie, vieillesse, retraites, politique de la famille.

« J'ai défendu quarante ans le même principe : la liberté en tout : en religion, en philosophie, en littérature, en industrie, en politique ; et par liberté j'entends le triomphe de l'individualité ; tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité. »⁴⁹⁵

L'autonomie privée constituerait alors la liberté moderne déjà revendiquée par Constant. L'individu, muni de ses droits, constitue sa préoccupation capitale. La vie publique ne devrait nullement intervenir dans la vie privée et la détruire. L'usage de la liberté servira, selon le défenseur de cette doctrine, à corriger les imperfections de l'ordre social existant. La perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, le progrès scientifique, le développement ascensionnel garantiront le rétablissement de l'égalité naturelle et un avenir meilleur. Le commerce et l'industrie seraient favorables, d'après la théorie constantienne, au mouvement d'émancipation de l'individu. Les progrès matériels et techniques amèneraient ceux de la morale. La non-intervention de l'Etat et la lutte pour une liberté basée sur la propriété, donneraient naissance à un homme nouveau, plus libre et donc plus heureux.

Dans la perspective houellebecquienne, la liberté tant espérée par Constant atteint sa réalisation, mais laisse voir à tous son revers cynique : l'égoïsme. Cette société libérale pour laquelle l'utopiste s'est ardemment battu serait, d'après l'auteur français, l'origine de tous les maux. A l'antipode de Constant, Houellebecq ne croit pas au progrès, ne partage pas sa foi dans la liberté ni sa confiance dans la capacité de l'individu. Ses personnages n'éprouvent aucune fierté de leur indépendance et de leur liberté. Ils sont manifestement aliénés. L'*homo economicus* des récits de Houellebecq est une pâle caricature de l'homme libre de Constant. Ce dernier défend une liberté salvatrice, émancipatrice alors que le premier démythifie cette liberté défigurée par les injustices, l'inégalité et la violence. Devenue l'arme des ambitions et des appétits, elle assène le coup fatal aux valeurs et à la morale.

⁴⁹⁵ Constant, Benjamin, *Ecrits politiques*, Folio, Paris, 1997, p. 623.

Désormais hédoniste et aisée, la société constate sa fragilité et sa velléité. L'idéal utopique de Constant est donc remis en question par Houellebecq pour qui le capitalisme libéral est malade, l'individualisme compétitif et la notion d'économie de marché sont avilissants et la société égalitaire est une illusion.

Houellebecq n'est pas le seul à fantasmer la décadence de la société contemporaine. Pascal Bruckner, dans son essai *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*, s'insurge également sur les impasses actuelles de l'économie de marché et de l'individualisme. Dans son optique, la société occidentale serait uniquement régie par le culte de la consommation, des loisirs et des plaisirs :

« Notre temps raconte d'ailleurs une étrange fable : celle d'une société tout entière vouée à l'hédonisme et à qui tout devient irritation, supplice... Par devoir de bonheur, j'entends donc cette idéologie propre à la deuxième moitié du XXe siècle et qui pousse à tout évaluer sous l'angle du plaisir et du désagrément, cette assignation à l'euphorie qui rejette dans la honte ou le malaise ceux qui n'y souscrivent pas. »⁴⁹⁶

Tout comme Houellebecq, le romancier français impute au capitalisme, à l'individualisme, au libéralisme et au mouvement soixante-huitard, la responsabilité de la dépression moderne. Les deux auteurs s'accordent communément sur les effets néfastes des théories du libéralisme sur l'individu et sur la société. Que proposent-ils pour faire face à cette vague dévastatrice de l'individualisme ? Faire un pas de côté, dire non au progrès et aux stimuli publicitaires, se soustraire à l'impérialisme de la pensée économique :

« Il faut surtout rétablir des hiérarchies et aux espèces sonnantes et trébuchantes opposer d'autres sources de richesses culturelles, esthétiques, spirituelles... Le temps libre, la poésie, l'amour, la libération du désir, le sens de la transfiguration quotidienne. Ne pas se contenter de gérer la pénurie mais découvrir partout des biens non comptables qui échappent à la règle du profit, prolonger le vieux rêve révolutionnaire du luxe pour tous, de la beauté offerte aux humbles. Le luxe réside aujourd'hui dans tout ce qui se fait

⁴⁹⁶ Bruckner, Pascal, *L'euphorie du devoir. Essai sur le devoir de bonheur* ; Le livre de Poche, Paris, 2000, p. 17.

rare : la communion avec la nature, le silence, la méditation, la lenteur retrouvée, le plaisir de vivre à contretemps, l'oisiveté studieuse, la jouissance des œuvres majeures de l'esprit, autant de privilèges qui ne s'achètent pas parce qu'ils sont littéralement hors de prix. »⁴⁹⁷

C'est ainsi que s'achève *Les particules élémentaires* à travers les théories formulées par Hubczejak consistant à redonner sens à la fraternité, la sympathie et l'amour et à fonder, par voie de conséquence, un nouvel humanisme⁴⁹⁸. Dans leur recherche incessante de ce qu'ils croient être des satisfactions nouvelles, les personnages houellebecquiens perdent l'équilibre et le repos et deviennent donc incapables de cette fraternité tant convoitée par le romancier. Celui-ci, à l'instar de Bruckner, est persuadé que seule une réforme morale est susceptible d'arracher le monde au mal dont il souffre présentement. Il se montre l'ennemi farouche de la société de consommation ayant fait de l'homme un robot conditionné, un atome solitaire et il tient un discours alarmiste stigmatisant le dépérissement des valeurs.

Dans ce sens, si Houellebecq utilise le procédé utopique, c'est uniquement dans un but critique. Il lui permet de persifler, avec humour et malice, la société moderne. L'utopie apocalyptique qui clôt *Les particules élémentaires* contient un nombre important d'éléments ironiques et satiriques signalant le caractère irréel et fantasmatique de la construction utopique. Déjà, la démonstration scientifique et philosophique de Michel est tout-à-fait burlesque. Ses idées sont inspirées du catalogue 3Suisse, dans *Les Dernières Nouvelles de Monoprix* et dans le *Book of Kells*. Ses études laborieuses apparaissent essentiellement comme une sorte de refuge pour oublier ses déceptions et ses rancœurs. Au terme de sa vie, Michel cherche une compensation ou un réconfort dans le monde imaginaire. Ce projet visant à

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 208.

⁴⁹⁸ « ...La nouvelle espèce créée à partir des travaux de Djerzinski, [où] tous les individus seraient porteurs du même code génétique...des personnalités propres, tout en restant reliés par une mystérieuse fraternité – fraternité qui était justement, selon Hubczejak, l'élément le plus nécessaire à la reconstruction d'une humanité réconciliée. » P. 389-390.

créer une humanité de remplacement se veut avant tout une caractéristique de l'imagination déséquilibrée dont il fait preuve tout au long du roman. Dans son livre *L'Utopie et les Utopies*, Raymond Ruyer affirme que l'utopie est une thérapie palliant les faiblesses :

« Beaucoup d'utopistes mineurs sont des faibles qui protestent contre la réalité parce qu'ils n'y peuvent jouer un rôle à leur convenance, et qui cherchent une compensation à leur faiblesse. Ils se donnent de l'importance en réformant le monde en pensée, et en exerçant sur le monde tel qu'il est un ressentiment caché. »⁴⁹⁹

Michel envisage, en sus, la disparition de l'homme et l'installation future du matriarcat. Or, cette communauté de femmes (*Demain sera féminin*) recherchée contraste radicalement avec les personnages féminins figurant dans le roman et qui ne répondent guère à son idéal d'altruisme et de généreuse spontanéité. Christiane espère la mort de son fils pour se sentir plus libre, la mère de Michel et de Bruno délaisse impitoyablement ses enfants et le destin d'Annabelle montre l'échec du mouvement révolutionnaire de mai soixante-huit. Qui plus est, à travers le récit du séjour de Bruno au Lieu du changement, l'auteur raille les prétentions émancipatrices des partisans du New Age qui servaient également de base à la conception de Michel de la race posthumaine : « Le projet fortement empreint des idéaux libertaires en vogue au début des années 70, consistait à mettre en place une utopie concrète, c'est-à-dire un lieu où l'on s'efforceraient, "ici et maintenant", de vivre selon les principes de l'autogestion, du respect de la liberté individuelle et de la démocratie directe... Il s'agissait enfin, selon les termes d'un des fondateurs, de "baiser un bon coup" »⁵⁰⁰. Il s'agit d'une véritable mise en dérision des fondements de l'utopie transformée en un vaste canular.

Dans le même ordre d'idées, l'utopie houellebecquienne exploite, jusqu'à la caricature, les clichés fondamentaux du genre. En effet, *Plateforme*

⁴⁹⁹ Ruyer, Raymond, *L'Utopie et les utopies*, PUF, Paris, 1950, p. 38.

⁵⁰⁰ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 121-122.

et *Lanzarote* parodient incontestablement les récits de voyages imaginaires au bout desquels les héros découvrent des pays inconnus gouvernés par un ordre social idéal. Traditionnellement, les écrivains utopistes situent généralement leurs sociétés idéales dans des îles miraculeusement protégées au bout de l'océan où vit une communauté pure de toutes les souillures européennes et merveilleusement préservée. L'utopie a le rôle de songe protecteur, elle a la valeur de refuge et offre à l'individu l'aspiration vers une vie nouvelle purifiée.

Néanmoins, chez Houellebecq, cette terre idéale, cette île salvatrice, change de visage. L'auteur procède à la démystification de cet espace mythique. Lanzarote est loin d'être la résidence de cette terre édénique, de ce paradis terrestre. Le lecteur assiste à la décomposition de l'Eldorado. L'invasion de l'Occident mène la civilisation de Lanzarote à la décadence. Elle n'a plus rien d'originel, d'authentique et d'ascétique. A travers cette version dégénérée et dégradée du rêve de la cité idéale offerte par Houellebecq, Lanzarote ressemble identiquement à une société de libre capitalisme et devient, par conséquent, un grand centre de vacances. L'île est victime d'une nouvelle idéologie matérialiste. Le narrateur n'en sortira pas régénéré, ressourcé et heureux. L'évasion n'est pas couronnée de succès. Impossible désormais d'imaginer des îles lointaines abritant des peuples idéaux, tel est le message qui se dégage de l'écriture de Houellebecq. Cette idée est reprise dans *Plateforme* lors d'un séjour de Michel et Valérie à Cuba. Pareillement à Lanzarote, ce pays n'est plus une espérance aux yeux de Michel. Il dénonce, dans un long réquisitoire, les vices du consumérisme et disqualifie la révolution prolétaire comme utopie :

« Apparemment, dans ce pays, personne n'arrivait à vivre de son salaire. Rien ne marchait vraiment : l'essence manquait pour les moteurs, les pièces détachées pour les machines. D'où ce côté utopie agraire, qu'on ressentait en traversant les campagnes : les paysans qui labouraient avec des bœufs, qui se déplaçaient en calèche...Mais il ne s'agissait pas d'une utopie, ni d'une

reconstitution écologique : c'était la réalité d'un pays qui n'arrivait plus à se maintenir dans l'âge industriel. De toute évidence en tout cas la révolution avait échoué à créer *l'homme nouveau*, accessible à des motivations plus altruistes...Cuba allait bientôt redevenir capitaliste, et des espoirs révolutionnaires qui avaient pu l'habiter il ne restait plus rien – que le sentiment d'échec, d'inutilité et la honte. »⁵⁰¹

Chantre de l'entropie, Houellebecq peint une tragique occidentalisation du monde. Parallèlement, la civilisation traditionnelle thaïe se serait écroulée sous le choc de l'Occident. C'est du moins ce qui se dégage des propos de Michel qui stipule qu'en Thaïlande aussi le principe du système économique sera celui du libre capitalisme.

Plateforme s'inscrit alors dans la tradition de la dystopie. Comme solution à l'indigence sexuelle et affective du monde occidental, Michel propose le tourisme sexuel. Il plaide ainsi pour un hédonisme collectif et prône un impérialisme néocolonial que personne ne pourrait prendre au sérieux. L'utopie bordélienne du protagoniste sera interprétée comme un rêve frivole d'un esprit puéril et raciste.

Chez Houellebecq, le lecteur assiste à un véritable échec de l'idéal utopique. L'auteur semble annoncer la fin de l'utopie. Il joue ironiquement des formules consacrées du genre pour saper ses fondements. Ses héros ne sont pas des guides éclairés de la société nouvelle et exemplaire. L'univers houellebecquien est l'environnement cauchemardesque des dystopistes modernes en l'image de George Orwell et d'Aldous Huxley. La crise morale, le dépérissement éthique rendent impossible l'imagination d'un monde idéal à la fois réalisable et désirable.

En somme, l'impression qui se dégage des écrits de Houellebecq est celle d'un monde qui est en train de se défaire, la sensation de vague angoisse devant une ère qui s'achève. Une sorte d'abattement morale semble gagner

⁵⁰¹ Houellebecq, Michel, Plateforme, p. 233.

les occidentaux qui se laissent aller au découragement. Une tonalité de crise, de fatigue de civilisation vieillissante domine également cette littérature morbide. Ainsi, celle-ci apparaît-elle comme la lente agonie du monde traditionnel et l'arrivée certaine d'une fin inéluctable décrite comme un prélude d'apocalypse. Les personnages, atteints d'une sorte de dégénérescence mentale, d'un avilissement moral, symétriquement exposés au pourrissement corporel, ont le sentiment de vivre les ultimes moments d'une civilisation à son déclin. Loin d'être les citoyens d'une nation, les membres d'une communauté, les composantes d'une collectivité, les personnages donnés à voir dans les fictions houellebecquiennes sont des parcelles fragmentées évoluant dans un univers dérégulé, corrompu et inesthétique, rangé par la décadence sociologique, la névrose et la dépression, le culte du morbide, la perversion sexuelle, l'irritation et le supplice. L'âge du progrès scientifique, économique et industriel est celui de l'abatement physique, moral et spirituel. Une société veule et cynique, uniquement préoccupée par l'argent, le sexe et le pouvoir produit des individus solitaires, sans espoir, qui se repaissent dans leur propre avilissement. Ce repli ne constitue, en fin de compte, qu'un indice de leur impuissance face à la réalité. Se sentant séparés du monde qui les entoure par une sorte de barrière mentale et sentimentale, les personnages analysés dans cette partie nourrissent des émotions d'une morbidité terrifiante. Ils sombrent dans la dépression, s'autodétruisent et ressentent une haine inextinguible pour leurs contemporains.

Houellebecq s'en prend ainsi aux prétendus acquis de l'époque moderne : libération sexuelle, féminisme, individualisme dégénéralant à cause de la perte des valeurs traditionnelles. L'extension graduelle du marché de séduction, l'éclatement concomitant du couple traditionnel, la destruction des valeurs morales judéo-chrétiennes, l'apologie de la jeunesse et de la liberté

individuelle ont eu pour conséquence que l'individu n'est plus séparé du marché. Aucune réaction idéaliste contre la platitude réaliste.

Dans cette société érotico-publicitaire, aucun repos n'est donné à *l'homo consumatus* qui évolue dans un monde sans fraternité et sans idéal, un monde habité par un énorme dénuement moral. La chirurgie esthétique est la dernière idéologie qui sévit dans cet univers laid à vomir. Tout engagement politique, idéologique, sociologique ou familial s'avère impossible. Le spectacle offert est celui de la fin. La dégradation de l'être moral se conçoit comme une lente descente aux abîmes, une course à l'apocalypse d'où il n'y a aucun moyen de s'en tirer. Tous souffrant de lassitude, de dégoûts, de nausées, de constipations, de névralgies, d'hyperesthésies et d'illusions sensorielles, les personnages s'abritent dans la folie ou s'infligent la mort. Mêmes vivants, ils se considèrent d'ailleurs comme morts.

Le récit houellebecquien est une peinture de la douleur et de l'horreur, toute la position narrative semble traversée par l'abjection. La souffrance est le moteur de la création. Une seule échappatoire dans cet univers qui pue : la littérature.

Troisième partie :
De la littérature et de l'esthétique :
le culte d'une écriture
psychothérapeutique

Je revendique l'idée qu'esthétiquement le XX^e siècle n'a pas produit grand-chose. C'est un siècle médiocre. Le XIX^e siècle est le sommet de ce qu'a pu produire l'Occident. Evidemment, j'inclus Proust dans le XIX^e siècle. Comme une espèce d'achèvement.
Michel Houellebecq

Il serait très difficile de parler d'une écriture psychothérapeutique chez un écrivain déprimé et déprimant, adepte farouche de la philosophie schopenhauerienne⁵⁰² et qui aurait pour ambition première d'ausculter une époque foncièrement caractérisée par le mal et gagnée par la désagrégation des liens sociaux et des repères moraux. Ces romans appelés « déprimistes »⁵⁰³ reposent généralement sur une forme de désespérance où toute aspiration à un idéal, toute perspective salvatrice se trouvent bouchées. Ils prêchent une dénégation assumée et proclamée de l'art. Or, une lecture avisée et attentive des œuvres de Michel Houellebecq révèle ostensiblement une réalité toute autre : ses écrits opposent à la tristesse et au désenchantement du monde une réponse esthétique et artistique. Partisan de Schopenhauer, l'auteur a, certes, toujours affirmé le ton cynique et pessimiste de ses écrits,

⁵⁰² L'œuvre de Michel Houellebecq, nous l'avons mentionné dans notre première partie, est profondément marquée par la pensée de Schopenhauer. L'auteur français ne cesse de se réclamer du philosophe allemand pour dire le déclin de l'humanité et sa disparition prochaine. Généralement, le monde, d'après Schopenhauer, représente pour Houellebecq la conception la plus pertinente pour concevoir ce les humains vivent et ce qui les attend. « Je suis un disciple imparfait de Schopenhauer, déclare Houellebecq dans une interview avec François Gauvin. Aucun romancier, aucun moraliste aucun poète ne m'aura autant influencé qu'Arthur Schopenhauer. Il ne s'agit même pas de « l'art d'écrire », de balivernes de ce genre ; il s'agit des conditions préalables auxquelles chacun devrait pouvoir souscrire avant d'avoir le front de proposer sa pensée à l'attention du public ».

⁵⁰³ Le terme est employé par la spécialiste de l'œuvre de Houellebecq Agathe Novak-Lechevalier dans son essai *Houellebecq, l'art de la consolation*. Le terme est, selon elle, un néologisme qui vient qualifier l'écriture de Houellebecq ; il renvoie ironiquement à une sorte de militantisme dans la déprime. Houellebecq est un déprimiste car, signale-elle, ses œuvres sont une peinture désolante du monde qu'aucune rédemption esthétique n'allège.

mais en lecteur régulier de Huysmans⁵⁰⁴, il a toujours cherché « la sortie du tunnel » (titre que François de *Soumission* donne à sa thèse de doctorat) dans le but de quitter la voie inéluctable tracée par « le nihilisme, l’anarchisme et toutes ces saloperies »⁵⁰⁵. Ainsi les œuvres de l’auteur de *Rester vivant* – le titre possède une note remarquablement optimiste – est une terre fertile où fondent et se confondent la cruauté du réalisme avec la mélancolie du romantisme, la brutalité du réel avec l’esquisse de l’idéal, l’implacabilité du monde avec la beauté de l’art, l’effritement de l’éthique avec le génie poétique pour affirmer avec force et vigueur sa dimension cathartique. Le projet houellebecquien se veut donc forcément et purement littéraire : façonner des personnages qui reflètent le miroir du réel contemporain et les propulser dans un monde implacable, dans une réalité romancée pour qu’ils puissent endurer la condition humaine et proposer, à travers le dévouement de leur existence littéraire, une sorte de survie éternelle aussi bien pour l’écrivain que pour l’humanité : « Un poète mort n’écrit plus, souligne-t-il, d’où la nécessité de rester vivant »⁵⁰⁶.

La souffrance est le moteur de l’écriture, la douleur est instigatrice de la création, la tristesse est inspiratrice de l’art, mais, selon la vision du monde de Michel Houellebecq, elles ne doivent, en aucun cas, conduire au désespoir, mener à la perte et projeter vers le suicide :

« Si vous ne parvenez pas à articuler votre souffrance dans une structure bien définie, vous êtes foutu. La souffrance vous bouffera tout cru, de l’intérieur, avant que vous ayez eu le temps d’écrire quoi que ce soit. La structure est le seul moyen d’échapper au suicide. Et le suicide ne résout rien. Imaginez que Baudelaire ait réussi sa tentative de suicide, à vingt-quatre ans. »⁵⁰⁷

⁵⁰⁴ « Je pense que Huysmans aurait pu être un ami pour moi...Je m’imagine très bien un étudiant lui consacrant sa vie. » déclare Houellebecq dans une interview accordée au journaliste de Culture Sylvain Bourmeau. La fascination de Houellebecq envers cet écrivain repose essentiellement sur son exploration des bas-fonds d’une société décadente.

⁵⁰⁵ Houellebecq, Michel, *Soumission*, p. 46.

⁵⁰⁶ Houellebecq, Michel, *Rester vivant*, p. 38.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 135.

A vingt-quatre ans, éventuellement, avant d'avoir rédigé *Les Fleurs du mal*. Faire une structure, donner une forme, s'approvisionner d'une articulation, c'est, justement, quitter la sphère de la souffrance et, parallèlement, fonder une œuvre, venir au monde comme un artiste ou un poète.

L'œuvre de Michel Houellebecq, en plus de peindre crûment la réalité contemporaine, acide et exécrationnelle, propose, en fait, *autre chose*, difficilement repérable, certes, mais qui se rapporte justement à la construction d'une œuvre et à cette réponse esthétique qui fait l'objet d'analyse de cette dernière partie. Quelque chose qui, relevant d'une forme de beauté, de splendeur, de contemplation, de méditation, vise à proposer une consolation, quelque fragile qu'elle soit, quelque précaire qu'elle puisse paraître, contre le pessimisme et le désespoir qui s'emparent de l'individu moderne.

Ni économiste, ni sociologue, ni philosophe, encore moins un psychologue, Michel Houellebecq se définit, d'abord et avant tout, comme un moraliste et un humaniste déçu de l'homme. Il met en exergue, avec un ton manifestement sarcastique, ironique, cynique, mais aussi et surtout pathétique, des personnages médiocres, dénués de leur humanité, inadaptés à leur milieu et à leur époque, rejetés par le monde envers lequel ils éprouvent une haine inextinguible et refusant de faire partie de la « danse existentielle ». L'auteur conspue ainsi la prédominance du *hic* et du *nunc* comme lutte pathétique de la part des êtres modernes pour perdre de vue l'au-delà. L'immanent brave le transcendant et le vainc sans scrupule. Toute l'œuvre de l'auteur français semble chanter avec regret et amertume la mort de Dieu. En faisant écho aux questions posées par « L'insensé » dans *Le Gai savoir* de Nietzsche : « Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon ? Qu'avons-nous fait de désenchaîner cette Terre de son Soleil ? » ou : « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous,

les meurtriers des meurtriers ? »⁵⁰⁸, Houellebecq annonce : « Disparue la croyance/ Qui permet d'édifier/ D'être et de sanctifier/ Nous habitons l'absence »⁵⁰⁹

Dans ce sens, l'objectif de la présente partie est de montrer que l'œuvre de Michel Houellebecq peut être conçue non seulement comme une esthétique de la consolation, mais aussi et surtout comme une promesse de rédemption qui vise, via la littérature, à mettre fin aux angoisses de l'homme sans Dieu. Dans ce cas, l'écriture tend vers l'universalité. De fait, cet auteur, à l'antipode de certains prosateurs qui utilisent la littérature à des fins exclusivement lucratives et malsaines, ne compte pas s'échapper seul du *tunnel*, mais sauver avec lui toute l'humanité. Dès lors, la littérature, dans ce cas, possède une dimension messianique et l'auteur, le poète et l'artiste, rassemblés dans la figure emblématique de notre écrivain, jouent, pour l'individu contemporain, le rôle que Moïse a joué pour le peuple hébreu : celui d'un messager et d'un prophète. Il les oriente ainsi loin des lieux inféconds de la désolation, les délivre de leurs peurs et de leurs angoisses pour les conduire enfin vers les terres de la consolation.

⁵⁰⁸ Nietzsche, Friedrich, *le gai savoir*, Paris, Garnier, 1882, p. 125.

⁵⁰⁹ Houellebecq, Michel, *Configuration du dernier rivage*, p. 116.

Chapitre premier :
**Esthétique transgressive et poétique des
marges**

La question des genres constitue, durant le XX^e siècle, le soubassement des débats sur l'esthétique littéraire. En effet, les produits littéraires oscillent incessamment, pendant cette époque, entre l'éclatement et la fixité des genres, la tradition et la modernité, le classique et le nouveau. Ce choix d'écriture se révèle hautement fructifiant dans ce sens qu'il permet d'accéder à l'explosion positive, à la naissance et à la floraison de combinaisons nouvelles, de formes inédites favorisant la création au-delà des frontières génériques. Dès lors, la création romanesque se trouve affectée par une sorte de mouvement permanent, de réorganisation perpétuelle et de mutations incessantes à travers le pouvoir incontestable du romancier à bousculer intégralement les règles des genres établis.

De fait, la problématique de la transgression, telle qu'elle est envisagée dans ce chapitre, s'appréhende comme le statut d'une forme, d'une composante de la fiction littéraire. Une écriture transgressive renvoie à une distance, à un écart, à un rejet, bref à une violation des normes définies d'une manière générale. Il est ainsi question d'étudier les formes qui enfreignent et transcendent l'esthétique romanesque pour instaurer une nouvelle poétique par une sorte de perversion intentionnelle et délibérée. L'intérêt de ce chapitre consiste à statuer sur l'écriture de Houellebecq pour démontrer son appartenance spécifique à une esthétique dissidente, subversive à travers un bourrage générique. Visiblement, la question des marges, dans l'œuvre de notre auteur, témoigne du refus, d'une rupture par rapport aux genres classiques.

Quant à l'esthétique, elle renvoie au sentiment du beau. Dans l'univers romanesque, l'esthétique désigne les « procédés dont se servent les écrivains pour construire l'univers fictif de leurs œuvres. Elles deviennent alors une

méthode, une technique d'expression sur un phénomène donné, elles touchent aux principes d'une expression artistique littéraire. »⁵¹⁰

Ainsi, dans l'œuvre houellebecquienne, l'esthétique subversive déconstruit toutes les données du récit dans un espace où s'entremêlent roman, poésie, message, représentations scéniques, autobiographie, essai sous l'égide d'une identité problématique. C'est dans l'optique de mettre en exergue les mécanismes de cette esthétisation que nous tenterons de relever les techniques romanesques déployées et, par la même occasion, faire ressortir les innovations stylistiques et scripturales dans l'art romanesque et poétique de Houellebecq.

1- Esthétique de la transgénéricité

La notion du genre littéraire est difficilement déterminable étant donné qu'en première approximation, le genre renvoie systématiquement à « un ensemble d'œuvres possédant des caractéristiques communes »⁵¹¹. Ce critère relatif aux caractéristiques formelles s'est, au fil des époques, développé en sorte que cette notion pose des difficultés d'ordre historique, culturel et classificatoire. Dans ce sens, la littérature, en tant qu'agrégat historique qui évolue à travers le temps et l'espace, qui s'adapte aux circonstances politiques, économiques, idéologiques et culturelles, a du mal à dresser des frontières étanches entre les différents genres littéraires ou entre les genres du discours, c'est-à-dire l'ensemble des conventions qui réglementent les différents types de communications verbales. C'est par ailleurs l'impression générale que le lecteur ressent d'emblée des fictions de Michel Houellebecq. D'où le choix préférentiel de la notion de transgénéricité. L'expression vient à point pour définir cette esthétique d'imbrication des genres que ce soit sous

⁵¹⁰ Aron et Alii, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, P.U.F, 202, p. 606.

⁵¹¹ Alain, Michel, *Le Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, collection Encyclopedia universalis, nouvelle édition augmentée, 2001, p. 353.

la forme de l'intertextualité – les rapports entre œuvres – ou sous la forme de l'architecture textuelle – les rapports liant les œuvres à des normes transcendantes.

La notion du genre a, depuis toujours, joué un rôle crucial dans la description des faits littéraires. De fait, la littérature n'étant pas uniquement le fruit des œuvres individuelles, mais elle est également définie par rapport aux relations que ces œuvres entretiennent avec elles. Sa pratique, sa place et sa valeur semblent consubstantiellement liées aux genres considérés. Toutefois, chez l'auteur français, la pratique littéraire est continuellement balancée entre le jeu infini des prescriptions et des interdits, des initiations et des transformations, des reproductions et des subversions. Du coup, son écriture s'appréhende comme une entité collective, à parentés multiples, un bastion littéraire où s'entremêlent, de façon imprévisible, une galaxie de formes, une panoplie de thèmes et une multitude de types discursifs en perpétuelle réorganisation. Il est question d'un véritable bourrage générique où le roman s'entrecroise avec la poésie, la dramatisation et toute forme d'hybridation.

L'une des formes fréquemment utilisées dans l'écriture romanesque de Michel Houellebecq est sans conteste la prose poétique. Celle-ci découle des artifices modernes qui alternent la prose et la poésie. Selon le langage baudelairien, une prose poétique sans rime ni rythme met en exergue un système linguistique essentiellement basé sur la diversité des voix. Quels sont alors les scions et les entes poétiques qui s'intègrent dans le roman de notre auteur pour en apprécier la fonctionnalité ?

Pour qualifier cette imbrication des différents genres, Mikhaïl Bakhtine fait appel aux notions de dialogisme, de plurilinguisme ou de rapports entre les textes. Dans le même ordre d'idées, le formaliste russe critique les deux théories communément admises stipulant que le roman n'est pas un art, mais un langage exclusivement orienté pour la communication et complètement antinomique au langage poétique. Néanmoins, toujours selon Bakhtine, ces

deux approches s'avèrent fallacieuses, défailtantes et infondées dans la mesure où les analystes stylistiques refusent catégoriquement d'admettre qu'un roman puisse avoir un seul style. C'est, au contraire, une agglomération, un ensemble diversifié et hétérogène de styles. C'est ainsi que le roman produit des conditions pour « une fonction spectrale du mot »⁵¹². C'est d'ailleurs l'auteur ou le prosateur qui consentent au mélange des langages autour de l'objet.

Dans cette perspective, les romans de Houellebecq, *Les particules élémentaires* entre autres, laissent transparaître une multiplicité de langages, notamment des scions poétiques, dont la place et l'importance sont certainement accentuées dans l'écriture. Soulignons à titre d'exemple ce poème de Baudelaire qui figure sans retenue dans le deuxième récit en date de l'auteur français :

Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi tranquille.
Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.
Pendant que les mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici...⁵¹³

Ce poème de Baudelaire vient à un moment où la dépression de Bruno atteint son apothéose. L'insertion d'un tel texte par Houellebecq au sein de sa diégèse rentre dans ce souci d'intertextualité. Il en est de même dans le texte suivant où il s'agit plutôt d'un pamphlet à l'encontre du divin :

Je retrouve Dieu
Au Solarium
Il a de beaux yeux
Il mange les pommes.
Où il habite ?
(Poil à la bite !)

⁵¹² Clément, Murielle-Lucie, *Michel Houellebecq revisité, op. cit.*, p. 143.

⁵¹³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 193-194.

Au Paradis
(Poil au zizi !)⁵¹⁴

A tonalité satirique, ce poème trahit l'attitude blasphématoire de Bruno qui y exprime son angoisse existentielle. Ce qui est mis en relief à travers le placement de ce poème dans ce moment exact du récit, c'est justement l'esprit frondeur du protagoniste, son comportement subversif, son scepticisme à l'égard de l'existence de l'Être suprême.

Toutefois, si Bruno s'adonne à l'écriture poétique pour apaiser ses inquiétudes, dissiper ses troubles psychologiques et retrouver l'engouement, la jouissance et le bien-être, cette perspective est remarquablement tempérée dans *La possibilité d'une île* où un autre fait surgit avec Daniell qui envoie ce poème à l'artiste Vincent :

C'est la mort qui console, hélas ! Et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;
A travers la tempête, et la neige, et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir.⁵¹⁵

En effet, le poète des *Fleurs du mal* qui apparaît ici comme l'un des représentants du symbolisme, esthétise la mort. Il procède à son apprivoisement dans le but de la conjurer. Cette idée met en relief, chez le romancier, l'état d'esprit de Daniell qui voit en la mort une échappatoire aux complexes traumatisants dont il souffre, une consolation dont ce sens qu'elle permet d'aspirer à la vie éternelle par l'entremise du clonage. Frappante alors est cette complicité sous-entendue, cette filiation sous-jacente entre les deux auteurs. Voici, à ce propos, les déclarations de Houellebecq au cours d'un entretien avec Didier Sénécals sur sa lignée littéraire : « J'ai vraiment cité

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 111.

⁵¹⁵ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 409.

Baudelaire, Dostoïevski et Thomas Mann qui ont été des lectures très marquantes »⁵¹⁶. Dans une autre interview, il exprime sa fascination particulière pour Baudelaire :

« J'ai parfois le sentiment que Baudelaire est le premier à avoir posé le monde devant lui. En tout cas, la premier dans la poésie. En même temps, il a considérablement accru l'étendue du champ poétique... Cette tension entre deux extrêmes fait de lui, à mon sens, le poète le plus important. Ça a vraiment apporté de nouvelles exigences, le fait d'être à la fois terrestre et céleste et de ne lâcher sur aucun des deux points. »⁵¹⁷

Le témoignage de l'auteur semble apprécier le ton donné par la poésie baudelairienne. Or, au moment où Baudelaire transcende l'horreur par la musicalité, le rythme et les images – songeons à « *La Charogne* » – ou par la transparence d'un rayon de luminescence, Houellebecq la fige dans un malaise de noir absolu. La même sensation se dégage de ce poème récité par Daniell à Esther :

Il n'y a pas d'amour
(Pas vraiment assez)
Nous vivons sans secours
Nous mourrons délaissés.⁵¹⁸

La poésie intervient ainsi dans les récits de Houellebecq pour accentuer les douleurs de l'existence, exprimer la mélancolie des personnages et broser en image leur état dépressif. Aussi, déplore-t-elle la carence affective, l'absence d'amour, son impossibilité dans l'univers humain.

En définitive, les romans de notre auteur possèdent cette particularité d'alterner simultanément prose et poésie (les exemples à relever sont légion) à telle enseigne que le lecteur s'estompe à chaque fois pour passer d'un langage, d'un style et d'une forme à une autre. Une telle esthétique de

⁵¹⁶ Sénécal, Didier, « *Michel Houellebecq* », Lire numéro 298, septembre 2001, p. 36

⁵¹⁷ Weitzman, Michel, « *Zone dépressionnaire* », Paris, « *Les Inrockuptibles* » : Hors-série, Houellebecq, 2005, p.5.

⁵¹⁸ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 397-398.

l'enchevêtrement met en valeur la culture du scripteur et favorise ainsi une lecture dynamique et multipolaire du récit. Le lecteur assiste, de façon récurrente, à une sorte de brisure volontaire du programme narratif à travers ces intrusions de fragments poétiques qui dégagent subtilement la vision du monde de Houellebecq et ses sentiments pour la vie. A ceci s'ajoute manifestement des dialogues théâtraux.

Désignant une forme de communication théâtrale entre deux ou plusieurs personnages, les dialogues romanesques représentent les différentes mises en scène ou représentations, des échanges entre les personnages de manière directe sans l'intermédiaire du narrateur. De telles mises en scène excluent l'omniscience du narrateur tout-puissant. Cette caractéristique esthétique constitue le fondement du roman houellebecquien dans lequel le lisible fond et se confond avec le visible dans un corps textuel harmonieux et homogène. Voici la définition qu'en donne Alphonse Tonye au concept du corps textuel : « C'est un objet social appréhendable par les sens, c'est-à-dire avec toutes les charges sémantiques y afférentes »⁵¹⁹.

Dans ce sens, les textes de l'auteur français intègrent de multiples échanges scéniques mettant en péril l'articulation logique et linéaire du récit. Il est surtout question de tours de paroles et de longues tirades développées. En témoigne, à titre exemple, cette interaction entre Michel et son demi-frère Bruno :

« - Tu es l'interlocuteur que la vie m'a donné. Je suppose que tu n'as pas été surpris à l'époque, en recevant mes textes sur Jean Paul II.

- Toutes les civilisations, répondit Michel avec tristesse, toutes les civilisations ont dû affronter cette nécessité de donner une justification au sacrifice parental...

- J'ai réellement admiré Jean Paul II ! protesta Bruno. »⁵²⁰

⁵¹⁹ Tonye, Alphonse, *Le concept du corps sexuel à propos de Don Juan*, in francophonie, numéro 4, octobre 2005, p. 30.

⁵²⁰ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 225.

Cet échange entre les deux protagonistes semble cacophonique, désarticulé et désorienté. Pour parler le langage théâtral, il s'agit d'un véritable quiproquo puisque les deux personnages ne partagent pas un même sujet de conversation. Ce qui vient donc vraisemblablement traduire le comique qui traverse un nombre important de scènes romanesques.

Par ailleurs, il s'ajoute bien d'autres qui pullulent dans le récit, notamment celui de l'éditeur Phillip Sollers et de Bruno qui souhaite publier un texte sur Jean Paul II dans le prochain numéro de *L'Infini*. Le protagoniste exprime sa stupéfaction dans la mesure où il ignorait que l'éditeur « était en pleine période contre-réforme catholique, et multipliait les déclarations enthousiastes en faveur du pape »⁵²¹. Ceci donne naissance à un entretien en même temps obscur, mystérieux, incompréhensible et impertinent :

« - Péguy, ça m'éclate ! fit l'éditeur avec élan. Et Sade ! Sade ! Lisez Sade surtout ! ...

- Mon texte sur les familles...

- Oui, très bien aussi. Vous êtes réactionnaire, c'est bien tous les écrivains sont réactionnaires : Balzac, Flaubert, Baudelaire, Dostoïevski : que des réactionnaires. Mais il faut baiser aussi, hein ? Il faut partouzer. C'est important. »⁵²²

Cet échange conspu, remarquablement, les idéaux du libéralisme. Cependant, il permet, de surcroît, de s'arrêter sur les divergences d'opinions entre les deux personnages. Passer du sublime (la révolution, la lecture, l'écriture, la publication...) au trivial crûment accentué par les expressions (baiser, partouzer) n'est pas loin du quiproquo qui tourne en dérision l'un des personnages de la scène. Ces mises en scène se présentent dans les récits en tant que moyens esthétiques, en tant qu'outils techniques et scripturaux qui

⁵²¹ *Ibid.*, p. 184.

⁵²² *Ibid.*

informent exhaustivement le lecteur sur les personnages, leurs caractères, leurs psychologies et leurs modes de pensée.

Paradoxalement, cette scène confrontant Michel et Annabelle insiste sur les rapports fusionnels que les deux amants entretiennent entre eux de telle sorte que le narrateur emploie la rhétorique du détail afin de la rendre visuelle et charnelle :

« - C'est la première fois que je l'utilise, dit-elle. Ils s'allongèrent côte à côte, ils s'enlacèrent.

- Je n'utilise plus de contraceptifs depuis longtemps et je n'ai pas de préservatifs chez moi. Tu en as ?

- Non...Il sourit à cette idée.

- Tu veux que je te prenne dans ma bouche ?

Il réfléchit un moment, répondit finalement : "oui" »⁵²³

Visiblement, le scripteur, à travers un entretien pareil précédant les rapports sexuels, désire volontairement faire voir et faire sentir au lecteur la réalité décrite en suscitant son émotion et en touchant sa sensibilité. Ce mimétisme et cette naturalité, ce don et cette spontanéité, cet abandon et cette affectivité sont, suggère l'auteur, absents chez les occidentaux. Ils sont revivifiés par cet échange intime entre ces deux êtres qui semblent faire l'exception dans un monde qui ne produit que des automates qui se prosternent devant la danse mécanique des corps. Du coup, un tel jeu interactionnel contribue à faire voir l'action, à mieux la représenter par la gestuelle qui, introduisant le langage non verbal, informe visuellement.

Plus vivant et plus théâtral est encore ce dialogue entre le clone Daniell et l'artiste Vincent qui éprouve un grand amour pour Suzanne :

« [Daniel] Je m'assis en face de lui, il gardait le silence, baissait les yeux, porte la tasse à ses lèvres, tu es amoureux de Suzanne ? lui demandai-je.

⁵²³ *Ibid.*, p. 235.

Il leva envers moi un regard anxieux. Ça se voit tant que ça ?
répondit-il après un long silence. Je hochai la tête pour acquiescer.

Tu devras prendre du recul...poursuivais-je et mon ton posé semble
indiquer une réflexion préalablement approfondie, alors que je
venais à peine d'y songer pour la première fois. »⁵²⁴

Riche en didascalies, cet échange indique clairement le ton, les gestes, les actions et précise même l'état d'esprit des personnages par rapport à l'objet désiré : Suzanne.

En somme, les échanges intégrés dans les fictions de Michel Houellebecq (les exemples sont vraiment très nombreux) trahissent incontestablement l'intention du romancier de rendre dramatique, plus dynamique et plus émouvant encore son récit. C'est clairement une perspective narrative qui s'inscrit dans ce que les linguistes appellent *Roman à structure polyphonique*. A l'évidence, l'objectif premier d'un tel procédé consiste à faciliter la lecture dans ce sens qu'il rend le récit très vivant par l'action directe des personnages. C'est dans cette perspective que Daniel Gouégnas, insistant sur l'intérêt du dialogue dans le binôme *lire-écrire*, souligne opportunément : « ...à la rapidité de l'écriture correspond la rapidité de lecture »⁵²⁵. Qui plus est, cette technique discursive corrobore l'illusion référentielle du récit à travers le jeu de la double énonciation. En entrecroisant des points de vue diversifiés, ce procédé permet de déceler la psychologie des personnages.

Cependant, outre ces filiations génériques, l'œuvre houellebecquienne semble également marquée par d'autres formes de discours dont la présence et l'ampleur ne pourraient être occultées : les constructions hybrides entre autres.

⁵²⁴ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 260.

⁵²⁵ Gouégnas, Daniel, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Seuil, collection poétique, 1992, p. 99.

« Nous qualifions de constructions hybrides, note Bakhtine cité par Murielle-Lucie Clément, un énoncé qui, d'après ses indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux langues, de perspectives sémantiques et sociologiques. »⁵²⁶

Ainsi, les constructions hybrides marquent de manière prégnante les récits de Houellebecq et leur octroient une certaine stabilité du moment que de nombreux énoncés s'équilibrent avec leurs contraires. Le lecteur se trouve face à la stylisation entremêlée de plusieurs formes narratives verbales quotidiennes : des formes narratives semi-littéraires à l'instar des lettres, du journal intime, des formes non littéraires, pourtant écrites comme la morale, les écrits scientifiques ou philosophiques, des discours. Toutes ces voix et styles hétérogènes constituent l'ossature des romans de l'auteur français.

De ce fait, les narrateurs s'adonnent à de profondes méditations et réflexions à valeur de sentence ou de maximes comme dans la pure tradition des moralistes classiques. C'est ainsi que le prologue des *Particules élémentaires* s'ouvre sur cette digression d'ordre métaphysique :

« Nous vivons aujourd'hui sous un tout nouveau règne
Et l'entrelacement des circonstances enveloppe nos corps
Baigne nos corps
Dans un halo de joie »⁵²⁷

Evidemment, c'est la vision optimiste du clone néo-humain, une nouvelle espèce créée par Michel. Un tel discours traduit clairement les prétentions du protagoniste qui témoigne d'une foi inébranlable en un renouvellement de l'espèce. A côté de cette allégation, d'autres pensées philosophiques émergent dans le roman comme celle greffée à l'entête du chapitre douze intitulé *Régime standard* et dont l'auteur est Auguste Comte :

⁵²⁶ Clément, Murielle-Lucie, *Michel Houellebecq revisité, op. cit.*, p. 149-150.

⁵²⁷ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 9.

« Dans les époques révolutionnaires, ceux qui s'attribuent, avec un si étrange orgueil, le facile mérite d'avoir développé chez leurs contemporains l'essor des passions anarchiques, ne s'aperçoivent pas que leur déplorable triomphe apparent n'est dû surtout qu'à une disposition spontanée, déterminée par l'ensemble de la situation sociale correspondante. »

(Auguste Comte – Cours de philosophie positive, Leçon 48)⁵²⁸

Il en est de même pour cette réflexion extraite du livre d'Osée 5 :4 et qui mise en relief au chapitre quatorze :

« Leurs œuvres ne leur permettent pas de
Revenir à Dieu
Parce que l'esprit de prostitution est au milieu d'eux
Et parce qu'ils ne connaissent pas l'éternel. »⁵²⁹

Une telle expression de sagesse sonne ici comme une note de désespoir de l'auteur, sa désolation à la place des personnages décrits. Le lecteur est d'emblée avisé sur le degré de perdition très avancé des êtres romanesques qui sombrent désespérément dans la nuit des péchés. L'auteur marque ainsi son empathie vis-à-vis de l'état catastrophique de ses créatures de papier. Dans le même ordre d'idées, soulignons cette maxime de Michel Bakounine prise en charge par le narrateur : « *La liberté des autres étend la mienne à l'infini* »⁵³⁰. D'autres paroles de divinité à l'allure moralisatrice méritent d'être relevées telles que :

« Si quelqu'un pratique la pensée de l'amour
Et ne s'abandonne pas aux pratiques licencieuses
S'il coupe les biens vers la voie
[...]
S'il ne tue pas ni ne pense à nuire
S'il ne cherche pas à se faire valoir en humiliant autrui
S'il pratique l'amour universel
A la mort, il n'aura pas de pensées de haine. »⁵³¹

Les exemples à citer sont vraiment légion et traduisent, à suffisance, que les textes houellebecquiens sont de nature protéiforme et hybride.

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 68.

⁵²⁹ *Ibid.*, p. 80.

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 98.

⁵³¹ *Ibid.*, p. 301.

Mélange détonant des formes littéraires, désinvolture du style sur le plan diégétique et scriptural, intrigues discontinues, bourrées de digressions, juxtaposition des récits, autant d'éléments qui inscrivent cette écriture dans une esthétique du dépouillement et de la rupture.

2- Extension du domaine de l'écrivain et écriture du vide

Aux antipodes de plusieurs écrivains rangés, à leur insu, dans une classe particulière, appartenant à une catégorie spécifique, Michel Houellebecq, lui, a, paraît-il, réussi à se rendre inclassable, avortant ainsi toute tentative d'étiquetage. Cocher toutes les cases s'avère, pour cet auteur, un moyen efficace lui permettant d'échapper à une case bien définie. : « Rien au monde, note George Perec, n'est assez unique pour ne pas pouvoir entrer dans une liste. »⁵³² Être présent dans toutes les listes est, probablement, ce qui rendrait un écrivain unique et exceptionnel.

Unique, Houellebecq ne l'est pas seulement par les chiffres fulgurants que ses ouvrages atteignent en vente dans le monde entier, il ne l'est pas non plus par la reconnaissance littéraire et le talent artistique, encore moins par le rayonnement international et la célébrité médiatique, il l'est surtout par son positionnement littéraire propre.

Houellebecq fait partie des rares auteurs ayant couvert quasiment tout le spectre des genres littéraires, étant en même temps essayiste (*H.P. Lovecraft contre le monde, contre la vie*), poète (*La poursuite du bonheur, Le sens du combat, Renaissance, Configuration du dernier rivage*), romancier (*Extension du domaine de la lutte, Les particules élémentaires, Plateforme, La possibilité d'une île, La carte et le territoire, Soumission, et Sérotonine*, dernier ouvrage publié en 2019), écrivain épistolaire (*Ennemis publics*, issus des échanges

⁵³² Perec, George, *La vie mode d'emploi*, Paris, Gallimard, 1978, p. 229.

avec Bernard-Henry Levy.)⁵³³ Cette polyvalence littéraire s'ajoute, comme nous l'avons montré dans la première sous-partie de ce chapitre, à des hybridations nombreuses parcourant ses écrits et tâchant de le rendre plus inclassable encore : les fictions romanesques sont, à titre d'exemple, traversées de vers poétiques et de réflexions profondément philosophiques, politiques, sociologiques et psychanalytiques, marquées par des collages variées, des analyses idéologiques, des commentaires théoriques des renvois doctrinaux, de mini-traités géopolitiques, dans un mélange de genres tissant harmonieusement roman réaliste, romance érotique, anticipation politique et clin-d'œil à l'autofiction. Qui plus est, Houellebecq se permet également, pour échapper aux catégories, de faire des digressions hors du domaine littéraire traditionnel, d'installer des communications et des dialogues interdisciplinaires tout en se maintenant dans sa position d'écrivain. Photographe (*Lanzarote*), Philosophe (*En présence de Schopenhauer*), réalisateur (*La Rivière*, téléfilm érotique, *La possibilité d'une île*, adaptation cinématographique de son roman), chanteur avec deux albums (*Le sens du combat* et *Présence humaine*) et comédien (*L'enlèvement de Michel Houellebecq* réalisé par Thalasso de Guillaume Nicloux). Voici comment ce dernier analyse cette polyvalence :

« Michel offre un temps de lecture et une temporalité inhabituels. Je crois que c'est pour cette raison que les médias en sont si friands. Il impose une couleur qui dénote totalement dans le paysage ordinaire. Et cette couleur est d'autant plus frappante qu'elle en est en contradiction avec ses saillies verbales : cette espèce de froideur, de calme, de ton atonal, qui lui sont caractéristiques, tout cela se trouve contrebalancé par la violence et la fulgurance de certains propos, et cette antinomie surprenante amplifie le phénomène. Le simple fait de ne pas réagir dans un tempo traditionnel dérègle le rapport question-réponse et impose une grammaire différente. »⁵³⁴

⁵³³ Il y a, à notre connaissance un manque de théâtre malgré l'adaptation que quelques metteurs en scène ont fait de certains de ses romans.

⁵³⁴ Nicloux, Guillaume, « *Enlever Michel Houellebecq* », in *Houellebecq*, L'Herne, 2017, p. 294. Propos recueillis par Agathe Novak-Lechevalier.

Cette singularité, cette hybridation est à l'image du trouble et du flottement de l'être moderne mais aussi et surtout de l'éclatement et de la platitude du style.

Le désert installé en cette fin du XX^e et début du XXI^e siècle est « un désert paradoxal, sans catastrophe, sans tragique, ni vertige, ayant cessé de s'identifier au néant et à la mort »⁵³⁵, un réel prosaïque, à la fois silencieux et discret, extrêmement mou et essentiellement tiède. Il est question d'un certain dépeuplement de l'existence individuelle, tous niveaux confondus : institutions sociales, valeurs traditionnelles, engagement politique, Eglise, armée, famille, travail, savoir, culture, civilisation, rapports humains et sphère privée. Il s'agit, comme nous l'avons montré au début de la seconde partie, d'une concentration excessive voire abusive sur le Moi qui, paradoxalement, à son tour, se trouve miné, désaffecté, froid et endeuillé à cause de cette surmultiplication des messages – surconsommation, survalorisation des loisirs, culte du corps, permissivité... Ce qui a pour conséquence immédiate la dépression particulièrement due à la fragmentation de la personnalité : « Traversant seul le désert, se portant lui-même sans aucun appui transcendant, l'homme d'aujourd'hui se caractérise par la *vulnérabilité*.⁵³⁶ » De surcroît, ce désert est manifestement marqué par une incapacité à éprouver une émotion pour les êtres et les choses, une sorte de « malaise diffus et envahissant, un sentiment de vide intérieur et d'absurdité de la vie. »⁵³⁷ Les créatures houellebecquiennes représentent évidemment des portraits exemplaires de ce vide contemporain : ils évoluent dans un univers généralement apathique, flegmatique et émotionnellement vidé, la conception

⁵³⁵ Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide*, *op. cit.*, p. 40. Le désert dit « tragique » qui s'identifiait au « néant et à la mort » renvoie incontestablement à celui qui a marqué le XIX^e et le la première moitié du vingtième siècle : un désert nihiliste et apocalyptique (camps de concentration, bombes nucléaires, exterminations raciales, génocides, dictatures, courants de pensées, le nihilisme entre autres).

⁵³⁶ *Ibid.*, p. 52-53.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 85.

du monde et d'eux-mêmes est dénuée de désespoir et de sentiment apocalyptique.

Une question s'impose alors : comment cette apathie se répercute-t-elle sur le style ? En quoi, le style serait-il capable de matérialiser cette désaffection des rapports aux autres et cette relation à soi ? En fait, cette même problématique est posée par le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* comme une réflexion de l'auteur lui-même :

« Cet effacement progressif des relations humaines n'est pas sans poser certains problèmes au roman... La forme romanesque n'est pas conçue pour peindre l'indifférence, ni le néant ; il faudrait inventer une articulation plus plate, plus concise et plus morne. »⁵³⁸

Les propos répondent clairement à certains détracteurs qui accusent l'écriture de Houellebecq de plate et son style de trivial. Evidemment, c'est la platitude, le ton morne et la concision qui sont susceptibles, au temps actuel, de *peindre* l'élan dépressif, le vide existentiel, les frustrations abyssales, le froid relationnel, le désert social, la crise éthique, la méfiance politique, l'impasse morale et le marasme ontologique. C'est l'écriture du vide qui met en exergue le « nouvel ordre socio-affectif »⁵³⁹. A ce titre, l'étude que Dominique Noguez a réalisée sur le style de Houellebecq est extrêmement éclairante.

Niveau de langue souvent courant pour ne pas dire familier, prose plate voire crue, intonations du discours parlé, expressions blessantes pour la bienséance, phrases courtes et saccadées, descriptions atones des événements bouleversants, portraits comiques frôlant la grossièreté de certains personnages, syntaxe relâchée et sans véritable consistance, vocabulaire scabreux et parfois indécent, autant de caractéristiques formelles qui sont à l'œuvre dans l'écriture de Michel Houellebecq. Récapitulons avec Dominique

⁵³⁸ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 42.

⁵³⁹ Noguez, Dominique, *Houellebecq, en fait, op. cit.*, p. 108.

Noguez les phénomènes syntaxiques et lexicaux qui traduisent le vide émotif chez l'auteur français :

« Qu'il nous suffise d'évoquer, entre autres, l'abondance de litote, la description inexpressive ou badine de choses atroces... la focalisation, même dans des moments graves ou élevés, sur des détails concrets ou anodins, et surtout ces fins de paragraphes faites de phrases courtes, élémentaires voire simplettes, nanties généralement du plus banal des verbes (« être ») et d'adjectifs neutres ou plats, impliquant une certaine résignation... comme si l'auteur tenait à mettre une sourdine là où, d'ordinaire, on cherche les *forte* et le brio ou comme survenait une baisse de régime, une asthénie subite, entraînant autant que signalant la fin du développement. »⁵⁴⁰

Selon Olivier Bardolle, critique et essayiste français, le style répand parfaitement l'image du monde moderne, « pâle et blême comme l'époque, éclairée aux néons des supermarchés, des galeries marchandes, des halls d'aéroport... Pâle et blême comme le sont ces multitudes de dépressifs en manque d'amour, d'anxieux en quête de sens. »⁵⁴¹ A ceci s'ajoute une propension très apparente pour la comparaison et la métaphore, plus particulièrement dans le domaine animalier. Les considérations éthologiques, les emprunts du discours scientifique, psychologique, philosophique ou sociologique vulgarisés, le recours incessant à l'argumentation et à la démonstration dessinent spécifiquement ce fameux *indécidable* houellebecquien : l'objectivité et la neutralité sont intimement liées au sarcasme, à l'ironie parfois tendre, souvent acrimonieuse.

Plusieurs passages, extraits des œuvres de notre corpus, cristallisent ostensiblement ces phénomènes. Citons à titre d'exemple celui d'*Extension du domaine de la lutte* :

« Il est dix heures du matin. Je suis assis dans un bureau blanc et calme, en face d'un type légèrement plus jeune que moi, qui vient de rejoindre l'entreprise. Je crois qu'il s'appelle Bernard. Sa médiocrité est éprouvante. Il n'arrête de parler de fric et de

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 109-110.

⁵⁴¹ Bardolle, Olivier, *La littérature à vif, le cas de Houellebecq*, Paris : L'esprit des péninsules, 2004. P. 56.

placements : les SICAV, les obligations françaises, les plans d'épargne-logement... tout y passe. Il me fatigue un peu ; je n'arrive pas vraiment à lui répondre, sa moustache bouge. »⁵⁴²

Frappante est la simplicité du lexique et de la syntaxe, la brièveté et le laconisme des phrases sans connecteurs (asyndète), la platitude de l'enchaînement des propositions. Le niveau de langue est familier (type, fric), les litotes (il me fatigue un peu, je n'arrive pas vraiment à lui répondre), sont autant d'éléments langagiers qui révèlent la médiocrité de Bernard et l'indifférence vaguement irritée de l'informaticien. La phrase conclusive qui insiste sur le mouvement exaspérant de la moustache et qui semble en déphasage total avec ce qui précède englobe l'absurdité générale de la situation et de Bernard lui-même.

Un autre passage tiré du même roman trahit cette transposition du dessèchement existentiel dans le domaine stylistique. Il s'agit cette fois de la mort d'un homme aux Nouvelles Galeries racontée dans un chapitre intitulé « Chaque jour est un nouveau jour », qui n'est autre que le slogan publicitaire affiché sur la face du supermarché :

« Assisté à la mort d'un type aujourd'hui, aux Nouvelles Galeries, voici comment les choses se sont passées. En pénétrant dans la partie du magasin aménagée en libre-service, j'aperçus un homme allongé sur le sol, dont je ne pouvais distinguer le visage (mais j'appris par la suite, en écoutant une conversation entre caissières, qu'il devait avoir environ quarante ans). Plusieurs personnes étaient déjà affairées autour de lui...

J'achetai peu de choses : du fromage et du pain en tranches, pour manger dans ma chambre d'hôtel. Mais j'hésitai quelque temps entre les bouteilles de vin, très diverses, offertes à la convoitise du public...

En tout cas, la conclusion que j'en tire, c'est qu'on peut très facilement passer de vie à trépas – ou ne pas le faire – dans certaines circonstances.

On ne peut pas dire que ç'ait été une mort très digne, avec tous ces gens qui passaient, qui poussaient leurs caddies (on était à l'heure de plus grande affluence), dans cette ambiance de cirque qui

⁵⁴² Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 17-18.

caractérise toujours les supermarchés. Je me souviens, il y avait même la chanson publicitaire des Nouvelles Galeries : *Nouvelles Galeries aujourd'huiiii... Chaque jour est un nouveau jour...* »⁵⁴³

Remarquons de prime abord, dans la première phrase, l'absence du sujet (je) symbole du caractère presque inhabité du narrateur. La description de la mort du quadragénaire est à l'image de la superficialité et de l'inconsistance du lieu de consommation avec son « ambiance du cirque ». De surcroît, le type d'achat du narrateur, son hésitation quant au choix du vin contrastent avec cette mort tragique. L'emploi de la litote « on ne peut pas dire que ç'ait été une mort digne », accentué par la mention des « caddies » et le slogan des Nouvelles Galeries dont l'onomatopée « *Aujourd'huiiii* » imite l'intonation, sont autant de marques qui appuient le contraste comique avec la scène de la mort qui en perd toute sa gravité. L'âge de l'homme, la quarantaine, renvoie sans ambages à celui de notre narrateur : ce pourrait très bien être lui, juché entre les rayons et les caddies, puisqu'il se considère toujours comme un mort-vivant. Ce qui est platement constaté par lui « ... on peut très facilement passer de vie à trépas – ou ne pas le faire – ... ». La facticité, l'éventualité, l'indéterminisme, l'absolue non nécessité, le capricieux, le transitoire, l'absence de grandeur et de sens de l'existence marquent la vie des hommes et la plume de l'écrivain.

Considérons de plus près une autre citation : « Deux ans, cela paraît déjà une longue période. Mais en réalité, surtout quand on travaille, ça passe très vite. Tout le monde vous le confirmera : ça passe très vite. »⁵⁴⁴ Le recours au vocabulaire simple, la pauvreté des pronoms « cela » et « ça », et la concision des phrases dépourvues d'élan sont autant d'éléments insistant sur la fadeur et la monotonie. En sus, les catégories générales et indistinctes à l'instar de « on », « tout le monde », corroborées par le présent à valeur

⁵⁴³ *Ibid.*, p. 66-67.

⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

gnomique et le futur marquant l'inéluctabilité sonnent le glas : aucune échappatoire radieuse n'est permise, aucun ailleurs salvateur n'est autorisé, il n'y a pas d'autres réalités, d'autres manières d'habiter la vie. En sourdine, le lecteur est appelé à adhérer au constat : *si vous êtes sceptiques, demandez-donc pour vous en rassurer*. Redoutable stratégie. L'expression « en réalité » sert à désillusionner le lecteur, à le rendre lucide. Elle ressemble en cela au fameux « en fait » qui, d'après Dominique Noguez, constitue une marque inhérente à l'esthétique houellebecquienne : « On pourrait dire que l'œuvre de Michel Houellebecq est un immense « en fait » – tantôt de désublimation, tantôt de certitude attristée – mais instituant, dans tous les cas, un discours de vérité. »⁵⁴⁵

Un dernier exemple, tiré de *Plateforme*, suit les mêmes inflexions : « Peu à peu tout devient trop difficile ; c'est à cela que se résume la vie. »⁵⁴⁶ La simplicité de la phrase, le groupe verbal « c'est » typiquement houellebecquien, trahit la banalité limpide et inconditionnelle qui parcourt la vie des narrateurs. La lenteur symptomatique, sous la forme du « peu à peu », trahit l'idée d'un acheminement progressif mais inéluctable. « Tout » indique une sorte de généralisation et une indétermination, « trop » marque une certaine fatigue, voire un constat d'échec, un désespoir (contrairement à « très » qui suggère qu'un effort reste encore à fournir, qu'il y a encore un espoir pour agir et changer les choses). En définitive, cette phrase constitue précisément la forme et le ton d'une sorte de récapitulation désabusée : le fond et la forme sont indissociables. La dépression des individus et le désenchantement de l'époque se reflètent sur le style et le langage. Cette imbrication, ce mélange indémêlable, apparaît également dans les tonalités.

⁵⁴⁵ Noguez, Dominique, *Houellebecq, en fait, op. cit.*, p. 150.

⁵⁴⁶ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 92.

Chapitre II :

Tonalités enchevêtrées

Rien de surprenant à ce que la lecture des œuvres de Houellebecq soit souvent ressentie comme une expérience tellement pénible. Le romancier conspue la décadence de l'Occident, tous domaines confondus : politique, artistique, social, religieux, éthique... Sa vision pessimiste touche à la fois ce qui est métaphysique, moral et social. Le sentiment de désolation et de colère inextinguible se dégage manifestement de ses récits pour atteindre une absolue désidéalisée de la société, de l'Etat et de toutes les formes de l'existence collective : « D'autres réalités de la vie, telles qu'une existence sexuelle harmonieuse, le mariage, le fait d'avoir des enfants, sont à la fois bénéfiques et féconds. Mais elles sont pratiquement impossibles à atteindre. Ce sont là, sur le plan artistique, des terres pratiquement inconnues »⁵⁴⁷. La vie collective est, selon le romancier, un rêve caduc, un idéal utopique, bref, inatteignable. Elle représente le vouloir-vivre humain à son maximum d'égoïsme, de méchanceté, d'exaspération, de stupidité et de douleur. Cette exploration – certainement exagérée mais extrêmement lucide – des maux et des misères de la société moderne explique les répugnances nauséabondes éprouvées à la fois par ses personnages et ses lecteurs. Le XX^e et le XXI^e siècles mis en scène dans les œuvres de l'écrivain français sont peu séduisants, pleins de vices, marqués par la séparation, rangés par le mal, fédérateurs de pulsions de mort et d'autodestruction. L'*homo economicus* dont il trace la destinée tragique n'est qu'une pâle copie de l'homme moderne. La société libérale donne naissance à des atomes mus par la poursuite de leurs propres intérêts. Non intéressés par l'Autre, non fascinés par l'Ailleurs, rancuniers envers l'humain, les personnages qui interagissent dans les fictions houellebecquiennes sont renvoyés à l'irréremédiable, à la mort, au néant, à la perte. Ils abandonnent, bon gré mal gré, tout optimisme et se résignent à

⁵⁴⁷ Houellebecq, Michel, *Rester Vivant*, p. 20.

la médiocrité. Aucune faculté d'espérer, aucune tentative de construire, aucune volonté de rêver. Le scénario de la vie semble n'être qu'un immense ratage. Le constat de Michel des *Particules*, porte-parole de l'auteur, est à cet égard significatif :

« Ce n'était pas entièrement de leur faute, songeait-il, ils avaient vécu dans un monde pénible, un monde de compétition et de lutte, de vanité et de violence, ils n'avaient pas vécu dans un monde harmonieux. D'un autre côté, ils n'avaient rien fait pour modifier ce monde, ils n'avaient nullement contribué à l'améliorer. »⁵⁴⁸

Explicable est alors ce sentiment de scandale et d'irritation devant cette littérature démoralisatrice. Pourtant, en dépit de cette vision pessimiste, de cette représentation à la limite nihiliste, de cette mise en scène macabre, chacune des œuvres de l'auteur accuse des chiffres de tirages inouïs. Quel en est le secret ? C'est qu'au milieu de l'univers tragique, pathétique et cynique, au sein de l'immense cauchemar sardonique, éclate un humour qui se lève comme une libération.

1- L'humour : une thérapie contre un réel décevant

Michel Houellebecq possède le génie, non partagé par ses contemporains, de provoquer le rire, d'articuler des scènes comiques, de représenter des personnages caricaturaux. Il s'avère ordinaire que cette aptitude soit liée, de façon intime, à la dynamique de la consolation. Alain Vaillant, dans son livre *La civilisation du rire*, explique que le rire « a une troublante force d'amnésie – il est même fait pour cela : permettre à l'esprit de se soulager, d'oublier ses angoisses, de les effacer à coup de secousses corporelles. »⁵⁴⁹

⁵⁴⁸ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 293.

⁵⁴⁹ Vaillant, Alain, *La civilisation du rire*, CNRS, 2017, p. 13.

Visiblement, le rire possède le pouvoir de congédier la peur, de chasser la souffrance, d'effacer la douleur, d'écarter l'inquiétude et de neutraliser les vicissitudes de la réalité. Toute l'œuvre de Houellebecq doit sa coloration particulière à l'attitude humoristique qui la sous-tend. La visée ludique, la tonalité comique y sont manifestement apparentes. Rire et ironie peuvent être considérés comme une réponse globale face à cette vie horrifiante et à ce monde persécutant. L'antimonde de l'auteur français est un univers ludique, protecteur du désarroi et de l'angoisse. Le recul moqueur que prennent les personnages par rapport à la réalité allège la portée sombre de l'œuvre, adoucit les réflexions ténébreuses et propose un regard différent sur le réel.

Cette dimension comique possède pourtant une certaine ambiguïté : elle octroie au romancier la réputation de cynique. Daniel¹, le narrateur de *La possibilité d'une île*, est un comédien à succès caustique et sans scrupule qui compose des sketches en y mélangeant trivialité, grossièreté, racisme, machisme, brutalité et différentes avanies. Se prenant pour « un observateur acéré de la vie contemporaine »⁵⁵⁰, le protagoniste ne se fait la moindre illusion de lui-même :

« Le plus grand bénéfice du métier d'humoriste, confesse-t-il, et plus généralement de *l'attitude humoristique* dans la vie, c'est de pouvoir se comporter comme un salaud en toute impunité et même de pouvoir grassement rentabiliser son abjection en succès sexuel comme en numéraire, le tout avec l'approbation générale. »⁵⁵¹

Or, l'auteur ne manque pas de marquer la souffrance des comédiens qui se considèrent une machine à fabriquer le rire, des marionnettes destinées à distraire et obligées de supporter les figures humaines :

« Ce que je ne parvenais pas à supporter, ajoute Daniel, c'était le *rire* en lui-même, cette subite et violente distorsion des traits qui déforme la face humaine, qui la dépouille en un instant de toute dignité. Si l'homme rit, s'il est le seul parmi le règne animal, à exhiber cette atroce déformation faciale, c'est également qu'il est

⁵⁵⁰ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 370.

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 375.

le seul, dépassant l'égoïsme de la nature animale, à avoir atteint le stade infernal et suprême de la *cruauté*... Chaque soir, avant de monter sur scène, j'avalais une plaquette entière de Xanax. A chaque fois que le public riait... j'étais obligé de détourner le regard pour ne pas voir ces *gueules*, ces centaines de gueules animées de soubresauts, agitées par la haine. »⁵⁵²

Quelques pages plus loin, Daniel fait remarquer que l'objectif du comique ne consiste pas à changer le monde, à agir sur lui, mais tout simplement à le « rendre acceptable en transmuant la violence, nécessaire à toute action révolutionnaire, en rire. »⁵⁵³

Dans un essai méconnu intitulé *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*, Baudelaire considère le rire humain comme une manifestation « satanique » dans ce sens qu'il « vient de l'idée de sa propre supériorité »⁵⁵⁴. Ainsi, la description de Daniel ressemble beaucoup à celle de Baudelaire qui, lui aussi, décrit le rire comme une déformation des traits de la face humaine et comme une morsure. Le rire, selon les deux écrivains, se veut alors fondamentalement un ricanement de haine face à la souffrance et au malheur qui régissent le monde d'aujourd'hui.

Eu égard à ces constatations, l'œuvre de Michel Houellebecq pourrait être considérée comme l'ennemi farouche de l'esprit sérieux dans la mesure où toutes les théories, aussi fondées qu'elles soient, sont soutenues par des personnages névrosés, atteints d'une sorte de folie. Peu, sinon aucune personne ne peut s'identifier au personnage de Bruno qui ajoute des somnifères dans les biberons de son fils pour s'adonner à ses pratiques libidinales, qui ferme, en pleine chaleur, les volets de sa classe afin de se réjouir de la chair nue de ses élèves. Encore moins de gens réussissent-ils à se reconnaître en la figure du narrateur de *Lanzarote*, variante ratée de Lancelot. Les écrits de l'auteur français regorgent de couples ressemblant à Don

⁵⁵² Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 413-414.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 453.

⁵⁵⁴ Baudelaire, *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*, dans *Critique d'art*, Gallimard, Folio essais, 1992, p. 190.

Quichotte et Sancho : des êtres de papier qui s'opposent de façon très comique à l'instar du narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* et Tisserand, le narrateur de *Lanzarote* et Rudi. L'humour repose donc essentiellement sur le choix et la présentation des personnages, des somnambules, presque fous, inadaptés au monde dans lequel ils évoluent, souffrant d'une angoisse insurmontable. Dans ce sens, Bruno des *Particules* semble être, par excellence, la figure de l'épanouissement humoristique. Pâle caricature du personnage traditionnel de Don Juan, il est à la recherche ininterrompue d'assouvissement sexuel et quémante pathétiquement les faveurs affectives de n'importe quelle femme : la vendeuse du supermarché, ses élèves, sa voisine dans le métro, la fille la plus rebutée du lycée ou même sa propre génitrice. Il passe toute sa vie en quête de *lollitas* aux seins gonflés, aux fesses rondes, à la bouche pulpeuse et au corps accueillant. Mais, là où le comique atteint son summum, c'est unanimement pendant son séjour au *Lieu du Changement* Cap d'Agde.

Dans *Le monde comme volonté et comme représentation*, Schopenhauer fait du rire l'effet du « constat soudain de l'incongruité entre un concept et les objets réels qui avaient été pensés à travers lui à l'intérieur d'une certaine relation »⁵⁵⁵. Le séjour de ce professeur universitaire dans ce lieu est l'illustration parfaite de ce principe capital : il cristallise de manière systématique un décalage fédérateur du comique. D'un côté, le décalage est flagrant entre l'intention utopique du lieu : « Mettre en place une utopie concrète, c'est-à-dire un lieu où l'on s'efforcerait "ici" et "maintenant" de vivre selon les principes de l'autogestion, du respect de la liberté individuelle et de la démocratie directe »⁵⁵⁶ et la quête triviale de Bruno pour qui « l'utopie concrète » consiste à coucher avec un nombre infini de femmes. De l'autre côté et par voie de conséquence, le décalage apparaît entre les idéaux prêchés

⁵⁵⁵ Schopenhauer, Arthur, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Livre I, Paris, 1912, p. 13.

⁵⁵⁶ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 114.

par le lieu (esprit de groupe / convivialité / solidarité / altruisme / tolérance...) et les dispositions du protagoniste peu enclin à ce type de valeurs. La situation humoristique repose justement sur l'accentuation de ce déphasage qui vire à la charge de part et d'autre et permet également de mesurer la part ironique de chacun. Les services culinaires, sportifs, touristiques offerts par le lieu vont à contre-courant des ambitions de Bruno soucieux surtout du côté sexuel et désireux d'assouvir une libido débordante. Peu motivé par l'atelier d'aquarelle qui consiste à « s'accroupir des aiguilles de pin avec des insectes et tous ces problèmes pour produire des croûtes »⁵⁵⁷, Bruno place toute son attention aux petites culottes qui sèchent sur les fils et rêve d'« affolantes jeunes filles » et de « branlettes espagnoles ». Il finit par voir de « petits nuages » flotter « comme des éclaboussures de sperme entre les pins »⁵⁵⁸. L'humour intervient précisément avec la cohabitation de ses deux univers antipodaux : le trivial et le spirituel. Au terme d'un échange avec la catholique chargée d'animer un atelier de développement personnel et qui l'a remercié pour son audibilité et sa coopération, Bruno pense que « parler avec ces pétasses, c'est comme pisser dans un urinoir plein de mégots ; ou encore c'est comme chier dans une chiotte remplie de serviettes hygiéniques : les choses ne rentrent pas et elles se mettent à puer. »⁵⁵⁹

Au cours d'un atelier d'écriture, alors que l'animatrice recommande aux participants de « s'ouvrir sur l'espace illimité de la création »⁵⁶⁰, Bruno propose le poème suivant :

« Je bronze ma queue
(Poil à la queue !)
A la piscine
(Poil à la pine !)
Je retrouve Dieu
Au Salarium,

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 112.

⁵⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 113.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 110.

Il a de beaux yeux
Il mange des pommes
Où il habite ?
(Poil à la bite !)
Au paradis
(Poil au zizi)⁵⁶¹

Un poème d'une telle qualité, rédigé par un professeur universitaire et qui avoisine deux univers aussi antithétiques, provoque un comique certain.

Une atmosphère similaire de raillerie légère touche également Michel de *Plateforme*, misanthrope, xénophobe et opportuniste, résigné à une vie ennuyeuse et qui compte devenir le premier proxénète du monde.

Dans le même ordre d'idées, les figures de Tisserand et de Catherine Lechardoy, par leur déformation et leur laideur animalière (voir le chapitre III de la première partie) sont présentées comme comiques. A la lecture de certains portraits de personnages, le lecteur a l'impression d'assister au travail de la caricature, par simplification soit-elle ou par amplification, à l'instar de celle-ci : « Au moment où je l'ai connue, dans l'épanouissement de ses dix-sept ans, Brigitte Bardot était vraiment immonde. D'abord, elle était très grosse, un boudin et même un surboudin, avec divers bourrelets disgracieusement disposés aux intersections de son corps... Vraiment la comparaison avec une truie s'imposait »⁵⁶². Engagé sur le grossissement comique, le romancier n'hésite pas à pousser la caricature. Voici les traits que Michel de *Plateforme* attribue à chacun de ses compagnons de voyage : Robert et Léa sont deux pouffes, deux pétasses, Robert est une sorte de beauf d'une cinquantaine d'années, Josiane est salope avec une expression nettement méchante et Valérie est un peu mère et un peu salope.

Dès lors, la déformation outrageuse des traits des personnages, la dégradation de l'humain, son rabaissement au rang d'animal sont autant de vecteurs du rire. Michel des *Particules* est un poisson qui sort de temps en

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 111.

⁵⁶² Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 88.

temps sa tête de l'eau pour happer l'air⁵⁶³, Bruno et son fils sont deux animaux pris au piège dans la même cage⁵⁶⁴, les Nègres sont, selon Bruno, des animaux dotés d'une grosse bite et d'un petit cerveau reptilien⁵⁶⁵ et l'homme, selon Michel de *Plateforme*, est un mammifère ingénieux. Le rire est également déclenché à travers la lecture réductionniste de l'humain à base d'hormones et de neuromédiateurs :

« Tout repose sur les corpuscules de Krause...Christiane sourit. Il faut m'excuser, je suis professeur des sciences naturelles. Elle but une gorgée de Bush-mills...La hampe du clitoris, la couronne et le sillon du gland sont tapissés du corpuscule de Krause, très riches en terminaisons nerveuses. Lorsqu'on les caresse, on déclenche dans le cerveau une puissante libération d'endorphine. »⁵⁶⁶

Trop chargée de figures désacralisées, de célébrités caricaturées, de situations bouffonnes, l'œuvre de Houellebecq se moque de chacun et de tout le monde. C'est un cri de guerre lancé aux réputations les plus solidement assises. Le romancier dégringole la personne de son piédestal et entache sa réputation. Ainsi, Bruno se masturbe en lisant Kafka dans l'autorail, Epicure est jugé emmerdant par Annabelle, Michel n'a jamais réussi à achever un livre de Beckett et voici les propos de Michel de *Plateforme* sur Jacques Chirac : « Il paraissait peu vraisemblable, de toute façon, que les Français votent à nouveau pour Jacques Chirac : il avait vraiment l'air trop con, ça devenait vraiment une atteinte à l'image du pays »⁵⁶⁷. Le comique houellebecquien vise naturellement vers le bas dans la mesure où son rôle consiste à rabattre, à rabaisser et à rapetisser.

Il y a également tendance à railler les aspirations incongrues de ses personnages. Très souvent, le lecteur se trouve dans l'incapacité à prendre pour sérieuses les paroles des personnages ou s'en écarter. Les idées sont

⁵⁶³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 208.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 250.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 233.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p.177.

⁵⁶⁷ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 276-277.

généralement satirisées, déformées et ironiquement provocatrices. Michel, à titre d'exemple, puise sa démonstration scientifique de la création d'une nouvelle race humaine dans un catalogue *3 Suisses*, dans les dernières nouvelles de *Monoprix* et le *Book of Kells*. Le vrai et le rationnel s'entremêlent avec le burlesque et le sarcastique. Les prétentions de Michel de *Plateforme* concernant le tourisme sexuel sont, elles aussi, inspirées par le témoignage de Marie Claire, par les catalogues "*Nouvelles frontières*" et par les traités économiques de Marshall. Le romancier livre dans ses récits un nombre incalculable de pastiches parodiant le style des littéraires ou des guides touristiques, notamment celui qui figure dans *Lanzarote*. Le passage suivant constitue une véritable satire du battage publicitaire des dépliants touristiques :

« Si elle peut difficilement rivaliser avec Corfou et Ibiza dans le segment des vacances *crazy techno afternoons*, Lanzarote peut encore moins, pour des raisons évidentes, se prêter au tourisme vert. Une dernière carte pourrait s'offrir à l'île, celle du *tourisme culturel* – dont sont friands de nombreux enseignants à la retraite, et autres seniors milieu de gamme. Sur une île espagnole, on pourrait, à défaut de boîtes de nuit, s'attendre à rencontrer quelques vestiges (couvents baroques, forteresses médiévales, etc.) Malheureusement, l'ensemble de ces belles choses a été détruit entre 1730 et 1732 par une succession de tremblements de terre et d'irruptions volcaniques d'une violence inouïe. Donc pour le *tourisme culturel*, tintin. »⁵⁶⁸

Dans *Plateforme*, Michel est lui aussi confronté à des descriptions parodiques figurant dans les dépliants touristiques :

« Située dans la côte-est de Koh Samui, l'hôtel évoquait parfaitement l'image du paradis tropical tel qu'on le représente dans les dépliants d'agence. Les collines alentours étaient recouvertes d'une jungle épaisse. Les bâtiments bas, entourés de feuillages, s'étagaient en gradins jusqu'à une immense piscine ovale, avec un Jacuzzi à chaque extrémité. On pouvait nager jusqu'au bar, situé au centre d'une île. Quelques mètres plus bas, il y avait une plage de sable blanc, et la mer. »⁵⁶⁹

⁵⁶⁸ Houellebecq, Michel, *Lanzarote*, p. 17.

⁵⁶⁹ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 91-92.

De tels pastiches octroient aux récits de l'auteur français une dimension satirique et, par la même occasion, mettent le doigt sur les sujets fondamentaux de ses fictions : instrumentalisation du corps, entropie, extravagance de la science...

Cependant, la fantaisie comique atteint son apothéose avec les conclusions absurdes tirées des raisonnements. Les aphorismes achevés par des énoncés anodins, burlesques sont exubérants. En voici quelques exemples : « Adolescent, Michel croyait que la souffrance donnait à l'homme une dignité supplémentaire. Il devait maintenant en convenir : il s'était trompé. Ce qui donnait à l'homme sa dignité supplémentaire, c'était la télévision »⁵⁷⁰. « Dans la plupart des circonstances de ma vie, j'ai été à peu près aussi libre qu'un aspirateur. »⁵⁷¹ et la liste est loin d'être exhaustive. Comme l'affirme Sabine Wan Wasmael, « Houellebecq a une réelle fascination pour l'anormal. Le non conformisme intellectuel poussé jusqu'au goût de l'absurde et de l'anticonformisme en matière politique et sociale sont complétés par l'inconvenance à l'égard des tabous (notamment sexuel) »⁵⁷². Ce qui apparaît très nettement dans les récits soumis à l'étude qui représentent, à titre d'exemples, le narrateur de *Lanzarote* lié d'amitié intime avec un pédophile, Michel de *Plateforme* jugeant la prostitution comme une libération, Jean Yves considérant l'inceste comme normal, Bruno prenant la filiation pour une absurdité, Michel jugeant la disparition de l'humanité comme un acte salutaire, Daniel voyant en la progéniture une charge lourde à supporter.

Néanmoins, ce comique produit-il de l'effet ? Réussit-il à extirper le lecteur de ses angoisses ? La question reste ouverte, puisque tout dépend de la catégorie de lecteurs. Ceux-ci ne sont pas vraiment confrontés à des situations comiques en bonne et due forme, ils rient plutôt du pire et du malheur, d'existences pitoyables, abominables et exécrables. La gaieté chez

⁵⁷⁰ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 149.

⁵⁷¹ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 99.

⁵⁷² Wasmael, Sabine, Van, *Le plaisir du texte*, op. cit., p. 203-204.

Houellebecq est biaisée, artificielle, factice. Son humour est particulièrement teinté de pessimisme et de négativité. Il use perpétuellement d'une ironie amère, cinglante, triste et douloureuse. Son comique ne bannit pas véritablement le tragique. Ils sont consubstantiellement liés dans son œuvre qui ballote régulièrement le lecteur de la comédie à la tragédie et vice-versa. L'expression oxymorique "le comique triste" sied pertinemment aux récits houellebecquiens comme l'affirme le narrateur des *Particules* :

« L'humour ne sauve pas ; l'humour ne sert en définitive à peu près à rien. On peut envisager les événements de la vie avec humour pendant des années, dans certains cas, on peut adopter une attitude humoristique pratiquement jusqu'à la fin, mais en définitive, la vie vous brise le cœur. »⁵⁷³

A vrai dire, l'auteur de *Rester Vivant* propose un amalgame de souffrance et de plaisir désigné par "L'humour noir". Les thématiques figurant dans *Anthropologie de l'humour noir* d'André Breton sont à peu près similaires : morts spectaculaires, phantasmes sadique, pratiques masochistes, assassinats horribles, démembrements *et cetera*. L'humour de Houellebecq partage communément avec celui des surréalistes la même complaisance pour le thème du désespoir et de la mort pris de l'angle grotesque et la propension pour le jeu, la violence et le macabre avec le constat de l'impuissance absolue à survivre dans la réalité.

Dans ce sens, certains lecteurs et certains critiques refusent fermement d'accepter la dimension comique du récit houellebecquien. Selon cette vision, l'apparence des effets comiques tend à fondre, à se diluer sur la base angoissante qui enveloppe les images fondamentales. Ils jugent que le rire du romancier n'est que la grimace d'un esprit exténué, ralenti, désabusé et que l'arrière-fond de l'œuvre est foncièrement amer : derrière le masque rieur est camouflée une pensée tragique.

⁵⁷³ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 311.

D'autres, nombreux d'ailleurs, prennent le parti du rire, du plaisir et de la gaieté. Pour quelle raison alors rire de ce noir humoriste qui fracasse les tabous, provoque et défie l'opinion publique ?

Breton recourt à la psychanalyse freudienne pour expliquer ce fait. Il rapproche systématiquement dans la préface de son *Anthropologie*, l'humour noir de l'esprit tendancieux de Freud. En effet, ce dernier oppose dans son essai *La mort d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, l'esprit inoffensif et l'esprit tendancieux. Hostile, violent et satirique, obscène et cynique, le tendancieux vise à restaurer l'agressivité. Freud postule que la formation de l'esprit tendancieux, hostile requiert intrinsèquement deux conditions : l'existence préalable de prédispositions agressives intériorisées et la possibilité pour elles de s'extérioriser non par des réactions directes, gestuelles, mais surtout verbales et langagières : « Le plaisir procuré par l'esprit tendancieux tient à ce qu'il donne satisfaction à une tendance qui, sans lui, demeurerait insatisfaite. Il a pour mission de lever les inhibitions intrinsèques et de rouvrir les sources de plaisir que ces inhibitions avaient interdites »⁵⁷⁴. D'où la dimension thérapeutique du comique. Libérer l'inconscient est, selon le père de la psychanalyse, un moyen qui apparente le rire à la névrose, au rêve et à la folie. De ce fait, le comique parvient, potentiellement, à dissoudre l'angoisse, dissiper le malaise et phagocyter le désespoir : il possède alors une fonction salvatrice. Il décharge l'esprit, allège la souffrance, soulage le cœur, libère le corps et vient à la rescousse de l'humain. En effet, ce qui suscite le rire chez Houellebecq, c'est surtout l'action thérapeutique de sa raillerie volontaire. La lecture de ses œuvres permet ainsi de combler la part d'agressivité plus ou moins exubérante et latente qui sied en chaque lecteur. L'auteur névrosé ébauche un rapport avec le névrosé ensommeillé dans le lecteur et, par conséquent, le comique négatif,

⁵⁷⁴ Freud, Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, Paris, 1930, p. 177.

l'humour noir, se métamorphosent en une libération compensatrice. Ce type d'humour met le doigt sur des plaies béantes : les craintes existentielles, les peurs anthropologiques, la vieillesse, la maladie, la mort. Solution médicamenteuse, effet placebo, dimension curative, remède efficace aux angoisses, antidote au désespoir, purgatoire des inquiétudes, traitement palliatif, l'humour de Michel Houellebecq constitue le noyau fantasmatique qui le lie avec son lecteur. A partir de ce moment, le récit prend une couleur toute autre ; plus de satire, plus de malveillance, le comique cède au pathétique. L'agressivité s'y transmue progressivement en empathie.

2- Le pathétique dans le style et l'écriture

Le pathétique possède le rôle déterminant dans la littérature à travers son pouvoir de faire ressentir le tragique de la condition humaine. En suscitant une émotion forte, en stimulant le sentiment de la pitié, en secouant puissamment le psychique de l'être, en marginalisant la raison et le concret, il parvient à faire identifier le lecteur ou le spectateur aux souffrances et aux douleurs du personnage ou de l'acteur. Victor Hugo affirme à cet égard : « Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir et regardez-vous-y. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous »⁵⁷⁵. Ainsi, l'implication personnelle de l'auteur via le procédé pathétique appuie sa réflexion et corrobore ses pensées philosophiques, idéologiques ou esthétiques. Ce *miroir* tendu au lecteur s'adresse, en fait, à son imagination, touche son côté sentimental par le recours à des images frappantes, à des faits irrationnels. En évoquant la fatalité de l'existence humaine, le pathétique s'érige en une source de purification. Sa visée est purement éthique et son but est transcendantal : ému, le lecteur est poussé à réagir d'autant plus intensément qu'il a ressenti en lui-même la

⁵⁷⁵ Hugo, Victor, *Préface des Contemplations*, Nelson, 1911, p. 4-5.

souffrance et la peine de l'un de ses semblables. Comment Michel Houellebecq transcrit-il dans ses écrits cette tonalité pathétique et quel en est l'objectif ?

Constamment décrits comme des êtres esseulés, isolés et désociaux, renvoyés à leur propre néant, les individus mis en scène par les romans de Houellebecq semblent connaître des difficultés énormes à s'identifier à l'autre, à ressentir sa douleur, à partager sa souffrance et à le considérer comme un *alter égo*⁵⁷⁶. Or, comme nous l'avons souligné plus haut, c'est cette capacité de s'identifier à l'autre qui constitue le fondement capital du sentiment de la pitié. C'est pour cette raison d'ailleurs que dans la fiction houellebecquienne « l'appel à la pitié résonne dans le vide »⁵⁷⁷, et pour cette raison également que la communion via l'empathie, traditionnellement exigée par l'esthétique pathétique, semblerait définitivement écartée. Néanmoins, comme il a été démontré dans les deux parties précédentes, l'œuvre romanesque de l'auteur français regorge de grands thèmes pathétiques qui finissent par composer la base cruciale de son univers fictionnel : enfance terrible, existence poignante, vieillesse martyrisante, amour tragique, solitude dépressive, morts violentes, suicides spectaculaires, meurtres atroces, autant de leitmotivs dont l'entrelacement, récit après récit, apparente la tonalité caractéristique de l'écriture de notre auteur à l'efficacité pathétique classique. En sus, l'enjeu pathétique dans l'écriture de l'auteur de *Soumission* consiste à ce que la disposition à la pitié fonctionne comme un critère incontournable pour la classification axiologique des protagonistes. Dit autrement, ceux qui font preuve d'empathie (Michel de *Plateforme* entre autres) sont, sinon toujours au moins souvent, positifs, tandis que ceux qui s'avèrent dénués de compassion (le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* et Michel des *Particules*) sont instantanément écartés.

⁵⁷⁶ Voir le premier chapitre de la première partie qui traite la solitude, la dépression et le désinvestissement des personnages de Houellebecq.

⁵⁷⁷ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 451.

Cette question du pathétique se trouve en somme au cœur de bien des problèmes que pose l'écriture de Houellebecq.

D'un point de vue philosophique, la réflexion autour de la pitié est l'un des points forts autour duquel s'affrontent deux des références fondamentales de l'auteur : Nietzsche et Schopenhauer. Dans une lettre adressée à Bernard Henry-Lévy, Houellebecq avance :

« Demeure l'éthique, et là oui, il y a quelque chose. Une seule chose en vérité, lumineusement identifiée par Schopenhauer, qui est la compassion. A bon droit exaltée par Schopenhauer, à bon droit vilipendée par Nietzsche comme source de toute morale. J'ai pris – cela n'est pas nouveau – le parti de Schopenhauer.

Demeure un mystère, que Schopenhauer n'aborde qu'avec une vague terreur, celui de l'origine de la compassion. Car après tout la compassion n'est qu'un sentiment, quelque chose d'*a priori* fragile, bien que cela semble naturellement, de génération en génération, renaître.

Avec la question corollaire, qui vient naturellement à l'esprit : et si la compassion venait à disparaître ?

Et bien je crois que l'humanité disparaîtrait à son tour.

Et que la disparition de cette humanité-là serait plutôt une bonne chose. »⁵⁷⁸

Un point extrêmement important mérite d'être souligné dans le propos : la compassion qui offre à l'être l'occasion de se reconnaître dans l'autre, d'endosser ses souffrances et de partager ses douleurs et ses inquiétudes, s'avère, selon les dires de l'écrivain, l'unique moyen de sauver l'humanité régie par le système capitaliste qualifié à maintes reprises, sous la plume de Houellebecq, d'« impitoyable ». La logique de ce même système implique l'anéantissement complet de tout sentiment d'empathie et de communion et incite à ce que le romancier appelle la *déliasion*, c'est-à-dire la désintégration du corps social et l'obsolescence progressive des rapports humains. Présente donc au sein des sociétés, la compassion renforce les liens, consolide les

⁵⁷⁸ Houellebecq, Michel, *Ennemis publics*, p. 179-180.

rappports, maintient l'équilibre homéostatique et harmonieux entre les êtres. Absente, elle menace l'existence même de l'humanité dont la disparition serait un acte salutaire et salvateur.

En effet, très souvent, les débuts des récits houellebecquiens cristallisent, de façon on ne peut plus provocatrice, le refus catégorique et scandaleux du pathos. S'ouvrant souvent sur la mort d'un proche, les *incipit* de certains romans marquent ostensiblement cet écart brutal et répugnant avec toute sensation de pitié ou de compassion. En voici quelques exemples symboliques :

« Le jour du suicide de mon fils, je me suis fait des œufs à la tomate. »⁵⁷⁹

« Devant le cercueil de mon père, des pensées déplaisantes me sont venues. Il avait profité de la vie le vieux salaud ; il s'était démerdé comme un chef. T'as eu des gosses, mon con... me dis-je avec entrain. Ta fourré ta grosse bite dans la chatte à ma mère. »⁵⁸⁰

Entremêler le tragique, le pathétique et le trivial est une spécialité typiquement houellebecquienne. Les scènes de mort des êtres les plus chers (enfant/parent), considérées unanimement comme les moments de l'expression paroxystique de la pitié, se trouvent, dans ces deux passages, minées de l'intérieur et tournées en dérision. Cependant, faut-il s'arrêter là et en conclure que le pathos est un choix d'écriture intégralement banni de l'esthétique de l'auteur français ? La réponse est négative.

Si les ouvertures des romans privilégient un certain cynisme – sur ce point, nous avons consacré la dernière sous-partie de ce chapitre –, une certaine brutalité voire une terreur, leurs clôtures délaissent l'ironie pour mieux investir le pathos. En voici un exemple parmi d'autres.

Dans *La possibilité d'une île*, l'auteur commence sa première page par le martèlement de cette injonction : « Craignez ma parole » qui retentit

⁵⁷⁹ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 28.

⁵⁸⁰ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 9

comme un pacte de lecture essentiellement fondé sur la terreur. S'en suivent juste après une dizaine de chapitre marqués par la violence et l'agressivité. Pourtant, le roman s'achève sur un modèle de lecture empathique et sur une sorte d'appel à la pitié. A l'instar d'une épiphanie, elle apparaît au moment où Daniel²⁵, libéré de l'enclos qui constituait pour lui un isolement et une protection, pleure pour la première fois de sa vie. Quelques moments après avoir terminé la lecture du long récit de vie de Daniel¹, son clone affirme brusquement être pris par la tentation de « le plaindre »⁵⁸¹.

De façon très exemplaire, les récits de l'auteur, pour la plupart, accomplissent un trajet qui conduit de la terreur à la pitié, d'un rapport agressif à une harmonie empathique.

Si l'envergure pathétique de Houellebecq est souvent passée sous silence, c'est justement en raison de la raréfaction de l'émotion qui n'est presque jamais explicitement exprimée.

D'un point de vue esthétique, l'auteur français est situé à la lisière du réalisme et du romantisme. Le premier courant prétend faire le deuil des luxuriants déploiements romantiques du pathos (Flaubert par exemple) et le second use, et abuse parfois, du pathétique. Voici ce que pense Lamartine à ce sujet : « Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible. Celui qui sait attendrir sait tout. »⁵⁸²

Du coup, l'emploi ou le refus du pathos constitue un point de tension qui, au moins à partir du XIX^e siècle, requiert, de la part de l'écrivain, un positionnement esthétique. Quelles sont alors les caractéristiques stylistiques de l'écriture pathétique dans les récits de Michel Houellebecq ?

Généralement, dans les récits étudiés, les personnages expriment leur souffrance, réagissent face au malheur de deux façons antinomiques : ou bien ils sont froids, indifférents et affichent une sorte de prostration, de

⁵⁸¹ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 520.

⁵⁸² Lamartine, Alphonse de, *Graziella*, Gallimard, Folio classique, 1979, p. 101.

pétrification dérangeantes parfois ; ils sont ainsi réduits à une sorte de rétrécissement et d'immobilité. En témoigne le cas de Daniell dans *La possibilité d'une île* :

« De retour à Saint José, je le savais, j'allais me pétrifier complètement. J'avais beau faire l'élégant, j'étais en train de me recroqueviller comme un vieux singe ; je me sentais amenuisé, amoindri au-delà du possible... Le pétilllement de curiosité qui subsistait encore dans le regard que je portais sur le monde allait bientôt s'éteindre, et je serai comme des pierres, une vague souffrance en plus. »⁵⁸³

Ou bien, rarement en fait, la souffrance excessive est extériorisée à travers un déferlement de larmes que les personnages essaient généralement de camoufler de peur d'être surpris par leurs semblables, comme s'il s'agissait d'une honte ou d'une indécence. Dès lors, La peine s'apparente métaphoriquement à une vague dévastatrice. Le cas de Jed de *La carte et le territoire* est à cet égard significatif : « son excitation retomba rapidement, laissant place à une vague de tristesse profonde, qu'il savait définitive. »⁵⁸⁴

En effet, chacune des réactions appelle un procédé stylistique différent. D'un côté, la putréfaction est rhétoriquement mise en valeur par le caractère lapidaire de l'aphorisme dont la concentration et l'énonciation catégorique semblent parfois restituer la violence et le caractère vertigineux du sentiment qui l'inspire. Voici trois exemples tirés de *Plateforme* :

« Peu à peu tout devient trop difficile ; c'est à cela que se résume la vie. »⁵⁸⁵

« L'absence d'envie de vivre, hélas, ne suffit pas pour avoir envie de mourir. »⁵⁸⁶

« Vieillir, ce n'est déjà pas drôle ; mais vieillir seul, c'est pire que tout. »⁵⁸⁷

⁵⁸³ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 160.

⁵⁸⁴ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 307.

⁵⁸⁵ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 128.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 339.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, 341.

Ainsi, si la putréfaction exprimée par Daniel correspond à un épuisement des forces vitales, la densité de l'aphorisme dans les propos de Michel semble permettre de contenir le malheur en lui octroyant le caractère de vérité générale.

De l'autre côté, la métaphore de la vague et le débordement des larmes sont stylistiquement exprimées par des extensions brusques, des expansions de la phrase qui renouent avec une sorte d'épanchement lyrique. Généralement rares, ces instants de décharge émotionnelle sont souvent réservés à l'expression du désespoir passionnel :

« Olga était douce, elle était douce et aimante, Olga l'aimait, se répéta-t-il avec une tristesse croissante en même temps qu'il réalisait que plus rien n'aurait lieu entre eux, ne pourrait plus jamais avoir lieu entre eux. La vie vous offre une chance parfois, se dit-il, mais lorsqu'on est trop lâche ou trop indécis pour la saisir, la vie reprend ses cartes, il y a un moment pour faire les choses et pour entrer dans un bonheur possible, ce moment dure quelques jours, parfois quelques semaines ou même quelques mois, mais il ne se produit qu'une fois et une seule, et si l'on y veut revenir plus tard, c'est tout simplement impossible, il n'y a plus de place pour l'enthousiasme, la croyance et la foi, demeure une résignation douce, une pitié réciproque et attristée, la sensation inutile et juste que quelque chose aurait pu avoir lieu, qu'on s'est simplement montré indigne du don qui vous a été fait. »⁵⁸⁸

La tristesse croissante dont il s'agit ici fait manifestement écho aux expansions, plus ou moins abusives, contenues dans cette citation étrangement réduite en une seule phrase ainsi qu'aux procédés anaphoriques, aux rythmes ternaires et à la figure de l'hyperbole. C'est une véritable expansion lyrique à travers l'emploi d'un vocabulaire simple et accessible qui semble vouloir balancer, neutraliser l'élan et l'intensité de l'énonciation. Du coup, le récit houellebecquien semble refuser l'adhésion au faste du pathos romantique ; le désespoir, la souffrance et la douleur sont abruptement mis en évidence par des expressions simples et crues.

⁵⁸⁸ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 251.

Par ailleurs, le pathétique représenté dans l'œuvre de Michel Houellebecq, est souvent feutré, discret, difficilement repérable, comme si, pour pasticher le titre de l'un de ses essais, « le désarroi » ne pouvait être qu'« approché »⁵⁸⁹, exposé au doute, à une certaine hésitation, en tout cas précautionneusement mis à l'écart. La présentation d'une réalité pathétique est alors soumise à des procédures qui en marquent l'ambiguïté jusqu'à en rendre parfois l'impact indéterminable. Dans un mouvement de va-et-vient, le prosateur oscille incessamment entre l'euphémisme, la litote et l'exagération. Dit autrement, le lecteur ne peut saisir l'effet du procédé : l'atténuation ou l'amplification. En voici quelques exemples plausibles :

« Un soir que Véronique était absente, j'avais avalé un flacon de Largastyl. »⁵⁹⁰

« Je gérais plus ou moins bien ; je faillis même me jeter du haut de la falaise en l'espace de deux semaines. »⁵⁹¹

« A mesure que la terre emplissait l'excavation, le bruit devint plus étouffé, plus mat ; puis on posa la dalle. »⁵⁹²

Il serait judicieux de souligner que le désespoir chez Houellebecq, très souvent, au lieu d'être exprimé par des émotions, des sentiments, est plutôt relaté par des faits, des actions et des réactions. *A priori*, dans les trois cas cités, les narrateurs atténuent, via la figure de l'euphémisme et la description des actions effectuées, la teneur dramatique du suicide.

Autre procédé typiquement houellebecquien, l'intrusion, au sein d'une réalité dramatique, une scène brutale sans véritable rapport avec le récit premier. Il s'agit d'un réel travail de montage comme c'est le cas dans les exemples suivants :

⁵⁸⁹ *Approches du désarroi* dans *Interventions 2*, *op. cit.*, p. 21.

⁵⁹⁰ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 104.

⁵⁹¹ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 95.

⁵⁹² Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 274.

« Assisté à la mort d'un type, aujourd'hui, aux Nouvelles Galeries... quand je suis ressorti, l'homme était toujours là. On avait enveloppé le corps dans des tapis, ou plus probablement des couvertures épaisses, ficelées, très serrées. Déjà, ce n'était pas un homme mais un colis, pesant et inerte, on prenait des dispositions pour son transport.

Et voilà le travail. Il était dix-huit heures vingt. »⁵⁹³

« Nous fîmes une pause rapide pour aller déjeuner. Au même moment, à moins d'un kilomètre, deux adolescents de la cité Courtilière éclataient la tête d'une sexagénaire à coup de batte de base-ball. En entrée, je pris des maquereaux au vin blanc. »⁵⁹⁴

« Comme chaque année maintenant l'été était caniculaire en France, et comme chaque année les vieux mouraient en masse, faute de soins, dans leurs hôpitaux et leurs maisons de retraite ; mais, cela faisait déjà longtemps qu'on avait cessé de s'en indigner, c'était en quelque sorte *passé dans les mœurs*, comme un moyen somme toute naturel de résorber une situation statistique de très grande vieillesse forcément préjudiciable à l'équilibre économique du pays. »⁵⁹⁵

Une fois encore, l'emplacement généralement incongru de la mort ou de l'assassinat de personnages anonymes au sein du récit génère un effet d'ambiguïté voire d'incompréhension. Est-ce une stratégie qui vise la banalisation de la violence, la *dédramatisation* de la mort ou qui accentue le désintérêt et l'indifférence des narrateurs ?

Un autre procédé non moins apparent dans le récit permet de restreindre l'effet pathétique : il s'agit en l'occurrence du choix du point de vue. *La carte et le territoire* en représente un exemple concret avec notamment le choix de Jasselin, inspecteur chargé d'enquêter sur le meurtre de Houellebecq-personnage, comme origine de la focalisation dans la dernière partie du roman. Ce choix est justement révélateur puisqu'il permet de camoufler l'atrocité du crime et l'ampleur du pathos. Le regard porté sur cet assassinat horrible (utilisation d'un revolver silencieux, découpage du cadavre,

⁵⁹³ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 66.

⁵⁹⁴ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 247.

⁵⁹⁵ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 344.

emballage et stockage) est celui d'un homme du terrain, expérimenté dans le domaine, quotidiennement confronté à ce genre de brutalité et de barbarie. Il affirme lui-même d'ailleurs avoir adopté « le point de vue d'une mouche, la remarquable objectivité de la mouche »⁵⁹⁶. Déjà, la prédilection pour ce type d'insecte dont le domaine et l'environnement sont la décomposition et l'horreur est plus que symbolique. Pourtant, quoique cet effet du pathos soit brutalement étouffé, un événement inattendu tâche de donner à la situation un effet d'hyperbolisation : l'apparition brusque, pendant l'inhumation de Houellebecq, du « cercueil d'enfant » dans lequel ce qui reste du corps mutilé de l'écrivain a été mis : « L'effet produit était absolument navrant. Jasselin entendit Ferber qui étouffait un hoquet de douleur, et lui-même, tout endurci qu'il soit, avait le cœur serré ; plusieurs membres de l'assistance avaient fondu en larmes. »⁵⁹⁷ En effet, c'est manifestement la présentation de Jasselin en tant qu'observateur objectif et professionnel endurant que l'effet pathétique est amplifié.

Visiblement, le pathos, est marqué, chez Houellebecq, par une sorte de mystère et d'ambiguïté. Ses effets ne sont pas clairement déterminables dans les œuvres. Tantôt il exacerbe la douleur et le désespoir, tantôt il les rend ordinaires sans véritable effet. Quels en sont alors les enjeux ?

Le premier enjeu est d'ordre idéologique. Traditionnellement, le pathétique corrobore les normes conformistes du bien et du mal. Il n'en est rien pour celui de Houellebecq souvent employé pour saper les valeurs morales en vigueur et ébranler les réflexes axiologiques du lecteur. Cet emploi subversif du pathétique est précisément visible dans la fiction de *Plateforme* où le choix du tourisme sexuel est en lui-même polémique. Un exemple très vexant qui a lieu dans le bordel de *Patong Beach* est à cet égard très

⁵⁹⁶ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 275.

⁵⁹⁷ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 275.

représentatif. Une prostituée très jeune s'assoit sur les genoux d'un sexagénaire de nationalité allemande qui lui fait signe de le rejoindre :

« Ses jeunes seins ronds étaient à la hauteur du visage du vieillard qui rougissait de plaisir. J'entendais qu'elle l'appelait « Papa ». Je payai ma tequila et je sortis, un peu gêné ; j'avais l'impression d'assister à une des dernières joies du vieil homme, c'était trop émouvant et trop intime. »⁵⁹⁸

Ainsi, le choix délibéré d'adopter le point de vue du vieillard sur qui est concentré l'effet du pathétique au lieu d'être axé sur la prostituée est plus ou moins déstabilisant. L'écriture, dans ce passage, appelle le lecteur à sympathiser avec le touriste plutôt que de compatir avec la jeune prostituée obligée de subir les caprices d'hommes terribles pour survivre. Cette utilisation paradoxale du pathétique est donc une occasion pour le romancier de secouer les certitudes référentielles du lecteur en brouillant ses repères moraux. En entravant le fonctionnement binaire du manichéisme, Houellebecq inverse les valeurs communément admises. Manifestement exhibés dans les récits, les effets de la pitié restent pourtant flous. Constituant l'ossature de la loi morale, l'édifice axiologique des êtres dans l'optique schopenhauerienne, la pitié, selon la vision de Houellebecq, fait trembler les convictions ontologiques et les fondements éthiques du lecteur.

Le second enjeu est pragmatique : il consiste à renforcer le lien entre l'auteur et le lecteur. Significativement, l'un des premiers synonymes du verbe "*mouvoir*" c'est "*toucher*". Dans sa prose, le romancier cherche effectivement à toucher le lecteur presque au sens propre. En d'autres termes, il veut établir avec lui un contact humain, foncièrement absent dans l'univers fictif qu'il dépeint. L'exemple le plus fort est celui de la mise en scène de sa propre mort dans *La carte et le territoire*. L'enterrement de l'écrivain possède une dimension purement testamentaire. Si les funérailles de Beigbender se sont déroulées dans une atmosphère tendre et affective, « entouré des siens »,

⁵⁹⁸ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 107.

celles de Houellebecq se font en l'absence de tout proche. Les assistants sont, selon l'inspecteur, « des gens au fond que rien de particulier ne semblait réunir ». Jasselin conclut en ces termes :

« D'ordinaire, dans un enterrement, les membres proches de la famille se tiennent près du cercueil pour recevoir les condoléances ; mais là, de famille, il n'y en avait pas... Il y avait là des gens de tous âges, de toutes conditions, le plus souvent seuls, parfois en couple, des gens... auxquels on ne pouvait découvrir aucun trait commun, et Jasselin eut tout à coup la certitude qu'ils étaient en train de perdre leur temps, c'étaient des lecteurs de Houellebecq et voilà tout. »⁵⁹⁹

En l'absence de famille, de proches ou d'amis, l'auteur compte sur une famille littéraire qui est exhortée à se recueillir auprès de lui et à, silencieusement, compatir. Le pathétique chez Houellebecq vise donc, au-delà d'une communication factice et séparatrice, à instaurer un lien, à tisser un rapport et à nouer des relations. Dans ce sens, la littérature représente cet espace idéal et inespéré où le contact humain, absent dans le monde réel, pourrait être réinvesti dans le monde fictif.

En somme, le pathétique fonctionne, chez l'auteur français, comme un procédé stratégique hautement efficace, et ce pour deux raisons : il est subversif du moment qu'il brouille le dispositif binaire manichéen et il est en même temps reliant puisqu'il appelle le lecteur à compatir. Le pathos constitue donc un pacte de lecture particulier qui vise à consolider fortement le rapport entre l'auteur et le lecteur tout en instituant une sorte de complicité entre eux.

3- Le cynique et la mystique

Dérogeant complètement aux canons et aux stéréotypes de pensées dominants, Michel Houellebecq a stupéfié les lecteurs et choqué les avant-gardes autant que les esprits bien-pensants :

⁵⁹⁹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 313-314.

« Cet OVNI, souligne Bruno Viard, autodidacte dans le domaine littéraire, philosophique et sociologique, est pourtant tout le contraire d'un candide. Il envoie des balles liftées avec une maîtrise parfaite. Il joue sans arrêt, avec une malice réjouissante, du second degré, de l'ironie, de l'ambiguïté. L'un des reproches les plus stupides qu'on lui ait fait est de n'avoir pas de style alors que le ton inimitable qui est le sien résulte de sa vision paradoxale, laquelle juxtapose des tonalités complètement différentes, contradictoires. »⁶⁰⁰

Cette « vision paradoxale » dont parle le critique consiste justement en cette capacité de l'auteur à balloter incessamment son lecteur entre les pages violemment provocatrices, pleines d'invectives, d'obscénité et d'ironie, et d'autres empruntes de lyrisme, de romantisme et de douceur. Il existe un côtoiement subtil et subreptice entre le politiquement incorrect et une morale de type chrétien, kantien ou socialiste. L'auteur réduit certes les personnages à leur fonction érotique, à leurs appareillages sexuels, en usant d'une certaine indécence qui bouleverse, scandalise les uns, divertit, réjouit les autres. Or, tout dans son œuvre montre qu'il est un militant fervent, un défenseur farouche des grands sentiments humains. Comment alors agencer tout cela ?

Le ton utilisé par le romancier est souvent cynique avec une ostensible abjection. Cependant, personne ne peut nier la sensation romantique voire mystique qui se dégage de certaines pages et qui émergent de certains épisodes. D'où la question brûlante : comment l'auteur parvient-il à faire cohabiter, dans la même page, parfois dans le même paragraphe ou dans la même phrase, ces deux voix drastiquement antipodales ?

En réalité, pour éclaircir ce mystère, certains spécialistes évoquent deux Houellebecq : le premier est cynique, provocateur, dépassant la limite du tolérable, blessant par trop le respect, le pudique et enfreignant les règles de la bienséance. Le second est doux, gentil, chantant l'amour, la bonté, défendant les enfants abandonnés, les femmes laides, les vieillards reclus, les filles rebutées, les sujets traumatisés et les individus désespérés. La lecture de

⁶⁰⁰ Viard, Bruno, *Les tiroirs de Michel Houellebecq*, op. cit., p. 11-12.

Michel Houellebecq ne peut se faire qu'à travers une prédisposition à écouter ces deux voix narratives antinomiques et à essayer d'interpréter une contradiction aussi patente et aussi scandaleuse.

Analysons à cet égard l'exemple très significatif du narrateur de *Plateforme*. Au retour des obsèques de son père, Michel traite ce dernier de « vieux con »⁶⁰¹ qui a « bien fait de crever »⁶⁰². Le cynisme ne s'arrête pas là, ce même personnage traite l'Islam de « néant absolu » pratiqué par des « bédouins crasseux »⁶⁰³ et propose la commercialisation du tourisme sexuel en en faisant le panégyrique jusqu'à n'avoir « aucune objection à ce que la sexualité rentre dans le domaine de l'économie de marché »⁶⁰⁴. En outre, il ne cesse de faire du vagin des jeunes femmes l'enjeu de la lutte des races⁶⁰⁵, avoue explicitement sa haine pour les bébés⁶⁰⁶, nie que chaque être humain possède une particularité précieuse⁶⁰⁷, se soulage chaque fois qu'une balle blesse ou tue une femme ou un enfant palestiniens⁶⁰⁸, autant de convictions et d'affirmations qui inculpent l'auteur français de raciste, de xénophobe, de proxénète et de psychopathe et l'ont même conduit à comparaître devant des tribunaux. Or, Houellebecq juxtapose ces énoncés brutaux avec d'autres qui délivrent un message tout à fait opposé, tels que : « En l'absence de l'amour, rien ne peut être sanctifié »⁶⁰⁹, ou « L'amour seul sanctifie »⁶¹⁰, ou encore, « il y a la sexualité des gens qui s'aiment et la sexualité des gens qui ne s'aiment pas »⁶¹¹.

⁶⁰¹ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 31.

⁶⁰² *Ibid.*

⁶⁰³ *Ibid.*, p. 261.

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 306.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 121.

⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 332.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 189.

⁶⁰⁸ *Ibid.*, p. 357.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 123.

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 190.

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 200.

Dans *La possibilité d'une île*, le héros affirme : « Le jour du suicide de mon fils, je me suis fait des œufs à la tomate. »⁶¹² et déplore parallèlement que « la religiosité, le dévouement, le sens de l'honneur, soient devenus des objets de dérision. »⁶¹³

Le changement de ton est généralement brutal entre ce que nous pourrions appeler le cynisme et la mystique. Les deux figures de style les plus utilisées par l'auteur afin de rendre compte de ce rapprochement sont l'oxymore et l'asyndète. La première consiste à juxtaposer deux mots de sens opposé et la seconde renvoie à l'absence de transition. Ainsi, le caractère mystique chez Houellebecq désigne ostensiblement l'amour pris pour idéal qui devrait être exalté. Or, au moment même où il semblerait se réaliser, cet idéal est battu en brèche par le cynisme qui bloque le processus de son émancipation. Un épisode drôle et cruel dans *Les particules* traduit incontestablement ce changement brutal de ton. Bruno, pour attiser sa sexualité en berne, offre à sa femme une guêpière afin qu'elle soit plus attractive et plus érotique. La déception du protagoniste est paroxystique lorsqu'il découvre l'effet calamiteux de cette robe de nuit sur le corps d'Anne : « En rentrant dans la chambre, je me suis tout de suite rendu compte que c'était foutu. Ses fesses pendaient, comprimées par les jarretelles ; ses seins n'avaient pas résisté à l'allaitement. Il aurait fallu une liposuction, des injections de silicone, tout un chantier... »⁶¹⁴ Bruno demande alors à sa femme une fellation, mais, pour atteindre l'orgasme, il doit fermer les yeux et penser à l'une de ses élèves de seconde, une ghanéenne aux lèvres pulpeuses et à la langue rappeuse. Cette scène cruelle, racontée avec une objectivité dérangeante et une impudicité embarrassante est, sans transition, suivie par la lecture lyrique d'un poème qui chante l'amour conjugal et la tendresse familiale :

⁶¹² Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 30.

⁶¹³ *Ibid.*, p. 231.

⁶¹⁴ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 181.

« Il subsiste dans une certaine mesure des familles
(Étincelles de foi au milieu des athées
Étincelles d'amour au fond de la nausée)
On ne sait pas comment
Ces étincelles brillent... »⁶¹⁵

La rencontre inopinée de deux voix narratives asyndétiques semble alors être l'un des traits caractéristiques latents de l'esthétique de Michel Houellebecq.

Il est évident que l'auteur critique acrimonieusement certaines ultras du féminisme, responsables de l'individualisme glacial, qui ont accentué la paupérisation de la conjugalité dans les années soixante-huit. La brutalité de ses attaques correspond parfaitement à l'ampleur de ses désappointements. C'est dans ce sens que ces soixante-huitardes sont taxées de « vieilles putes »⁶¹⁶, de « vieilles conasses »⁶¹⁷ à « la vulve pendante »⁶¹⁸ qui, les quarantaines venues, quémangent de l'affection, cherchent désespérément du plaisir et s'adonnent, en fin de compte, à « à la masturbation et à la honte »⁶¹⁹. Discuter avec « ces pétasses »⁶²⁰, c'est comme « pisser dans un urinoir rempli de mégots »⁶²¹. Elles avaient proclamé ouvertement la compétition sexuelle du temps de leur jeunesse et de leur beauté (gagnants) et, l'âge venu, elles subissent, à leurs dépens, la dure réalité de la solitude et de la marginalisation.

La lecture de ces pages pleines d'insultes, de diffamations et de grivoiseries, déconcerte le lecteur et brouille ses repères d'autant plus qu'il se trouve, dans le même récit, catapulté dans des pages émouvantes, touchantes et lyriques, dont le style, le vocabulaire et l'écriture sont tout à fait différents. Il s'agit notamment des extraits décrivant *le paradis perdu* de Michel et Bruno, c'est-à-dire leur enfance. Aucune once de cynisme, aucune trace

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 182.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 113.

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 107.

⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁶¹⁹ *Ibid.*

⁶²⁰ *Ibid.*

⁶²¹ *Ibid.*

d'ironie, aucune portée critique ou sarcastique comparativement aux paragraphes pleins de venin, de grand comique et d'invectives acerbes. Penser à l'histoire d'amour platonique entre Bruno et Caroline Yessayan, à celle de Michel et d'Annabelle, ou aux moments seigneuriaux que les deux enfants passent en compagnie de leurs grands-mères (voir le chapitre III de la deuxième partie). Ces instants regorgent de sensibilité, de pureté et de douceur, évoquent les moments miraculeux où la balance se tient en équilibre entre le désarroi de la première enfance et les catastrophes de la première adolescence et donnent l'impression de lire un roman complètement différent, exempt de violence, d'insolence et d'agressivité. Par un contraste réussi avec brio, Bruno deviendra un obsédé sexuel et Michel complètement inhibé. L'auteur dévoile les effets calamiteux de l'absence maternelle. Le ressort de toute la psychologie houellebecquienne n'est autre que l'amour. Dès lors, toute décontextualisation des passages contradictoires est une erreur, puisque, chez cet auteur, le sens se trouve fondamentalement dans la structure.

Quelle est alors cette structure notionnelle implicite qui traverse l'œuvre de l'écrivain français ?

Il s'agit évidemment de l'antithèse amour/ liberté. La revendication de Houellebecq en faveur de l'amour s'accompagne parallèlement d'un refus de la liberté et de la différence individuelle. L'amour devrait, selon sa propre vision du monde, être inconditionnel, c'est-à-dire qu'il devrait faire l'impasse sur les revendications personnelles du sujet. C'est pourquoi il prêche *le mariage d'amour* qui atteint son point d'acmé dans les années cinquante et soixante « âge d'or du sentiment amoureux »⁶²², période au cours de laquelle prévalait « un lien d'une force exceptionnelle entre mariage, sexualité et amour »⁶²³. Liberté et amour constituent alors la structure de la pensée du romancier et qui ont érigé ces deux voix discursives antithétiques. Le cynisme

⁶²² *Ibid.* p. 143.

⁶²³ *Ibid.*

est déclenché dès qu'il est question de liberté et d'individualisme tandis que l'affectivité voire le mysticisme sont forcément liés avec l'amour et la tendresse.

Généralement, les propos cyniques proviennent des personnes fortes, jouissant d'une certaine puissance, d'une supériorité quelconque, or, dans les textes de Houellebecq, il est surtout le fait des victimes, des êtres ayant subi le faix de l'individualisme concurrentiel. C'est notamment le cas des personnages dotés d'une certaine abjection, qui éprouvent explicitement le désir de la mort de leurs enfants, qui rejettent impitoyablement leurs partenaires sexuels à la première défaillance physique ou psychique, qui profèrent ouvertement leurs pensées xénophobes, racistes, islamophobes, misanthropes, qui éprouvent un soulagement obsolète suite à la disparition de leurs parents ou de leurs proches. Ces êtres sont vraiment choquants d'autant plus qu'ils emploient, souvent sinon toujours, la première personne pour exprimer leurs opinions, parler de leurs blessures ou communiquer leurs expériences. Ils semblent tous vouloir dire la même idée aux individus modernes : « Vous êtes tellement fascinés par le monde moderne, son individualisme et sa liberté vous émerveillent, ses inventions et son confort vous séduisent, eh bien nous allons vous le montrer sous sa hideuse vérité, sous son affreuse réalité, et cela ne sera pas très difficile car nous en sommes nous-mêmes des lamentables représentants ».

Très souvent, les propos de ces personnages sont antiphrastiques, sarcastiques, ironiques. Leur cynisme est une réponse aux persécutions dont ils ont été victimes, une sorte de râle douloureux, un mécanisme qui leur sert d'attaquer ce monde qui a bridé leurs capacités, accentué leurs souffrances et précipité leur chute. Personne ne peut nier leur caractère exécrationnel, leur intérieur rancunier, leurs personnalités détestables et leurs réactions agressives, mais, lorsque le lecteur parvient à en détecter la cause, à en connaître l'origine, il ne peut leur en vouloir : enfants malaimés, ils

deviennent des parents ou, pour parler de façon globale, des êtres mal-aimants. Qui plus est, ce ne sont pas des exemples à suivre, des modèles à imiter, loin s'en faut, ils constituent des contre-exemples absolus, des anti-héros. Boucs émissaires qui tendent un miroir sombre à l'époque actuelle, grands brûlés de la modernité offerte à la répulsion, ils suscitent plus de pitié que de répugnance, plus de sympathie que d'écœurement d'où l'absence de la dimension cathartique dans les récits.

Un autre point extrêmement important mérite d'être soulevé concernant le cynisme des créatures houellebecquiennes : le ressentiment. Dans ce sens, le texte consacré à l'auteur américain Lovecraft et qui a été publié en 1991 apporte des éclaircissements favorables. Houellebecq y explique que Lovecraft subit, à dix-huit ans, un effondrement nerveux, suivi de dix années de coma. Sorti de cette crise, il cherche, vainement, un emploi à New York. Incapable d'en trouver, l'auteur américain accuse le monde entier de son échec. Il assiste, désespéré, à l'embauche fluide et exubérante d'émigrants de toutes races dans les entreprises américaines, tandis que lui recense ses échecs. Ainsi, le racisme radical de Lovecraft, explique Houellebecq, n'est pas né avec lui, il ne constitue pas non plus un trait caractéristique de sa personnalité, il est, *a contrario*, l'apanage de son échec, la résultante de sa faillite et la réaction d'un *loser*. Voici comment l'auteur interprète la blessure et le ressentiment du romancier américain : « Il ramène brutalement le racisme à sa source essentielle, sa source la plus profonde : la peur. »⁶²⁴

Ainsi s'expliquent les réactions cyniques des personnages houellebecquiens. Dans *Extension du domaine de la lutte*, les deux protagonistes, à la dérive, se situant exactement dans le sillage de Lovecraft, préméditent l'assassinat d'un métis, rival sexuel victorieux auprès des nanas rencontrées dans une boîte de nuit. Le ressentiment est le motif premier qui

⁶²⁴ Houellebecq, Michel, *H.P Lovecraft*, p. 141.

pousse les deux ratés à envisager une telle action criminelle. Dans le même roman, Brigitte Bardot, répugnante pour sa corporalité déformée, son obésité répulsive et sa laideur rebutante est aussi méchante⁶²⁵. Paradoxalement, « les gens d'une beauté exceptionnelle sont souvent modestes gentils, affables et prévenants. »⁶²⁶

Le cynisme de ressentiment apparaît également dans *Les particules* avec notamment Bruno vaincu par Knock-out de Ben, un Noir de la classe, nul en dissertation mais très fort en sexe. Bref, l'homme houellebecquien est à prendre pour ce qu'il est : un *loser*, un homme du ressentiment, un réservoir de frustrations et une machine à produire des monstruosité.

A suivre de près cette piste, il serait aisé de conclure que les pages cyniques chez cet auteur, une fois reconsidérées à la lumière de cette analyse psychologique, viendraient en fait appuyer l'expression des grands sentiments moraux. Cet écrivain passe pour pornographique et sulfureux, la lecture analytique et profonde de ses œuvres pousse à affirmer qu'il s'agit d'un auteur farouchement attaché à la filiation et à la paternité, à l'amour et à la conjugalité, à l'enfance et à la caducité, sensible à la fragilité, enclin à la religiosité, adepte de la pudicité, du romantisme et de l'affectivité. Apparemment précurseur de l'institutionnalisation de la prostitution et du tourisme sexuel, il dénonce, dans l'œuvre de *Plateforme*, la collusion de l'amour et de l'argent comme il dénonce dans *La carte et le territoire* la contamination de l'art par l'argent. Cryptogame, Houellebecq imbrique le cynisme dans la mystique. Cette dernière dimension apparaît surtout lorsque l'auteur adresse des déclarations d'amour à tout ce qui *lie* et *relie*, protège et entoure, rassemble et unit. En voici quelques exemples : « L'amour résout tous les problèmes »⁶²⁷, « Le grand amour, la chose la plus heureuse qui puisse

⁶²⁵ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 90.

⁶²⁶ *Ibid.*, 63.

⁶²⁷ Houellebecq, Michel, *Rester Vivant*, p. 26.

vous arriver sur la terre. »⁶²⁸, « L'amour lie et lie à jamais. La pratique du bien est une liaison, la pratique du mal est une déliaison. »⁶²⁹, « Quand il n'y a plus la possibilité d'identification à l'autre, la seule modalité qui demeure, c'est la souffrance. »⁶³⁰, « L'opposition de l'érotisme et de la tendresse [est] l'une des pires saloperies de notre époque, l'une de celles qui signent sans rémission l'arrêt de mort d'une civilisation. »⁶³¹, « La seule supériorité que je connaisse, c'est la bonté. »⁶³²

En définitive, très frappante est cette existence entremêlée, dans l'œuvre de notre auteur, d'une bonne partie du cynisme qui est renversée au profit d'un idéal de relation humaine basée sur l'amour et le lien. Lequel idéal est rêvé comme tellement harmonieux qu'il refuse à l'individu l'espace de liberté requis par le monde moderne et, probablement, par la nature même de l'homme.

Comment alors dépasser cette douloureuse amertume empreinte de ressentiment et de souffrance pour parvenir à un angélisme créateur ? Houellebecq suggère un remède esthétique : l'art et la poésie comme mode thérapeutique.

⁶²⁸ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 73.

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 327.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 200.

⁶³¹ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 95.

⁶³² Houellebecq, Michel, *Interventions 2*, p. 57.

Chapitre III

**Le concept de lecture chez Houellebecq :
une échappatoire contre le prosaïque**

En commentant Schopenhauer, Michel Houellebecq rappelle les deux fonctions primordiales de la philosophie. La mission élevée de cette dernière consiste, d'un côté, « à donner une représentation globale du monde compatible avec l'état des sciences, accessible à l'intuition et satisfaisante pour la raison »⁶³³. Elle prodigue, de l'autre côté, « des conseils applicables à la conduite de la vie »⁶³⁴ et offre, par conséquent, au lecteur l'occasion d'atteindre la sagesse au niveau pratique. Toutefois, selon l'optique de l'auteur français, la philosophie schopenhauerienne est particulièrement problématique dans ce sens que la première fonction (la représentation du monde) rend impossible la seconde (l'accès à la sagesse). Dit autrement, le pessimisme foncier qui englobe la représentation du monde chez le philosophe allemand ne peut aucunement conduire à des recommandations éthiques et pratiques.

En effet, il serait tellement difficile de dispenser des leçons morales incitant l'humain à transformer son *modus vivendi* lorsqu'on part préalablement du constat sombre que « le monde est une chose malencontreuse, une chose qui ferait mieux de ne pas être »⁶³⁵ et qu'à « l'intérieur du monde, l'univers du vivant constitue une zone de souffrance aggravée. »⁶³⁶ et que la vie humaine, qui est sa forme la plus achevée, est également « la plus riche en douleur »⁶³⁷. La conclusion que Houellebecq dégage d'une telle philosophie paraît pourtant saugrenue :

« Une telle philosophie est profondément consolante ; elle contribue en effet à couper la racine de l'envie, si féconde de malheurs humains : toute jouissance, aussi désirable qu'elle puisse sembler, est en effet relative, conquise au milieu de grands tracassés, et promise à une fin rapide. Elle aide en outre à accepter la mort,

⁶³³ Houellebecq, Michel, *En présence de Schopenhauer*, L'Herne, 2016, p. 59.

⁶³⁴ *Ibid.*

⁶³⁵ *Ibid.*

⁶³⁶ *Ibid.*

⁶³⁷ *Ibid.*

en présentant avant tout le non-être comme une extinction des douleurs. »⁶³⁸

C'est dans ce sens que la connaissance du monde, la perception de ses mystères, la compréhension de la réalité permettent à l'être, persuadé du caractère inéluctable de la souffrance et du mal, de la dimension fluide et insaisissable du bonheur et des jouissances, peut paradoxalement ressentir une forme d'apaisement et de réconfort. Ainsi, si le monde où les humains évoluent est une terre de douleur et d'abattement, un espace de ressentiment et d'affliction, en être conscient, en prendre connaissance permettra au moins de ne pas aggraver la tristesse en se berçant d'illusions.

Détailler le fonctionnement du mécanisme (le monde), saisir son agencement, identifier ses anomalies, repérer ses vices et ses défauts, détecter ses dispositifs, s'avèrent impératifs pour pouvoir y vivre. C'est ainsi que dans *Rester Vivant*, le poète invite le lecteur à s'approvisionner d'« une connaissance complète des blessures que la vie nous inflige, pour que sa parole puisse gagner en force et en amplitude »⁶³⁹. La connaissance constitue alors une exigence esthétique, poétique, et un moyen incontournable de survie.

1- La connaissance du monde : source de réconfort et de quiétude

A l'instar de Balzac, auteur de *La comédie humaine*, œuvre considérée comme une référence de base pour le romancier français, Houellebecq s'est frontalement attaqué aux sujets sociaux et s'est mis à peindre « le présent qui marche ». En effet, dès son premier roman en date *Extension du domaine de la lutte*, l'auteur, suivant la lignée fondatrice du courant réaliste, intègre dans sa fiction des thèmes, des personnages, des lieux, des types sociaux, jusqu'alors inexistantes en littérature. Le monde des cadres d'entreprise, les

⁶³⁸ *Ibid.*, p. 60.

⁶³⁹ Houellebecq, Michel, *Rester Vivant*, p. 156.

boîtes de nuit, les supermarchés, les clubs échangistes, les internats monstrueux, tout ce quotidien cruel, courant et habituel, sans aspérité ni consistance ne figurait pas dans l'espace littéraire parce que jugé, *a priori*, comme inintéressant. Toutefois, permettre aux lecteurs de reconnaître, dans une fiction, l'univers au sein duquel ils évoluent paraît un projet prometteur. Pourquoi alors ?

Représenter le monde dans ses détails les plus anodins, avec les personnages les plus simples et les sujets les plus ordinaires, le rend lisible, déchiffrable et donc permet de mieux le comprendre et y vivre aisément.

« Quand j'ai lu *Les particules élémentaires*, commente le journaliste et écrivain français Michka Assayas, je me suis dit qu'il [Houellebecq] avait trouvé un truc que personne n'avait trouvé avant lui ; qu'il était tombé sur la bonne clé, et qu'avec cette clé, c'était le monde qui apparaissait...Je savais que ce roman allait avoir un impact extraordinaire, parce qu'il était le premier à dire quelque chose de juste sur cette génération qui n'en était pas une, à donner un langage à cette espèce d'aphasie qui nous caractérisait. »⁶⁴⁰

Ce roman a bel et bien provoqué un effet générationnel, dans la mesure où « une génération qui n'en était pas une » se trouve brusquement renvoyée à sa propre image, en train de lire son propre profil et d'assister à son propre parcours existentiel. Visiblement, ce n'est pas de l'identification traditionnelle qu'il s'agirait ici, mais, globalement, d'une forme de révélation abstraite qui embrasse la représentation du monde moderne et, par conséquent, de la façon dont un lecteur, à travers un livre, peut s'y retrouver. Houellebecq possède le talent de maîtriser « l'esprit du temps », notion désignée par les philosophes allemands de *Zeitgeist*. Il a cette faculté intuitive de percevoir et représenter de manière aigüe les dynamismes latents de son temps. *Rendre compte du monde* – expression utilisée par Jed Martin dans *La carte et le territoire* – ne se résume pas uniquement à la mise en scène d'un personnage

⁶⁴⁰ Assayas, Michka, « *Underdog* », dans *Cahier Michel Houellebecq*, L'Herne, 2011, p. 296, 297.

intéressant, ni à la présentation d'une histoire attrayante, encore moins à la construction d'une intrigue convaincante, mais c'est plutôt parvenir à dépasser l'anecdote et atteindre l'idéal.

Dans le roman prix Goncourt, Houellebecq personnage et Jed l'artiste sont communément d'accord sur ce point. En témoigne la confession du romancier au peintre sur ses dernières créations artistiques :

« J'aime bien vos derniers tableaux, même s'ils représentent des êtres humains. Ils ont quelque chose de... général, je dirais, qui va au-delà de l'anecdote. »⁶⁴¹

Comment s'élever à un tel niveau de généralité ? L'œuvre artistique de Jed apporte un éclaircissement important :

« Jed ne représente pas moins de quarante-deux professions-types, offrant ainsi, pour l'étude des conditions productives de la société de son temps, un spectre d'analyse particulièrement étendu et riche. Les vingt-deux tableaux suivants, axés sur des confrontations et des rencontres, classiquement dénommés « la série des compositions des entreprises », visant, eux, à donner une image, relationnelle et dialectique, du fonctionnement de l'économie dans son ensemble. »⁶⁴²

Cet inventaire exhaustif des composantes essentielles (types sociaux) et leurs interconnexions dialectiques visant à en ressortir les lois du fonctionnement général est au cœur de la théorie réaliste. Conformément au modèle balzacien qui a pris en charge la peinture des types humains, la nomenclature des professions, l'œuvre houellebecquienne balaie, de fiction en fiction, différents types sociaux et professionnels : petite entreprise dans *Extension du domaine de la lutte*, classe moyenne fonctionnaire dans *Les particules élémentaires*, multinationale touristique dans *Plateforme*, industrie de distraction dans *La possibilité d'une île*, milieu artistique et policier dans *La carte et le territoire*, sphère universitaire et politique dans *Soumission*, il se met ensuite à dévoiler, au cours de multiples scènes analytiques (départ de

⁶⁴¹ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 161.

⁶⁴² *Ibid.*, p. 161.

retraite, cérémonies religieuses, fêtes de fin d'année, débats amicaux, orgies échangistes, présentations artistiques, funérailles...), les fondamentaux modes de fonctionnement qu'il décrit.

Une scène particulièrement significative dans *La carte et le territoire* accentue les traits afin de mieux mettre à nu les hiérarchies, les partitions et les mécanismes du monde moderne : l'épisode du réveillon chez Jean Pierre Pernaut. Différents personnages du roman s'y trouvent invités. Or, à analyser soigneusement la scène, force est de remarquer que toute l'organisation de la fête est basée sur un strict partage entre invités de marque et catégories populaires. Les premiers, séduisants, portent des costumes de soirée rutilants et de marques mondialement connues, les seconds, rustiques, sont vêtus d'habits ridicules, remarquablement distingués dans la foule. D'origine paysanne, leur fonction est purement esthétique. Ils sont là pour servir l'arrogance des autres qui s'empiffrent de victuailles, s'enivrent de champagne et se gavent de gâteaux. Car, c'est tout le fondement de la vie moderne : se gaver pour être heureux. Cette mise en scène dissimule subrepticement la cruauté et l'anarchie des rapports de force sous-jacentes derrière les apparences et la facticité. L'élévation des uns accentue l'engloutissement des autres. Une classe possède tous les privilèges, bénéficie de tous les avantages, profite de tous les bienfaits et accède à tous les postes de pouvoir aux dépens d'une autre broyée sous le poids de la nécessité, de la misère et de la détresse. La roue tourne, et l'enfer perce alors sous la fête. Seuls indemnes à la tête de ce royaume, détenteurs d'un pouvoir implacable, munis d'une notoriété époustouflante et dépassant, de très loin, les invités, les trois représentants du directoire Michelin qui semblent survoler la foule « souplement en formation traditionnelle », taciturnes, discrets mais intransigeants et somptueusement chics, ils ont l'air « conscients de représenter le pouvoir et la réalité du monde ». C'est ainsi que se présente la « machine » dans ses ressorts les plus élémentaires et qui inspire à Jed le sujet

d'un éventuel tableau. L'assistance à une mise en scène pareille atteint l'artiste d'une irrésistible envie de vomir. Non réalisé par Jed quoique virtuellement pourvue d'un titre « Une mutation dans l'histoire de la télévision ouest-européenne », ce tableau sera représenté par l'auteur dans sa fiction. Le premier se contente d'observer, de répugner puis vomir, le second se met à décrire, montrer et analyser, actes considérés comme uniques échappatoires à l'envahissement de la nausée. Le constat du peintre cède à l'exhibition de l'écrivain.

Loin de s'arrêter là, l'auteur de *Plateforme* enfonce davantage le clou de la représentation et de l'analyse. Pareillement à Balzac, il décrypte les rouages du mécanisme contemporain, pas très différents d'ailleurs de ceux du XIX^e siècle : l'or et le plaisir⁶⁴³. Que révèle Houellebecq dans *Extension du domaine de la lutte* lorsqu'il met en exergue dans la fameuse page 100 les deux systèmes de différenciation aussi implacables l'un que l'autre qui sont l'argent et le sexe ? Il s'agit évidemment d'une sorte d'amplification, d'exagération des oppositions, la continuation des luttes, l'éclatement des tensions et l'élargissement des fossés sociaux. Dans *la possibilité d'une île*, Daniell en dresse un constat poignant lorsqu'il commente « les motivations les plus courantes qui agitent la machine humaine » et s'apparente ainsi à un balzacien de son temps :

« J'étais...un observateur acéré de la réalité contemporaine ; il me semble simplement que c'était si élémentaire, qu'il restait si peu de choses à observer dans la réalité contemporaine : nous avons tant simplifié, tant élagué, tant brisé de barrières, de tabous, d'espérances erronées, d'aspirations fausses, il restait si peu, vraiment. Sur le plan social, il y avait les riches, il y avait les

⁶⁴³ Maxime insérée par Honoré de Balzac dans *La fille aux yeux d'or* (*Splendeur et misères des courtisanes*). Voici la citation intégrale : « Un des spectacles où se rencontre le plus d'épouvantement est certes l'aspect général de la population parisienne, peuple horrible à voir, hâve, jaune, tanné. Paris n'est-il pas un vaste champ incessamment remué par une tempête d'intérêts sous laquelle tourbillonne une moisson d'hommes que la mort fauche plus souvent qu'ailleurs et qui renaissent toujours aussi serrés, dont les visages contournés, tordus, rendent par tous les pores l'esprit, les désirs, les poisons dont sont engrossés leurs cerveaux ; non pas des visages, mais bien des masques : masques de faiblesse, masques de force, masques de misère, masques de joie, masques d'hypocrisie ; tous exténués, tous empreints des signes ineffaçables d'une haletante avidité ? Que veulent-ils ? De l'or, ou du plaisir ? ».

pauvres avec quelques fragiles passerelles – l'*ascenseur social* sur lequel il était convenu d'ironiser ; la possibilité plus sérieuse de se ruiner. Sur le plan sexuel, il y avait ceux qui inspiraient le désir, et ceux qui n'en inspiraient aucun : mécanisme exigu, avec quelques complications de modalité (homosexualité, etc.), quand même aisément résumable à la vanité et à la compétition narcissique, déjà bien décrites par les moralistes français trois siècles auparavant. »⁶⁴⁴

Du XIX^e au XXI^e siècle, le temps n'a pas travaillé à dissoudre les différences, à réduire les écarts, à rapprocher les distances et à rétrécir les fossés, il n'aurait donc fait que renforcer la solidité de ce mécanisme simple, malheureusement cantonné dans deux paramètres que chacune des œuvres houellebecquiennes met perpétuellement à nu. Le monde d'aujourd'hui se fossilise et s'appauvrit, se fragmente et s'avilit, mais rien ne change, et le processus d'analyse romanesque est toujours le même : des personnages archétypaux, régis par les mêmes principes, gagnés par les mêmes ambitions, souffrant des mêmes complexes, une société qui véhicule les mêmes valeurs, soucieuse de ses propres intérêts et un monde gouverné par les mêmes vilenies. L'auteur commence par le général (la société) pour partir vers le particulier (l'homme), du territoire à la carte :

« Sur une carte au 1/200 000, en particulier sur une carte Michelin, tout le monde a l'air heureux ; les choses se gâtent sur une carte à plus grande échelle, comme celle que j'avais de Lanzarote : on commence à distinguer les résidences hôtelières, les infrastructures de loisirs. A l'échelle 1 on se retrouve dans le monde normal, ce qui n'a rien de réjouissant ; mais si l'on agrandit encore on plonge dans le cauchemar : on commence à distinguer les acariens, les mycoses, les parasites qui rangent les chairs. »⁶⁴⁵

Cet effet de zoom est un procédé tellement récurrent dans l'univers houellebecquien qui dresse dans un premier temps la carte du réel pour en éloigner l'horreur. C'est ce qui explique l'une des expositions de photographie de Michel Houellebecq ayant pour titre : *Belfore Landing*. Les photos prises

⁶⁴⁴ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 25.

⁶⁴⁵ *Ibid.*, p. 54.

semblaient être adoptées d'un avion quelques moments avant l'atterrissage. Significativement, cette position permet de saisir le monde d'en haut, ni trop loin pour ne pas le perdre de vue, ni trop près pour ne pas s'enfoncer dans son milieu, faire partie de ses composantes et distinguer nettement ses acariens et ses parasites. Régler constamment l'ongle de vue, accommoder le point de perception, opter pour la bonne position permet ainsi de comprendre, d'analyser et, par voie de conséquence, de se soulager.

Dès lors, la connaissance est indispensable, non seulement parce qu'elle possède le pouvoir de donner accès à un contenu, ni même, comme le montre l'analyse de Schopenhauer, parce que saisir le savoir du fonctionnement du monde permet de mieux se tenir à l'écart, mais c'est surtout parce que l'acte de connaître en lui-même offre une mise à distance salvatrice. Voici les propos de Houellebecq dans un entretien sur *La carte et le territoire* :

« Tout comme Michel des *Particules élémentaires*, l'artiste Jed Martin est quelqu'un qui a une attitude de retrait à l'égard de la vie. C'est un phénomène mystérieux, les gens qui essaient de trop s'engager dans la vie. Michel, lui, optait pour les sciences, ce qui est un très bon moyen d'échapper aux choses très vivantes. L'art est plus paradoxal. Jed agit comme s'il voulait faire quelque chose de rationnel, il veut faire un catalogue exhaustif des objets qu'il aborde, ce qui est une manière de diminuer l'émotion que produit *a priori* le monde. C'est aussi une tentative de mise à distance. Qui marche bien d'ailleurs. »⁶⁴⁶

Connaître permet donc à l'homme de se hisser au rang supérieur, d'échapper au prosaïque, de marquer la différence, de s'écarter de la compétition déshumanisante, de chercher la paix en dehors de soi et d'accéder enfin à la sérénité. Les personnages devraient, selon la vision de Houellebecq, avoir des théories servant avant tout à construire, face à la souffrance, des frontières protectrices, des barrières étanches et une sorte de forteresse séparatrice :

⁶⁴⁶ « *La mise à distance du monde* », entretien de Martin de Haan avec Michel Houellebecq, disponible en ligne sur le site hofhaan.nl.

« Depuis quelques années, je nourrissais l'idée théorique, annonce Michel de *Plateforme*, qu'il était possible de décrypter le monde et de comprendre ses évolutions, en laissant de côté ce qui avait trait à l'actualité politique, aux pages société ou à la culture ; qu'il était possible de se faire une image correcte du mouvement historique uniquement par la lecture des informations économiques et boursières. Je m'astreignais donc à la lecture quotidienne du cahier saumon du *Figaro*, parfois complété par des publications encore plus rébarbatives telles que *Les Echos* ou *La Tribune Desfossés*. Jusqu'à présent, ma thèse restait indécidable. Il était en effet possible que les informations historiques importantes se dissimulent à travers ces éditoriaux au ton mesuré et ces colonnes de chiffres ; mais l'univers pouvait également être vrai. La seule conclusion certaine à laquelle j'étais parvenu, c'est que, décidément, l'économie était effroyablement ennuyeuse. »⁶⁴⁷

Peu importe si la thèse est plausible ou « indécidable », une théorie, si infondée qu'elle puisse paraître, demeure salutaire et rédemptrice. S'explique ainsi la persistance de Michel à lire Auguste Comte et sa fascination pour le texte « ennuyeux et dense » du *Cours de philosophie positive* : il a « besoin d'une théorie quelconque qui [l]'aiderait à faire le point sur sa situation sociale. »⁶⁴⁸ et le positivisme comtien lui semble comme une ressource extrêmement quiétiste.

La littérature de Houellebecq pourrait se lire comme une ouverture « aux conceptions théoriques qu'on peut élaborer sur la monde »⁶⁴⁹. Etre théorique, selon sa propre vision, c'est en fait disposer d'un regard surplombant à partir duquel se repérer et repérer le monde, neutraliser la souffrance ou la tenir dans une distance respectable. « Il ne faut pas hésiter à être théorique, incite l'auteur dans son essai *Rester Vivant*. Il faut attaquer sur tous les fronts. La surinjection de la théorie produit un dynamisme étrange. »⁶⁵⁰

Il en ressort alors que la connaissance du monde est une exigence qui permet de compenser la douleur, de modérer la peine et de pondérer le mal.

⁶⁴⁷ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 277.

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 181.

⁶⁴⁹ Houellebecq, Michel, *Interventions 2*, p. 87.

⁶⁵⁰ Houellebecq, Michel, *Rester vivant*, p. 135.

Néanmoins, contrairement à ce qui pourrait apparaître, ce n'est pas du tout pour l'accepter, se résigner et se désinvestir. A l'antipode de la philosophie stoïcienne qui prêche un regard lucide sur le monde pour en acquérir un savoir qui permet de mieux l'accepter, la vision houellebecquienne prend la connaissance du réel non seulement pour un acte salutaire, un acquiescement à la réalité et un accès à la lucidité, mais aussi et surtout une forme implicite de résistance au mouvement du monde comme il va. Comment ?

La résistance, toujours d'après notre auteur, ne renvoie pas nécessairement à un combat, à une lutte ou à un redressement contre le pouvoir en place, mais elle émane plutôt de l'attitude qu'engage instantanément la littérature via les deux opérations de la lecture et de l'écriture. Dans son essai *Ennemis publics*, en décrivant l'origine de sa vocation romanesque, l'auteur fait appel aux modes de ce type de résistance :

« C'est mon destin depuis des années, depuis vingt ou trente ans peut-être, que les gens qui viennent me voir me racontent sans même que je les interroge des choses que peut-être ils n'avaient jamais racontées à personne, et que même parfois ils n'avaient jamais *pensées* – pensées clairement avant de me les dire. C'est pour cela, très exactement, que je suis devenu romancier... J'ai senti, dès le début (et je sens toujours), comme une espèce de *devoir* (le mot est étrange, mais pour le coup je n'en vois pas d'autre) : j'étais requis à sauver les phénomènes ; à donner de mon mieux une retranscription de ces phénomènes qui se manifestaient, si spontanément devant moi. »⁶⁵¹

La même conception est retrouvée dans *La carte et le territoire* avec notamment certains tableaux artistiques de Jed qui représentent des professions menacées de disparition. Peindre ce genre de métier ne vise pas, d'après le narrateur, « à se lamenter sur leur disparition préalable »⁶⁵², mais parce qu'« il importait de fixer leur image sur la toile pendant qu'il en était encore temps »⁶⁵³. Ainsi, si l'accélération permanente du temps et

⁶⁵¹ Houellebecq, Michel, *Ennemis publics*, p. 83.

⁶⁵² Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 245.

l'obsolescence programmée constituent les principales instigatrices de la souffrance dans le monde moderne, la mission de l'artiste et de l'écrivain, telle qu'elle est conçue par Houellebecq, consiste à neutraliser ce système de vitesse, à réinstaurer de la durée en « fixant l'image », bref, à suspendre le temps. Dit autrement, il faudrait nécessairement rendre possible une mémoire. Une telle visée ne pourrait être atteinte en l'absence de l'activité de lecture. Toutefois, dans *Approches du désarroi*, l'auteur qui met en lumière « l'accélération des perceptions et des sensations », traits caractéristiques latents du monde d'aujourd'hui où règne la logique de « l'hypermarché », oppose à cette réalité macabre l'opération de la lecture :

« Un livre en effet ne peut être apprécié que *lentement* : il implique une réflexion (non surtout dans l'effort intellectuel, mais dans celui de *retour en arrière*) ; il n'y a pas de lecture sans arrêt, sans mouvement inverse, sans relecture...De toutes ses forces (qui furent grandes), la littérature s'oppose à la notion d'actualité permanente, de perpétuel présent. Les livres appellent des lecteurs, mais ces lecteurs doivent avoir une existence individuelle et stable...Ils doivent aussi être, en quelque sorte, des *sujets*. Les occidentaux contemporains ne parviennent plus à être des lecteurs ; ils ne peuvent plus satisfaire à cette simple demande d'un livre posé devant eux : être simplement des êtres humains, pensant et ressentant pour eux-mêmes. »⁶⁵⁴

Il s'agit donc de part et d'autre, du côté du lecteur tout comme du côté de l'auteur, d'une connaissance qui permet une résistance au passage du temps, la soustraction de soi et du monde au déséquilibre, le redressement de l'être à la dynamique des flux. Et c'est certainement là où réside la dimension consolatrice de la littérature. Lire, écrire se présentent en tant que moyen de résistance qui, de façon symétrique, offrent aux humains un emplacement particulier, un statut différent, à *rebours* de la vitesse permanente, au mouvement ininterrompu auquel le monde contemporain soumet implacablement ses habitants. Lecteur et écrivain reprennent ainsi, ne serait-

⁶⁵⁴ Houellebecq, Michel, *Approches du désarroi*, p. 156.

ce que provisoirement, le contrôle sur cette temporalité fluide, qui, dans le monde réel, leur échappe.

2- Bifurcation vers un univers fictif

Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit. Celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait à côté de la fenêtre. Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme... Enfin mon âme fait explosion, et sagement elle me crie : « n'importe où ! n'importe où ! pourvu que ce soit hors de ce monde. »

Charles Baudelaire

Comme il a été constaté à plusieurs reprises pendant cette étude, le monde dans lequel évoluent les créatures houellebecquiennes est écrasant, implacable, marginalisant et foncièrement injuste. Comment contrecarrer le mal propagé dans les quatre coins ? Comment échapper à sa persécution, fuir sa réalité moribonde, s'extraire à sa cruauté, s'arracher à sa partialité et se sauver de son supplice ? Les sociologues et les philosophes insistent à ce que les individus soient dotés de moyens leur permettant de se libérer du poids de la vie où règnent le stress, les traumatismes et la souffrance. Ils emploient, pour désigner ces mécanismes, des expressions telles que : *échappement*, *évasion* ou *escapisme*. Puisque la vie devient plus difficile, remplie d'angoisses existentielles, de troubles psychologiques, de crises ontologiques et de blessures abyssales, des moyens palliatifs, des remèdes de compensation sont bénéfiques voire impératifs pour la santé mentale. Sigmund Freud qualifie ce processus mental de « mécanisme de défense du moi. »⁶⁵⁵

⁶⁵⁵ Freud, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1993, p. 351.

« Parce que fragile et limité, affirme l'anthropologue français Régis Viguier, l'être humain se doit de rechercher à chaque frustration objective ou subjective, ancienne mais non vraiment effacée, actuelle ou anticipée, une structure qu'il considère de nature à atténuer ou à faire oublier la blessure ressentie. La compensation agit en tant que mécanisme de défense qui tend à redresser une situation affaiblissante. »⁶⁵⁶

Nombreux sont d'ailleurs les hommes de lettres qui saluent la dimension salvatrice de l'imagination considérée comme « la reine des facultés »⁶⁵⁷. L'écrivain, poète et essayiste britannique Ronald Tolkien, dans son essai *Faërie*, vante les retombées bénéfiques de la littérature sur le psychisme humain et son pouvoir libérateur de la réalité désenchantée considérée comme une sorte de prison⁶⁵⁸.

L'œuvre de Michel Houellebecq souscrit à cette idée selon laquelle la disposition à s'arracher du quotidien – séparément des circonstances sociologiques, historiques ou économiques dont un individu est issu –, serait intrinsèque au système immunitaire psychologique de l'humain. Contre le mal du siècle, l'auteur français offre une alternative contenue dans la recommandation suivante : « Il est temps de bifurquer »⁶⁵⁹.

De fait, l'expression est fréquemment utilisée dans les récits de notre corpus. En voici quelques exemples : « La route *bifurqua* brusquement vers l'intérieur... »⁶⁶⁰, « Il a *bifurqué* »⁶⁶¹, « Pourquoi il avait *bifurqué* vers la peinture ? »⁶⁶², « vers minuit je ressens comme une *bifurcation* sourde »⁶⁶³, « La vie était organisée ainsi, pensait-elle, une *bifurcation* s'était produite dans son corps »⁶⁶⁴, et la liste pourrait être très longue⁶⁶⁵. Il s'agit d'un

⁶⁵⁶ Viguier, Régis, *La psychologie de la vie*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 200.

⁶⁵⁷ Baudelaire, Charles, *Salon de 1859*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Pléiades, 1976, p. 620.

⁶⁵⁸ Tolkien, Ronald, « *Recouvrement, évasion, consolation* », dans *Faërie et autres textes*, Pocket, 2009, p. 119.

⁶⁵⁹ Houellebecq Michel, *Interventions 2*, p. 48.

⁶⁶⁰ Houellebecq Michel, *La possibilité d'une île*, p. 225.

⁶⁶¹ Houellebecq Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 36.

⁶⁶² Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 141.

⁶⁶³ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 153.

⁶⁶⁴ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 80.

⁶⁶⁵ C'est l'auteur qui souligne.

véritable leitmotiv hautement symbolique de cette importance accordée par l’auteur à l’univers imaginaire proche de l’utopie. Cet univers se rapporte essentiellement au domaine littéraire et artistique.

A l’occasion des cinquante ans de la collection *J’ai lu*, Michel Houellebecq choisit un titre d’une immense symbolique : « J’ai lu toute ma vie ». En effet, si banals et si déséquilibrés qu’ils puissent apparaître, les personnages romanesques de l’auteur français se définissent comme d’excellents lecteurs. Ils font des lectures nombreuses et variées – de Kant aux guides touristiques en passant par le cours de philosophie positive de Comte, *La comédie humaine* de Balzac, l’autobiographie de Heisenberg, les dystopies d’Huxley et d’Orwell, les grands écrits de Huysmans, de Baudelaire – le constat est le même : la lecture fait partie de la vie journalière des personnages, abstraction faite de leur rang social, de leur centre d’intérêt, de leur statut professionnel ou de leur âge. Personne d’entre eux ne vit loin d’une quelconque bibliothèque. En voici l’aveu révélateur du narrateur d’*Extension du domaine de la lutte* sur ce point :

« ...Quel contraste avec le pouvoir absolu, miraculeux de la lecture. Une vie entière à lire aurait comblé mes vœux, je le savais déjà à sept ans. La texture du monde est douloureuse, inadéquate ; elle ne me paraît pas modifiable. Vraiment, une vie entière à lire m’aurait mieux convenue. Cette vie ne m’a pas été donné. »⁶⁶⁶

Evident est le contraste entre les expressions “comblé”, “miraculeux”, “absolu”, et “douloureuse”, “inadéquate”. La détresse et le désespoir, l’angoisse et la désolation, le malaise et le supplice imposés par la réalité sont contrebalancés par la puissance salutaire de la lecture, d’où le ton du regret affiché par le narrateur. Celui-ci, conscient de l’implacabilité et de l’oppression de la *texture du monde*, opte préférentiellement pour la lecture comme mode de défense, comme mécanisme de protection et instrument de distanciation. Comme d’un coup de baguette, cette activité de lecture apporte

⁶⁶⁶ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 13-14.

un réconfort, une consolation mettant l'individu à l'abri du supplice poignant de la vie.

D'où la lecture tire-t-elle ce « pouvoir absolu » si libérateur que l'on exprime vivement l'aveu de « passer une vie entière à lire » ? Tout lecteur passionné peut s'identifier certainement et facilement aux réflexions du narrateur. Cependant, déterminer la source du miracle s'avère difficile.

Michel de *Plateforme* exprime, de manière récurrente, son envie irrésistible de s'échapper, psychiquement parlant, par le biais de la lecture. En voyage en Thaïlande, il se munit des *best-sellers* américains tels que *La Firme* de John Grisham et *Total control* de David Balducci, ouvrages certes non conformes à ses goûts littéraires, mais, au moins, lui permettent de traverser les paysages sans être au contact avec la réalité. Lorsque les deux ouvrages finissent enfuis dans un trou sablonneux, le protagoniste exprime sa déception en ces termes : « Le problème était maintenant qu'il fallait que je trouve quelque chose à lire », car ajoute-t-il « vivre sans lecture c'est dangereux, il faut se contenter de la vie, ça peut amener à prendre des risques. »⁶⁶⁷ Une telle affirmation enlève tout voile concernant le rôle indispensable des lettres dans la vie du héros puisqu'elles lui permettent de s'évader hors du monde. Cette observation est corroborée par la suite de l'histoire : faute de livres, le narrateur se met à feuilleter *Le guide Routard*. Ennuyé par la platitude de l'ouvrage, il le jette, sans grande considération, à la poubelle, après quoi il se trouve touché d'effroi :

« Deux kilomètres plus tard, affirme-t-il, je pris conscience que cette fois, je n'avais vraiment plus rien à lire, j'allais devoir affronter la fin du circuit sans le moindre texte imprimé pour faire écran. Je jetai un regard autour de moi, les battements de mon cœur s'étaient accélérés, le monde extérieur m'apparaissait d'un seul coup beaucoup plus proche. »⁶⁶⁸

⁶⁶⁷ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 97.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 108.

Remarquablement, les propos mettent en évidence un élément d'une extrême importance pour cette étude : la lecture pour Michel n'est pas seulement un moment de plaisir, un loisir divertissant ou un moyen instructif, mais elle dépasse cette dimension distractive pour constituer une armature, un bouclier – presque au sens propre du terme – protégeant contre le monde réel, d'où l'emploi très significatif de l'expression « écran ». Dispositif servant à percevoir sans être perçu, l'écran est le moyen le plus efficace qui répond aux besoins d'isolement des personnages de Houellebecq. En désespoir de cause, Michel empreinte un autre guide touristique pour passer le temps qui reste du voyage. La lecture, un sauvetage *in extremis*, est, dès lors, présentée comme un outil de détente qui empêche le protagoniste de s'aventurer dans l'univers des humains, de faire face à la réalité et de ne vivre dans le monde que de manière partielle. Un texte imprimé, par sa fonction vitale, est donc un moyen de survie, une forme d'assurance, de paix et de quiétude, un abri sécurisant, isolant et protecteur.

Paradoxalement, les livres consistants qui revendiquent une attention, une ouverture d'esprit, une écoute, un écho, ceux qui produisent un effet, qui touchent les consciences et changent la conduite, reçoivent un traitement particulier de la part des personnages. En effet, l'ouverture, très touchante, du roman *Soumission*, esthétiquement fascinante, stylistiquement éloquente, pose la question de savoir ce qu'est « la spécificité de la littérature » :

« Autant que la littérature, la musique peut déterminer un bouleversement, un renversement émotif, une tristesse ou une extase absolues ; autant que la littérature, la peinture peut générer un émerveillement, un regard neuf porté sur le monde. Mais seule la littérature peut vous donner cette sensation de contact avec un autre esprit humain, avec l'intégralité de cet esprit, ses faiblesses et ses grandeurs, ses limitations, ses petites choses, ses idées fixes, ses croyances ; avec tout ce qui l'émeut, l'intéresse, l'excite ou lui répugne. Seule la littérature peut vous permettre d'entrer en contact avec l'esprit d'un mort de manière plus directe, plus complète et plus profonde que ne le ferait même la conversation avec un ami – aussi profonde, aussi durable que soit une amitié, jamais on ne se livre dans une conversation, aussi complètement qu'on ne le fait

devant une feuille vide, s'adressant à un destinataire inconnu. Alors, bien entendu, lorsqu'il est question de littérature, la beauté du style, la musicalité des phrases ont leur importance ; la profondeur de la réflexion de l'auteur, l'originalité de ses pensées ne sont pas à dédaigner ; mais un auteur, c'est avant tout un être humain, présent dans ses livres, qu'il écrive très bien ou très mal en définitive importe peu, l'essentiel est qu'il écrive et qu'il soit, effectivement, présent dans ses livres. »⁶⁶⁹

L'expérience littéraire se veut d'abord et surtout un lien, un contact, une corrélation « avec un esprit humain », brusquement, miraculeusement présents à travers les pages. Ce que le monde refuse aux êtres, la littérature le leur octroie. Loin d'être abstraite, conceptuelle, la lecture devient donc matérielle, physique et effective. D'un simple passe-temps, elle devient une nécessité, une exigence et un fil relationnel. François, le protagoniste de *Soumission* voit en la lecture de Huysmans « une libre fréquentation intellectuel avec un ami »⁶⁷⁰. La littérature revêt alors un sens plus élevé, une valeur sublime et une mission noble et majestueuse. Dans un monde gagné par la déliaison, rangé par la séparation, hanté par l'individualisme, dans un monde où l'humain se sent de plus en plus désespéré, seul et dépressif, où les rapports humains deviennent progressivement impossibles, la littérature offre une alternative relationnelle, un espace de rencontre et de retrouvailles, une occasion d'échange et d'intimité et le lien de l'expression et de la communication.

A lire attentivement ce passage de *Soumission*, force est de noter que cette recherche avide d'une « présence humaine » correspond à la fois au lecteur et à l'auteur lui-même. Pourquoi ? Si François, un professeur universitaire, évoque ses joies de lecture, lui qui n'a écrit, toute sa vie durant, qu'une thèse, en quoi peut-il certifier que « jamais on ne se livre dans une conversation, aussi complètement qu'on le fait davantage devant une feuille vide, s'adressant à un destinataire inconnu ? C'est un témoignage qui ne peut

⁶⁶⁹ Houellebecq, Michel, *Soumission*, p., 13.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 15.

émaner que d'un écrivain qui prend le relais de son personnage, s'adressant à son lecteur de façon biaisée et manifeste, par conséquent, sa présence effective à travers son texte. Dans ce sens, la lecture est considérée, aussi bien pour les personnages romanesques que pour leur créateur, comme une passion qui offre une source de réflexions à partager et à communiquer : « Quand on aime la vie, précise Houellebecq dans la biographie littéraire de Lovecraft, on ne lit pas. On ne va guère au cinéma non plus, d'ailleurs. Quoiqu'on en dise, l'accès à l'univers artistique est plus ou moins réservé à ceux qui ont en un peu marre. »⁶⁷¹

Il en ressort que la littérature possède, selon notre auteur, une nature profondément conceptuelle et constitue, par la même occasion, un support arc-bouté contre la persécution du monde. Un autre point non moins important mérite d'être mentionné à ce stade de la réflexion : l'opération de la lecture arrache l'individu à l'obscurcissement généré par l'action morbide du consumérisme. Autrement dit, elle extirpe les individus à leur *habitus* de consommateurs en favorisant profondeur et réflexions, non caprice et artificialité :

« L'étonnante robustesse de l'activité littéraire, qui peut se refuser, s'autodétruire, se décréter impossible sans cesser d'être elle-même. Qui résiste à toutes les mises en abîme, à toutes les déconstructions... ; qui se relève simplement, s'ébroue et se remet sur ses pattes, comme un chien qui sort d'une mare. La littérature peut ainsi absorber et digérer des quantités illimitées de dérision et d'humour. Les dangers qui la menacent aujourd'hui... tiennent beaucoup plus à l'accélération des perceptions et des sensations qui caractérise la logique du marché. Un livre en effet ne peut être apprécié que lentement ; il implique une réflexion (non surtout dans le sens d'effort intellectuel, mais dans celui de retour en arrière) ... Les livres appellent des lecteurs ; mais ces lecteurs ne peuvent être de purs consommateurs, de purs fantômes, ils doivent être aussi des sujets. »⁶⁷²

⁶⁷¹ Houellebecq, Michel, H.P. *Lovecraft, Contre le monde, contre la vie*, p. 10.

⁶⁷² Houellebecq, Michel, *Interventions*, p. 239.

Dans le même ordre d'idées, l'écrivain Gérard Bloufiche stipule que la littérature chez Houellebecq représente un instrument considérablement fort aidant à lutter contre la métamorphose du monde en un supermarché. Un lecteur de qualité, selon lui, est celui qui s'écarte, de façon inconditionnelle, de cette invasion de la logique du marché :

« Pour survivre à la logique de supermarché, la littérature doit se trouver des lecteurs acceptant de se soustraire à la logique du monde. C'est à la lumière de cette intervention qu'il faut comprendre le geste de Michel de *Plateforme* : celui-ci finit par enfuir dans le sable les *best-sellers* anglo-saxons de Frederic Forsyth, Balducci ou John Gisham qu'il avait achetés à l'aéroport. Il faut interpréter cet acte – qui met à mal la sacralité de l'objet livre – comme un acte de résistance face à la logique de supermarché qui contamine les lecteurs, comme un acte de purification. »⁶⁷³

Au-delà de simples personnages réguliers, les personnages du romancier français s'adonnent également à l'écriture. Les vertus thérapeutiques de cette activité sont innombrables. Ecrire reconforte les êtres, adoucit les peines, console les âmes, rédime les affronts de la vie et favorise le retrait du monde des hommes. Ecrire, c'est s'abriter dans un milieu abstrait où prospèrent pensées et fantasmes, aventures et rêves, visions et illusions. C'est un acte qui détourne des idées maléfiques, qui déleste des pensées méphistophéliques et qui libère de la honte. Il écarte du chemin de l'abjection, des voies des aberrations et des itinéraires labyrinthiques :

« Il est curieux, confesse Michel de *Plateforme*, de penser à tous ces êtres humains qui vivent une vie entière sans avoir à faire le moindre commentaire, la moindre objection, la moindre remarque. Non que ces commentaires, ces objections, remarques, puissent avoir un moindre destinataire, ou un sens quelconque ; mais il me semble quand même préférable au bout du compte qu'ils soient faits, s'étant isolé de la société, s'étant séparé du réel. »⁶⁷⁴

⁶⁷³ Bloufiche, Gérard, *Sortir du mal ici et maintenant*, 25 Sept. n.d. Web.10. consult. 2018. <http://reconquete2012.over-blog.com>.

⁶⁷⁴ Houellebecq, Miche, *Plateforme*, p. 365.

Grâce à la création fictionnelle, les personnages sont suffisamment fortifiés et n'ont plus besoin d'un autre remède pour faire face aux tribulations existentielles qui les tracassent depuis leur jeune âge, leur refusant toute possibilité de quiétude.

D'une simple satisfaction distrayante (la lecture), la littérature se transforme en un besoin rudimentaire, une nécessité qui répond aux exigences psychologiques des êtres. Les personnages houellebecquiens considèrent cette pratique comme une partie intégrante de leur quotidien. Elle appartient aux activités fondamentales et constitue un moment d'introspection, d'auto-évaluation et de remise en question. Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* en est un cas marquant. Dans l'incipit du roman, il s'adresse aux lecteurs en ces termes :

« Les pages qui vont suivre constituent un roman ; j'entends une succession d'anecdotes dont je suis le héros. Ce choix autobiographique n'en est pas réellement un : de toute façon, je n'ai pas d'autre issu. Si je n'écris pas ce que j'ai vu, je souffrirai autant – et peut-être un peu plus. Un peu seulement, j'y insiste. L'écriture ne soulage guère. Elle retrace, elle délimite. Elle introduit un soupçon de cohérence, l'idée d'un réalisme. On patauge souvent dans un brouillard sanglant, mais il y a quelques repères. Le chaos n'est plus qu'à quelques mètres. Faible succès en vérité. »⁶⁷⁵

Un contraste frappant est contenu dans cette affirmation : le héros décide de narrer ses périples quoiqu'il soit persuadé de l'inutilité d'une telle entreprise. A défaut de ressources religieuses, sociales ou familiales réconfortantes, de pratiques culturelles, sportives ou politiques alternatives, le protagoniste recourt à la création littéraire malgré sa pertinence sceptique. Sur ce point, la négation totale (ne...guère) est plus que révélatrice : elle tâche d'enlever les illusions quant au rôle de l'écriture dans la vie de l'informaticien. Evidemment, cette pratique aide, tant soit peu, à dépasser les obstacles, à s'écarter du monde et s'y retrouver à nouveau.

⁶⁷⁵ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 14.

Considéré comme une sorte de journal d'un trentenaire dépressif et endeuillé, le premier roman en date de Houellebecq relate trois fictions animalières respectivement intitulées : « Dialogue d'une vache et d'une pouliche »⁶⁷⁶, « Dialogue d'un teckel et d'un caniche »⁶⁷⁷ et « Dialogue d'un chimpanzé et d'une cigogne »⁶⁷⁸. A travers cette mise en abîme, ces récits cristallisent la place prépondérante de l'écriture dans la vie du narrateur. Le recours intentionnel aux animaux comme personnages centraux est hautement symbolique dans la mesure où il permet à l'auteur de prendre ses distances par rapport à l'univers humain et d'en dresser confortablement des critiques virulentes. C'est là d'ailleurs un trait symptomatique propre à une personne peu encline aux liens amicaux et sociaux. En sus, à force d'aimer la pratique littéraire, le narrateur rêve de devenir écriture. Cette idée lui procure une certaine quiétude au plus profond de sa dépression :

« Sans doute, est-ce qu'aujourd'hui je poursuis une vague existence dans une thèse de troisième cycle, au milieu d'autres cas concrets. Cette impression d'être devenu l'élément d'un dossier m'apaise. J'imagine le volume, sa reliure collée, sa couverture un peu triste, doucement, je m'aplatis entre les pages, je m'écrase. »⁶⁷⁹

Comparativement au héros d'*Extension*, tous, ou presque tous, les personnages romanesques pratiquent de façon ponctuelle cette activité littéraire consistant à rédiger des textes, des articles ou des poèmes. Bruno, dans *Les particules* rêve de devenir écrivain. Ambitieux pour ce domaine, appartenant à une classe intellectuelle, occupant le poste d'un professeur universitaire, il postule des articles et des poèmes pour publication. Michel de *Plateforme* « jette les bases d'un film pornographique social intitulé *Les seniors se déchainent*. »⁶⁸⁰ et Daniell dans *La possibilité d'une île* est un scénariste de films qui regroupent trois aspects : le trivial, le social et le

⁶⁷⁶ *Ibid.*, p. 9-11.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 85-96.

⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 124-126.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 150.

⁶⁸⁰ Houellebecq, Michel, *Plateforme*, p. 225.

sexuel : (*Echangistes de l'autoroute/ Le déficit de la sécurité sociale/ Deux mouches plus tard.*)

Apparemment, les personnages de l'auteur français éprouvent une souffrance que l'acte littéraire en l'image de la lecture ou de l'écriture vient soulager. La littérature se présente dans les œuvres du corpus comme un instrument d'évasion, une échappatoire vers un ailleurs chimérique, un monde différent, plein d'aventures, d'expériences et de réflexions, un monde dans lequel ils se blottissent et s'abritent contre la réalité. Qui plus est, au-delà de cette dimension escapistes, la littérature, selon le regard de notre auteur, rétablit les liens qui font défaut dans le monde contemporain. D'où son pouvoir de se substituer à l'ancienne consolation représentée par la religion. Celle-ci incarnant, étymologiquement, le lien, cède le flambeau à la littérature, non à l'échelle de la société que Houellebecq considère hors de portée, mais à l'échelle de l'individu. Conserver ce lien est un acte salvateur. Voici l'aveu du narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* à sa psychanalyste et qui trahit à quel point la conservation d'un lien entre auteur et lecteur fonctionne comme thérapie défoulant le premier et consolant le second :

« Certains êtres éprouvent très tôt une effrayante impossibilité à vivre par eux-mêmes ; au fond ils ne supportent pas de voir leur propre vie en face, et de l'avoir en entier, sans zones d'ombre, sans arrière-plan. Leur existence est, j'en conviens, une acception aux lois de la nature, non seulement parce que cette fracture d'inadaptation fondamentale se produit en dehors de toute finalité génétique, mais aussi en raison de l'excessive lucidité qu'elle présuppose, lucidité évidemment transcendante au schéma perceptif de l'existence ordinaire. Il suffit parfois de déplacer un autre être en face d'eux, à condition de le supposer aussi pur, aussi transparent qu'eux-mêmes, pour que cette insoutenable fracture se résolve en une aspiration lumineuse, tendue en permanente vers l'absolument inaccessible. Ainsi, alors qu'un miroir ne renvoie jour après jour que la même désespérante image, deux miroirs parallèles élaborent et construisent un réseau net et dense qui entraîne l'œil humain dans une trajectoire infinie, sans limites, infinie dans sa pureté géométrale, au-delà des souffrances et du monde. »⁶⁸¹

⁶⁸¹ Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p.

Le lien en tant que tel est extrêmement important, mais pas uniquement en soi. La rencontre de deux êtres capables de se comprendre, de communiquer et d'interagir, révèle d'autres possibilités et ouvre une perspective à l'infini ; celle qui est susceptible de faire passer « au-delà des souffrances du monde ». C'est évidemment là que la littérature reforme un nouvel aspect d'évasion, de réconfort et d'apaisement intimement lié à l'utopie littéraire : « L'acte d'écrire, souligne Ricœur, permet une fuite qui reste une des caractéristiques de l'utopie littéraire. »⁶⁸² Incapables de se dresser contre le monde réel, les êtres modernes sont incités à *bifurquer* vers l'univers de la fiction. La lecture et l'écriture relèvent du fantasme de l'individu insatisfait : « Le fantasme, affirme Freud, vient corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction. »⁶⁸³ La texture du monde réel est décevante, incohérente et implacable, en désespoir de cause, l'homme moderne, suggère Houellebecq, doit recourir à la construction d'une utopie intérieure solide à travers cette activité littéraire. Bref, « La carte est plus importante que le territoire. »⁶⁸⁴

⁶⁸² Ricœur, Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, 1997, p. 406.

⁶⁸³ Freud, Sigmund, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, p. 73.

⁶⁸⁴ Houellebecq, Michel, *La carte et le territoire*, p. 82.

Chapitre IV :
La fonction quiétiste de l'art

L'art nous est donné pour nous empêcher de mourir de la vérité.
Friedrich Nietzsche

Moyen servant à s'extraire du réel, échappatoire, si momentanée qu'elle soit, au Vrai et à la vérité, l'art, poétique soit-il ou artistique, est représenté par le philosophe allemand comme un « magicien qui sauve et qui guérit ; lui seul est à même de plier ces pensées dégoûtantes sur l'horreur ou l'absurdité de l'existence en représentations grâce auxquelles on peut vivre. »⁶⁸⁵ En d'autres termes, l'art dépasse largement cette dimension ludique, divertissante, pour permettre à l'humain d'être lucide et d'affronter le tragique de la vie. Dans ce sens, la fonction essentielle de l'art consiste à apaiser les esprits angoissés, à consoler les âmes inquiètes, à reconforter les êtres flottants, à consolider les mentalités fragiles, bref, à transmettre le vouloir-vivre. Il ne s'agit nullement d'un processus qui vise à dramatiser la vie en créant, par le biais de l'imagination, un monde idéal, fantasmagorique, suprasensible, mais plutôt de sublimer, via le phénomène esthétique, les détresses de la vie et de créer, par voie de conséquence, une forme d'union.

Schopenhauer voit également dans la représentation artistique une consolation dans le sens de palliatif, de thérapie qui neutralise les douleurs psychiques et phagocyte les souffrances existentielles. Les deux philosophes s'accordent unanimement sur la fonction quiétiste de l'art et sa nécessité dans la vie de l'homme puisqu'il lui offre l'occasion de comprendre le tragique de sa situation, d'oublier l'absurdité de sa condition et de se munir des ressources essentielles pour jouir de sa vie. L'homme serait donc appelé, à travers les représentations artistiques, de partir de la douleur, de dépasser le malheur pour créer la douceur et parvenir au bonheur. L'artiste possède alors le génie de

⁶⁸⁵ Nietzsche, Friedrich, *La naissance de la tragédie*, « Avant-propos à Richard Wagner », Folio essais, 1872, p. 70.

provoquer l'ivresse et de stimuler la volupté. L'émotion esthétique éveille les sensations de joie, de perfection et de plénitude. A l'instar d'un "jeu" fédérateur de beauté, de goût et de vénusté, l'art s'offre pour tâche l'enrichissement et l'embellissement de la vie et, subséquemment, guide les êtres vers la voie du salut et de la rédemption. Qui plus est, l'art et l'artiste sauvent les êtres du trivial et du prosaïque en les hissant, ne serait-ce que temporairement, au-dessus du monde persécutant et implacable, et en les ramenant, par le biais de la contemplation désintéressée, à une forme d'unité fusionnelle avec le produit artistique.

Dès lors, l'esthétique serait mise au service de l'éthique, et le poétique serait un remède contre le tragique.

En représentant, toujours selon le regard nietzschéen, les êtres et les choses sous un angle désintéressé, exclusivement objectif, l'activité artistique délivre, provisoirement, les hommes – c'est le point de rencontre entre Nietzsche et Houellebecq – de la douloureuse hégémonie du désir, du joug de la consommation et ouvre la voie du salut. Le détail pittoresque ou expressif permet donc l'accès à l'éternel et à l'universel par son enseignement des plus hautes vérités.

1- Art et consolation

Eu égard aux constations ci-dessus, l'artiste, par le pouvoir de son génie, son talent cognitif et ses aptitudes esthétiques, est supérieurement élevé par rapport à son milieu et à son époque. Son ambition ne saurait être limitée à être le miroir fidèle et complaisant du cadre spatio-temporel où il évolue, mais, bien au contraire, son effort devrait tendre, au-delà de l'espace et du temps, à fixer l'aspect de l'éternité que contiennent toutes les réflexions et toutes les choses au sein même du devenir. En d'autres termes, l'artiste, tout comme le poète, doivent dépasser l'aléatoire, le passager, le phénoménal, le

particulier et l'exceptionnel pour créer des images, des formes et des symboles valables pour tous les êtres et tous les siècles. Ainsi devrait-il rester le contemporain des générations à suivre, d'où l'universalité et l'éternité de sa vocation.

Un autre point très déterminant mérite d'être soulevé à ce stade de l'analyse : la vision schopenhauerienne de la contemplation artistique. Celle-ci devrait être fondamentalement morale dans la mesure où elle engendre, comme effet direct et instantané, la soustraction de l'individu à la domination des sentiments individualistes. Autrement dit, l'art vise l'épuration des passions et la neutralisation de la volonté et du désir. En arrachant les êtres aux misères et aux laideurs de la vie quotidienne, la vocation artistique possède cette particularité d'introduire les êtres dans un monde nouveau où est révélée l'essence infinie des choses. Du coup, ce n'est pas uniquement la beauté des êtres et des choses que l'artiste devrait faire sentir, mais aussi et surtout, par le biais même de cette beauté, évoquer l'intuition de leur dimension immuable et éternelle.

Tolstoï estime, dans ce sens, que la véritable destination de l'art consiste à « conduire les hommes vers le bonheur, vers la vie, vers cette union et cette perfection que leur recommande leur conscience religieuse. »⁶⁸⁶ Partageant le même point de vue, Dubufe, écrivain et peintre français, stipule que « jusqu'à présent et jusqu'à nouvel ordre, pas une grandeur artistique n'a pu être isolée d'une idée divine. »⁶⁸⁷ Jame William quant à lui, déclare que « la poésie et la musique n'ont d'intérêt et de valeur que si elles nous ouvrent les vagues perspectives d'une vie qui prolonge la nôtre, nous attire et se dérobe sans cesse. »⁶⁸⁸

Comment alors Houellebecq conçoit-il l'art et la poésie ?

⁶⁸⁶ Tolstoï, Léon, *Qu'est-ce que l'art ?* traduit du russe par Theodore Wyzwa, Paris, Perrin, 1898, p. 197.

⁶⁸⁷ Dubufe, Guillaume, *La valeur de l'art*, Paris, 1908, p. 22.

⁶⁸⁸ William, Jame, *L'expérience religieuse*, essai de psychologie descriptive, Paris, 1902, p. 326.

A la question de Schopenhauer : en quoi l'art peut-il apporter une consolation ? Houellebecq, dans ses œuvres, apporte des éclaircissements importants. *La possibilité d'une île*, plus que toutes les fictions, offre aux lecteurs une réflexion peu ou prou profonde sur cette question. Lors de sa première visite chez la secte des Elohimites, Daniell fait connaissance avec Vincent, un jeune artiste timoré, solitaire et réservé. Le protagoniste convient rapidement que quelque chose chez ce garçon lui « échappe ». Cette rencontre donnera lieu à une amitié relativement forte et poussera l'artiste à dévoiler, à deux reprises, à Daniell ses œuvres artistiques : une première fois pendant qu'il est un simple adepte de la secte, et une seconde quelques moments après sa promotion en prophète. Les deux extraits qui mettent en lumière l'exposition artistique de Vincent sont particulièrement touchants, esthétiquement hallucinants et symboliquement très connotatifs. Pourquoi alors ces deux expériences relèvent-elles de la dynamique de la consolation ? Tout simplement parce que l'œuvre du jeune artiste est présentée par l'auteur français comme un abri, une protection contre la violence extérieure.

Décrit dès son jeune âge comme « un tout petit enfant infirme et malade »⁶⁸⁹, incapable « d'assumer la brutalité du monde »⁶⁹⁰, Vincent confie à Daniell que sa vocation artistique a été, dès le départ, conçue pour changer le monde. Pour ce faire, il suffisait, selon lui, de « créer une parabole efficace », susceptible d'être « reprise et narrée de manière plus ou moins déformée par des tiers. »⁶⁹¹ afin de « modifier par contrecoups l'ensemble de la société. »⁶⁹² Sa première exposition à New York, intitulée « FEED THE PEOPLE, ORGANIZE THEM »⁶⁹³ devrait, à son sens, pousser les visiteurs à changer de conduite. L'artiste était complètement persuadé du succès de son entreprise et estimait que « les gens allaient changer d'attitude aussitôt après

⁶⁸⁹ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 158.

⁶⁹⁰ *Ibid.*

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 154.

⁶⁹² *Ibid.*

⁶⁹³ *Ibid.*, p. 157.

avoir vu son travail »⁶⁹⁴, qu'ils « allaient sortir dans la rue et suivre très exactement la consigne. »⁶⁹⁵ Or, les résultats de ce projet n'étaient pas à la hauteur de ses attentes niaises. Les réactions indifférentes, les comportements flegmatiques des gens ont désillusionné le jeune artiste qui se rend compte, à ses dépens, de l'absurdité de ses aspirations : « Les gens venaient, hochaient la tête, échangeaient des propos inintelligents et repartaient. »⁶⁹⁶ Cette expérience ratée a eu un impact, psychologiquement parlant, ruineux sur l'ambition et l'énergie du jeune Vincent. Les deux actions entreprises par le projet artistique notamment “nourrir“ et “organiser“ n'ont pas trouvé écho chez les visiteurs peu enclins à ce type de logo. Déçu, le jeune artiste renonce dès lors à avoir une action directe sur le monde et décide de s'en retrancher. Par une telle action, il a, affirme-t-il, quitté la classe des artistes « révolutionnaires » dont le rôle et la mission est « d'assumer la brutalité du monde et de lui répondre avec une brutalité accrue » pour rejoindre le groupe des artistes dits « décorateurs » qui optent pour la création d'un monde alternatif qui leur soit propre :

« Je suppose, commente-t-il, que les révolutionnaires sont ceux qui sont capables d'assumer la brutalité du monde, et de lui répondre avec une brutalité accrue. Je n'avais simplement pas ce type de courage. J'étais ambitieux, pourtant, il est possible que les décorateurs soient au fond plus ambitieux que les révolutionnaires. Avant Duchamp, l'artiste avait pour but ultime de proposer une vision du monde à la fois personnelle et exacte, c'est-à-dire émouvante ; c'est déjà une ambition énorme. Depuis Duchamp, l'artiste ne se contente plus de proposer une vision du monde, il cherche à créer son propre monde, il est très exactement le rival de Dieu. Je suis Dieu dans mon sous-sol. J'ai choisi de créer un petit monde, facile où l'on ne rencontre que le bonheur. Je suis parfaitement conscient de l'aspect régressif de mon travail ; je sais qu'on peut le comparer à l'attitude de ces adolescents qui au lieu d'affronter les problèmes de l'adolescence se plongent dans leur

⁶⁹⁴ *Ibid.*

⁶⁹⁵ *Ibid.*

⁶⁹⁶ *Ibid.*

collection de timbres, dans leur herbier ou dans n'importe quel petit monde chatoyant et limité, aux couleurs vives. »⁶⁹⁷

Un monde de substitution « facile », « chatoyant », « aux couleurs vives », qui contraste radicalement avec le monde réel, dur, persécutant, aux couleurs sombres, n'est possible qu'à travers l'art pittoresque. C'est exactement ce que Daniell découvre pendant sa première visite au pavillon sous-terrain de Vincent. Celui-ci emmène son invité dans un tunnel totalement obscur avant d'actionner un commutateur. La surprise du protagoniste est irrépressible :

« Des formes apparurent d'abord, clignotantes, indécises, comme une procession de mini-fantômes, puis une zone s'éclaira à quelques mètres sur ma gauche. Je ne comprenais absolument pas la direction de l'éclairage ; la lumière semblait venir de l'espace lui-même. « L'ECLAIRAGE EST UNE METAPHYSIQUE... » : la phrase tourna quelques secondes dans ma tête, puis disparut. Je m'approchai des objets. Un train entrain en gare dans une station d'eaux de l'Europe centrale. Les montagnes enneigées, dans le lointain, étaient baignées par le soleil ; des lacs scintillaient, des alpages. Les demoiselles étaient ravissantes, elles portaient des robes longues et des voilettes. Les messieurs souriaient en les saluant, soulevaient leur chapeau haut de forme. Tous avaient l'air heureux. « LE MEILLEUR DES MONDES... » la phrase scintilla quelques instants, puis disparut. Tout avait l'air équilibré, à sa place. »⁶⁹⁸

Explicitement apparenté à une idylle onirique, le paysage est fascinant, envoûtant et ensorceleur. Le visiteur, tout comme le lecteur, sont extirpés du monde réel et ballotés dans un univers utopique – Le chef-d'œuvre d'Aldous Huxley est plus que révélateur – peuplé d'habitants heureux, solidaires et bien organisés. La lumière scintillante symbolise l'espoir, l'éternel et l'infini, le soleil renvoie à la hauteur, à la chaleur et le train fait écho à la vie. Mythique, fantastique et chimérique, l'espace stimule des sensations spirituelles et mystiques. Daniell poursuit sa traversée et Vincent l'invite à assister à la cérémonie d'un mariage asiatique avant que l'obscurité ne gagne à nouveau

⁶⁹⁷ *Ibid.*, p. 157-158.

⁶⁹⁸ *Ibid.*, p. 154.

le pavillon et que ne succèdent des scènes joyeuses donnant à voir « l'amour, les promenades dans le soleil et la joie partagée »⁶⁹⁹. Ce que la réalité refuse aux êtres, l'art le réalise. L'extrait se termine enfin par cette évocation hautement significative :

« Dans la distance se formaient, comme suspendus à des rideaux tremblants des mots en lettres dorées. Il y avait le mot AMOUR, le mot BONTE, le mot TENDRESSE, le mot FIDELITE, le mot BONHEUR. Partis du noir total ils évoluaient, à travers des nuances d'or mat, jusqu'à une luminosité aveuglante ; puis ils retombaient alternativement dans la nuit. »⁷⁰⁰

Perdre la notion du temps, se transporter dans un univers féerique, s'arracher aux angoisses existentielles, aux inquiétudes humaines, s'écarter de la sphère de la consommation, du joug du désir, se suspendre du monde des hommes, des plaisirs terrestres, des jouissances triviales, s'élever au-dessus de la réalité et oublier momentanément la vérité, telles sont les vertus thérapeutiques de l'activité artistique : « L'art, affirme le philosophe allemand Marcuse, brise la réification et la pétrification sociales. Il crée une dimension inaccessible à toute autre expérience – une dimension dans laquelle les êtres humains, la nature et les choses ne se tiennent plus sous la loi de la réalité établie. Il ouvre à l'histoire un autre horizon. »⁷⁰¹

Ainsi, selon la perspective nietzschéenne, Vincent serait un artiste de génie puisqu'il parvient à soustraire le contemplateur au réel concret dans lequel il vit en stimulant son ivresse et en suscitant sa volupté : « La mission suprême de l'art, souligne l'écrivain allemand, consiste à libérer nos regards des terreurs obsédantes, à nous guérir des douleurs convulsives que nous causent nos actes volontaires. »⁷⁰²

⁶⁹⁹ *Ibid.*, p 155.

⁷⁰⁰ *Ibid.*, p 156.

⁷⁰¹ Marcuse, Herbert, *L'homme unidimensionnel, Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Editions de Minuit, 1968, p. 237.

⁷⁰² Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, 1883, p.

Le secouement qui bouscule Daniell dans la galerie du jeune artiste touche également, et de façon on ne peut plus forte, le lecteur qui se sent enivré par la puissance hallucinatoire, au niveau esthétique et stylistique, face à un tel spectacle. Quoique singulièrement factice, foncièrement irréel, le monde harmonieux et naïf proposé par l'artiste est fédérateur de quiétude et de sérénité. Disparus voire inexistants dans le monde moderne, les sentiments d'amour, de bonté, de tendresse, de fidélité et de bonheur sont symboliquement ressuscités par l'univers artistique. L'art se veut donc un moyen de restituer ces valeurs caduques et surannées dans la vie des hommes. Allégorie de l'esprit libre, l'art devient consolation procurant la force d'affronter et d'assumer le devenir :

« Si nous n'avions approuvé les arts, ajoute l'auteur de *La naissance de la tragédie*, et inventé cette sorte de culte du non-vrai, nous ne pourrions pas supporter de voir ce que nous montre maintenant la science : l'universalité du non-vrai, du mensonge, et que la folie et l'erreur sont conditions du monde intellectuel et sensible. La loyauté aurait pour conséquence le dégoût et le suicide. Mais à notre loyauté s'oppose un contrepoids qui aide à éviter de telles suites : c'est l'art en tant que volonté de l'illusion. »⁷⁰³

Un nouvel élément extrêmement important apparaît dans les propos de l'artiste allemand : l'opposition entre l'art et la science. Le dégoût et le suicide, produits du monde scientifique, technique et mécanique, sont minés par la pratique artistique, considérée comme une forme de réconfort et de consolation. Là où le scientifique tourmente et terrifie, l'artistique tempère et lénifie. Au concret et à la matérialité, l'art propose l'illusion, le rêve et mysticité.

Si l'activité artistique est, dans le monde contemporain, essentiellement contaminée par le commerce et le pécuniaire, celle de Vincent se situe à l'écart de toute motivation lucrative. Le but essentiel du jeune artiste se veut la poursuite du bonheur, la création de mondes alternatifs et la dissolution des

⁷⁰³ Nietzsche, Friedrich, *Le Gai Savoir*, op. cit., p. 151.

angoisses et des souffrances. Manifestes sont la pureté de l'intention, l'innocence de la création, la noblesse de la mission, l'exigence éthique et la perfection esthétique. Ne pouvant vivre dans le monde actuel, ne pouvant s'adapter à ses lois et à ses règlements, Vincent crée un univers onirique de substitution qui constitue sa seule source de consolation. Néanmoins, l'art dit « régressif » représenté par Vincent, en dépit de l'émotion qu'il suscite, la pureté déchirante qui en émane, est condamné au rejet et à l'isolement. Remarquablement, l'installation sous-terrainne de l'atelier, « presque impossible à transporter », est un indice révélateur de la violence du monde qui réprime, étouffe et emprisonne toute forme d'issue en dehors de la consommation. Comme la représentation du jeune homme est fondamentalement hétérogène, comme elle refuse et contredit le monde, celui-ci, en contrepartie, la condamne à la réclusion, à l'enterrement et donc à la mort. L'auteur semble noter que toute forme de consolation qui se limite à se dresser contre le monde en proposant un contre-modèle factice et utopique, s'expose systématiquement au risque de la stérilité.

La réaction de l'humoriste après avoir quitté la galerie mérite à cet égard d'être commentée. Au début, l'expérience semble le jeter dans une sorte d'ivresse qui l'a propulsé dans un univers légendaire. Une fois chez lui, Daniell procède à une analyse rétrospective de sa carrière, se soumet à une forme de conscience critique et peine à trouver le sommeil. L'effet du visionnage est donc certain. Or, si secoué qu'il soit après cette visite, il ne parvient pas à *redéfinir* une carrière professionnelle où la morale prévaut sur le commercial⁷⁰⁴. L'influence n'a eu lieu qu'au moment de l'exposition, sa

⁷⁰⁴ « De retour au Lutetia, affirme Vincent après sa visite de l'installation de Vincent, j'eus quelques difficultés à trouver le sommeil. De toute évidence, Vincent avait oublié quelqu'un dans ses catégories. Comme le révolutionnaire, l'humoriste assumait la brutalité du monde et lui répondait avec une brutalité accrue. Le résultat de son action n'était cependant pas de transformer le monde, mais de le rendre acceptable en transmutant la violence, nécessaire à toute action révolutionnaire, en *rire* – accessoirement, aussi, de se faire pas mal de thune. En somme, comme tous les bouffons depuis l'origine, j'étais une sorte de *collabo*. J'évitais au monde des révolutions douloureuses et inutiles – puisque la racine de tout mal était biologique et indépendante d'aucune transformation imaginable ; j'établissais la clarté, j'interdisais l'action, j'éradiquais l'espérance ; mon bilan était mitigé. (p.158-159.)

durée était brève et son pouvoir restreint. Pur fiasco donc : l'art de Vincent fonctionne comme une sorte de consolation interne, cependant, il est trop facile d'en prendre la distance, de s'en écarter. Si l'activité artistique stimule chez le visiteur un ébranlement profond, une stupéfaction extrême, elle s'avère finalement infirme, paralysée, sans aucune prise réelle au niveau comportemental et éthique.

La seconde visite effectuée par Daniell à Vincent offre une réflexion tout à fait différente. Ce dernier occupe désormais le rôle de prophète de la secte Elohimite et propose à ses adeptes, par le biais du clonage, d'accéder à l'éternité. Pour y parvenir, ils doivent impérativement s'infliger le suicide avant de connaître le dépérissement physique. Sis à la fin du roman, quelques moments avant que Daniel lui-même ne se donne la mort, l'extrait est hautement significatif. L'artiste révèle à l'humoriste ce qu'il appelle « l'œuvre de sa vie ». Le lieu est une salle qui accueille les adeptes désireux de quitter le monde et où ils absorberont le liquide létal. Pour réaliser un cadre spatial pareil, Vincent avoue avoir été inspiré par *La mort des pauvres* de Baudelaire. La lecture du poème « vers sublimes » touche émotionnellement la mémoire de Daniell, « comme si sa vie entière n'avait été que leur commentaire plus ou moins explicite »⁷⁰⁵ :

C'est la mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

A travers la tempête, et la neige, et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir et s'asseoir...⁷⁰⁶

Déjà, le premier vers est à lui seul explicitement clair : transfigurer l'expérience de la mort pour en créer une consolation constitue l'ossature du

⁷⁰⁵ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 409.

⁷⁰⁶ *Ibid.*

projet artistique de Vincent. Il s'agit probablement de soutenir l'adepte de la secte Elohimite et de l'aider à se détacher de son âme, de sa vie et du monde :

« J'avais l'impression de me mouvoir à l'intérieur d'un espace laiteux, isotrope, qui se condensait parfois, subitement, en microformations grenues – En m'approchant, je distinguais des montagnes, des vallées, des paysages entiers qui se complexifiaient rapidement puis disparaissaient presque aussitôt, et le décor replongeait dans une homogénéité floue...Je n'entendais même plus ma propre respiration, et je compris alors que j'étais *devenu* l'espace ; j'étais l'univers et j'étais l'existence phénoménale, les microstructures étincelantes qui apparaissaient, se figeaient, puis se dissolvaient dans l'espace faisaient partie de moi-même...Je fus alors saisi par un intense désir de disparaître, de me fondre dans un néant lumineux, actif, vibrant de potentialités perpétuelles ; la luminosité redevint aveuglante, l'espace autour de moi sembla exploser et se diffracter en parcelles de lumière, mais il ne s'agissait pas d'un espace au sens habituel du terme, il comportait des dimensions multiples et toute autre perception avait disparu – cet espace ne contenait, au sens habituel du terme, rien. »⁷⁰⁷

S'il est vrai que cette visite engendre la même portée hallucinatoire, les mêmes transports évasifs, le même oubli de soi et la même perte de la notion du temps que dans la première expérience, il n'en demeure pas moins que le visiteur est ici loin de recréer « un petit monde facile où l'on ne rencontre que le bonheur ». L'objectif central de l'artiste semble la création d'une sorte d'harmonie fusionnelle entre le visiteur et l'espace. Ce dernier regroupe en lui des entités antinomiques, des formes contradictoires : il présente certes le néant, mais un néant « actif », « vibrant de potentialités », il ne contient rien, mais il regorge « de dimensions multiples », il s'inscrit « au-delà de la forme et de l'absence de forme ». Simultanément un et pluriel, vide et plein, fini et infini, il conduit somme toute à l'absolu.

Quant aux expressions (amour, fidélité, bonheur...), l'installation ne les montre pas comme c'était le cas dans la première exposition, mais elle se contente de les incarner : cet endroit est appelé *l'amour* :

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 410-411.

« L'homme n'a jamais pu aimer, commente l'artiste, jamais ailleurs que dans l'immortalité ; c'est sans doute pourquoi les femmes étaient plus proches de l'amour, lorsqu'elles avaient pour mission de donner la vie. Nous avons retrouvé l'immortalité, et la coprésence au monde ; le monde n'a plus le pouvoir de nous détruire, c'est nous au contraire qui avons le pouvoir de le créer par la puissance de notre regard. Si nous demeurons dans l'innocence et dans le regard, nous demeurons également dans le l'amour. »⁷⁰⁸

Les propos rassemblent harmonieusement l'art, l'amour et la mort dans un tout homogène et leur octroie une dimension étrangement salvatrice. La mort des humains n'est prévue ici que comme une transition qui serait à l'origine de la recréation du monde – un monde où l'amour serait la valeur primordiale et le sentiment sublime.

L'influence de l'œuvre sur Daniel est peu convaincante. Ce dernier sort certes troublé, secoué, dans « un état d'esprit chaotique », mais juste après, il redevient ce qu'il appelle « une espèce de Zarathoustra des classes moyennes »⁷⁰⁹ et déclare : « Serait-ce donc possible ! cet immense artiste, ce créateur de valeurs, il ne l'a pas encore appris, que l'amour est mort ! »⁷¹⁰ Daniel se suicide peu de temps après laissant un poème dédié à son amante Esther et qui marque ostensiblement l'effet certain de l'installation artistique de Vincent :

Ma vie, ma vie, ma très ancienne
Mon premier vœu mal refermé
Mon premier amour infirmé,
Il a fallu que tu reviennes.

Il a fallu que je connaisse
Ce que la vie a de meilleur,
Quand deux corps jouent de leur bonheur
Et sans fin s'unissent et renaissent.

Entré en dépendance entière,
Je sais le tremblement de l'être
L'hésitation à disparaître,
Le soleil qui frappe en lisière

⁷⁰⁸ *Ibid.*, p. 412.

⁷⁰⁹ *Ibid.*

⁷¹⁰ *Ibid.*

Et l'amour, où tout est facile,
Où tout est donné dans l'instant ;
Il existe au milieu du temps
La possibilité d'une île.⁷¹¹

Ainsi, la poésie fonde incroyablement dans l'art pour permettre un regard nouveau sur le monde. L'activité artistique, telle qu'elle est présentée par l'auteur français, exprime, avec brio, les émotions les plus variées dans leurs plus fines nuances. Son succès consiste à actualiser, sous un aspect concret, sensible à l'œil, des états d'âme qui, sans lui, resteraient inconscients ou subconscients puisqu'ils se dérobaient à l'analyse de l'intelligence pure. En sus, l'art permet à l'humain de sombrer dans la connaissance de son être intérieur, profond, et de toucher des zones intimes inaccessibles aux sociologues et aux philosophes. Cette connaissance ne se limite pas uniquement au moi et à l'intériorité, mais elle s'étale pour englober le monde dans lequel les individus interagissent et les liens qui les unissent.

« La grandeur de l'art véritable, affirme Proust, [...] c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend un peu plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue et qui est tout simplement notre vie... Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini... »⁷¹²

Dans ce sens l'art s'apparente à la philosophie, à cette différence près que lui procède par intuition et s'adresse aux sentiments, alors qu'elle fonctionne par concepts et vise la raison. D'où l'universalité de sa morale et la globalité de ses horizons qui embrassent l'ensemble de l'humanité. Tout comme l'art, la poésie permet à l'homme contemporain de retrouver sa

⁷¹¹ *Ibid.*, p. 433.

⁷¹² Proust, Marcel, *Le temps retrouvé*, G.F., 1927, p. 289-290.

capacité d'émerveillement et d'étonnement et propose, par conséquent, de réenchanter le monde.

2- La poésie : une rédemption

La poésie doit réfléchir par les couleurs, les sons et les rythmes, toutes les beautés de l'univers.
Mme de Staël.

Dans les deux premières parties de cette étude, nous avons analysé les retombées chaotiques du scientisme, du matérialisme, de l'utilitarisme et du consumérisme sur la psychologie humaine dans ses rapports avec soi, avec l'autre et avec la société. Ces notions nouvelles qui s'installent avec force dans le monde occidental à la fin du XIX^e et pendant le XX^e siècle ont annoncé ce que Max Weber appelle le désenchantement du monde qui signe tragiquement la fin des croyances en un progrès technologique salvateur pour l'homme. Or, la vérité, tout comme le réel, ne pourraient se limiter à ce que l'homme voit, touche ou sent. Le langage techniciste, utilitariste, managérial ou économique qui règnent dans le monde actuel, qui s'accaparent de tous les domaines d'appréhension du réel et qui prétend « rendre compte du monde »⁷¹³, s'est avéré creux, partial et partiel, incapable d'assouvir les besoins humains, de répondre à ses attentes psychologiques et de satisfaire le côté intérieur en lui. L'homme n'est pas unidimensionnel⁷¹⁴, ne se contente pas des besoins

⁷¹³ L'expression est prononcée par l'artiste Jed Martin dans *La carte et le territoire*.

⁷¹⁴ *L'homme unidimensionnel* est le titre d'un essai du philosophe et sociologue allemand Herbert Marcuse dont la thèse principale peut être formulée comme suit : la société moderne, dite démocratique, n'est qu'un artefact de liberté. La démocratie des pays occidentaux camoufle, derrière le masque de la liberté, un régime hégémonique et beaucoup plus persécutant que celui des plus grandes dictatures. Comme la pensée est intégralement à la merci du pouvoir, toute protestation devient vaine, les forces révolutionnaires sont étouffées par une nouvelle forme de contrôle total, ce qui donne systématiquement naissance à des sociétés non-explosives. L'idéologie de la société industrielle avancée (c'est le sous-titre donné à l'essai) consiste à définir et réguler les aspirations et les besoins de l'individu. En créant des faux-besoins, en procédant au contrôle de ces mêmes besoins, la société industrielle s'acharne à détruire la frontière entre la vie publique et la vie privée. Seul demeure un consommateur implacablement exploité. C'est cette unique condition ontologique que Marcuse appelle unidimensionnelle.

physiologiques pour vivre, ne peut être réduit au statut d'*homo economicus* comme le voudrait faire croire le discours ambiant de la pensée conformiste. Un tel discours articulé par une langue de significations simplistes, consensuelles, ne se limite pas uniquement au vocabulaire, mais s'acharne également à clore le sens et renvoyer le réel à sa perception immédiate.

Annihiler la fonction imaginante et imaginative, éradiquer la sentimentalité, l'émotivité, abolir l'intuition, la sensation, saper l'inspiration, dévoiler un réel sans profondeur et sans intensité, écarter la verve et la subjectivité, telle est la supercherie de la société contemporaine. Pour se dresser contre une telle vision, le poète, à l'instar de l'artiste, du musicien et du philosophe, devrait intervenir afin de réenchanter le monde et d'inciter les gens à vivre poétiquement. Qu'est ce que cette expression peut-elle signifier ?

Vivre poétiquement revient nécessairement à récupérer la capacité de fascination, d'étonnement et d'émerveillement, à appréhender la réalité dans sa globalité : « Oui, il y a un autre monde, déclare Paul Eluard, mais il est dans ce monde »⁷¹⁵. Mener une vie poétique c'est, en fait, être convaincu qu'à côté de la pensée logique existe une autre analogique, susceptible d'établir des correspondances, c'est aussi et surtout prendre conscience que la rationalité intellectuelle côtoie une rationalité sensible, celle appelée par Maffesoli « une intelligence du cœur » basée sur l'intuition, le ressenti, l'émotionnel et le sensible, sensations atrophiées par le monde mécaniste, matérialiste et consumériste actuel. Concevoir l'envers du décor, la partie occultée des choses, se distancier des valeurs communément admises (consommation/désir/compétition...), des idées conformistes, des habitudes obsolescentes, telles sont les vertus salutaires de la poésie et qui permettent à l'humain d'habiter pleinement et réellement le monde. Pour ce faire, la poésie dépasse le langage technocratique qui phagocyte le sens, la langue de bois qui reste à

⁷¹⁵ Cette citation figure dans *Œuvres complètes de Paul Eluard*, Volume 1, p. 986, éditions 1968.

la surface, imperceptible et incompréhensible pour utiliser un vocabulaire métaphorique qui fait sentir le goût de la vie.

Relativement à tous ces constats, la rédemption⁷¹⁶ ne peut alors se faire qu'à travers l'art poétique. La poésie possède ainsi la puissance d'agir sur le monde, offre la possibilité de se libérer d'un système qui dresse des barbelés autour de la pensée humaine. Un tel effet ne peut être garanti, cependant, il est fort probable qu'un poème retentit dans le cœur de son lecteur, secoue quelque chose en lui, stimule une sensation nouvelle, touche une partie différente, ouvre d'autres perspectives, promet d'autres horizons et change la vision du monde. Transmettre des émotions, susciter des sentiments, véhiculer des valeurs, ressusciter des traditions, sensibiliser l'humain, retracer sa voie et remettre en cause ses convictions sont autant d'objectifs tracés par la poésie authentique. Dans un univers de la désolation, du désenchantement, des angoisses existentielles, de la dépression, l'ultime consolation tient à cette fibre fragile et incertaine : celle que porte en elle la littérature et plus particulièrement la poésie.

Dans sa correspondance avec l'écrivain français Lakis Proguidis, Michel Houellebecq explique sa prédilection pour la poésie. L'auteur du recueil *Poésies* stipule que le monde contemporain souffre d'un « manque monstrueux et global » dont le poète lui semblait devoir porter le témoignage : « J'ai l'intuition que la poésie a un rôle à jouer, commente-t-il, peut-être comme une sorte de précurseur chimique »⁷¹⁷. Les propos semblent énigmatiques : quel rôle la poésie peut-elle jouer pour se dresser contre l'invasion du monstre ?

Dans son essai intitulé *Rester Vivant*, l'auteur établit une sorte de rapprochement entre philosophie et poésie :

⁷¹⁶ Du latin *Redemptio* qui veut dire « rachet », la rédemption est un concept théologique du christianisme, issu du judaïsme qui met l'accent sur l'aspect divin du mystère du Salut de l'homme. Dieu rachète l'homme de l'esclavage du mal et du péché. L'Homme est sauvé (le Salut) par ce que Dieu le rachète (la rédemption). fr.m.wikipedia.org.

⁷¹⁷ Lettre à Lakis Proguidis, *Interventions* 2, p. 165.

« La poésie doit découvrir la réalité par ses propres voies, purement intuitives, sans passer par le filtre d'une reconstruction intellectuelle du monde. Encore moins par la philosophie exprimée sous forme poétique, qui n'est le plus souvent qu'une misérable duperie. Mais c'est toujours chez les poètes qu'une philosophie neuve trouvera ses lecteurs les plus sérieux, les plus attentifs et féconds. De même, seuls certains philosophes seront capables de discerner, de mettre au jour et d'utiliser les vérités cachées dans la poésie. C'est dans la poésie, presque autant que dans la contemplation directe – et beaucoup plus que dans les philosophies antérieures – qu'ils trouveront matière à de nouvelles représentations du monde »⁷¹⁸

Deux idées sont à retenir du propos : découvrir la réalité par l'intuition et trouver matière à de nouvelles représentations du monde. Il en découle que la poésie, par son appel à l'instinct, à l'intériorité et à l'intuition suscite une forme de révélation complètement étrangère à toute sorte d'activité rationnelle. Dans sa préface à l'anthologie des poèmes de Rémy de Gourmont, Houellebecq note qu'« il n'y a pas de poète intelligent », ou plus précisément que dans la pratique poétique, l'intelligence « ne vient qu'en second lieu ». Toutefois, toujours selon l'optique de l'auteur, si l'intelligence peut mentir, « la poésie, elle, ne ment jamais, car elle est au plus près de l'instant, elle est intuition pure de l'instant ; chaque poème est un coup de sonde vers le noyau central, inconnaissable des choses. »⁷¹⁹

Les premiers écrits de Houellebecq sont des recueils poétiques, son début dans la littérature se faisait à travers la publication des poèmes, et même presque dans tous les romans, il a toujours intégré de la poésie. Pour quelle raison alors ?

Une lecture attentive des poèmes de Houellebecq montre que la poésie propose une nouvelle forme de représentation du monde et constitue, par la même occasion, une consolation contre les souffrances, un apaisement des inquiétudes et un appel pour la vie.

⁷¹⁸ Houellebecq, Michel, *Rester Vivant*, p. 147.

⁷¹⁹ « Renoncer à l'intelligence », dans *Cahier Michel Houellebecq*, L'Herne, *op. cit.*, p. 55.

Dans son commentaire du livre de Jean Cohen, intitulé *Le haut langage*, l'auteur explique que la poésie, loin d'être définie comme un simple « écart » par rapport au langage prosaïque, vu sa nature profonde, drastiquement différente de celui-ci, parle de façon merveilleuse du monde tel que les êtres le perçoivent, mais elle en parle « autrement » :

« La poésie selon Jean Cohen vise à produire un discours foncièrement alogique, où toute possibilité de négation est suspendue. Pour le langage qui informe, ce qui est pourrait ne pas être, ou bien être autrement, ailleurs, ou dans un autre temps. Les déviations poétiques visent à créer un « effet d'illimitation » où le champ de l'affirmation envahit l'ensemble du monde, sans laisser subsister l'en-dehors de la contradiction. »⁷²⁰

Houellebecq approfondit encore plus cette réflexion : la thèse de Cohen, selon laquelle le langage poétique dépasse les limites imposées à la perception et à la raison et « opère une dissolution générale des repères », fait surgir, selon lui, « d'étranges rapprochements ». C'est pour cette raison que, pendant la naissance de la physique quantique, l'auteur rappelle que certains scientifiques et savants ont jugé fondamentale l'invention d'un langage nouveau, différent du langage usuel, qui se conforme parfaitement à la représentation de l'univers quantique. Le physicien danois Niels Bohr paraissait pourtant réticent à une telle entreprise. En voici les propos de Houellebecq sur ce point :

« La poésie prouve que l'utilisation fine et partiellement contradictoire du langage usuel permet de dépasser ses limitations. Le principe de complémentarité introduit par Bohr est une sorte de *gestion fine* de la contradiction : des points de vue complémentaires sont simultanément introduits sur le monde ; chacun d'entre eux, pris isolément, peut être exprimé sans ambiguïté en langage clair ; chacun d'entre eux pris isolément est faux. Leur présence conjointe crée une situation nouvelle, inconfortable pour la raison ; mais c'est uniquement à travers ce malaise conceptuel que nous pouvons accéder à une représentation correcte du monde. »⁷²¹

⁷²⁰ « L'absurdité créatrice », dans *Interventions 2*, p. 196.

⁷²¹ *Ibid.*, p. 200.

Visiblement, l'utilisation poétique du langage suspend les conditions de jugement logique traditionnel et en supprime la pertinence ; la poésie permet d'atteindre un point – trait caractéristique latent de la physique quantique aussi – où négation et affirmation, signifiant et signifié, forme et fond, se transcendent pour donner naissance à un ensemble harmonieux qui touche la sentimentalité.

Un autre point est à souligner à ce stade de l'analyse : la dimension poétique des paysages décrits dans les excipits des récits houellebecquiens. Ceux-ci mettent, presque tous, en exergue une retentissante dégringolade vers la solitude et la mort. Une fois les objectifs rationnels effacés, les désirs et les passions évanouis, les corps et les esprits avachis, les paysages deviennent symboliques et les représentations translucides. Tous les héros semblent consentir, chacun à sa manière, à leur propre disparition. A mesure que la mort approche, tout ce qui constituait le fond de leur mobilité, le moteur de leurs actions et la finalité de leurs réactions, devient flou, indéterminé et tend à s'effriter. Le lecteur assiste à un abaissement du vouloir-vivre particulièrement schopenhauerien accentué par une sorte de lassitude et de relâchement. Les fins des fictions ne permettent jamais d'atteindre les buts, elles amènent, au contraire, les protagonistes à prendre conscience de la futilité de leur existence. Elles suggèrent également que ce après quoi ils ont couru, ce qui les a mus, toute leur vie durant, n'était en réalité qu'un mirage, des illusions.

Singulièrement, cette fin programmée est le plus souvent liée à l'apparition d'une atmosphère radicalement différente, se manifestant, le plus souvent, par la prééminence brusque de la description. S'ouvrant sur des vues panoramiques, donnant accès à la contemplation et à la méditation, favorisant la remise en question et la rétrospection, les fins de récits houellebecquiens accordent une importance capitale aux paysages qui se trouvent reliés entre

eux par d'étranges échos. Analysons la fin d'*Extension du domaine de la lutte* :

« Le terrain s'aplanit ; je relève la tête. Sur le côté droit de la route il y a une colline de débris, quelque chose d'intermédiaire entre la poussière et les petits cailloux. La surface en pente est grise, d'une planéité géométrique, absolue. Très attirante. Je suis persuadé que si on y posait le pied on s'enfoncerait aussitôt, de plusieurs mètres...

Il fait merveilleusement beau, doux, printanier. La forêt de Mazas est très jolie, profondément rassurante aussi. C'est une vraie forêt de campagne. Il y a des petits chemins escarpés, des clairières, du soleil qui s'insinue partout. Les prairies sont couvertes de jonquilles. On est bien, on est heureux ; il n'y a pas d'hommes. Quelque chose paraît possible, ici. On a l'impression d'être à un point de départ.

Et soudain, tout disparaît. Une grande claque mentale me ramène au plus profond de moi-même. Et je m'examine, et j'ironise, mais en même temps je me respecte. »⁷²²

L'extrait pourrait facilement appartenir à une poésie libre. Les expressions se rapportant à l'émotion, les rythmes binaires et ternaires, la rime (aussi/ ici, s'aplanit/ débris), les phrases courtes, la métaphore du soleil, la reprise anaphorique (on est/ on est), la présence de paysage panoramique, tout est poétique dans le passage. Le narrateur, face à cette osmose des éléments de la nature, se métamorphose en un poète qui passe en revue les différentes étapes de son existence, qui se soumet à une rétrospection. Le charme du paysage – souligné par l'isotopie de la beauté (attirante, beau, doux, printanier, jolie – procure une sensation extatique de soulagement et de plénitude (on est heureux) et ouvre la voie à la remise en question, d'où le passage de l'indéfini "on" au pronom personnel "je". Cette marque d'énonciation traduit l'influence de l'espace sur la psychologie du poète, *quelque chose paraît possible* : un nouveau *départ* dans la vie ? Une estime

⁷²² Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, p. 153-154-155.

de soi ? Une *disparition* définitive ? Rien n'est sûr. Pourtant, la contemplation de l'espace conduit automatiquement à la méditation et à l'examen de soi.

Ce passage est à comparer avec celui de *La possibilité d'une île*, au moment où Daniel 25 dépasse les décombres du monde où les humains ont vécu pour parvenir à une zone lumineuse :

« Je marchais tout le jour, puis la nuit suivante, me guidant sur les constellations. C'est trois jours plus tard, dans les premières heures, que j'aperçus les nuages. Leur surface soyeuse apparaissait comme une simple modulation de l'horizon, un tremblement de lumière, et je crus d'abord à un mirage, mais en m'approchant davantage, je distinguais plus nettement des cumulus d'un beau blanc mat, séparés de minces volutes d'une immobilité surnaturelle. Vers midi, je traversais la couche nuageuse, et je faisais face à la mer. J'avais atteint le terme de mon voyage.

Ce paysage ne ressemblait guère, à vrai dire, à l'océan tel que l'homme avait pu le connaître...tout était baigné d'une lumière opaline, égale. Je n'avais plus la force de courir, et c'est d'un pas chancelant que je me dirigeai vers la source de vie. Tout mon corps accueillit le bain salé avec reconnaissance, j'eus l'impression d'être traversé de part en part par une onde nutritive, bienfaisante. Je comprenais, et je parvenais presque à ressentir les phénomènes qui se déroulaient en moi...C'était comme la continuation d'un rêve après un moment de réveil angoissé, comme un soupire de satisfaction de la machine. »⁷²³

Force est de noter que les deux passages sont traversés par les mêmes éléments descriptifs, la même musicalité poétique, les mêmes sentiments de fascination, d'émerveillement et de plénitude, la même beauté pittoresque et son impact sur la perception du narrateur-poète. La contemplation du paysage *nourrit* l'âme de Daniel et lui permet de *comprendre* les troubles et les bouleversements qui le déchiraient. Contempler, admirer, méditer, rêver, donnent accès d'abord à la production poétique, à la *satisfaction* ensuite et enfin à la *compréhension* de soi.

⁷²³ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 479-480.

Il en va de même pour Michel Djerzinski dans *Les particules élémentaires* qui, après avoir terminé ses travaux scientifiques, traverse les côtes d'Irlande où il envisage son éventuel suicide :

« Il marchait longuement, sans but précis, sur la *Sky Road*, en de longues promenades rêveuses ; il marchait dans la présence du ciel. La route de l'Ouest serpentait le long des collines, alternativement abrupte et douce. La mer scintillait, réfractait une lumière mobile sur les derniers îlots rocheux. Dérivant rapidement à l'horizon, les nuages formaient une masse lumineuse et confuse, d'une étrange présence matérielle. Il marchait longtemps, sans efforts, le visage baigné d'une brume aquatique et légère. »⁷²⁴

Qu'il s'agisse donc de paysages montagnards, maritimes ou minéraux, d'étendues grises ou du bleu de la mer, les romans s'achèvent, le plus souvent, sur la prédominance de la dimension spatiale et octroie une valeur capitale à la matière. Le passage précité rassemble les éléments de la nature dans un tout harmonieux. Le monde entier semble s'absorber dans l'espace gris, le ciel et la mer semblent se fondre, l'un dans l'autre, dans une sorte de ce que la critique Agathe Lechevalier appelle « un mystérieux processus alchimique. »⁷²⁵

Selon l'optique de John Cohen, la poésie, caractérisée par un effet d'« illimitation », n'est pas uniquement fondée sur un processus langagier, elle est également liée à un certain nombre de thèmes, d'objets ou de contenus que le philosophe considère comme foncièrement poétique. Tout objet, tout élément qui tend à absorber le sujet dans une harmonie fusionnelle quasi-atmosphérique, tout ce qui appartient à ce pouvoir « diffusif » qui dépasse les limites, dissout les frontières, annihile les obstacles et permet de confondre en un même tout matière et pathos est, selon cet auteur, de l'ordre du poétique. Dans cette catégorie, Houellebecq confine l'espace, les paysages qui brouillent les lignes de démarcation entre extérieur et intérieur, qui font écho,

⁷²⁴ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 303.

⁷²⁵ Lechevalier-Novak, Agathe, *Houellebecq, l'art de la consolation*, Paris, Stock, 2018, p. 252.

à travers leur géographie et leurs couleurs, aux états d'âme des lecteurs et des personnages.

La description de la mer, généralement éblouissante et pathétique est, chez Houellebecq, certainement l'excellente illustration d'une telle théorie. Elle est souvent liée à une harmonie des temps et à une émergence profonde de la mémoire : « Au fond de moi, elle bouge/ La mémoire de la mer. »⁷²⁶ La représentation de la mer est un moment de contemplation, de réconfort et de consolation. En voici les propos de Daniel 25 qui se trouve brusquement face à une mer dont il ne peut percevoir les limites : « C'était donc cela que les hommes appelaient la mer, et qu'ils considéraient comme la grande consolatrice, comme la grande destructrice aussi, celle qui érode, qui met fin avec douceur. »⁷²⁷

Tout comme la poésie, la mer possède cette caractéristique de rassembler les contraires, de placer, côte à côte, les oppositions, de représenter simultanément le beau et le laid, le bien et le mal, le positif et le négatif. Consolatrice – elle rappelle le célèbre vers de Baudelaire : *La mer, la vaste mer, console nos labeurs* – puisqu'elle permet une décharge, un apaisement, une extériorisation, un soulagement, elle permet un ressourcement, une énergie, un affranchissement des douleurs, bref : une résurrection, elle est donc poétique. Destructrice car elle rappelle à l'homme sa faiblesse, sa petitesse et sa fragilité, elle est donc mortifère. Le poème suivant, figurant dans *Le sens du combat*, cristallise ce pouvoir de la poésie à rassembler les éléments antinomiques :

A l'ouest de Clifden, promontoire,
Là où le ciel se change en eau
Là où l'eau se change en mémoire,
Tout au bord d'un monde nouveau
Les longs des collines de Clifden,
Des vertes collines de Clifden,
Je viendrai déposer ma peine.

⁷²⁶ Houellebecq, Michel, *Le sens du combat*, « La mémoire de la mer », p.110.

⁷²⁷ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 484.

Pour accepter la mort il faut
Que la mort se change en lumière
Que la lumière se change en eau
Et que l'eau se change en mémoire.

L'Ouest de l'humanité entière
Se trouve sur la route de Clifden,
Sur la longue route de Clifden
Où l'homme vient déposer sa peine
Entre les vagues et la lumière.⁷²⁸

Le poème met en exergue la fusion harmonieuse des forces naturelles (ciel, eau, lumière) qui fondent, via l'activité de la mémoire, dans un mouvement cyclique (Ciel – eau/ eau – mémoire/ mémoire – lumière/ lumière – eau).

La fin du poème est, à cet égard, très symbolique : ressemblant aux vagues d'une mer qui, par leurs mouvements perpétuels, transforment l'état du paysage maritime, la poésie vient emporter les « peines » déposées par l'homme dans les profondeurs et, par la même occasion, apporter « la lumière » de la consolation et de l'apaisement. Le moment alors est celui du mysticisme, du recueillement, du repentir, de la méditation, de la contemplation et de la dévotion. Face à un tel climat, le poète est gagné par une sensation de quiétude, de rémission, de douceur et d'euphorie. La route de Clifden, à l'instar de la poésie, opère une sorte de transfiguration qui n'est pas uniquement liée au contact avec un paysage miraculeux, mais également à la musicalité envoûtante du poème, à cette litanie qui transfigure le poème en prière.

Dans le même ordre d'idées, le passage, sis à la fin des *Particules élémentaires* relatant le suicide de Michel Djerzinski après avoir livré ses travaux scientifiques, fait remarquablement écho, par son rythme et sa musicalité, au poème *La longue route de Clifden* :

⁷²⁸ Houellebecq, Michel, *Le sens du combat*, p. 128.

« Nous pensons aujourd’hui que Michel Djerzinski a trouvé la mort en Irlande, là même où il avait choisi de vivre ses dernières années. Nous pensons également qu’une fois ses travaux achevés, se sentant dépourvu de toute attache humaine, il a choisi de mourir. De nombreux témoignages attestent sa fascination pour cette pointe extrême du monde occidental, constamment baignée d’une lumière mobile et douce, où il aimait se promener, où, comme il écrit dans ses dernières notes, « le ciel, la lumière et l’eau se confondent ». Nous pensons aujourd’hui que Michel Djerzinski est entré dans la mer. »⁷²⁹

Les reprises anaphoriques (nous pensons), l’effet de rime en « i » (aujourd’hui/ choisi/ écrit), l’hypozeuxe⁷³⁰ (nous et où), l’évocation des trois composantes naturelles (ciel/ lumière/ eau) ainsi que l’entrée dans la mer sont autant d’éléments qui rappellent sans ambages le poème du *Sens du combat*. Face à la poésie qui tend à rassembler harmonieusement les éléments de l’univers, l’homme ressent une sorte de sérénité consolatrice de telle sorte qu’il renie la disparition, sublime la mort et se considère comme une partie intégrante de cette fusion surnaturelle avec la lumière et l’eau. Le chercheur scientifique retrouve, à la fin de son parcours plein d’échecs et de déceptions, une sorte de soulagement et d’adoucissement face à cette eau où il dépose définitivement ses peines.

Cette fin poétique du roman houellebecquien n’est pas un cas isolé. Très souvent, les excipits sont traversés par une note musicale subreptice. En voici un exemple vif dans *La possibilité d’une île* :

« Il me restait peut-être soixante ans à vivre ; plus de vingt mille journées qui seraient identiques. J’évitais la pensée comme j’évitais la souffrance. Les écueils de la vie étaient loin derrière moi ; j’étais maintenant entré dans un espace paisible dont seul m’écarterait le processus létal.

Je me baignais longtemps, sous le soleil comme sous la lumière des étoiles, et je ne ressentais rien d’autre qu’une légère sensation obscure et nutritive. Le bonheur n’était pas un horizon possible. Le monde avait trahi. Mon corps m’appartenait pour un bref laps de temps, je n’atteignais jamais l’objectif assigné. Le futur était vide ;

⁷²⁹ Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, p. 304.

⁷³⁰ Parallélisme et reprise dans une phrase d’éléments grammaticalement identiques.

il était la montagne. Mes rêves étaient peuplés de présences émotives. J'étais, je n'étais plus. La vie était réelle. »⁷³¹

Quel est l'objectif d'une telle imprégnation des dénouements de Houellebecq ? Dans son hommage à Jean Cohen, l'auteur souligne que la poésie possède le pouvoir de « créer » un sens autre, un regard nouveau sur la réalité. Dépasser les apparentes contradictions, ressusciter une forme d'unité, créer un état d'harmonie, dire l'indicible, penser l'impensé, tendre vers l'universel, viser l'éternel, reformer l'humain, atténuer ses angoisses, neutraliser ses souffrances et illuminer sa vie, tels sont les profonds secrets de l'écriture poétique de Michel Houellebecq. Elle suscite manifestement un état de mysticisme qui n'est pas forcément religieux, mais qui octroie aux mots une sorte de « vibration originelle » dépassant ainsi le dit, le rationnel, pour permettre une évanescence consolatrice et une quiétude réconfortante, deux sensations radicalement exclues du monde contemporain, et qui conduisent l'individu percevoir la beauté, à atteindre la mort et à ressentir l'amour. Ce n'est pas par hasard si ce poème intitulé *Le cœur aperceptif* clôt le recueil *Configuration du dernier rivage* :

« Le maître énamouré en un défi fictif
N'affirme ni ne nie en son centre invisible
Il signifie, rend tous les futurs possibles
Il établit, permet un destin positif.

Ressens dans tes organes la vie de la lumière !
Respire avec prudence, avec délectation
La voie médiane est là, complément de l'action,
C'est le fantôme inscrit au cœur de la matière

Et c'est l'intersection des multiples émotifs
Dans un noyau de vide indicible et bleuté
C'est l'hommage rendu à l'absolu clarté
La racine de l'amour, le cœur aperceptif.⁷³²

Qui est ce maître énamouré ? Tout porte à croire que cette personne « invisible », engagé dans « un défi fictif », qui « n'affirme ni ne nie » mais

⁷³¹ Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, p. 484-485.

⁷³² Houellebecq, Michel, *Configuration du dernier rivage*, Paris, Flammarion, 2013. p. 432.

qui « signifie » et « établit » n'est autre que la poète lui-même. Dépasser l'affirmation et la négation, subsumer les contradictions, se soustraire à la raison et donner accès à un sens inédit, telles sont les missions nobles du poète. En ouvrant la voie à cette signification nouvelle, en touchant la partie émotionnelle, en ressuscitant le romantique, l'intuitif et le sensationnel enterrés par le rationnel, la poésie envisage « tous les futurs possibles » et rend perceptif « le fantôme inscrit au cœur de la matière ». Cette émergence immatérielle est, dès lors, reliée à une manifestation exclusivement émotionnelle, elle rayonne « à l'intersection des multiples émotifs » et demeure de l'ordre « de l'indicible ». « La racine de l'amour », « le cœur aperceptif » apparaissent dans ce sens comme ce qui constitue l'essence même de l'être énamouré. L'amour que celui-ci porte en lui pourrait ainsi rayonner sur toute l'humanité, d'où l'universalité de sa vocation. Comblé « le manque monstrueux et global » dont souffre le monde contemporain pour permettre un « destin positif » est une tâche qui revient à l'artiste et au poète sur les épaules de qui reposent la dynamique consolatoire et l'activité quiétiste.

L'œuvre de Michel Houellebecq pourrait être lue comme une sorte de cantique de la condition quantique de l'homme moderne. Elle propulse ce dernier dans la lumière vacillante de l'indécidabilité du monde et lui murmure subrepticement ce message assez clair : quelque *particule élémentaire* qu'il soit, l'homme est également ramené, de façon récurrente, vers une *présence humaine*, puisque, malgré l'*extension du domaine de la lutte*, et surtout grâce au *sens du combat*, l'être humain pourrait *rester vivant*. Comment ? L'auteur offre à ses lecteurs, dans ses écrits, la promesse d'un monde meilleur, mais de nature différente car essentiellement esthétique. Ce que le poétique et l'artistique autorisent, le romanesque et le prosaïque l'interdisent parce qu'ils ont pour mission première de « rendre compte du monde », et non d'en proposer un nouveau. L'ingénuité en est rare, l'enchantement et

l'émerveillement en sont exclus, la possibilité de l'idéal bannie, la place à la sentimentalité pure réduite, le rêve et le profond déchu, le réel dur et implacable l'emporte sur la sensibilité et l'affectivité douces et consolatrices. Le désir d'envol n'est est pourtant pas totalement évincé. Simplement il ne peut plus être formulé comme tel : bridé « dans un monde où nous respirons mal », il n'existe plus qu'à l'état d'une tension fragile, et qui, si elle n'était communiquée par la représentation d'une musicalité poétique et artistique, serait restée étouffée et imperceptible.

La consolation que proposent les écrits de Houellebecq n'est pas offerte, ni explicitement repérable ; elle requiert un œil chirurgical de la part du lecteur, une attention particulière de la part des critiques et des spécialistes, une absence de préjugés et une confiance qui fondent la prédisposition à l'implicite du texte. Eviter les jugements idéologiques préconçus qui falsifient le rapport avec le texte, ne pas se contenter d'une lecture superficielle et lapidaire, ne pas choisir de se cantonner à la distance confortable impliquée par le jugement, accepter, de façon très temporaire, de mettre son intelligence à l'écart, c'est-à-dire de se rendre disponible à l'art et à la poésie, telles sont les conditions incontournables qui permettent l'accès à la consolation de l'auteur français. Donner libre cours à son émotion offre à l'homme la possibilité d'accéder à une nouvelle perception du monde. Selon la vision du monde Michel Houellebecq, la littérature, l'art et la poésie ne sont pas seulement un autre langage, ils sont surtout une conversion du regard qui, brusquement, permet à l'homme de distinguer et de comprendre ce qui miroite au-delà du langage verbal et des catégories de pensée habituelles. Les vertus thérapeutiques de l'activité poétique et artistique ne sont pas limitées à restituer ou ressusciter ce que l'homme moderne a perdu, mais, spécialement, à dévoiler et ouvrir une *possibilité*. En atténuant le poids de la raison, en baissant la garde de la rationalité, le lecteur pourrait enfin voir se profiler, dans les excipits des romans de Houellebecq, la partie cachée, l'autre du vide

contemporain : ce qui généralement manque ou demeure tu, mais que le texte confidentiellement et ardemment remet en surface. Mettre fin, selon notre auteur, c'est permettre l'ouverture sur l'infini.

Conclusion

Michel Houellebecq se montre, dans ses fictions, extrêmement sceptique quant à l'aptitude de l'homme moderne à dépasser la crise morale, la dégringolade éthique et l'impasse du non-sens. L'itinéraire de l'individu contemporain, tel qu'il a été tracé par le romancier, se limite à une suite désenchaînée de moments sans véritable rapport, anhistoriques, saccadés et facilement divisibles. L'analyse des récits de notre corpus révèle incontestablement la volonté de l'auteur de désillusionner son lecteur, de lui permettre une certaine lucidité, de le faire passer de la simple constatation à la puissante protestation au nom de l'humanisme.

Si Houellebecq étale l'ineptie du monde, son implacabilité, s'il exagère l'hégémonie du capitalisme, son animosité, s'il révèle la faiblesse de l'individu, sa fragilité, s'il accentue les risques de l'individualisme, son agressivité, s'il déplore le relâchement du lien, sa vulnérabilité, s'il plaint l'instrumentalisation du corps, sa servilité, si, enfin, il regrette l'absence de l'amour, de la maternité, c'est surtout pour ramener l'humain à réagir, à empêcher le déclin du monde, l'arrivée de l'apocalypse. La valeur didactique des récits les apparente remarquablement aux romans d'apprentissage de Flaubert, Zola ou Balzac. Ces derniers dénoncent les vices et les tares de leurs sociétés alors que Houellebecq conspu la vague de médiocrité et de platitude qui gagne le monde moderne. Il expose ainsi, de façon crue, comment la société consumériste actuelle mène inexorablement à l'agonie de l'âme, à la neutralisation de toute forme de résistance, de toute envie de vivre et rend inenvisageables toute destinée, tout devenir humain et enfin toute narration.

Dans la modernité dite lourde, l'individu se mettait à la recherche d'un monde harmonieux, homogénéisé et prometteur. Son accomplissement social, professionnel et personnel dépendait intrinsèquement de ses déplacements, de ses compétences et de son aptitude à franchir les frontières. La modernité dite

fluide, elle, tâche de fragmenter l'espace, de le rendre inconsistant au niveau disciplinaire ou moral, et l'individu – seul dans la foule – traverse des segments de vie inconciliables. Poussé, malgré lui à la consommation immodérée, incité, à son insu, à l'autodestruction, ses objectifs et ses projets deviennent flous et indéterminés, les causes et les conséquences de ses actes, de ses aspirations s'avèrent confuses. Le passé, images glauques, sections fragmentées de déceptions et de mésaventures traumatisantes, est consciencieusement mis dans les oubliettes. Le futur, terrible et cauchemardesque, car menacé par la vieillesse, la maladie et la mort, est volontairement omis du champ de perception. Seul un présent, inhospitalier certes, mais jouissif, marqué par la consommation et le sexe, compte.

La thèse de Michel Houellebecq est clairement formulée : l'absence d'amour mène inéluctablement vers l'anéantissement. Trésor affectif assuré par le noyau familial, source coulant abondamment du foyer parental, l'amour, suggère l'auteur, devrait impérativement être assuré par les parents dont la mission noble est de maintenir la transmission et d'empêcher le déclin de la civilisation. Une fois noyé, le vaisseau mère-famille emporte avec lui toutes les embarcations humaines et jette les naufragés, les uns contre les autres, dans une lutte sans merci, irrésistiblement maintenus dans une bouée qui refuse obstinément de les sauver. La mère, cette matrice dispensatrice de gênes, d'affection et d'émotion, se soustrait, à cause du mouvement soixante-huitard, à sa responsabilité la plus irréductible – celle d'enfanter l'amour – et conduit à un affaissement absolu, à une incapacité de vivre l'amour et donc à l'impossibilité de vivre. L'irresponsabilité maternelle, le manquement à sa mission immémoriale, sa démission, s'avèrent, de façon symbolique, un infanticide et un suicide.

Les aspects glauques du capitalisme et de la globalisation sont clairement mis en évidence. Ceux-ci dérobent aux individus leur sensibilité, avachissent leurs êtres et leur intimité, détruisent leurs âmes et leur

spiritualité, blessent leur amour-propre et leur dignité et malmènent leur pulsion de vie. La haine de soi déferle sur l'Autre (Noir, Arabe, Musulman, Etranger) et se métamorphose en une volonté d'écrasement et d'agressivité.

Réifier l'humain se révèle fatal et les répercussions en sont calamiteuses : la labilité et les frustrations consécutives ravivent chez les êtres une sorte de bestialité, de barbarie, une envie irrésistible de vengeance, la soif inextinguible de montrer la force, d'instaurer l'ordre et d'exhiber la suprématie.

Si la sexualité possède cette place incontournable dans les récits de notre auteur, si elle est donnée à voir de cette façon qui choque la bienséance et qui rappelle la pornographie, c'est qu'elle constitue le dernier vestige où l'Autre représente encore une entité visible, un contact réel et une réalité concrète. Le sexe sert pour Houellebecq de toile de fond qui l'aide à révéler un monde chosifié, déshumanisé et implacable. L'exubérance des scènes pornographiques permet à l'auteur de laminer la contamination du corps par la loi du marché et signe ainsi la fin de la sexualité. Le frottement mécanique des corps illustre parfaitement la théorie analysée par Baudrillard dans le système des objets : l'homme représente désormais le revers sexué des machines⁷³³. Flottant dans les ruines d'une sociabilité factice, les individus deviennent fragiles, vigilants, muets, flegmatiques, égoïstes, incapables d'accepter l'Autre, réticents à l'ouverture, calfeutrés dans leurs cocons, blottis dans leur individualité et gagnés par la mélancolie et la dépression.

Le discours psychotique du consumérisme a introduit l'humain dans l'époque de la glaciation des rapports interpersonnels, professionnels, sociaux ou intercommunautaires. Dénué de destin, privé de mythe, dépourvu de modèle, écarté de la religion, abandonné par Dieu, mis dans la sphère de l'autodestruction, fervent croyant du matérialisme, misant tout sur le

⁷³³ « Aujourd'hui, affirme Baudrillard, c'est l'homme qui devient l'objet du désir pervers de la machine, de son désir de fonctionner, à tout prix. » *Cool III*, p. 115.

consumérisme, l'homme moderne a imposé un prix à la vie humaine. Seuls ceux qui sont rentables méritent de vivre. Les laids, les infirmes, les malades, les vieux, les impuissants sont délaissés à eux-mêmes et jetés au fond du précipice. Aucune chance pour eux de survivre. Dévorés par la honte, écrasés par leurs semblables, considérés comme un fardeau indésirable, ils optent préférentiellement pour le suicide qui miroite comme l'unique issue susceptible de décharger leur haine.

Les écrans et les médias, radars factices, simulacre puissant agissant sur les consciences, occultent la chute retentissante vers les ténèbres abyssales du non-sens. La consommation, bathyscaphe fantasmagorique et démolisseuse, mène les humains vers des profondeurs terrifiantes et méphistophéliques : la dépression s'installe avec force, le stress devient une réalité alarmiste. Ces deux monstres horribles, résultats directs de la modernité, mèneront à l'engloutissement impitoyable de l'homme dans le *locus terribilis*, avertit Houellebecq.

La lueur de la pulsion de vie sombre, graduellement mais lucidement, avachie, dans les fonds ténébreux du monde cruel. L'Eros est définitivement soumis par le Thanatos. Or, chez l'auteur français, l'angoisse et la souffrance n'éradiquent pas totalement la lucidité. Elles sont, *a contrario*, la condition *sine qua none* de l'éveil de la conscience et de la lucidité, le premier pas vers une éventuelle thérapie. La conscience permet à l'homme de comprendre le monde, de *rester vivant*, mais l'isolement le condamne à mort. Pour les moins lucides, met en garde Houellebecq, la chute, lorsqu'elle survient, elle est indolore, silencieuse, parce qu'inconsciente.

Le miroir est brisé, ses morceaux sont éparpillés, sa reconstruction est-elle possible ? Les récits de l'auteur français suggèrent que ces fragments de vers, tout dispersés qu'ils soient, reflètent encore un minimum de lumière. Mais, de quelle nature elle est ? Surtout pas politique, ni idéologique, encore moins religieuse ou mystique. Elle est de l'ordre de l'esthétique.

Le ton crépusculaire, la chute lente et certaine dans le néant, l'engloutissement dans les ténèbres du matérialisme sont, relativement, tempérés par la dimension quiétiste de l'art, la sensation rédemptrice de la poésie et la fonction consolatrice de la littérature.

Le narrateur houellebecquien donne à son expression une charge empathique afin d'orienter son lecteur et de l'arracher aux voies tortueuses et labyrinthiques. Cette littérature – à la limite apocalyptique – se veut un témoignage torride d'un homme – l'auteur lui-même –, candidat au suicide, debout, dans une hauteur vertigineuse, mais qui refuse de se jeter. Qu'est-ce qui le retient ? La lecture qu'il effectue, l'écriture qu'il pratique, la poésie qu'il compose, l'art qu'il représente, dressent un barrage, fragile certes mais protecteur, contre la mort. La détresse ploie devant ces éléments esthétiques qui ressuscitent le sourire de l'esprit et la jovialité de l'âme. Les tonalités cyclothymiques – expression très fréquente dans *Ennemis publics* –, le passage imprévisible du comique au tragique, du cynique à la mystique, de l'ironique au pathétique, atténue l'aspect fatidique de l'existence. Lorsque le sens disparaît du monde, lorsque la médiocrité gagne tous les domaines, le rire devient alors une forme de résistance, un moyen de rébellion, un instrument de révolution. L'humour représente alors une armature susceptible, d'adoucir la douleur et de neutraliser la dérélition. L'auteur arrache le lecteur à sa torpeur, à ses angoisses, le pousse à sourire et ranime en lui une sorte de convivialité. Cette dimension cathartique est lamentablement absente d'un nombre important de proses françaises. Les vertus thérapeutiques de ce rire abject corroborent la complicité entre l'auteur et ses lecteurs.

Lecture et écriture permettent la connaissance du monde, réduisent les affronts de la vie, soulagent les cœurs meurtris, les corps affaiblis, les esprits malmenés et redressent l'intimité et la dignité vexées. Echappatoire contre les pensées obsédantes, îlot sauveur du suicide, art et littérature soutiennent l'être et le maintiennent vivant. Ils sauvent l'individu de la honte : celle d'être

devenu corrompu, individualiste, assassin, consommateur, libéral, cynique et pervers. L'auteur lui-même, à plusieurs reprises victime d'internements psychiatriques, addictif à la morphine, aux somnifères aux antidépresseurs, candidat fréquent au suicide, a été sauvé par l'acte de l'écriture.

L'activité artistique, poétique et littéraire libère – c'est l'une des thèses primordiales de Houellebecq – du joug de la consommation, protège contre la réalité, sauve de la superficialité, retrace le passé, appréhende le présent et délimite l'avenir. Ce sont donc les seuls éléments capables d'empêcher le monde de se transfigurer en un immense supermarché.

Le couple, la famille, la religion, l'amour, la lecture, l'écriture, l'art, la poésie, autant de composantes qui constituent sans ambages les axes du bonheur de l'auteur français. S'ils ne parviennent pas à dissiper complètement la souffrance, ils permettent à tout le moins de la minimiser.

Bibliographie

A) Corpus

HOUELLEBECQ, Michel :

Extension du domaine de la lutte, Paris, J'ai lu, 1994.

H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie, Paris, le Rocher, 1991.

La Carte et le territoire, Paris, Flammarion, 2010.

La possibilité d'une île, Paris, Fayard, 2005.

Les particules élémentaires, Paris, Flammarion, 1998.

Plateforme, Paris, Flammarion, 2001.

Poésies (Le Sens du combat (1996), La Poursuite du bonheur (1991)), Paris, J'ai lu, 2000.

B) Autres œuvres de l'auteur consultées

Configuration du dernier rivage, Paris, Flammarion, 2013.

En présence de Schopenhauer, L'Herne, 2016.

Interventions 2, Paris, Flammarion, 1998.

Lanzarote, Paris, Flammarion, 2000.

Renaissance, Paris, Flammarion, 1999.

Rester Vivant, Paris, Flammarion, 1997.

HOUELLEBECQ, Michel, et LEVY, Bernard-Henry, *Ennemis publics*, Paris, Flammarion, Grasset, 2008.

C) Mémoires et Thèses consultés

BOTARELLI Alice, *Michel Houellebecq : Négociation de présence et dispersion créatrice*, Mémoire de Maîtrise, université de Lausanne, 2016.

CARLSON, Jacob, *La poétique de Houellebecq, réalisme, satire, mythe*, Thèse pour le doctorat, université de Göteborg, 2011.

CHAIRPERSON, Van, Kelly, *La crise de la postmodernité et de la masculinité dans les romans de Michel Houellebecq*, Thèse de troisième cycle, université du Kansas, 2014.

CONSTANS, Claire, *La carte et le territoire de Michel Houellebecq : un auteur au cœur de son roman*, Mémoire de Maîtrise, université Paris Sorbonne, 2016.

GABRIELA, Loredana, Tepes, *Aspects de la réception des romans de Michel Houellebecq en France*, Mémoire de Maîtrise, université du Québec à Montréal, 2009.

PELLETIER, Martin *Extension du domaine de la lutte de Michel Houellebecq, sociologie romancée et didactisme littéraire*, Mémoire de Maîtrise, université du Québec à Rimouski, 2009.

PAWEL, Hladki, *Système social et fiction : l'exemple de Michel Houellebecq et Jerzy Pilch*, Thèse de 3^{ème} cycle, université Paris 13, 2014.

D) Ouvrages critiques et articles sur l'auteur et son œuvre

Arènes Claire, Arènes Jacques, « Michel Houellebecq, prophète des temps finissants », dans *Etudes*, 2006.

ASSAYAS, Michka, « Underdog », dans *Cahier Michel Houellebecq*, L'Herne, 2011.

Bardolle, Olivier, *La littérature à vif, le cas de Houellebecq*, Paris : L'esprit des péninsules, 2004.

BELLANGER, Aurélien, *Houellebecq écrivain romantique*, Paris, Léo Scheer, 2010.

- BANQUY-BESSARD Olivier, « Le degré zéro de l'écriture selon Houellebecq », dans *Michel Houellebecq sous la loupe*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2007.
- CLEMENT, Murielle Lucie, *Houellebecq, sperme et sang*, Paris, l'Harmattan, 2003.
- CLEMENT, Murielle Lucie, *Michel Houellebecq revisité. L'écriture houellebecquienne*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- DAHAN-GAIDA, Laurence, « La fin de l'histoire naturelle : *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq ». *Tangence, Histoires naturelles, revue de la collection « Erudit »*, No 73, automne 2003.
- DAVID, Michel, *La mélancolie de Michel Houellebecq*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- DEMONPION, Denis, *Houellebecq non autorisé : enquête sur un phénomène*, Paris, Maren Sell, 2005.
- DION, Emmanuel, *La comédie économique. Le monde marchand selon Houellebecq*, Paris, Le Retour aux sources, 2011.
- DOBREVA, Neli, « Figures et transformations du corps féminin (en asexué) dans le roman "Les particules élémentaires" de Michel Houellebecq », dans *Michel Houellebecq sous la loupe*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2007.
- DUMAS, Nathalie, « Lutte à 99F : La vie sexuelle selon Michel H. et son extension à Frédéric B. », dans *Michel Houellebecq sous la loupe*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2007.
- GÖRKE, Maxim, *Articuler la conscience malheureuse : à propos du cynisme dans l'œuvre de Michel Houellebecq*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- GROSDANIS, Christos, « Le thème du couple heureux dans l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq », dans *L'unité de*

- l'œuvre de Michel Houellebecq*, B. Viard, S. Van Wasmael (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2013.
- JEROME, David, « “Auguste Comte toi-même ! “ Michel Houellebecq et le positivisme », dans *L'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, B. Viard, S. Van Wasmael (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2013.
- LECHEVALIER-NOVAK, Agathe, *Houellebecq, L'art de la consolation*, Paris, Stock, 2018.
- NGONO, Denis Adrien Atangana, *Michel Houellebecq et L'esthétique des marges, une lecture des Particules élémentaires et de La possibilité d'une île*, Editions universitaires européennes, 2013.
- NOGUEZ, Dominique, *Houellebecq, En fait*, Paris, Fayard, 2003.
- NOGUEZ, Dominique, « Le style de Michel Houellebecq », *Atelier du roman*, numéro 18, 1999.
- REMY, Mathieu, « Michel Houellebecq et le décor de la société de consommation », dans *Michel Houellebecq à la une*, M. L. Clément, S. Van, Wasmael (dir.), Amsterdam, Rodopi, 2011.
- SACRE, Sébastien, « Désirs frustrés, aliénation et souci d'autrui : les rapports de l'éthique et de la morale dans les romans de Michel Houellebecq », dans *Michel Houellebecq à la une*, M. L. Clément, S. Van, Wasmael (dir.), Amsterdam, Rodopi, 2011.
- SENECAL, Didier, « Michel Houellebecq », *Paris, Lire*, numéro 298, septembre 2001.
- STUDER, Olivia, *Aspects de la séparation dans l'œuvre de Michel Houellebecq*, Editions universitaires européennes, 2014.
- VIARD, Bruno, « Houellebecq du côté de Rousseau » dans *Michel Houellebecq*, S. Van Wasmael (dir.), Amsterdam, Rodopi, 2004.

VIARD, Bruno, *Houellebecq au laser : la faute à Mai 68*, Nice, Ovidia, 2008.

VIARD, Buno, *Les Tiroirs de Michel Houellebecq*, Paris, PUF, 2013.

WASMAEL, Van Sabine, *Houellebecq, le plaisir du texte*, Paris, L'Harmattan, 2005.

WASMAEL, Sabine Van, *Le roman transgressif contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2010.

WASMAEL, Sabine Van, « Michel Houellebecq : un auteur postréaliste », dans *L'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, B. Viard, S. Van Wasmael (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2013.

WEITZMAN, Michel, « Zone dépressionnaire », Paris, « *Les Inrockuptibles* » : Hors-série, Houellebecq, 2005.

E) Ouvrages théoriques et méthodologiques

ARENDT, Hannah, *Journal de pensée*, Paris, Seuil, 2005.

BADIOU, Alain, « Amour, cette aventure obstinée », dans *Amour toujours ?*, J. Birnbaum (dir.), Paris, Gallimard, 2013.

BAUDELAIRE, « De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques », dans *Critique d'art*, Gallimard, Folio essais, 1992.

BAUDELAIRE, Charles, « Spleen LXXXVIII » dans *Les Fleurs du Mal*, Paris, 1869.

BAUDRILLARD, Jean, *Cool Memories III : 1991-1995*, Paris, Gallilée, 1995.

BAUDRILLARD, Jean, *La société de consommation*, Paris, Denoël, 1970.

BAUDRILLARD, Jean, *Le crime parfait*, Paris, Galilée, 1995.

BAUDRILLARD, Jean, *Simulacre et simulation*, Paris : Galilée, 1981.

BAUMAN, Zygmunt, *L'amour liquide, de la fragilité des liens entre les hommes*, Fayard, 2004.

BAUMAN, Zygmunt, *La modernité liquide*, Cambridge, Polity Press, 2000.

BAUMAN, Zygmunt, *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, 1995, Paris, Hachette, 2010.

BAUMAN, Zygmunt, *La vie liquide*. Le Rouergue/Chambon, 2006.

BEIGBEDER, Frédéric, *L'amour dure trois ans*, Folio, Paris, 1997.

BENNEFOY, Yves, Préface à *Mélancolie. Génie et folie en Occident*, Paris : Gallimard, 1989.

BLOUFICHE, Gérard, *Sortir du mal ici et maintenant*, 25 Sept. n.d. Web.10. consult. 2018.

BOURDIEU, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Editions de Minuit, 1979.

BRUCKNER, Pascal, *L'euphorie du devoir. Essai sur le devoir de bonheur* ; Le livre de Poche, Paris, 2000.

BRUCKNER, Pascal, *Le paradoxe amoureux* (2009), Paris, Grasset, 2011.

BRUCKNER, Pascal, *Tentation de l'innocence*, Paris, Grasset, 1995.

CLEIRENS, Marbeau, *Les mères imaginées*, Paris, Les belles lettres, 1988.

CONSTANT, Benjamin, *Ecrits politiques*, Folio, Paris, 1997

COUPAL, Jean-Paul, *De la morale sadienne comme esprit du capitalisme*, 16 nov. 2010. Web. Consul. 18 janv. 2020. <http://jeanpaulcoupal.blogspot.com>.

De BENOIST, Alain, *Homo numericus*, n.d., n.p Web. 10 Avril. 2014.

DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Paris Gallimard, 1992.

DELUMEAU, Jean, *Histoire des pères et de la paternité*, D. Roche, Larousse, 2000.

DESMARAIS, Danielle, *Transformations de la modernité et pratiques (auto) biographiques*, vol. 1, Montréal, Québecq, 2010,

DE TOCKEVILLE, Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Gallimard, 1986.

DUBUFE, Guillaume, *La valeur de l'art*, Paris, Nabu press, 1908.

DURKHEIM, Emile, *De la division du travail social*, Presses électroniques de France, 1893.

DU TOIT, Catherine, « *Vieillir ou l'érotisme de l'érosion* », Germanica, Numéro 50, 2012.

EHRENBERG, Alain, *La fatigue d'être soi : dépression et société*, Odile Jacob, 1998.

FABAS, Théodore, *Du droit d'association*, *Revue encyclopédique*, octobre-décembre 1833.

FINKIELKRAUT, Alain, *Et si l'amour durait*, Paris, Stock, 2011.

FLANDRIN, Jean-Louis, *Le Sexe et l'Occident*, Seuil, Paris, 1980.

FOUKAULT, Michel, *Histoire de la sexualité I, la volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

FOUKAULT, Michel, *Histoire de la sexualité II, L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1976.

FREUD, Sigmund, *Deuil et mélancolie*, *Métopsychoanalyse*, Gallimard, Paris, 1968.

FREUD, Sigmund, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933.

- FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1993.
- FREUD, Sigmund, *L'avenir d'une illusion*, Paris, Points, 2011.
- FREUD, Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, Paris, 1930.
- FROMM, Erich, *La conception de l'homme chez Marx*, Payot et Rivages, 1977.
- FROMM, Erich, *L'Art d'aimer*, Paris, Deselé de Brouwer, 1956.
- FROMM, Erich, *La peur de la liberté*, Lyon, Parangon, 2010.
- FUMAROLI, Marc, *La diplomatie de l'esprit*, Paris : Hermann, 1998.
- GOUEGNAS, Daniel, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Seuil, collection poétique, 1992.
- HURNI, Maurice et STOLL, Giovanna, *La Haine de l'amour, la perversion du lien*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- HONNETH, Alex, *La Réification, petit traité de théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.
- HUGO, Victor, *Préface des Contemplations*, Nelson, 1911.
- HUXLEY, Aldous, *Le Meilleur des mondes* (1932), Paris, Pocket, 1988.
- ILLOUZ, Eva, « Les difficultés du choix amoureux. Réflexions sur un problème sociologique », dans *Amour toujours ?*, J. Birnbaum (dir.), Paris, Gallimard, 2013.
- JULIEN, Philippe, *La psychanalyse et le religieux. Freud, Jung, Lacan*, Paris, Les Editions du Cerf, 2008.
- KANT, Emanuel, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* (1798), trad. M. Foucault, Paris, Vrin, 2008.

- KAPRIELIAN, Nelly, texte original paru dans *Les Inrockuptibles*, août 2001, cité dans *Les Inrockuptibles hors-série* « Michel Houellebecq », juin 2005.
- KLEIN, Naomi, *No Logo : La tyrannie des marques*, Montréal, Actes Sud, 2002.
- KOLAKOWSKI, Leszek, *Philosophie de la religion*, Paris, Fayard, 1985.
- KRISTEVA, Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.
- KRISTEVA, Julia, *Histoire d'amour*, Paris, Folio, 1983.
- LAMARTINE, Alphonse de, *Graziella*, Gallimard, Folio classique, 1979.
- LAMBOTTE, Marie-Claude, *La mélancolie – Etudes cliniques*, Economica-Anthropos, 2007.
- LE CAMUS, Jean, *Le vrai rôle du père*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- LE LAY, Patrick, *Baromètre 2004, Les dirigeants français et le changement*, Paris, Huitième jour.
- LIPOVETSKY, Gilles, *La troisième femme*, Paris : Gallimard, 1997.
- LIPOVETSKY, Gilles, *Le bonheur paradoxal : Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 2006.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris : Gallimard, 1983.
- LIPOVETSKY, Gilles, *Narcisse au piège de la postmodernité ? Métamorphose de la culture libérale, Ethique, médias, entreprise*, Montréal, Liber, 2002.
- LIPOVETSKY, Gilles, et Serroy, Jean, *L'écran global, culture, médias et cinéma à l'âge hypermoderne*, Paris, Seuil, 2007.
- LAURENT, Alain, *Histoire de l'individualisme*, Paris, PUF, 1993.

- LUKACS, George, *Histoire et conscience de classe*, éditions de minuit, 1970.
- MARCUSE, Herbert, *L'homme unidimensionnel, Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Editions de Minuit, 1968.
- MARX, Karl, *Le Capital. Critique de l'économie politique*, Paris, Folio, 1882.
- MARX, Karl, *Contribution à la philosophie du droit de Hegel* (1843) dans *Critique du droit politique hégélien*, trad. Paris, Editions sociales, 1975.
- MARX, Karl, *Manuscrits de 1844 (Economie politique & philosophie)*, Paris, Flammarion, 1996.
- MASLAW, Abraham, *Devenir le meilleur de soi-même : besoins fondamentaux, motivation et personnalité*, 1954, Paris, Eyrolles, 2008.
- MAUSS, Marcel, *L'Essai sur le don*, Paris, PUF, 2007.
- NANCY, Jean-Luc, *La Déclosion du christianisme*, Paris, Galilée, 2005.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Poche, 1883.
- NIETZSCHE, Friedrich, *le gai savoir*, Paris, Garnier, 1882.
- NIETZSCHE, Friedrich, *La naissance de la tragédie*, Paris, Folio, 1872.
- PAPIEAU, Isabelle, *Images de grands-mères : De l'antiquité à l'époque contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- PARSONS, Talcott, *Economy and Society* (1956), Londres, Routledge, 1998.
- PELLUCHON, Corine, « L'unicité et le sens de l'amour », dans *L'amour toujours ?*, J. Birnbaum (dir.), Paris, Gallimard, 2013.

PROUST, Marcel, « La Mort des cathédrales », dans *Pastiches et mélanges*, Paris, Gallimard, 1971.

QUESSADA, Dominique, *La société de consommation de soi : politique de la publicité*, Paris, Gallimard, 1999.

RICOEUR, Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, 1997.

RUYER, Raymon, *L'Utopie et les utopies*, PUF, Paris, 1950.

SAINT-SIMON, *Du système industriel*, in *Œuvres*, Paris, Anthropos, 1966.

SEGALEN, Victor, *Essai sur l'exotisme*, A. Fontfroide, Bibliothèque artistique et littéraire, 1955.

SCHOPENHAUER, Arthur, *Douleurs du monde, pensées et fragments*, Paris : Rivages, 1990.

SCHOPENHAUER, Arthur, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Livre I, Paris, 1912.

SZCZUKA, Kasimiera, « On n'a qu'une seule mère », dans *Politique et littérature*, Varsovie, 2009.

SLOTERDIJK, Peter, *Critique de la raison cynique*, Paris, 1987

SLOTERDIJK, Peter, *Essai d'intoxication volontaire*, Hachette Littérature, 2001.

SLOTERDIJK, Peter, *La mobilisation infinie*, Christiane Bourgois Editeur, 2000.

SPENGLER, Oswald, *Le déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'Histoire universelle*, Paris, Gallimard, 1948.

STAROBENSKI, Jean, *La mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire*, France : Julliard, 1989.

STAROBENSKI, Jean, « L'Encre de la mélancolie » dans *Génie et folie en Occident*, Paris, Seuil, 2012.

STAROBENSKI, Jean, *Montesquieu par lui-même*, éditions du Seuil, 1957.

- TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, 1989, Paris, Seuil, 1992.
- TOLKIEN, Ronald, « Recouvrement, évasion, consolation », dans *Faërie et autres textes*, Pocket, 2009.
- TOLSTOÏ, Léon, *Qu'est-ce que l'art ?*, Paris, Perrin, 1898.
- TONYE, Alphonse, *Le concept du corps sexuel à propos de Don Juan*, in francophonie, numéro 4, octobre 2005.
- TOURAINÉ, Alain, *La Société post-industrielle* (1969), Bibliothèques Médiation, 1976.
- VAILLANT, Alain, *La civilisation du rire*, CNRS. 2017.
- VIGUIER, Régis, *La psychologie de la vie*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- VOLTAIRE, « Lettre d'argence » (11 octobre 1763), dans *Œuvres complètes* de Voltaire, Hachette
- WEBER, Max, *Le Savant et le politique*, Paris, Plon, 1990.
- WILLIAM, Jame, *L'expérience religieuse, essai de psychologie descriptive*, Paris, 1902.
- WINNICOTT, Donald, Woods, *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot, 1997.
- WINNICOTT, Donald, Woods, *L'Enfant et sa mère. Les premières relations*, Paris, Payot, 1998.
- WOLFLINGSEDER, Maria, *Travail fétiche*, (2006), <http://variations.revues.org/377>, consulté le 1/12/2019.

F) Dictionnaires

- ALAIN, Michel, *Le Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, collection Encyclopaedia universalis, nouvelle édition augmentée, 2001.
- ARON et ALII, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, P.U.F, 2002.

Dictionnaire de la sagesse orientale : bouddhisme, hindouisme, taoïsme, zen.

G) Sites web

Le forum Michel Houellebecq

[http:// www.msu.edu/Lescelle/houellebecq.html](http://www.msu.edu/Lescelle/houellebecq.html)

[http:// www.houellebecq.info/bio.php3](http://www.houellebecq.info/bio.php3)

Wikipédia, encyclopédie libre.

Table des matières

Introduction..... p. 5

Première partie : La vision du monde de Michel Houellebecq : la représentation d'une modernité en crise..... p. 21

Chapitre I : Portraits des personnages houellebecquiens : représentants dépressifs et mélancoliques du « Mal de siècle »..... p. 27

- 1 - Solitude et désinvestissement..... p. 31**
- 2 - Observateurs séparés du monde, des autres et d'eux-mêmes p. 42**
- 3 La poésie de Michel Houellebecq : l'incarnation du désenchantement du monde..... p. 51**

Chapitre II : Regard sur la modernité : De l'éclosion de la science à l'effritement du sens..... p. 62

- 1. La science : une mutation métaphysique visant la déstructuration de la culture occidentale et l'asservissement de l'homme..... p. 66**
- 2. Perte de la nature organique : déshumanisation et réification..... p. 74**

Chapitre III : Le corps dans l'ère moderne : fétichisme de la marchandise..... p. 86

- 1. La corporalité : une partie indispensable dans l'idéologie capitaliste..... p. 90**
- 2. L'instrumentalisation du corps : le sexe professionnel comme palliatif à l'impossibilité du don et de l'abandon..... p. 100**
- 3. La valeur déterminante du corps dans la hiérarchisation des individus..... p. 109**

Chapitre IV : L'impact chaotique de la modernité sur les rapports professionnels..... p. 122

- 1. Le travail : une machine implacable et esclavagiste..... p.126**
- 2. Prix et marques : nouvelles puissances de classification sociales..... p. 138**

Chapitre V : Déracinement religieux et crise identitaire..... p. 149

- 1. De la décadence du christianisme à l'agonie de l'Occident..... p. 152**
- 2. Le retour à la foi : un accès à l'humanité et à l'universalité..... p. 161**

Deuxième partie : Travestissement des codes éthiques et émergence des antivaleurs..... p. 170

Chapitre I : L'impasse dans les relations humaines à l'époque de l'individualisme narcissique..... p. 175

- 1. Démystification de la liberté individuelle..... p. 178**
- 2. Ailleurs et Altérité : de l'exotisme à l'érotisme..... p. 189**

Chapitre II : La dislocation des liens filiaux..... p. 199

- 1. Le naufrage du vaisseau mère-famille..... p. 202**
- 2. Des aïeules moralisatrices aux génitrices exterminatrices..... p. 214**
- 3. Une paternité en crise..... p. 227**

Chapitre III : Le dépérissement des liens amoureux..... p. 240

- 1. Engloutissement de l'amour par le matérialisme..... p. 243**
- 2. L'effondrement du couple face aux difficultés inhérentes à l'amour..... p. 255**

Chapitre IV : Déréalisation du monde : simulacre et facticité..... p. 269

- 1. Occultation de la mort et prééminence des objets sur les êtres..... p. 272**
- 2. Simulacre des médias..... p. 282**

Chapitre V : L'auto-anéantissement comme délivrance du réel décevant..... p. 294

- 1. La mort : de l'épouvantable au désirable..... p. 297**
- 2. La dystopie : une représentation contestataire de l'époque moderne..... p. 305**

Troisième partie : De la littérature et de l'esthétique : le culte d'une écriture psychothérapeutique..... p. 315

Chapitre premier : Esthétique transgressive et poétique des marges..... p. 320

- 1. Esthétique de la transgénéricité..... p. 322**
- 2. Extension du domaine de l'écrivain et écriture du vide..... p. 333**

Chapitre II : Tonalités enchevêtrées..... p. 341

- 1. L’humour : une thérapie contre un réel décevant..... p. 343**
- 2. Le pathétique dans le style et l’écriture..... p. 354**
- 3. Le cynique et la mystique..... p. 365**

Chapitre III : Le concept de lecture chez Houellebecq : une échappatoire contre le prosaïque..... p. 375

- 1. La connaissance du monde : source de réconfort et de quiétude..... p. 377**
- 2. Bifurcation vers un univers fictif..... p. 387**

Chapitre IV : La fonction quiétiste de l’art..... p. 399

- 1. Art et consolation..... p. 401**
- 2. La poésie : une rédemption..... p. 413**

Conclusion..... p. 429

Bibliographie..... p. 436

Table des matières..... p. 450

ROYAUME DU MAROC
UNIVERSITÉ SIDI MOHAMED BEN ABDELLAH
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES
HUMAINES SAÏS - FÈS



المملكة المغربية
جامعة سيدي محمد بن عبد الله
كلية الآداب والعلوم الإنسانية سايس - فاس

Centre d'Études Doctorales : « Langues, Patrimoine et Aménagement du Territoire »

Formation doctorale : « Langue, Littérature et Communication »

Laboratoire de Recherche : « Langue, Littérature, Imaginaire et Esthétique »

Thèse pour l'obtention de Doctorat ès Lettres

L'écriture de Michel Houellebecq : une réponse esthétique à la crise de la modernité

Préparée par :
Omar BENJELLOUN
C.N.E. : 9997828498

Sous la direction de Monsieur le Pr. :
Abdelghani EL HIMANI

Date de soutenance : 2/12/2021

Jury de soutenance :

Pr. Khalid HADJI (PES), Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Dhar El Mehraz-Fès, Président

Pr. Mohamed SEMLALI (PH), Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïs-Fès, Membre

Pr. Mohamed ZAHIR (PH), Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïs-Fès, Membre

Pr. EL Arbi EL BEKKALI (PH), Faculté des Sciences et Techniques, AL Hoceima, Membre

Pr. Abdelghani EL HIMANI (PES) / Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïs-Fès, Directeur de thèse et rapporteur

Année universitaire : 2021-2022